This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

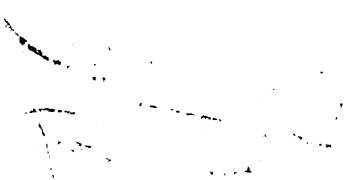
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581286 1



14 c 4.
(a) 11 50

Restif

NK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899.

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

par Nicolas Edme Restif de la Bretonne.

Nox & Amor Vinumque nihil moderabile suadent
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. Ov.

Tome Premier.

à LONDRES,
Et se trouve à Paris, chés les Libraires nommés en tête du Catalogue.

1788.

Table de la I.re Partie du Tome I.

P.re Nuit.	*Plan.*	3
II Nuit.	*La Vaporeuse.*	8
III Nuit.	*Suite;*	14
	Lettre de la Vaporeuse.	17
IV Nuit.	*Suite.*	21
	L'Homme-de-nuit.	ib.
V Nuit.	*Le Deuil du cœur.*	31
VI Nuit.	*Les deux Jeunes filles.*	47
	La Bourse des Pauvres-gens.	51
VII Nuit.	*Qu'est-ce que la Nuit?*	52
	Le Trou au mur.	58
VIII Nuit.	*La Fille sauvée.*	59
	Epimenide.	60
IX Nuit.	*Depart d'Epimenide.*	69
	Sommeil d'Epimenide.	75
	Reveil d'Epimenide.	80
	L'Homme-ivre.	81
X Nuit.	*L'ancien Hôtel-Soissons.*	82
	Etonnement d'Epimenide.	83
	Le Rompu.	91
XI Nuit.	*Epimenide à Gnosse.*	92
	La Femme violentée.	101
XII Nuit.	*L'Imprudente.*	102
	Epimenide reconnu.	105
	Second Mariage d'Epimenide.	109
	Metempsycose d'Epimenide.	111
	Suite de l'Imprudente.	115
XIII Nuit.	*Suite de la Femme violentée.*	116
	Epimenide chés les Atheniens.	120
XIV Nuit.	*Lettre d'une jeune Bouchère.*	128
	Les Mechantes.	129
	Epimenide a Sparte.	131
	Epimenide à Corinthe	134
	Le Chien dehors.	136
XV Nuit.	*La Fille-de-joie.*	ib.
	Epimenide à Thèbes.	137

La fin de la Table est à la dernière page de cette I Part.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Avis d'un Libraire.

Je donne, avec plaisir, mes soins ét mon temps à l'impression d'un Livre, quand je crois qu'il peut être utile. J'ai trouvé celui-ci non-seulement utile, mais philosophique, ét saillant, trois qualités rarement unies, dans les Ouvrages publiés de nos jours! Je me crois obligé d'avertir, qu'on ne trouvera dans les premiers Volumes que des traits particuliers; non que l'Auteur ait évité de les employer dabord, mais il n'y apportait pas alors l'attention qu'il y a donnée de-

puis. L'interêt de cet Ouvrage, vraiment neuf, ira donc toujours en croissant.

Je me propose de le donner quatre à quatre Parties, de dix feuilles chacune: C'est une facilité qu'avaient autrefois nos celèbres Romanciers; facilité qui favorisait également l'Auteur, le Public et le Libraire, mais dont on doit la cessation à la mauvaise-foi de certains Avanturiers, usurpateurs et profanateurs du nom de Gens-de-lettres: On n'a rien de tel à craindre de mon Auteur; sa fidelité à ses engagemens est connue!

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Dans le cours de vingt années, c'eſt-à-dire, depuis 1767, que l'Auteur eſt Spectateur-nocturne, il a obſervé pendant 1001 Nuits, ce qui ſe paſſe dans les rues de la Capitale : Neanmoins pendant ces vingt années, il n'a vu des choſes intereſſantes que 366 fois : On n'en inferera pas, qu'il n'arrive des ſcènes frappantes dans les rues de Paris, que le vingtième des Nuits, mais que le Hibou-Spectateur, qui ne decrit que ce qu'il a vu, ne s'eſt rencontré avec les évènemens qu'une vingtième partie de ſes courſes. Il a commencé les NUITS;

dès qu'il a eu ſon année complette d'évènemens. Il a donné à cet Ouvrage la forme animée du recit; parce-qu'effectivement, il a rendu-compte à une Femme de tout ce qu'il voyait. On vous préſente avec confiance ces Tableaux nocturnes, ô Concitoyens! comme les plûs curieux qui aient jamais exiſté: Ils inſtruiront, en étonnant.

Vous y verrez non-ſeulement des ſcènes extraordinaires, mais des morceaux philoſophiques, inſpirés par la vue des abus qui ſe-commettent ſous le voile tenebreux que la nuit leur prête; des hiſtoires intereſſantes, en-un-mot, tout ce qui peut exciter la curioſité.

(1) SUJET DE LA Ire FIGURE.

Le Hibou-Spectateur, marchant la nuit dans les rues de la Capitale: On voit audeſſus de ſa tête, voler le Hibou, & dans les rues, un Enlèvement de Filles; des Voleurs qui crochetent une porte; le Guet-à-cheval et le Guet-à-pié:

» Que de choſes à voir, lorſque tous les yeux » ſont fermés »!

Il était onze heures du soir : J'errais seul dans les tenèbres, en me rappelant tout ce que j'avais vu depuis trente ans. Tout-à-coup une idée me frappe : mon imagination s'embrâse : Mais les idées confuses qui se presentent, ne me permettent pas de les classer. Dans ce desordre d'idées, j'avance, je m'oublie, et je me trouve à la pointe orientale de l'Ile-Saintlouis. C'est un baume salutaire, qu'un lieu cheri ! Il me sembla que je renaissais : mes idées s'éclaircirent ; je m'assis sur la pierre, et à la tremblante lumière de la Lune, j'écrivis rapidement :

PREMIÈRE NUIT.

PLAN.

Hibou ! combien de fois tes cris funèbres ne m'ont-ils pas fait tressaillir, dans l'ombre de la nuit ! Triste et solitaire, comme toi, j'errais seul, au-milieu des tenèbres, dans cette Capitale immense : la lueur des reverbères, tranchant avec les ombres, ne les detruit pas, elle les rend plûs saillantes : c'est le clair-obscur des grands Peintres ! J'errais seul, pour connaître l'Homme... Que de choses à voir, lorsque tous les yeux sont fermés (1) ! Citoyens paisi-

bles! j'ai veillé pour vous; j'ai couru ſeul les nuits pour vous! Pour vous, je ſuis entré dans les repaires du Vice et du Crime: Mais je ſuis un traître pour le Vice et pour le Crime; je vais vous vendre ſes ſecrets.... Pour vous, je l'ai guetté à toutes les heures de la nuit, et je ne l'ai quitté, que lorſque l'Aurore le chaſſait, avec les Tenèbres ſes fauteurs..... O jeune & tendre Beauté, qui dors tranquile ſous la garde ſacrée d'une Mère vigilante, tu ne ſauras jamais ce qu'endurent les Infortunées de ton ſexe, de ton âge, de ta beauté, de ton innocence!.... Mais pourquoi ne le ſaurais-tu pas? Je veux t'inſtruire: Je veux que tu friſſonnes, en t'applaudiſſant de ton bonheur!..... Je veux vous épouvanter, Jeunes-filles des conditions communes, que guette le Seducteur barbare! Je veux vous montrer l'abîme et la ſentine infecte du Vice, couvert d'œillets et de roſes.... Jeune-homme! tu ſouffres impatiemment le joug imposé par un Père ſage: tu vois, ou plutôt tu crois voir un parc immenſe de plaiſirs! C'eſt un boſquet de douze piéds de profondeur, qui maſque une voierie!.... J'ai voulu tout voir pour toi: Viens, lis, inſtruis-toi; Je me ſuis ſacrifié à l'avantage de

mes Concitoyens : J'ai exposé ma santé, ma vie, mon honneur, ma vertu ; le Fils du plûs honnête et du plûs vertueux des Pères !.... Mais je ne l'ai pas exposé envain ; je te ferai utile : Tu verras, Jeune-homme, combien le Mal est commun, combien le Vice est laid, et combien on paye chèr ses trompeuses douceurs !... Pères, Mères-de-famille ! préparez une couronne ! C'est pour vous, c'est pour vos Enfans, que je me suis fait Hibou ! Le froid, la neige, la pluie, rien ne m'arrêtait ; je voulais tout voir, et j'ai.... presque tout vu : car, on ne saurait être par-tout..... Que d'Autres peignent ce qui arrive le jour ; moi, je vais crayonner les iniquités nocturnes..... J'ai vu ce que Personne que moi, n'a vu. Mon empire commence à la chute du jour, et finit au crepuscule du matin, lorsque l'aurore ouvre les barrières du jour.

O mes chers Concitoyens ! je vous aime, je vous cheris : jamais le Vice ne m'a fait haïr les Vicieux, Un-seul excepté ; Un-seul que je veux un jour vous denoncer : Depuis vingt ans, j'écris, guidé par l'amour du vrai, du beau, de l'utile ; car l'utile est toujours l'honnête, malgré la vaine distinction du Phi-

losophe éloquent de l'ancienne Rome. Que mes vils Detracteurs montrent des vues comme les miennes; qu'ils prouvent, comme moi, qu'ils n'ont pas écrit une ligne, par un autre motif que le bien public! Je les en defie, ét je leur declare, que j'aime mieux ma ruſtique élocution, que tous les charmes vains de leur brillante litterature. Je ſuis fier de moi, de mes vues, des projets que j'ai proposés: Souvent mes Detracteurs ont à rougir des traits delicats échappés à leur plume.

Mon Lecteur, j'écris pour être votre ami; pour vous dire des choses, ét non pour vous faire entendre des ſons. Vous alez voir, dans cet Ouvrage vehement, paſſer en revue les Abus, les Vices, les Crimes; les Vicieux, les Coupables, les Scelerats, les infortunées Victimes du ſort ét des paſſions d'Autrui: Ceux ét Celles qui, n'ayant rien à ſe reprocher, ſont deshonorés par le crime qu'ils n'ont pas commis: Vous y verrez des Filles, des Femmes, des Catins, des Eſpions, des Joueurs, des Eſcrocs, des Voleurs: Vous y verrez des actions ſecrettes ét genereuses, qui relèvent l'Humanité, qui la rapprochent de ſon divin Auteur: Vous y trouverez de la

morale, de la philosophie..... Mon Lecteur, je suis père, je suis époux, je suis beaupère, je suis ayeul : De ces quatre qualités, une-seule me rend heureux : mais si elle venait à manquer, car la Mort n'épargne pas plûs la Jeune-fille qui vient de naître, que le Vieillard octogenaire accablé d'infirmités.... Si tout venait à me manquer, je n'aurais pas, comme tant d'Insensés, recours au lâche suicide ; ma philosophie me soutiendrait..... Et c'est elle que je vous montrerai.

A tout ce que j'annonce, j'ajouterai des morceaux vigoureux, tirés d'un Ouvrage non-publié, qui m'appartient, et dans lequel l'Ecrivain s'anatomise lui-même, pour devoiler les ressorts du cœur-humain.

Voila, mon cher Lecteur (et ce n'est point ici une vaine formule) ce que je vais vous donner. Il est, dans la Litterature, de mepriſables Insectes, semblables à la Sauterelle : Ils se traînent sur les poétises des Hommes-auteurs, et les donnent au Public, incapables qu'ils sont de rien produire d'eux-mêmes : Ils s'enrichissant, tandis que le vrai Poète, le veritable Inventeur, quelle que soit sa facilité, demeure pauvre, et périt

de tous les maux attachés à l'humanité: Lecteurs, distinguez l'Auteur du Compilateur : Honorez le Premier; et ne donnez au Second, que le degré d'indulgence qu'il merite....

C'est ainsi qu'une belle nuit d'été, assis à la pointe orientale de l'Ile-Saint-louis, je reflechissais, en attendant l'aurore: Dès qu'elle brilla, je rentrai dans ma retraite, et m'assoupis quelques heures, comme l'Homme-de-nuit.

II NUIT.

La Vaporeuse.

Plaisirs bruyans! vifs et delicieux plaisirs que l'urbanité donne aux Heureux du siècle, que laissez-vous, quand vous êtes évaporés? L'ennui, l'affaissement, la langueur, l'inertie absolue, les vapeurs.

On était en automne : minuit sonnait : Je revenais de la rue Saintonge, et je traversais les rues solitaires du Marais..... Mais qu'étais-je alé faire à la rue Saintonge? Jamais je ne manque à la visiter à certaines époques, depuis longtemps! le 14 septembre; le 2 octobre, et le 9; le 1er janvier; le 25 mars; le 9 mai; le 2 juillet; et lorsque je suis parvenu au coin de la rue

de Normandie, au piéd de la terraſſe d'un petit jardin, je regarde une croiſée en face, ét mes yeux ſe rempliſſent de larmes : une douleur vive, quelquefois delicieuse, abreuve mon âme, ét je m'écrie, ou je chante :

» C'eſt là qu'était Victoire,
» Objet plein de douceur!
» Larmes en ſa memoire,
» Vous coulez ſur mon cœur!
» Elle me fut ravie,
» Par des Parens cruels!
» Ils ont rempli ma vie,
» De regrets éternels! »

Je revenais de la rue Saintonge, & j'étais.... dans la rue Payenne. Une maison neuve reflechiſſait vivement la lumière de la Lune : Je lève les yeux, ét j'aperçois, à la fenêtre, une Femme belle encore, aſſise ſur des carreaux, mais la tête ét le bras panchés en-dehors ſur l'appui du balcon : Je m'arrête : Des gemiſſemens profonds ét ſourds frappent mon oreille. J'avais encore l'imagination exaltée : Je venais de pleurer Victoire. J'élève la voix; mais d'un ton doux ét touché : —O Vous qui gemiſſez, durant le ſilence des nuits, conſacrées au repos, qu'avez-vous ? Sans-doute, vous étes

malheureuse? Je le ſuis auſſi: j'erre ſeul, depuis que j'ai perdu la Compagne cherie que l'Amour m'avait donnée.... Et je me tus.

L'Infortunée ſouleva ſa tête; elle retira ſon bras, ét ſ'appuyant ſur le balcon, elle me dit à voix baſſe, —Qui êtes-vous? —Un Homme-de-nuit? —Qu'eſt-ce qu'un Homme-de-nuit? —Je vous l'apprendrai, ſi vous voulez lire. —Lire! Hâ! c'eſt d'un degoût inſupportable! —Vous lirez l'Homme-de-nuit. —Mais, c'eſt un conte! Je veux ſavoir ce que vous êtes? —J'aime la nuit: Je ſuis plûs libre que dans le jour; tout eſt à moi, pendant la nuit. Je me couche à l'aurore; je dors deux heures; à midi, je me couche encore, juſqu'à deux; quatre heures de ſommeil ſont aſſés. —D'où venez-vous, à cet inſtant? —S'il faut vous le dire, je vous le dirai: car je ſuis vrai, ét vous avez touché mon âme par la pitié. Je ſuis un Amant malheureux, qui erre ſeul, dans le ſilence de la nuit: Je viens de pleurer mon Amie, à l'endroit même où je fus heureux. —Vous avez des ſouvenirs; vous pleurez; vous errez; vous courez! Alez, alez, vous n'êtes pas malheureux!.... C'eſt moi, moi,

qui m'ennuie ; moi, qui raſſasiée de tout, ne ſens plus rien. —Belle, quî que vous ſoyiez, votre état n'eſt pas ſans remède! Vous avez de la fortune, ſans-doute ; vous n'avez rien perdu des biens de la vie ; ſeulement vous ne les ſentez pas : mais on peut vous ranimer! Dites, dites-moi, êtes-vous fille, épouse, ou veuve? —Je ſuis épouse; je ſuis riche.... Mais j'oublie, que je repons à un Inconnu : Qui êtes-vous? —Je ſuis le fils d'un Homme honnête & pauvre : Je ſuis pauvre moi-même; mais j'ai du courage : Je travaille pour vivre, et je vis peniblement ; mais le courage me ſoutient. —Hà! voila le bonheur! Les richeſſes ſont un poison lent!... Mais, Homme pauvre, vous avez eu de l'éducation? —Je vous ai dit, que j'eus un Père honnête-homme, qui me forma pour la peine & le travail : mais ce n'eſt pas tout : une Femme, une Divinité bienfesante, dirigea les premiers élans de ma ſenſibilité : J'ai toujours depuis adoré ſon ſexe ; je lui dois tout, l'éducation, les ſentimens élevés, le plaiſir, le bonheur, et des peines cheries, qui me ſont auſſi precieuses que le bonheur. —Cet Homme pauvre ſent vivement : il a des plaisirs, il a des peines ;

il vit, il eſt heureux! ét moi, je languis, je vegète!.... Les richeſſes ſont le plûs grand des maux!.... —Cette Femme riche, jeune, belle, n'eſt pas heureuse, je le vois! mais ce n'eſt pas la faute des richeſſes; c'eſt la ſienne: Son âme n'a pas aſſés d'énergie, pour chercher des plaisirs analogues au ton de ſes nerfs! Elle ne ſait pas être bienfesante!.... —Homme pauvre, que dis-tu-là? —Je dis les verités de la Femme riche qui vient de me parler. —Il a raiſon!... Paſſe demain, Homme pauvre, à cette même heure; car l'aurore va paraître: Je veux te donner tout le detail de mes maux. —Femme riche, je ne te repons pas de paſſer demain: Si je paſſe, c'eſt parce-que cette route m'aura plu, ét que j'aurai conſervé de toi un ſouvenir agreable. —Voila le premier Être qui me contredit!... —Je le crois! (dis-je tout bas) riche ét jolie.... —Tu es pauvre, ét tu n'obeïs pas! —Dans ma pauvreté, je ſuis libre comme l'air: C'eſt mon idole que la Liberté; j'aurais quitté ma Patrie; je ceſſerais de voir ces rues, qui me rappellent, ét mes Amis, ét des Femmes adorées, ſi je ne pouvais y être libre: mais je le ſuis. —Libre, ſans

fortune : car, qu'as-tu? mille, douze cents livres de rente peut-être?..... —Mille, douze cents livres de rentes!... Je ſerais un Cresus..... Je ne les ai pas.... Je ne voudrais pas les avoir.... Je vis de mon travail : mes rentes, ce ſont mes bras, mes talens : Je n'ai pas un ſou de rente : Et c'eſt-là ce qui fait bondir mon cœur de joie : Perſonne, Perſonne, dans l'Univers, n'eſt mon Eſclave, ét ne travaille gratuitement pour moi. Je n'ai point d'affaires, point de procès à craindre ; pas la moindre inquiétude de tous les renverſemens politiques, physiques & moraux : Tant que le lien neceſſaire entre les Hommes ſubſiſtera, je vivrai ; ce lien, c'eſt le beſoin qu'ils ont les uns des autres.... —Et ſi tu deviens malade, Homme pauvre? —La ſageſſe veut que l'Homme, chaque jour, mette à-part un dixième de ſa journée ; car il eſt des Hommes qui ſont malades un vingtième de leur vie, ét qui depenſent alors le double. —Cet Homme m'étonne! mes vapeurs m'ont quittées.... Homme pauvre, à demain, je t'en prie! Je crois que je vais dormir. —Femme riche, puiſque tu m'en prie, je reviendrai demain-.... Et je me retirai.

Cette conversation est à-peu-près telle qu'elle fut tenue. En quittant la Vaporeuse, je me hâtai de me rendre chés moi : L'aurore commençait à paraître : Et je me dis en moi-même : —Je compterai d'aujourdhui la seconde Nuit : Car cette Femme m'a intereſſé : La Première ſervira d'introduction : Et lorſque je l'aurai vue longtemps, je ferai un Livre de nos Entretiens : Je l'intitulerai, LES NUITS DU HIBOU-SPECTATEUR; car je ne conſidérerai que les choses nocturnes; aſſés d'Autres voient les évènemens du jour. Après ce plan tracé, je me couchai; je dormis deux heures : Je m'éveillai; je travaillai.... et le ſoir vint.

III NUIT.

SUITE.

Je ſongeais à la Vaporeuse, & je ne manquai pas de paſſer dans ſa rue; elle m'en avait prié. A minuit, j'étais ſous ſes fenêtres : La Lune, qui retardait, ne les éclairait pas encore : Cependant, la Femme-riche m'aperçut.

—Eſt-ce toi, Homme pauvre? me dit-elle; (car elle daigna plaiſanter avec moi). —Oui, Femme-à-vapeurs, c'eſt moi-même. —Reçois ce paquet, et

va-t-en : Car tu m'as rendu le ſommeil, ét je vais dormir-... Un paquet tomba; je le ramaſſai. —Dois-je lire, ou garder? —Tu liras, ét demain, tu reviendras à la même heure. —Sois polie! ou je ne reviendrai pas! —Je te prie de revenir. —Tu me pries; je reviendrai. —Tu n'as pas de nouvelles de ta Victoire? —D'où-vient m'affliges-tu? Victoire n'eſt pas la ſeule que je pleure! —Tu es pauvre! ét tu fus aimé? —O Femme riche! ſi je te disais combien je le fus!... ét par qui? —Je ne voulais pas te parler ce ſoir: mais je ne ſaurais m'en empêcher: Homme pauvre, le bonheur t'a donc ſouri? —O Femme riche! la Nature m'avait tout donné; ſenſibilité exquise, jugement ſain, goût du ſolide, averſion de la futilité, temperament de fer & de feu; une philoſophie qui me mettait audeſſus de tout: malade, je ſuis comme les Animaux, je n'ai que le ſentiment de mon mal, ét non les frayeurs de la mort; c'eſt un repos: J'aime le plaiſir avec emportement; je ſouffre la peine avec courage. Une Femme... ce fut une Femme, qui, profitant de ces diſpoſitions naturelles, m'éleva l'âme. Elle n'eſt plus..... depuis longtemps!.... Elle ſe nommait

Colette : Je ne pleure Victoire que sept fois l'année, et dans la rue Saintonge ; je donne tous les jours, et partout, des larmes à Colette. —Colette! quel nom! —Hà! c'est le plûs beau des noms! car c'était la plûs belle des Femmes. —Tu feras l'histoire de Colette, et tu me la donneras. —Je te la donnerai, et tu adoreras Colette. —Etait-elle riche? —Oui, relativement à moi. —Quelles sont les Femmes que tu as aimées? —Je puis te les nommer: Marie fut la première, mais j'étais enfant; Nannette la seconde, j'entrais dans l'âge des passions; Jeannette la troisième, c'est mon premier amour: Mariejeanne vint ensuite, sans effacer sa Rivale: Colette remplaça tout, absorba tout; si j'aimai d'autres Femmes, c'est qu'elles étaient de son sexe, c'est que quelquefois elle le voulut... Manette fut la sixième; Madelon la septième; Colombe la huitième; Marianne la neuvième; Henriette la dixième (car je ne dis rien de Zefire); Victoire la onzième. —Tu as aimé onze Femmes? —Je n'en aimai qu'Une. Avant Colette, c'était effervescence; après Colette, c'était ressemblance; je n'ai jamais aimé qu'une Femme; & la preuve, c'est que je la voyais seule, dans Celles que je

recherchais. Je te l'ai dit : Elle m'avait fait adorer son sexe : Au mot de Femme, je songeais à Colette, je la voyais; je me disais, Colette est femme, et c'est une Femme que cette Jolie-personne. —Tu me feras connaître ces Femmes. Je suis bien-aise de t'avoir parlé! Tu n'es pas comme les Etres moulés que j'ai vus; tu sors de la règle, et tu me tires de l'uniformité.. Va, lis, et reviens demain : Tu m'écriras à ton tour, et chaque jour, je lirai ce que tu m'apporteras. Je partis sans repondre. Je me couchai sans lumière; je ne lus que le lendemain.

LETTRE DE LA VAPOREUSE.

» Comment se fait-il, que la vue d'un Inconnu, et quelques paroles qu'il m'a dites, m'aient tirée de mon anéantissement? Je brûle de m'occuper, d'écrire; d'écrire ce qui m'est arrivé, pour qu'il le sache : Homme pauvre, je n'écris que pour toi.

» Je me nomme Alexandrine : Je passe pour belle : J'étais gaie dans mon enfance, et tant que je ne pensai pas. Je devins melancolique entre quatorze et quinze ans. J'étais formée. La soif des plaisirs entra dans mon cœur à seize ans: mais elle était vague, et sans objet deter-

miné : J'aurais voulu que mon cœur eût été rempli. Je n'entrevis qu'un Jeune-homme qui m'aurait plu, que j'aurais aimé, chéri : Tant que je ne le connus pas, je m'en formai la plus délicieuse idée : je le vis de près ; c'était un sot, un fat, un égoïste, un homme sans âme, qui parlait sans penser, & pensait sans parler, faute de trouver jamais l'expression qui pouvait rendre son idée. Cet Homme me dégoûta de tous les autres, parce que c'était le seul que j'avais trouvé aimable : Je devins d'une tristesse profonde, et je restai comme anéantie pendant deux ans.

» J'en avais dixhuit, quand on m'annonça que j'étais demandée en mariage, par le Marquis de-M****, homme d'esprit, homme-de-lettres, et d'un mérite qui avait fait sensation dans le monde. Je le vis ; il me déplut : Je l'écoutai : son esprit me réconcilia un-peu avec sa figure : —Hà ! (pensai-je) si le Marquis de-Fontanges avait eu le mérite du Marquis de-M****, que je l'aurais aimé-! Je retombai dans ma tristesse.

» On ne s'en embarrassa guère, et tout alla, comme si j'en avais été charmée : Mon mariage se fit. Je n'en fus ni aise, ni fâchée : Végéter femme,

vegeter fille, c'était la même chose. Je vins occuper un hôtel, tenir une maison; m'habiller le matin, recevoir du monde, tenir table, jouer, ou aler soit au spectacle, soit à la promenade, souper, veiller tard, et me coucher. Cette vie suspendit pendant quelque temps mon ennui. Mais bientôt sa monotonie me laissa retomber dans moi-même.

» J'avais alors tout à souhait: ma jeunesse, ma beauté, l'amour de mon Mari, fesaient que les amusemens se presentaient sans cesse; je n'avais rien à desirer; parties, robes, bijous, depense de toutes les espèces, il m'offrait tout; peut-être que si j'avais eu le temps de desirer, quelque chose m'aurait tiré de mon inertie: Mais rien: On prevenait jusqu'à l'apparence du desir. Je fus degoûtée d'être aimée, d'être admirée, d'être amusée; je dirais même d'être estimée; je me sentis insensible au mepris comme à la louange; rien ne m'affectait plus. Je tombai complettement dans ce malheureux état, aubout de quatre ans de mariage. Mon Mari s'éloigna de moi, et j'y fus insensible: Un Amant se presenta: Il ressemblait à Fontanges; je soulevai mon attention pour le voir, et je ne fus pas même

tentée. J'ai vegeté jusqu'à la journée d'hier, dans un état approchant du sommeil lethargique, s'il n'avait pas été quelquefois insupportable.

» Je me mourais hier, quand tu m'appelas. Je ne sais quoi d'intéressant, dans le son de ta voix, retentit à mon cœur: Je sentis le desir de me lever, de te repondre. Quand tu parlas de Victoire, je t'entendis avec plaisir. La suite de ton entretien m'intéressa. Je fus émue; je me sentis la force de marcher, de parler, de vouloir: Je distinguai parfaitement les objets. Je me couchai; je dormis, et ce matin, je me suis sentie un vif desir de t'écrire. Je l'ai satisfait. J'ai attendu la nuit avec impatience: J'ai tressailli de plaisir, en voyant les tenèbres: A demain, Homme pauvre: Ne manque pas, et tâche de te faire estimer. La Marquise de M.****».

La lecture cette Lettre me fit plaisir; Je resolus de continuer à voir cette Femme la nuit, à la suite de mes tournées nocturnes, dont le but n'était dabord que de rentrer en moi-même, & de me recueillir: Je ne songeais pas encore à examiner les abus, à rassembler des faits: ces idées me sont venues par la suite, excitées par une foule d'observations non

prevues : Je me contentais de les exprimer sans ordre, sans details ; ce n'étaient que des ressouvenirs, ou plutôt des rappelles-memoire : je vais y mettre de l'ordre ; j'apporterai plus d'attention aux circonstances, et je penetrerai les causes.

IV NUIT.

SUITE.

Le soir, à l'heure de quitter mon travail, je vaguai dans les environs du quartier de la Marquise : Mais il n'était pas l'heure de la voir : j'avançai jusqu'à la rue de la Haute-borne, audelà des Boulevards. —Il faut que je donne à la Marquise l'histoire de L'HOMME-DE-NUIT (pensai-je) : Entrons quelque part, pour l'écrire : cela me delâssera-. Je revins sur me pas, et j'entrai dans un miserable cabaret à bière de la rue Basse-du-rempart, derriere l'Ambigü-comique et les Danseurs-de-corde : Je me fis donner une lumière, un pot, et fix échaudés : Je tirai mon papier, mon écritoire, et j'écrivis :

L'HOMME-DE-NUIT.

O Nature! je t'adore humblement prosterné. Pourquoi l'Homme insensé ferme-t-il les yeux à ta celeste clarté! un seul jet de cette lumière divine, éclai-

rerait les Mortels, ét chasserait loin d'eux les tenèbres de la superstition.... Tire le voile, ô Buffon ! ôte à ton Siècle la cataracte qui ferme son œil au beau jour !

Un soir, las de chercher des moyens de diminuer la difference morale ét politique des Hommes, leur difference physique s'offrit à ma pensée. Un Hibou, sorti du Temple, me fit naître une idée vaste. Je me rappelai dabord, ce que notre Pline dit des Nègres-blancs, dont la vue faible ne peut supporter la lumière dù jour, ét qui ne commencent à voir parfaitement, comme les Chauvesouris, qu'au crepuscule. Je me rappelai les efforts que fait cet Auteur illustre, pour prouver que leur blancheur est une maladie : mais que dira-t-il de leur vue? Est-ce une maladie? Je comparai tous ses efforts à ceux qu'il a faits, pour nous persuader que les Animaux ne sont que des machines : ét je souris : car j'avais lu l'Histoire du Castor. Je me rappelai d'avoir vu, dans mon Village, une Famille entière, dont la moitié des Enfans étaient bruns, ét les autres rous ; les Rous clignotaient la paupière pendant le jour, ét voyaient dans l'obscurité : je me rappelai que les Anciens m'a-

vaient dit, que de tout temps cette Famille s'était ainsi trouvée mi-partie, et que cela venait des Ancêtres. Je me rappelai que ces Enfans nyctiluques se portaient parfaitement bien; qu'ils étaient sains, vigoureux, sans aucune maladie de la peau; seulement la lumière les fesait clignoter. Je pensai que le mélange avait affaibli en eux le naturel, et que ces Hommes descendaient originairement de Père ou de Mère nyctiluques. Je songeai ensuite, qu'il est d'autres Pays que la Guinée, comme l'isthme de Panama, où l'on trouve de ces Nyctiluques, ainsi que des Hommes-à-queûe. J'ai conclu de toutes ces réminiscences, qu'il y eut autrefois des Hommes-de-nuit, qui voyaient et agissaient la nuit: que ces Hommes, par une admirable sageſſe de la Nature, ont dû être les Naturels, les Aborigènes de la Zone-torride: que les Nègres actuels de cette Zone-brûlante, y sont venus de pays un-peu plûs temperés: qu'ils ont trouvé incommode pour eux qu'il y eût des Hommes nocturnes, et qu'ils les ont peu-à-peu chaſſés ou detruits, au-point qu'il ne s'en est échappé que quelques Individus, dont un petit nombre se sera mêlé par le mariage avec les Hommes-

de-jour : il y a même beaucoup à presumer, que le mélange n'a eu lieu que par les Femmes-nocturnes, que quelques Hommes-de-jour auront ſurprises endormies.

J'ai enſuite reflechi ſur le but de la Nature; ét j'ai vu, qu'outre celui que j'ai indiqué, de rendre les pays brûlans plus commodes à ceux qui les habitaient, elle en a eu encore un autre : C'eſt que, non-ſeulement elle a voulu que tout fût plein de vie; que la vie fût repandue par-tout; mais qu'il n'y eût aucun temps où cette vie n'agît; elle a ſemblé craindre, en ne fesant que des Animaux-de-jour, que le ſommeil ne fût univerſel, ét n'offrît ſur un hemiſphère entier l'image de la mort.

Oui, les eſpèces d'Hommes ont été differentes. Il y a eu des Geans : on n'en peut douter; tout l'atteſte : il y a eu des Pygmées : l'Homme a été auſſi varié dans ſes proportions que le Chien domeſtique dans les ſiennes; ét le Singe, eſpèce voiſine de la nôtre, depose encore pour cette verité.

La deſtruction des Geans ne doit pas ſurprendre : Comme la difference entre les Hommes, ſoit de jour, ſoit de nuit, ſoit geans, ſoit moyens, ſoit pygmées,

ne

ne venait que du climat, il eſt ſenſible que le nombre des Hommes-moyens et des Hommes-de-jour, devait ſurpaſſer infiniment celui des autres. Or, les Hommes-moyens n'ont pas trouvé commode d'habiter un même pays, avec des Etres, qui pouvaient écraſer une douzaine d'entr'eux d'un coup-de-poing: ils ſe ſont trouvés humiliés de la comparaison; les Geans auront, dans l'occaſion, laiſſé peut-être échapper des marques de mepris: ils auront ſubſiſté, ils auront même été Rois, Chefs, tant que le Genre-humain aura été naïf, ignorant, ſauvage: mais une fois policé, impoſſible que le grand nombre ait pu ſupporter, ſans jalousie, la vue d'un Etre plûs puiſſant et plûs parfait: les Hommes-moyens les auront detruits peu-à-peu, après les avoir rendus odieux; ils les auront representés comme ſanguinaires, feroces, cruels, ſurtout les Derniers, qui, ſe voyant affaiblis, ſe ſeront retirés dans les antres des montagnes, et auront maſſacré bon nombre de leurs Ennemis. Ce ne ſont pas ici des conjectures vagues (penſais-je): on voit encore des Moutons-geans en Sicile, où la Fable met auſſi des Hommes-geans aſſés modernes, et où elle ſup-

pose qu'eſt leur tombeau. Ne trouve-t-on pas des tombeaux d'anciens Chefs de Peuples barbares, dont les oſſemens prouvent que c'étaient des Geans? temoin celui de Theutobochus, decouvert dans le Dauphiné, au milieu du dernier ſiècle, &c.ª, &c.ª

Toutes les eſpèces d'Hommes pouvaient ſe mêler, comme celle des Chiens; mais ce devait être une grande honte pour une Geante, de ſuccomber avec un Homme-moyen! C'eſt de-là que ſont originairement venues les idées de l'inegalité politique: elle eſt imitative de l'inegalité physique qui exiſtait autrefois. On dit encore, par metaphore, un grand Homme; une grande Princeſſe; un grand Roi. Une grande Princeſſe ſe deshonorerait en écoutant ſon Valet-de-pié, qui eſt cependant de la même eſpèce; mais on entend cela figurément aujourdhui, par un reſte des mêmes idées qu'avaient naturellement les Geans, à l'égard des Hommes-moyens.

Quant aux Pygmées, on doit ſentir que les Hommes-moyens les ont detruits, par mepris pour ces Etres faibles, et qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Ils ont preferé de ſe faire des Eſclaves de leurs Pareils, dont les forces ſont

bien plus proportionnées à leurs besoins. Cependant, comme il se trouva quelques Geantes assés humaines pour écouter des Hommes-moyens; qu'il y eut des Geans qui devinrent amoureux de Femmes-moyennes; de-même l'Espèce-du-milieu s'abaissa quelquefois à celle des Pygmées, par occasion, par goût, par necessité. Delà ces differences dans la stature des Nations mêlées; differences plus multipliées aujourdhui, mais beaucoup plus affaiblies qu'autrefois, et qui, à la longue, disparaîtraient presqu'entièrement, si on avait soin d'interdire le mariage à tous les Etres mal constitués, c'est-à-dire, si l'on établissait une loi, par laquelle tout Homme ridiculement petit, bossu, bancroche, &c, ne pourrait épouser qu'une Veuve de quarante ans.

Je pensai ensuite, que la mythologie grecque, quoiqu'emblême de la physique, était aussi fondée sur des personnalités. Je crois que Jupiter, Mars, Apollon, &c.ª, ont été des Geans, qui s'abaissaient fort souvent à des Femmes-moyennes, lesquelles s'en trouvaient ordinairement fort mal: aussi les Geans leur fesaient-ils presque toujours violence. L'histoire de Semelé, mère de Bacchus, me confirme surtout dans

cette idée : elle ne put accoucher de son Demi-geant; car ce qu'on nommait les Demi-dieus, les Heros, ce furent dabord ces Demi-geans, des Geans metifs, plûs forts que les Hommes-moyens, et plus faibles que les Geans ou les Dieus. Il y a donc apparence que ces Heros si forts de l'Antiquité, descendaient des Geans; mais que plusieurs generations-moyennes les avaient remis à-peu-près au niveau des autres. Ces Geans degenerés étaient tous Rois ou Chefs; les Hommes-moyens encore sauvages se mettaient volontiers sous leur conduite.

Je crois que les plûs grands Ennemis qu'eurent les Geans, ce furent leurs Bâtards, qu'ils meprisaient sans-doute, comme nous meprisons plûs les Metifs, qu'un beau Nègre. Ainsi, lorsque la Fable nous represente les Titans foudroyés par Jupiter, il y a toute apparence que c'est l'Histoire de temps fort-anciens qu'elle nous fait, et que les Prêtres-Poëtes-Medecins-Sorciers d'alors, nous ont decrit de cette maniere la mort des derniers Geans. Graces en soient rendues à Jupiter! car je crois que les Geans, s'ils étaient mêlés parmi nous, seraient fort-incommodes, à-moins qu'ils n'eussent la bonté de vouloir bien nous

ſervir d'Elefans. Mais que Jupiter n'a-t-il en méme-temps aneanti les fatales idées d'une prétendue inegalité!...

Je m'arrête. Ne croyons pas que la Fable ſoit toute Fable: Il y a plùs d'hiſtoire qu'on ne penſe! ét aulieu de retrancher à celle-ci, pour le donner aux temps fabuleux, un Homme-de-genie reculerait fort-loin les bornes de l'Hiſtoire.

Buffon! puiſſant génie! c'eſt à toi de preparer cette revolution! Le Souverain a mis entre tes mains tous les moyens de connaître la verité, la Nature: ſcrute la Nature, trouve la verité! Ne te laiſſe point épouvanter par les clameurs des Pygmées; ton genie eſt fait pour les écraſer: Tel le Père du Jour chaſſe devant lui les Tenèbres, les Chimères, les Fantomes, les vaines Frayeurs, ét les Menſonges de la Nuit: Tel auſſi, ô Buffon! le flambeau de ton divin genie fera diſparaître l'aveugle Ignorance, le Prejugé ſtupide, l'idiote Superſtition, la Credulité ridicule; tu les pouſſeras devant toi, ét ils tomberont dans le gouffre du neant: l'Univers étonné dira pendant un-jour: —Ils ne ſont plus-! le lendemain on niera qu'ils aient jamais été!

En finiſſant cette pièce, je ſortis de

la chambre, je payai, sans faire attention aux curieux regards du Tabagiste, et je courus chés la Vaporeuse.

Je l'aperçus, et sans rien dire, je lui presentai mon paquet au bout de ma canne. Elle le prit sans parler. Et je lui dis adieu par un geste.

En m'en revenant, je pris par la rue Saintonge: je donnai des larmes à Vicsoire, et je suivis le boulevard. La nuit était belle: je marchais sans penser où j'alais; je rentrai dans la Ville, par la porte Saintmartin; je pris la rue Grenetat, par distraction, puis la rue Bourglabbé.

Je n'avais pas fait cinquante pas dans cette dernière, que je fus frappé du son d'une voix plaintive, qui me parut partir d'une maison vis-à-vis. Je levai les yeux, et j'entendis distinctement ces paroles, prononcées dans l'appartement du premier étage, dans lequel il y avait de la lumière, et dont une des fenêtres était ouverte:

» O ma chère Eleonore! mon Amie, » ma tendre, ma fidelle Amie, tu ne » respires plus! mais tu vis dans mon » cœur! ta belle Ame animera la mienne, » jusqu'au dernier soupir «!

Après ces mots prononcés, la fenêtre

fût fermée par un Homme en chemise; la lumière s'éteignit, et je n'entendis plus rien. Je me retirai, tout-ému.

V NUIT.

Le Deuil-du-cœur.

Le lendemain, je ne pus m'occuper d'autre chose, que de ce que j'avais entendu la veille. Avant d'aler chés la Marquise, je me rendis à la rue Bourg-labbé. Il n'était que neuf heures; toutes les boutiques étaient encore ouvertes. Je m'informai dans le voisinage, à une jolie Parfumeuse, fille de la maison, seule au comptoir en ce moment.

—O Monsieur! (me dit cette Jeune-personne), vous l'avez entendu!..... Nous l'entendons souvent aussi!... C'est l'Homme le plus aimable, le plus estimable, le plus doux!... Tant qu'elle a vecu, il se comportait avec une decence!... Hô! il ne la compromettait pas!..... —Quî, Mademoiselle? —Hé! Madame D'Imberval..... Tenez, le voila qui rentre.... Faites une chose..... Il est poli, honnête..... Alez chés lui. Si vous lui parlez de Mad. D'Imberval, vous serez bien venu.... Alez, alez-.

Je suivis le conseil de la Petite-personne. J'entrai dans la maison, et je

demandai au Portier, Monsieur D'Imberval. —Vous voulez dire, Monsieur D'Angeval sans-doute? —Soit-, repondis-je. On siffla, et je montai.

Je frappai doucement. Un Jeune-homme, les cheveux épars, l'œil humide, vint m'ouvrir. Il recule à ma vue!... —Intéressant Jeune-homme! lui dis-je, vous ne refuserez pas de raconter vos malheurs à un Malheureux comme vous? J'ai l'âme sensible; parlez, et vous ne profanerez pas votre douleur-? A ces mots, il me prit la main, et me fit entrer.

Son appartement était éclairé par deux flambeaux à deux branches: Tout-autour, il était garni de chassis à grands carreaux de verres-de-bohème. Sous ces chassis étaient à des espèces de portemanteaux, des robes de femme de toutes les saisons, de tous les genres, et de toutes les couleurs; des bonnets de toutes les formes, des chaussures, enun-mot, tout ce qui peut servir à vêtir une Belle. Au fond de l'appartement, on découvrait comme une porte de chapelle: Deux portraits, en regard, dont l'un était celui du Jeunehomme, paraissaient élevés sous un dais: entre les deux, on voyait une figure de Jolie-femme, parfaitement bien-faite, habillée d'une robe

toute fraîche, ayant l'air riant, et comme si elle avait été prête à parler. Je la crus une Beauté vivante, jusqu'au moment où son immobilité me convainquit que c'était une Figure en cire. Le Portrait de la Femme, élevé sous le dais, ressemblait parfaitement à la Figure; il était couronné de fleurs : Celui du Jeune-homme était surmonté d'un crêpe.

Le Jeune-homme me laissa tout examiner, sans me rien dire. Je me retournai de son côté : —Pleurez-vous une Epouse chérie, une Sœur, une Amante? —Ce n'est ni ma Sœur, ni mon Amante, ni mon Epouse; c'est mon Amie.... Mais qui êtes-vous? —Je suis le Spectateur-nocturne. —J'ai entendu parler de vous, et vous êtes l'Homme que je desirais de connaître, pour adoucir l'amertume de ma peine.... Voulez-vous entendre ma douloureuse histoire? —De tout mon cœur! (lui repondis-je).

—Il y a deux ans-et-demi, je fus invité, par hasard, à dîner chés une de mes Connaissances les plus superficielles. Je n'avais de relation avec aucun des Convives; desorte qu'à table, je me trouvai avec une quinzaine d'Etres absolument nouveaux pour moi. Il y avait, dans le nombre, trois [illegible]

très-jolies, deux Blondes et une Brune. L'Aînée des Blondes me fixa; les deux Autres me parurent trop-jeunes: Ce fut avec la Première que je causai, que je me familiarisai. Je l'appelais Mademoiselle, sans que Personne en parût étonné. J'appris, par un mot que lui adressa une Dame brune fort-vive, et très-brillante, qu'elle était sa Sœur, ou sa Belle-sœur. Comme je connaissais l'état de la Dame brune, je n'en trouvai la charmante Blonde, que plus convenable pour moi: Car du premier moment, j'avais resolu de m'attacher à elle, et de tout employer, pour l'obtenir. Cette journée fut délicieuse! Le dîner fut suivi de la promenade. Je donnai la main à la Dame brune, pour me la concilier; mais arrivé au Luxembourg, je tâchai de m'approcher de l'adorable Blonde, et nous ne nous quittames plus, quoique je m'aperçusse d'un certain refroidissement dans les yeux de la Dame brune: Je ne pouvais quitter Eleonore. Enfin, sa Belle-sœur l'appela.

La Maîtresse de la maison où j'avais dîné, saisit ce moment, pour m'aborder: —Tout le monde (me dit-elle en riant), remarque à quel point vous vous êtes épris de Mad. D'Imberval! —Madame!

(m'écriai-je). —Oui, Mad. D'Imberval: Cette Jeune-personne, qui vous quitte, eſt mariée au Frère de la Dame qui lui parle en ce moment : C'eſt elle qui l'avait amenée ; je la connais à-peine ; mais ſa Belleſœur eſt mon amie-. Je fus anéanti, par cet éclairciſſement ! je me retirai triſte, rêveur, mais bien reſolu de ne plus revoir la trop-aimable Eleonore.

Trois ou quatre jours après, je retournai chés Mad. De-Nebli (la même chés quî j'avais dîné) : Je parus triſte : Elle m'en fit la guerre. —Oui, lui répondis-je, Madame, je ſuis affligé. On devrait, dans les Societés, faire comme un Officier de mes Amis, qui, lorſqu'il vous invite, ne manque jamais à vous inſtruire du nom, de la qualité, du caractère et de la ſituation des Convives : Il vous évite par-là beaucoup d'imprudences, ſouvent dangereuſes ! Comme de mal parler d'un Homme connu à lui-même et face-à-face : et ſurtout (ajoutai-je), il prévient le malheur qui m'eſt arrivé-!..... Une larme m'échappa. Mad De-Nebli, grande et belle brune, qui avait l'âme très-ſenſible, n'eut plus envie de me plaiſanter. Elle devint ſerieuſe : Et un inſtant après, elle dit, en ſe parlant à elle-même : —Infortunée Eleo-

nore!..... Manquer le bonheur, à la veille de l'atteindre!.... —Comment! que dites-vous, Madame? —Apprenez que Mad. D'Imberval a épousé un Etourdi, qui, en deux ans, a dissipé sa dot, et ses propres fonds; qu'il s'est retiré à Londres depuis trois mois; qu'Eleonore ne subsiste que d'une pension modique, que lui fait sa Belle-sœur-! A cette accablante explication, je me sentis penetré d'une si-vive douleur, que je demeurai immobile.

Je pris des informations, et j'eus tous les details que je desirais. Je sortis de cette maison pour aler respirer, et debrouiller le cahos de mes idées: Ce fut au Luxembourg que je me trouvai; ce fut sous les arbres qui nous avaient couverts de leur ombre, Eleonore et moi, quelques jours auparavant, que je m'occupai d'elle, et que je pris une resolution. —J'ai quinze mille livres de rentes; je ne dois rien: je fais quelques Ouvrages qui me rapportent; Eleonore est dans le malheur, et je l'adore-. Je sortis du jardin; je volai dans cette rue; j'arrive, en palpitant, à la porte d'Eleonore. Je frappe: Elle ouvre elle-même; sa Domestique était sortie: Elle ne daigna pas me regarder: Elle me prenait pour

Therèse. —Madame (lui dis-je), permettez à un Admirateur ét un Ami vrai, de venir vous temoigner toute ſon eſtime, ét, il ose le dire, tout ſon attachement.... A ces mots, Eleonore rougit, ét preſque ſans me repondre, elle me montra un ſiége. Elle était en deshabiller fort-ſimple; ſes beaux cheveux flotaient negligeamment, ét deux groſſes boucles tombaient ſur ſon ſein, qu'elle voila. Elle vint enſuite ſ'aſſeoir vis-à-vis de moi. —Je n'eſperais pas, Monſieur, l'honneur de votre visite! —Il eſt vrai, Madame, qu'étant mariée..... vous ne deviez pas vous y attendre.... Mais, après que j'ai eu.... appris cette nouvelle, une autre chose... m'a donné la force de penetrer juſqu'à vous..... Je n'ai plus les ſentimens que vous m'aviez inſpiré dabord, Madame:.... Ce n'eſt plus un Amant,... ce n'eſt pas un Epoux qui ſe presente, c'eſt un Ami tendre, dont le cœur eſt auſſi pur que le vôtre.... Je ne vois plus que vous êtes belle.... je ne ſens plus le pouvoir de vos charmes; c'eſt une Amie,... une Amie dans l'infortune, que je vois en vous.... Ma chère Eleonore, daignez m'entendre, ét ne m'interrompez point, que je n'aye achevé.... Je vous aime;

je vous cheris; je vous croyais libre: je penſai, en vous voyant, que vous pouviez être mon épouse; je m'en flatai... Cette erreur n'a pas duré longtemps: mais les ſentimens que vous m'avez inſpirés ſont éternels; parce-qu'ils ſont fondés ſur l'eſtime, ſur l'attachement le plus honnête, le plus deſintereſſé. J'aime en vous, votre perſonne, votre beauté, votre vertu, votre malheur; tout cela m'attache également. Je tâcherai de rendre votre perſonne heureuſe; de preſerver votre beauté des écueils; votre vertu des attaques, et de combattre votre malheur, de le rendre nul. Eleonore, je vous offre un tendre Frère, qui veut tout partager avec vous. J'ai quinze-mille livres de rentes; je donne mille écus par an à des Gens-honnêtes, qui me les rendent en bonne-amitié, et en benedictions: Il me reſte douze mille livres; je vous en donne ſix: Nous mangerons enſemble; nos invitations ſeront communes; nous irons enſemble chés nos Amis, au ſpectacle, à la promenade: nous ne nous ſeparerons qu'aux heures où un Frére doit quitter ſa Sœur. Je deſire, ma chère Eleonore, que vous ayiez un Temoin continuel de votre conduite, dans une de vos Parentes, ou

mieux encore, une de votre Mari, qui loge chés vous, couche dans votre chambre ou dans un cabinet à côté. Voila les propositions que vous fait votre Frère, et qu'il faut accepter, sous peine de le rendre malheureux-?

Eleonore avait la rougeur sur le visage, et tenait ses beaux yeux baissés. Elle paraissait n'oser les lever sur moi. Je gardai le silence. Enfin, elle me dit: —Je vous remercie, Monsieur. —Acceptez! m'écriai-je. —Oui, si ma Belle-sœur l'approuve. —Il nous faut son aveu, je le sens..... Avez-vous une Parente? —Mon Mari a une Nièce, orfeline, et qui n'est pas riche. —Elle sera votre compagne, et le temoin de toutes nos actions: on aime les Temoins, quand on ne veut rien faire que de louable.

Eleonore consentit que j'alasse sur-le-champ chés sa Belle-sœur. Je detaillai mes vues à cette Dame, qui parut ne pas croire à leur pureté. Mais son Mari me loua, en tout, et obtint son consentement. On me donnait la Jeune-parente, et j'alai porter ces nouvelles à Eleonore. Elle me parut très-contente! Je la quittai de bonne-heure.

Le lendemain, à mon arrivée chés elle, j'y trouvai la Jeune-nièce, la Belle-

ſœur ét le Mari de Mad. D'Imberval. Je m'aperçus qu'Eleonore avait pleuré. J'exposai de-nouveau mes vues; j'en detaillai les motifs, ét je m'engageai, devant la Nièce, à ne jamais dire un mot à Eleonore, qu'en ſa presence. On accepta enfin, ét nous alames tous dîner chés la Belleſœur. J'invitai, pour le lendemain, chés Eleonore.

A notre retour dans ſon logement, avec la Nièce de ſon Mari, jeune brune de dixſept à dixhuit ans, je lui donnai le premier quartier de ſon revenu. Je ſortis auſſitôt.

Le jour ſuivant, je vins dejeûner avec elle, ſuivant nos conventions: Je fus à mes affaires: nous dinames: Nous alames au ſpectacle; nous ſoupames enſemble, ét cette journée fut la plûs heureuse que j'euſſe encore paſſée. Je la quittai avant onze heures.

Je rapprochai mon logement du ſien le troisième jour: Je trouvai, heureusement! un appartement au premier, dans la maison voisine, ét j'y fus arrangé en quelques jours. Nous fimes percer une porte de communication, qui donnait dans la chambre de la Nièce; c'était cette Jeune-fille qui ſeule fermait en-dedans, lorſque j'étais ſorti, ét qui n'ou-

vrait toujours pour entrer : La Domeſtique, de ſon cabinet, me voyait également entrer et ſortir : Tout le monde de la Famille fut inſtruit de cette porte-de-communication, et Perſonne ne le trouva mauvais, à-cause des precautions prises, par moi-même, pour que je ne puſſe en abuser.

Comment vous peindre la vie delicieuse, autant qu'innocente, que nous avons menée pendant deux ans? Je paſſais avec Eleonore tout le temps que je ne donnais pas à mes affaires : Je la voyais heureuse, contente, et par moi! Sa Nièce, aubout de dix-huit mois, trouva un excellent Parti, et elle l'épousa, de l'avis de toute ſa Parenté, qui m'en temoigna la plus vive reconnaiſſance. Depuis ce moment, j'étais regardé comme de la Famille.

Je mis avec Eleonore une autre Parente de ſon Mari, plus-éloignée, qui fut encore mariée aubout de cinq mois, parceque les presens de mon Amie la firent paraître avec avantage dans les ſociétés honnêtes où nous la conduiſions. Ce ſecond mariage me fit adorer de la Famille : Je reçus même une Lettre touchante du Mari d'Eleonore, qui ſe joignait à ſes autres Parens, pour

me remercier. Il ajoutait, » Que ma » conduite irreprochable, quoique tendre, avec sa jeune Epouse, le pene» trait d'admiration; qu'il en connaissait » toutes les particularités, bien faites » pour le rassurer, &c. ».

En-effet, je me proposais de chercher une troisième Compagne à mon Amie, et deja nous avions jeté les yeux sur une Parente à elle, âgée de douze ans, lorsque le coup terrible fut frappé....

Nous étions seuls depuis quinze jours: mais, par mes ordres, sa Domestique était toujours dans un cabinet voisin, la porte-de-communication ouverte. Nos entretiens, moins gênés, devenaient tous les jours plus affectueux, sans être moins honnêtes: nous nous exprimions seulement avec plus de liberté, le bonheur de vivre ensemble: Au spectacle, les situations nous touchaient davantage: nous fondîmes en larmes à Zaïre, et nous regardant ensuite avec satisfaction, nous nous serrames les mains comme de-concert. A la promenade, nous avions plus de plaisir que jamais; elle était toujours trop courte, et les heures s'écoulaient plus rapidement que des minutes. A notre retour, nous causions avec innocence et candeur; minuit

nous surprit deux ou trois fois, que nous croyions n'être qu'à dix heures. Quelle felicité! hâ! que l'amitié eſt un doux present de la Nature!... Nous étions heureux: Une plûs grande intimité alait bientôt ſuccéder à la nôtre, puiſque deux jours après mon malheur, j'appris, que le Mari d'Eleonore n'était plus.... Un ſoir, en rentrant, je trouvai Eleonore au lit. Elle ſourit, en me voyant, me tendit la main, et me dit: —J'ai beſoin de repos: ſoupez à-côté de mon lit, et alez auſſi vous reposer: nous nous en lèverons plûs matin. Je ſoupai: Elle ſoutint à ce que je lui disais. En ſortant, je n'osais l'embraſſer, parce qu'elle était au lit: Elle m'en fit reproche; et je pris ſur ſes lèvres le premier baiſer.... Elle était deja veuve; mais nous l'ignorions....

Le lendemain, à mon reveil, je la trouvai debout. Nous alames reſpirer la fraîcheur du matin: Eleonore était tendre; elle s'appuyait mollement ſur mon bras. Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait durant la nuit. J'étais ſon époux.... Nous ne rentrames qu'à deux heures, pour dîner, parceque le temps, qui s'était un-peu couvert, nous avait preſervé de la chaleur, et que nous

ne nous étions pas ennuyés ensemble.

Comme nous descendions de voiture, le Facteur remit une Lettre. Eleonore la voyant cachetée en noir, et qu'elle venait de Londres, pâlit: Elle me pria de l'ouvrir. Je le fis. Du premier mot, je vis l'annonce de la viduité de mon Amie. Malgré mon trouble extrême, j'affectai de la tranquilité: Je serrai la Lettre en riant dans ma poche, et je remis à la lire, après le dîner. Nous avions faim; Eleonore ceda. Je fus la distraire après le dîner: Le soir, je feignis d'avoir égaré la Lettre.

Le lendemain, en me levant, je trouvai la Domestique effrayée: Eleonore avait eu la plus mauvaise-nuit. Je volai auprès d'elle: Une fièvre ardente l'était allumée. Je courus chercher des secours. Les Medecins arrivèrent: La maladie fut connue: mais elle surmonta la science de la medecine;.... le soir du quatrième jour, Eleonore expira....

Je perdis en un instant, mon bonheur, tout ce qui m'attachait à la vie.... Je fus d'abord immobile de douleur, et prêt à succomber à mon desespoir.... Mais bientôt je voulus vivre, pour que ma Leonore vecût dans mon cœur; pour donner mes soins à la Jeune-parente

qu'elle m'avait recommandée. Je gardai ſon appartement: Je fis faire autour de ſa chambre ces armoires vîtrées, où ſont appendues ſes robes, ét tout ce qui ſervit à ſa parure: Je couronnai ſon portrait de fleurs; je mis un crêpe ſur le mien: Je fis faire, ſur ſon viſage encore decouvert, le modèle de cette Statue en cire, parfaitement reſſemblante: je l'habille tous les jours d'une de ces robes, ét quand toutes ont ſervi, je recommence: Tous les ſoirs je lui parle, ét je la pleure, comme vous m'avez entendu hier. Je commençai la nuit que ſon corps a paſſé dans cette chambre; car je voulus la veiller ſeul: je ne l'ai point abandonnée à des Mercenaires; Tout en elle m'était cher ét précieux. Je ne me ſuis pas diſpenſé d'aſſiſter à ſes funerailles: couvert de deuil, l'âme nâvrée, fondant en larmes, je la ſuivais: Je n'ai voulu la perdre de vue, qu'à l'inſtant où la terre nous a ſeparés pour jamais.

Depuis, ma penſée ne ſ'eſt occupée que de mon Amie: Je la pleure; je l'invoque; je la ſers dans ſes Amis, dans ſes Parens, ét ſurtout dans la Jeune Yolande ſa Parente; ét je leur dis, —Remerciez Eleonore; c'eſt elle qui

vous aime, et non pas moi ; son âme habite avec la mienne, et c'est elle-seule qui me fait agir.

Je prendrai bientôt Yolande avec moi, pour vivre comme je fesais du temps d'Eleonore ; mais nous ne parlerons que d'elle.... Adieu, Homme sensible ! parlez, je vous prie, d'Eleonore à tout ce que vous rencontrerez.

En quittant le constant et malheureux Ami de l'Infortunée Leonore, je n'alai pas chés la Marquise ; je retournai dans ma demeure, et j'écrivis son avanture.

Quelque temps après, j'alai m'informer de ce qu'il était devenu : Je vais placer ici la fin de son histoire.

L'Ami d'Eleonore prit avec lui la petite Parente de son Amie. On espérait, dans la Famille, qu'il pourrait s'y attacher, et l'épouser ; parceque c'était une jolie Blonde, qui ressemblait beaucoup à sa Cousine : D'Angeval la forma : Elle devint charmante, par le caractère, autant que par la figure : Elle s'attacha même à son Bienfaiteur, de la manière la plus tendre. Ce fut alors que la Famille lui proposa de l'épouser. A ce mot, les yeux du triste D'Angeval se remplirent de larmes ; il ne repondit rien :

mais huit jours après, on vit arriver un très-aimable Jeune homme, son neveu, du même nom que lui, qu'il présenta pour être le mari d'Yolande. Les Jeunes-gens se virent pendant quelques mois, au bout desquels le mariage s'est fait. D'Angeval leur a donné pour dot la moitié de son revenu. Ils vivent avec lui; ce sont ses Enfans, et son sort est fixé. Tous les jours il pleure Eleonore, habille et deshabille sa Figure en cire: sa constance est à toute-épreuve. Il ne parle que d'elle; mais si agreablement, qu'on aime à l'entendre. Du-reste, il s'occupe utilement, et il est aussi bon citoyen, que constant ami.

Mais il s'était bien passé des choses, entre le commencement et la fin de l'histoire de M. D'Angeval! J'avais vu plusieurs fois la Marquise, et je lui avais raconté une longue et très-interessante histoire, dont l'idée m'était venue à l'occasion de ce qu'on va lire.

VI NUIT.

Les deux Jeunesfilles.

Le lendemain de la nuit où j'avais entretenu l'infortuné D'Angeval, je sortis de chés moi: Je retournai du côté du cabaret à bière, profondement

occupé d'une idée: J'admirais comme Paris devore ſes environs, ét convertit en rues ſteriles, des jardins nourriſſiers, ét je me dis à moi-même: Un Homme qui reviendrait au monde dans cent ans, verrait les choſes bien changées-! Cette idée m'attachait fortement! Elle me rappela l'ancien Epimenide, qui dormit, dit la fable, ſelon quelques-uns, vingtſept ans; cinquanteſept ſuivant d'Autres, ét ſoixantequinze d'après une troiſième opinion! Je fus abſorbé dans une agreable rêverie. Je n'obſervais pas encore la Capitale, autant que je l'ai fait depuis: la Marquiſe, malgré ſes vapeurs, m'intereſſait; je resolus de faire l'hiſtoire d'Epimenide, pour l'amuſer. Plein de cette penſée, j'entrai dans le même cabaret à bière de la veille. Je demandai un pot, ſix échaudés, ét une lumière: J'écrivis. Mon hiſtoire m'amuſait moi-même. Je riais, en la traçant avec rapidité. A deux pas de moi, étaient couchées deux Jeunes-filles du Marchand, l'Une de dixhuit, l'Autre de quatorze ans. Je ne m'en doutais pas; ét ſouvent je penſais tout-haut ce que j'écrivais. Enfin, lorſque j'en fus au vieux Ergaſte, qui demande l'aumône, je m'écriai; —Citoyens! ayez pitié d'un

pauvre

pauvre Eſclave abandonné, puni d'un crime qu'il n'a pas commis-!.. On avait fait naguére une proceſſion de Captifs rachetés par les Mathurins et les Moines-de-la-Merci: La Plus-jeune des deux Filles tira le rideau, et ſe mettant à ſon ſeant: —Pauvre Eſclave! ma Sœur tremble! elle a peur de vous! Pour moi, je voudrais bien vous entendre conter, ce que vous avez ſouffert chés les Barbares de Barbarie? —Dormez, ma Fille (lui repondis-je): lorſque ma relation ſera faite, je vous la lirai-. La Sœur-aînée me voyant doux & bonace, ſe raſſura, et ſe mettant auſſi à ſon ſeant, elle me montra une charmante figure. —Comment! vous avez été eſclave! —Oui, ma Fille, des paſſions. —Des paſſions! ce ſont des Gens de la Barbarie? —Les paſſions ſont de tous les pays: mais, dormez, charmante Fille, et me laiſſez écrire; et puiſſiez-vous ne jamais connaître les paſſions, qui m'ont rendu malheureux.. —Hô! je l'eſpère! Je vous repons bien, que je n'ai pas envie de m'embarquer, pour être prise par les Barbares! —Les Paſſions ſont bien mechans? (me dit la Cadette). —Ce ſont les plûs horribles ennemies qu'ait l'Homme! ſ'il ne ſait pas les dompter,

elles le precipitent dans mille écarts. —Comment! ce ſont donc des Femmes! (reprit la Cadette). —Je vois ce que c'eſt (dit l'Aînée avec quelque ſuffiſance), ce ſont des Amazones: J'en ai entendu parler-... Elles auraient ſans-doute encore jasé quelque-temps, ſi leur Père, homme dur ét groſſier, n'était venu les apoſtropher fort-brutalement d'un coup de baguette, qui pourtant ne toucha que le bois-de-lit. Toutes-deux firent auſſitôt le plongeon dans les draps; ét je continuai d'écrire. Lorſque je me ſentis fatigué, je ceſſai, je payai, je ſortis, ét je pris le chemin de la rue Payenne.

Il n'était pas encore l'heure: cependant la Marquise était à ſa fenêtre. Je lui montrai mon papier, ſans parler. Elle ne dit rien non-plùs: Mais une Femme-de-chambre ouvrit une petite porte, dans le mur du jardin, ét me prit le paquet. Je ne ſavais ſi je devais le lui abandonner: Sa Maîtreſſe me fit un ſigne, qui m'éclaira, ét ne voyant plus rien à faire, je me retirai.

Rendu chés moi, avant l'aurore, je mis ſur le papier le trait des Filles du Marchand-de-biére: Je continuai enſuite mon Epimenide, ét lorſque le ſommeil

m'accabla, je me jetai sur mon lit, où je dormis deux heures.

LA BOURSE DES PAUVRES-GENS.

J'avais affaire à six: je me levai; je sortis. Les rues étaient tranquiles et solitaires, parce-que les Inutiles n'étaient pas encore levés. Au coin de la rue de-la-Monnaie, je trouvai une bourse: Elle contenait deux louis en or, et dix écus-de-trois-livres: Elle était de cuir, et sale: —O Malheureux, ou Malheureuse! qui as perdu cette bourse! (m'écriai-je), que je te plains! Et je sentis dans mon cœur une peine semblable à celle que j'éprouvai, lorsque je perdis le seul écu de six livres que je possedasse, en achetant un maquereau, à l'entrée du Marché-neuf: La peine qu'on a éprouvée rend sensible à celle d'Autrui: Je me mis à courir, du côté de la Halle; car voici comme je raisonnais: —L'Homme ou la Femme vont employer cet argent en achats de denrées; s'ils revenaient, la bourse serait vide; mais elle est toute-pleine. Parvenu aux piliers, je vis revenir un Homme et une Femme en-pleurs, surtout l'Homme; il se desesperait. —Qu'avez-vous? (lui dis-je): —Il n'a plus!... me dit la Femme: il a perdu...

tout ce que nous avions, deux louis-d'or, & dix petits écus.... Dans ce moment même, passait une Dame, suivie de deux Domestiques : Elle paraissait aler à Sainteustache : Elle s'arrête, tire de sa bourse trois louis, & six francs, les donne à l'Homme, et s'éloigne. Je la suivis, et lui presentant la bourse, je lui dis : —Puisque vous avez rendu la perte, c'est à vous que cet argent appartient : car je l'ai trouvé ; j'alais le rendre, vous m'ayez prevenu. La Dame m'écouta, me regarda, prit la bourse, la serra, et continua son chemin. Moi, j'alai à mes affaires.

VII NUIT.

QU'EST-CE QUE LA NUIT?

Je ne rens pas compte de mes journées; je ne parle que de mes nuits, jusqu'à l'aurore. Le soir, fort tard (car j'avais écrit chés moi, jusqu'à onze heures-un-quart, après mon travail manuel), je me rendis à la rue Payenne : J'avais pris le plûs long : Il était minuit-et-demi. La Marquise était à sa fenêtre. En me voyant, elle me dit : —Homme pauvre, d'où-vient n'as-tu pas rendu la bourse à ces Bonnes-gens, et que tu me l'as donnée? —C'est que leur perte,

causée sans-doute par une négligeance, ou tout-aumoins par une inattention, n'était pas un titre pour doubler leur petite fortune: Les Gens-du-peuple sont superstitieux; ils seraient devenus inattentifs, par une fausse confiance dans la Providence. —Je ne m'attendais pas à cette raison! Monte ici: l'on va t'ouvrir: mais tu ne seras pas dans la même pièce que moi: Depuis tantôt, que j'ai envie de t'introduire, j'ai fait-faire une fenêtre, et par une grille, nous nous entretiendrons, devant deux Temoins: car je suis femme mariée, et je dois respecter en moi la Compagne d'un Homme-d'honneur. La Femme-de-chambre vint ouvrir. Je donnai par écrit à la Marquise, le recit des Filles du Tabagiste, & de la trouvaille de la bourse: Ensuite, elle me dit de lui lire mon papier de la veille, parce-que mon écriture était difficile. Je ne demandais pas mieux. On m'apporta une petite mesure de vin, une moitié de poulet, et un pain. —Mangez, me dit la Marquise; car je crois que vous avez appetit. Je mangeai: mon repas ne dura que sept minutes: Je parlais neanmoins, c'est-à-dire, que je fesais ma partie dans la conversation suivante:

—Quel eſt votre genre de vie? —Le travail, l'occupation, ét le plaiſir. —Quel temps pouvez-vous donner au plaiſir? —La plûs grande partie de celui que je donne au travail ét à l'occupation: Quand ma main ſeule travaille, mon eſprit ſ'occupe d'idées agreables, ou philoſophiques: Je fais ou des châteaux-en-eſpagne, ou je philoſophiſe: Quelquefois je projète. Revenu chés moi, j'écris ce que j'ai penſé, ſi cela merite de l'être: Mais ce n'eſt pas-là ma ſeule occupation: J'ai les paſſions vives, ét elles me donnent beaucoup de beſogne! Je redoute le moral de l'amour. Il m'affecte trop, & me tourmente avec une violence ſans meſure. —Le moral de l'amour? C'eſt la tendreſſe? —C'eſt la tendreſſe. —Vous la redoutez? —Comme la petiteverole. —Je croyais cependant que la tendreſſe ennobliſſait l'Homme, ét l'élevait audeſſus des Animaux? —Elle l'égale à la Divinité: mais, de deux choſes l'une, ou dans ce pays-ci aucune Femme n'eſt ſuſceptible de tendreſſe, ou j'ai contre moi mon exterieur, qui les repouſſe, ét m'empêche d'être aimé: Depuis cinq ans, je n'avais trouvé que Victoire. —Ne vous y êtes-vous pas

mal pris? —Je ne sais : mais j'ai senti que lorsque je m'attachais, c'était à mon grand malheur! —Il y a de votre faute, soyez-en sûr. —Croyez-moi, Madame, partageons cela : Les Femmes de Paris sont très-peu susceptibles de tendresse; et moi, j'en demande trop. —Je les crois intéressées. —Hé! Madame, peut-on être tendre, avec une âme avide, qui ne calcule que les moyens d'un Amant! —C'est un effet du luxe. —Il est vrai, Madame! aussi le luxe est-il le plus grand ennemi de la tendresse; c'est le père de la coquetterie. Mais parlons d'autre chose : Je ne viens ici que la nuit.

Qu'est-ce que la nuit? —Vous allez répondre à votre question? —Sur la Terre, c'est douze heures, pendant lesquelles le Soleil éclaire l'autre hemisphère, également partagées sous l'équateur; inégalement au delà des tropiques; mais cependant revenant toujours à douze heures, en compensant les grands jours par les petits.

Sur la lune, c'est quatorze de nos jours, & autant de nos nuits, pendant lesquels un de ses hemisphères est dans les ténèbres.

Pour les Êtres qui vivent dans Mars,

c'eſt douze heures-un-quart-&-demi, c'eſt-à-dire, qu'il tourne ſur lui-même, à trois quarts-d'heures près, auſſi rapidement que notre Globe. Ce qui peutêtre n'eſt pas exact; Mars devrait avoir une revolution diurne plûs rapide que celle de la Terre.

Sur Jupiter, la nuit n'eſt que de cinq heures, moins quelques minutes: ſon année en vaut douze des nôtres, parcequ'il eſt douze ans à tourner autour du Soleil: Il ſuit delà, que ſon année eſt compoſée de cinqmillefixcents nuits, ét autant de jours, qui n'en valent guère que deuxmillecinqcents des nôtres.

Sur la Planète de Saturne, les nuits ét les jours, dit-on, ſont à-peu-près les mêmes que ſur Jupiter: mais il en faut deux fois-ét-demie autant, pour compoſer l'année, qui eſt de trente des nôtres.

Sur Latone, planète decouverte par Hertſchel, il eſt impoſſible de ſavoir la longueur des nuits; elles ſont probablement encore plûs courtes, chaque Planète devant tourner plûs rapidement ſur elle-même, à-mesure qu'elle eſt plûs nouvellement planète.

Je ne pouſſerai pas mes conjectures audelà, quoiqu'il y ait certainement un grand nombre de Planètes non-vues, dont

les revolutions sur elles-mêmes sont encore plus rapides : Je reviens aux deux Planetes intersolaires relativement à nous.

Sur Venus : Il est à presumer que les nuits y sont de douze des nôtres ; ce qui ferait vingtcinq fois vingtquatre heures, pour un jour & une nuit. La raison de cette lenteur de Venus à tourner sur elle-même, vient de son approximation du Soleil sans-doute : Son année a deuxcentsvingtquatre de nos nuits et jours ; ainsi elle ne ferait composée que de treize nuits et jours reels de Venus.

Sur Mercure, dont on ignore absolument le temps de la revolution sur lui-même, il paraît que l'année & le jour ne sont qu'un, et que dans les quatrevingtshuit de nos nuits et jours qui composent son année, il y a une nuit de quarantequatre des nôtres, et un jour également de quarantequatre de nos jours.

A-present que nous avons l'acception parfaite du mot NUIT, dans tout notre système solaire, il faut ajouter, qu'il y eut autrefois un Homme en Grèce, qui eut une nuit plus longue que celle de Venus, et même de Mercure ; elle dura soixantequinze de nos années, c'est-à-dire vingtseptmillequatrecentscinquante de nos nuits. Cet Homme se nommait

Epimenide. Voici le commencement de ſon hiſtoire, qui fera pendant long-temps la matière de nos lectures-.

Ici, je finis de manger. La Marquise prit mon cahier de la veille ; j'y joignis celui de la journée : mais ma lecture fut remise au lendemain.

LE TROU AU MUR.

En m'en revenant, je m'écartai de ma route, diſtrait par une idée que j'expoſerai quelque jour, ſous le titre du COUCHER, du RÊVE, et du LEVER : je me trouvai à la place Saintmichel. Je marchais legèrement et ſans bruit, à l'ombre des maiſons, comme le Guet. Un bruit ſourd frappe mon oreille: Je m'approche: Trois Hommes feſaient un trou au mur, à-côté de la porte d'une maiſon. Je ſaiſis le marteau, et je frappe un coup terrible, en diſant: —Mes Amis! pourquoi faire un trou? voici la porte: on va vous ouvrir-... Ils n'entendirent pas les derniers mots ; les vibrations du heurtoir ébranlèrent leurs fibres, et ſurtout leurs jambes: Ils ſe mirent à fuir, abandonnant leurs inſtrumens. On ouvrit, et je fis voir au Portier le travail qu'on feſait pour le ſoulager dans ſon emploi.

VIII NUIT.

La Fille sauvée.

Le soir, sur les huit heures, j'allai au Palais-royal : Ce n'était pas cet édifice superbe qu'on admire aujourdhui ; ce n'était qu'un jardin. J'y fus abordé par trois Filles, dont la Plus-jeune était naïve et jolie. Ses deux Compagnes, ouvrières comme elle, l'avaient amenée, pour lui montrer un moyen coupable de suppleer à l'insuffisance de leur gain. Je vis cette infamie, et penetré d'horreur, je feignis d'écouter la Jeune-Infortunée ; je sortis avec elle du jardin, et je la conduisis, non sans peine, jusques chés la Marquise ; —Voici une Victime que j'arrache au Vice, et que je remets à la Vertu-. Mad. De-M**** reçut la Jeunefille comme un depôt sacré. Une de ces nuits, je donnerai son histoire.

—Les Jeunesfilles des professions d'un gain borné, dis-je à la Marquise, sont tentées souvent de chercher, le soir, un gain facile et qui ne les expose pas : mais elles se trompent cruellement! Unefois lancées dans le desordre, elles ne peuvent plus s'arréter ; parce-qu'elles ne s'y livrent pas seules, mais avec des Hommes les pires de tous, qui les con-

traignent, les violentent, les degradent et detruisent leur ſanté, ſans que ces Malheureuses puiſſent ſ'y opposer. Je m'efforcerai toujours d'éloigner du vice, en ôtant aux Faibles toute idée de profit et de ſecurité: il n'enrichit pas; il ne rend pas tranquile.

—Vous ſavez, Madame, ajoutai-je, qu'Epimenide était grec, de la ville de Gnoſſe, dans l'île de Crète, et que le bruit courut dans la Grèce, qu'il avait dormi ſoixantequinze ans? —Je l'ignorais, mais vous alez me l'apprendre.

Je lus.

EPIMENIDE.

Il y avait autrefois dans la ville de Gnoſſe, en Crète, où regna Minos le Sage, un Pontife de Jupiter très-ſavant, nommé Agiasarque, qu'on venait conſulter de toutes parts: Car Solon, Lycurgue, Bias, Thalès, et les autres Sages n'étaient pas encore nés. Ce Pontife eut un Fils, dont il entrevit les hautes deſtinées: C'eſt pourquoi il prit un ſoin extrême de ſon éducation. Il l'inſtruisit non-ſeulement dans les belles-lettres, mais il le fit voyager par-toute la Grèce, et juſqu'à Memphis, capitale de l'Egypte, contrée celèbre alors, par la haute philoſophie

de ſes Prêtres, qui tous étaient verſés dans la connaiſſance de la Nature. Epimenide (c'eſt le nom du Jeune-homme), fut marié avant ſes voyages: Le Grand-prêtre de Jupiter était trop prudent, pour expoſer ſa race entière, aux dangers d'un voyage perilleux. Son Père lui fit épouser la Fille d'un Athenien, chés lequel il avait le droit d'hoſpitalité: car alors les monnaies étant fort-rares, les Hommes riches, ou en-place, tâchaient d'avoir une Maiſon-amie dans les principales Villes; on les recevait, et ils recevaient à leur tour. Neobule, fille du Grand-pontife d'Athènes, était jeune et belle: Epimenide cependant ne ſentit pas ſon cœur s'épanouir en la voyant: mais il n'aimait rien, et il regardait comme la première loi, d'obeïr au Pouvoir-paternel. Il ſe laiſſa marier; et dès qu'il eut un Fils, qui porta le nom d'Agiasarque, ſon Père le fit voyager.

Il avait vu Athènes: Il lui fut ordonné de ſe rendre à Thèbes, à Sparte, Corinthe, à Milet en Asie, à Ephèse, et juſqu'à Memphis. Epimenide parcourut tous ces pays: mais Corinthe lui fut fatale.

Il y avait dans cette Ville une Prêtreſſe de Venus, appelée Naïs: Jamais

la Nature n'avait rien formé de si brillant, de si doux, de si naïf, de si tendre. En la voyant, Epimenide fut frappé: —Hâ! (s'écria-t-il), je ne suis venu sur la terre qu'à-moitié formé; c'est la belle Naïs, qui achève mon existance-! Naïs s'aperçut qu'elle était adorée, quoiqu'Epimenide l'évitât, ét elle fut flatée de sa conquête; elle aima, comme elle était aimée, à l'excès.

Cependant Epimenide, tel que le Faon blessé, partit de Corinthe, emportant le trait dans sa blessure. Il acheva ses voyages, ét revint à Gnosse aubout de trois ans. Pendant tout ce temps, il combattit sa passion.

Naïs l'attendit longtemps, ét ayant appris qu'il était marié, avant de la connaître, elle declara qu'elle renonçait au mariage, pour se faire courtisane. C'était dans l'esperance d'avoir un-jour pour amant, celui qu'elle n'avait pu favoriser comme époux, qu'elle embrassa un état qui n'était pas deshonorant pour une Fille consacrée au culte de Venus.

Il ne faut pas comparer les Laïs ét les Phryné de l'ancienne Grèce, aux Filles-publiques d'aujourdhui: les Nations modernes n'ont rien qui puisse leur être comparé, si ce n'est peutêtre la celèbre ét philosophe Ninon De-L'Enclos,

ou Marion-Delorme, surtout la Première, qui semble avoir contribué à la gloire du siècle de Louis-XIV, autant que les Grands-hommes, les Heros et les Heroïnes en differens genres que ce beau règne a produits. On peut dire qu'il lui eût manqué quelque chose, si Ninon n'avait pas su donner à la galanterie un degré de consideration, qui rendit cette Fille l'égale de l'Aspasie athenienne: Telle fut Naïs. Elle partit pour Gnosse, où venait d'arriver Epimenide. Elle s'y fit connaître; mais si elle afficha la galanterie, elle fut decente: Elle ne voulait attirer qu'un Homme; c'était Epimenide.

La passion de cet Amant vertueux ne s'était point affaiblie par l'absence; mais le Fils du Pontife Agiasarque avait senti qu'il devait l'exemple des bonnes-mœurs. Il était d'une vertu severe, et quoique le panchant de son cœur le portât avec violence vers Naïs, il savait commander aux sens, et suivre avec courage l'âpre sentier de la vertu. Cependant, que de combats! Naïs était sa première inclination: elle était pour lui Venus elle-même; c'est-à-dire, qu'elle avait dans ses traits cet accord, cette harmonie, toutepuissante sur le cœur, qui font qu'une Femme est la seule qu'on puisse

aimer. Naïs avait alors vingt ans: c'eſt l'âge où tous les charmes ſont developés: Epimenide était embrâsé de mille feux! Dans cette extremité, il prit conſeil de ſon Père.

—Vous, lui dit-il, qui approchez des Dieux immortels, Pontife reveré du Temple ſacré de Jupiter-enfant, je m'adreſſe à vous, pour avoir des conſeils: Sauvez-moi, s'il eſt poſſible, et comme devoué au culte des Dieux, et comme votre fils.... Je ſuis tourmenté par un feu coupable: Neobule, l'épouse que vous m'avez donnée, quoique belle, eſt éloignée de mon cœur par Venus; c'eſt Naïs ſa prêtreſſe, Naïs ſeule, que je puis aimer-?

Le venerable Agiasarque ſe recueillit quelques inſtans; puis regardant ſon Fils. —Ta vertu (lui dit-il), eſt ſi pure, et l'exemple que tu donnes aux Hommes eſt ſi beau, en reſiſtant au panchant amoureux, reprouvé par le devoir, que je ne doute pas de la protection des Dieux: Je les conſulterai cette nuit, et je verrai ce qu'ils m'inſpireront.... Va, mon Fils, je te benis en leur nom! Qu'ils veuillent employer toute la celeſte puiſſance à conſerver la pureté de ton cœur-! Epimenide ſ'in-

clina devant le venerable Pontife, et se retira.

En sortant du Temple, il aperçut une Foule qui se pressait dans la place publique. Il était trop affligé, pour être curieux; il marchait lentement. Mais l'on venait à lui: c'était Naïs, parée de tous ses atours, qui conduisait au Temple de Venus-Pontine, un chœur de Jeunes-filles de douze ans, pour les consacrer à la Deesse. Elle avait choisi les plus belles; mais quoiqu'elles fussent parfaites, et qu'elles eussent toute la fraîcheur de la première jeunesse, Naïs les surpassait, autant que la Deesse elle-même surpasse les simples Mortelles. A cette vue, hors de lui-même, Epimenide transporté, s'écrie: —Retirez-vous, Profanes, et ne l'approchez pas! c'est Venus elle-même, sous la forme de Naïs-!

Comme c'était le Fils du Grandprêtre de Jupiter, qui venait de parler, tout le monde s'arrêta par respect, et laissa une grande distance entre Naïs et lui. La Nymphe sentit son triomphe, et elle en fut comblée: Un charmant sourire l'embellit encore; et les Amours parurent voltiger autour d'elle. Elle acheva sa marche sacrée, et parvenue sur le bord de la mer, où le Temple était bâti,

elle s'appuya sur Epimenide, pour en monter les marches: Il la conduisit jusqu'à la porte, qui s'ouvrit: La Prêtresse s'arrêta, pour faire entrer les Jeunes-Iniciées, et quand elles furent dans le Temple, elle dit à Epimenide: —Je vous quitte, pour aler offrir à la Deesse ces Jeunes-beautés, mais mon cœur reste avec vous, et Venus approuve que je vous le donne tout-entier! O Epimenide! c'est pour vous, que j'ai pris l'état où vous me voyez! afin que vous puissiez m'aimer avec piété, sans manquer à votre Epouse, et sans violer les loix du mariage: car c'est rendre hommage à Venus, que d'aimer ses Prêtresses, et de les rendre mères. Venus est fille de Jupiter; tous les Dieux sont proches parens les uns des autres, et en honorer un-seul, c'est les honorer tous; la Divinité est indivisible. A ces mots, Epimenide sentit un fremissement involontaire: La Raison même, la fille la plûs sevère de Jupiter, lui disait, que les dernières paroles de Naïs venaient d'exprimer une verité sublime: Il fut tenté: mais une reflexion le soutint: —Neobule serait-elle affligée? Il ne put en douter. Naïs le quitta, et dans le même instant, il s'écria: —Je vois mon devoir, et je le remplirai!

Sa vertu plut à Jupiter, ét Venus elle-même, qui protegeait Naïs, ne put voir, ſans en être touchée, qu'Epimenide, embrâsé d'amour pour ſa Maîtreſſe, reſtât attaché à ſon Epouse, par la ſeule force du devoir: Elle ne le favorisa pas, en prêtant à Neobule ſa ceinture: mais elle ne lui fut pas contraire.

Cependant le blond Phebus venait de ſe precipiter dans le ſein d'Amphitrite, ét la Nuit couvrait de ſon crêpe la nature entière. Epimenide, brûlé par d'autres feux, était auprès de Neobule, ét ſ'efforçait d'oublier Naïs. Un ſonge heureux, envoyé par Jupiter, le trompa: il crut voir Celle qu'il adorait malgré lui: Il ſ'éveille à-demi; il preſſe Neobule dans ſes bras, même après qu'il eſt detrompé.... Les Dieux benirent cette victoire ſur lui-même: pour la ſeconde-fois, ſon Epouse devint mère.

Le lendemain, comme il abordait Agiasarque, ce Père venerable lui dit: —Jupiter m'a revelé que tu ſeras père de deux Jumeaux, qui ſont, en ce moment, dans le ſein de Neobule: benis les Dieux! car il n'eſt pas d'Homme qui n'aime ſa Femme, lorſqu'elle eſt feconde-. Epimenide ſentit un mouvement-de-joie, ét ſe crut fortifié contre

ſa funeſte paſſion. Une année s'écoula, pendant laquelle ſon Epouse le rendit Père d'un Fils et d'une Fille : Il donna le nom d'Archiloque à ſon Fils (c'était celui du Père de Naïs), et n'osant appeler ſa Fille du nom de la Prêtreſſe de Venus, il lui donna celui de Phillis.

En cet endroit, la Femme-de-chambre chargée d'annoncer l'aurore, vint nous avertir, et je m'arrêtai.

—Vous continuerez demain (me dit la Marquise) : Allez vous reposer. Depuis que je vous connais, le ſommeil s'eſt reconcilié avec moi. Je ſuis fort contente du commencement de votre Epimenide ! Depuis mon mariage, je ne liſais rien : Après avoir devoré Pamela, Clariſſe, Grandiſſon, l'Eloïse de Rouſſeau, j'étais tombée ſur nos brochures. Quel fatras ! tout eſt jeté dans le même moule ! En lire une, c'eſt les lire toutes : c'eſt à faire pitié.... J'ai un conſeil à vous donner, puiſque vous n'êtes pas riche, c'eſt d'écrire : Vous percerez ; vous avez du nerf, quelque chose qui attache et qui plaît ; c'eſt je crois ce qu'on nomme l'art d'intereſſer... A demain... A propos ? Avez-vous un nom ! —Oui ; je me nomme le Hibou. —Le nom eſt fin-

gulier ; mais c'eſt l'Oiseau de Minerve.

Je ſortis. Il était deux heures. J'alai par le Pont marie. La beauté de la nuit m'invitait à me rendre à la pointe de l'Ile Saintlouis, ét je ſuivis le quai d'Anjou. En regardant l'Ile-Louvier, j'entrevis trois Malheureux, qui paſſaient à la nâge du bois volé (l'eſtacade n'exiſtait pas encore), ét qui le deposaient dans des bâteaux en gare : Un d'eux le liait à une corde ; Un autre le montait ſur l'Ile-Saintlouis. Ma vue les effraya horriblement. —Pourquoi (leur dis-je) faire ce qui vous donne tant d'épouvante ? Ils ne repondirent pas, ét diſparurent. Je continuai ma route, ét je trouvai un autre Miserable, qui enlevait les crampons qui lient les pierres du parapet. Je me retirai, en plaignant la triſte Humanité !

IX NUIT.

Depart d'Epimenide.

Je ne manquai pas le lendemain, de continuer mon Epimenide. J'alai chés le Tabagiſte de la rue Baſſe-du-rempart, où j'avais bu la veille un demi-pot de bîére. On me regarda, ét ſans me rien dire ; on me ſervit promptement ; on me donna de la lumière ét un écritoire. Je bus ; enſuite je me mis à écrire : Quand il fut onze heures, je cauſai

avec les deux Filles. —Savez-vous, me dit l'Aînée, Monsieur l'Esclave, qu'on a volé ici-près hier-soir? —Non. —O ma Sœur! (dit la Cadette): tu parles de ça! Monsieur l'Esclave va croire qu'on le soupçonne! —Non (dis-je encore). —Hô! ce n'est pas vous (reprit l'Aînée), car on sait qui de ce-soir: mais mon Père vous soupçonnait ce-matin, quand on l'a dit-. Je compris par-là, qu'il ne faut pas trop affecter la singularité, quand on veut être en sûreté à Paris. Je bus mon demi-pot; je payai; je donnai un gros sou à la Cadette, pour ses épargnes, et je sortis. J'errai quelque-temps sur les boulevards, puis j'alai rue Payenne.

La Marquise attendait impatiemment la suite de mon EPIMENIDE: Je me hâtai de lire:

Epimenide, devenu trois fois père, s'efforça de rendre Neobule heureuse: Il y réüssit; mais il donna le bonheur qu'il n'avait pas lui-même. Il était toujours plûs tourmenté par sa passion. Naïs de son côté, brûlait pour lui, et fesait sans-cesse des vœux à la Deesse, pour qu'elle lui donnât le cœur et la personne d'Epimenide: Elle sèchait de langueur: mais elle était si belle, que cet

état la rendait plûs intereſſante encore. Enfin, elle trouva un-jour Epimenide ſeul, dans un des boſquets du Temple de Venus. Elle treſſaillit, en ſongeant qu'il la cherchait peutêtre. Mais elle fut bientôt detrompée! car Epimenide l'ayant aperçue, il ſe retira, en ſe couvrant les ieux de ſa main. —Arrête, Barbare! lui cria-t-elle! ét puiſque mon état me permet de montrer mes desirs, ne me fais pas un crime de te les exprimer! Viens! c'eſt Venus elle-même qui t'offre un asile-!... Epimenide diſparut: l'obſcurité ſurvint, ſans-doute que Venus hâta la nuit: Naïs voulut retourner vers ſa demeure, quand elle ſe ſentit tendrement preſſée. —Hâ! ſerait-ce toi, cher Epimenide-! (ſ'écria-t elle). On ne lui repondit que par des baiſers ét des ſoupirs.... La Deeſſe écarta les Importuns, ét Naïs, la tendre Naïs fut heureuse....

Elle était aſſiſe ſur l'herbe jonchée de fleurs, lorſque l'Aurore parut: Naïs ſ'éveille, ét cherche ſon Amant. Elle ne trouva qu'une ceinture ét un anneau: ce fut pour elle la ceinture ét l'anneau d'Epimenide: elle ne douta pas qu'elle n'eût été la plûs heureuse des Femmes: Elle retourna chés elle d'un pas leger; ſe

purifia, rassembla les jeunes Prêtresses, et se rendit au Temple de Venus-Pontine, pour y rendre grâces à la Deesse.

Ce n'était pas un jour de fête: Toute la ville de Gnosse fut surprise, de voir la marche sacrée des jeunes Prêtresses, et courut en foule au Temple de Cypris. Jamais Naïs n'avait été si belle: Après avoir offert deux Colombes, qu'on ne tua point, mais auxquelles on donna la liberté, Naïs entonna une hymne, dont les jeunes Iniciées repetaient le refrein, par laquelle elle remerciait Venus de sa protection et de ses faveurs.

Epimenide n'était pas à cette ceremonie. La veille, après avoir été violemment tenté de rester auprès de Naïs, il avait senti qu'il n'aurait pas la force de resister, s'il ne fuyait cette Prêtresse charmante. Il était alé prendre les ordres de son Père, qui lui avait repondu: —La fuite est un acte de vertu, quand il s'agit d'un Objet trop aimable et trop tendre: J'approuve, mon Fils, que vous quittiez Gnosse, pour quelque-temps: j'ai même une commission importante à vous donner: Vous savez qu'une partie de la fortune dont vous devez être le maître un-jour, consiste en troupeaux, qui paissent sur le mont Ida:

Ida: Je viens d'apprendre que les Gardiens ne sont pas fidèles, et que mes troupeaux, respectés des Peuples, à cause du Dieu que je sers, sont mal gouvernés par Ceux auxquels je les confie: Alez voir ce qui se passe; remettez le bon-ordre partout; recompensez les bons Serviteurs, et punissez les coupables: Inspirez à tous la crainte des Dieux. Ne differez pas! Demain, soyez prêt à l'instant où l'Aurore ouvre la barrière du jour: car Minerve dit, qu'il faut surprendre les Gardiens infidèles, en arrivant auprès d'eux, au moment où ils n'attendent Personne.

Le matin donc, à l'instant où Naïs s'éveillait, Epimenide, accompagné d'Ergaste, son plûs affidé serviteur, partait pour le mont Ida. En passant devant les jardins de Naïs, il aperçut un Jeunehomme, qui en sortait, sans ceinture: C'était Ephestion, de Corinthe, qui n'était en Crète que depuis quelques semaines, et qui passait pour être éperdûment amoureux de la Prêtresse, qu'il avait suivie. Epimenide, en le voyant, fut troublé: Ephestion voulut se cacher; mais s'apercevant qu'il avait été vu, il s'approcha volontiers: —J'ai voulu penetrer dans ces jardins, dit-il: j'étais

monté sur un arbre, voisin de leur clôture, et je me proposais d'y descendre, à l'aide de ma ceinture attachée à une branche avancée : mais Venus elle-même s'y oppose ; ma ceinture est tombée, et j'ai renoncé à mon entreprise. —Jeune étranger ! (répondit Epimenide) : vous vous exposez beaucoup ! et tout autre que moi vengerait les loix hospitalières, que vous violez : mais j'honore les Dieux, et je suis humain envers mes Semblables. Retournez à la Ville, et cachez ce que vous venez d'oser : Je vous promets de n'en point parler ; Ergaste, que vous voyez, sera discret. En achevant ces mots, il quitta le Jeune-homme, et continua sa route.

Arrivé auprès des Pasteurs, Epimenide trouva beaucoup de desordre. Il retablit toutes choses, comme elles devaient être, et ne punit Personne : il excusa des torts, effets de l'humaine faiblesse, et se mit lui-même à la tête des Gardiens. L'occupation lui parut un soulagement ; il s'y livra tout-entier. Mais il ne se borna pas aux travaux champêtres ! La nuit, retiré dans sa demeure rustique, il y était poursuivi par l'image de Naïs : le sommeil lui retracait la belle Prêtresse, avec tous ses

charmes : Epimenide se priva du sommeil : il passait les nuits à composer un Code de loix pour sa Patrie ; et quand il l'eut achevé, il les envoya toutes à son Père. Ces loix étaient pleines de sagesse, et supérieures à celles que Solon devait bientôt donner aux Atheniens. Elles furent admirées ; mais on declara, qu'on ne les voulait recevoir, que lorsque l'Auteur aurait payé le tribut à Caron. Les Vivans sont jaloux des Vivans, et ne le sont pas des Morts.

SOMMEIL D'EPIMENIDE.

Le lendemain de cet envoi des loix à son Père, Epimenide, accablé de sommeil et de fatigue, vers le midi, se trouvant sur le mont Ida, se retira dans un antre, pour dormir : mais il s'aperçut que les Bêtes-feroces y venaient quelquefois devorer leur proie. Après l'avoir exactement visité, il roula une pierre devant l'ouverture, et l'assura par deux pieux, afin de ne courir aucun danger ; il se fit un lit de mousse et d'herbes sèches, sur lequel il se coucha. On assure, qu'avant d'entrer dans la caverne, il avait mangé d'une sauce faite avec de la graine de pavot, qu'il aimait beaucoup. Epimenide s'endormit ; et soit par la permission des Dieux, soit que naturellement un

Être vivant puisse dormir un temps considérable, après une grande fatigue, il ne s'éveilla plus. Le fidel Ergaste, qui l'avait suivi, sans le voir entrer dans la caverne, le chercha longtemps avec douleur: mais ni lui, ni Personne de Ceux qu'il employa, ne put le découvrir. L'antre où dormait Epimenide était redouté des Bergers; on n'imagina pas qu'il s'y fût retiré.

Bientôt le bruit de sa perte parvint aux oreilles d'Agiasarque son père, qui fut d'abord très-affligé: Il fit faire des recherches, qui furent inutiles. Alors les Magistrats s'en-mêlèrent; ils accusèrent Ergaste d'avoir tué son Maître, et ce Malheureux fut chargé de fers. Mais on dit qu'Agiasarque ayant offert un sacrifice à Jupiter, il fut calme depuis ce moment, et qu'il predit aux Crétois, qu'un-jour ils reverraient son Fils.

Cependant Epimenide dormait. Les Historiens qui ont parlé de ce sommeil extraordinaire, disent les uns, qu'il dura vingtsept ans, d'autres cinquantesept ans, et quelques-uns soixantequinze. Les grands changemens arrivés dans la ville de Gnosse, pendant ce fameux sommeil, me font pancher pour la dernière opinion: Il n'est pas impossible que Neobule et Nais aient vecu

quatrevingtseize à quatrevingtsdixsept ans.

Agiasarque fut le seul qui se tranquilisât parfaitement sur le sort d'Epimenide : Tous ses Parens et ses Amis furent persuadés, qu'il avait été massacré par les Gardiens infidèles des troupeaux de son Père : On excitait Agiasarque à faire des recherches, et à punir les Coupables ; mais il repondit toujours : —Ce qui m'est arrivé, est l'ouvrage des Dieux : ils ont ôté mon Fils du commerce des Mortels, pour que vous receviez les loix qu'il vous a tracées dans la solitude. Ces discours, et l'inaction d'Agiasarque, donnèrent d'étranges soupçons ! L'on ala jusqu'à croire, que ce Vieillard, par un heroïsme peu commun, avait fait tuer son Fils, afin qu'on adoptât les loix salutaires dont il était l'auteur, et qu'il l'avait ainsi genereusement immolé au salut de la Patrie. Les Uns louaient cette conduite avec enthousiasme ; d'Autres la condamnaient, et ne voyaient dans le Pontife, qu'un vieillard ambitieux, qui voulait attirer toute la consideration sur sa Famille : Ergaste demeura chargé de l'execration publique.

Ce fut dans cette alternative de louange

ét de blâme, qu'Agiasarque acheva sa longue carrière, à l'âge de centdix ans, la cinquantième année du sommeil d'Epiménide. Il declara de-nouveau en mourant, que son Fils devait reparaître: mais tout Grandpontife qu'il était, il n'eut pas le credit de se faire croire, ét l'on regarda ses dernières paroles, comme un effet du delire. Ce n'eſt pas que les Hommes ne soient credules, ét qu'ils n'admettent souvent les choses les plus éloignées de la vraisemblance; c'eſt qu'il était alors du bel-air de ne rien croire du-tout... Mais il faut dire un mot de ce qui s'était paſſé dans la Famille d'Epiménide, durant le demi-ſiècle de sommeil qui venait de s'écouler.

Neobule avait élevé ses trois Enfans, le jeune Agiasarque ét les deux Jumeaux, Archiloque ét Phillis: A seize ans, elle avait marié Phillis; il y avait alors trentetrois ans ét quelques mois: Agiasarque, ainſi qu'Archiloque, avaient également été mariés; le Premier, à la Fille du vieil Epheſtion le Corinthien, dont il était devenu amoureux dans un voyage, ét qu'il avait enlevée: la belle Chioné avait environ quinze ans, lorſqu'il l'avait épousée, à l'âge de vingt-cinq: Il en avait eu trois Enfans, un

Fils, nommé Agathon, et deux Filles, Neobule et Sostrate. Archiloque avait épousé une Fille de Gnosse, et vivait dans la retraite : Phillis avait trois Enfans, comme son Frère-aîné, deux Fils et une Fille, et cette Fille se nommait aussi Phillis.

D'un autre côté, Naïs, trompée par Ephestion, qu'elle avait pris pour Epimenide, était devenue enceinte, et avait mis au monde une Fille, appelée Chloris. Cette Fille, aussi belle que sa Mère, vécut comme elle, & eut pour Amant, entr'autres, un Roi de Macédoine, nommé Amintas, dont elle eut une Fille, qu'elle nomma Naïs; Celle-ci fut, comme sa Mère & son Ayeule, prêtresse de Vénus; elle eut une Fille d'un riche Sicilien, qu'elle nomma du nom de son Ayeule et du sien, Naïs; on y ajoutait seulement l'épithète de la jeune.

Agiasarque II vécut, ainsi que Neobule sa mère; mais sa Femme, ses Enfans, son Frère Archiloque, et sa Jumelle Phillis moururent, ne laissant que des Petits-enfans, dont un se nommait Epimenide. Une Petite-fille de Phillis porta le nom de son Ayeule, et vivait à Gnosse, la soixante-quinzième année du sommeil d'Epimenide.

A cette époque célèbre, il ne se trou-

vait de vivans, en Crète, des Contemporains du Dormant, dans ses Familiers, que Neobule sa mère, âgée d'environ quatrevingtsdixhuit ans; Agiasarque son fils-aîné, qui en avait plûs de soixantequatorze; Naïs l'ayeule, qui en comptait plûs de quatrevingtsdouze; enfin, Ergaste son valet, qui l'ayait accompagné, lorsqu'il avait été visiter les troupeaux du vieux Agiasarque. Tout le reste était mort, quoique plûs jeune. Il y avait en-outre dans Gnosse une douzaine de Vieillards, qui l'avaient vu, dont la plûpart étaient Senateurs.

LE REVEIL D'EPIMENIDE.

A l'instant marqué par les Dieux, le sommeil cessa: Epimenide étendit avec peine ses bras roidis, et remua ses jambes engourdies; enfin il se mit à son seant, puis se leva. Il ne pouvait marcher: C'était le matin. —Je dors depuis hier, (se dit-il à lui-même); j'ai dormi longtemps, sans m'éveiller! Le profond sommeil m'a engourdi! Il sentit en-même-temps la soif et la faim. Il voulut déranger la pierre qu'il avait poussée devant la porte de la caverne; mais elle tenait, par la terre qui s'était amassée autour: Il avait à-côté de lui sa lance, dont il voulut se servir: le bois

vermoulu se rompit, et le fer rouillé plia: Cependant Epimenide vint-à-bout de deranger la pierre; mais il eut un autre obstacle à surmonter: Cette caverne n'étant plus frequentée, les arbrisseaux et les ronces en obstruaient le passage, au-point qu'il falait un long travail, pour se faire une issue. Heureusement que les ronces étaient chargées de mures; Epimenide, qui mourait de faim, s'en rassasia dabord; et travilla ensuite. Mais il lui vint alors une idée: —Ce n'est pas ici l'entrée de la caverne; le passage était libre; voyons à en chercher un autre. Il rentra: mais il se convainquit bientôt, qu'il n'existait que ce passage. Il fut dans un profond étonnement!

—Voici l'Aurore! (s'écria la Femme-de-chambre. A ce mot, je me levai sur-le-champ, et je partis sans rien dire.

L'Homme ivre.

Je debouchais par la rue Culture-Sainte-catherine, quand je frappai du piéd quelque-chose de mollasse. Je me baisse, et je touche: C'était un Homme!.. Je veux le remuer: Il était froid: je le traînai à quelque distance, sous la lanterne: Il était plein de sang. Je frissonne d'horreur. L'idée que je m'exposais re me

vint pas. Je ne puis voir le sang, que je ne m'évanouisse, et je me sentis ferme. Je desirais qu'une Patrouille passât: mais à trois heures, les Patrouilles dorment. Dans ce moment, j'entens rouler un carrosse. Je cours au bruit: Je l'atteins, et je prie le Cocher de se détourner de quelques pas, pour secourir un Malheureux. Le Maître y consentit: Les flambeaux des Laquais nous éclairent: C'était un Homme pris de vin, qui s'était blessé à la tête: Il était mort-ivre: Le Maître de la voiture était un jeune Seigneur de la Cour; le C. D. C. T. Sa jeune Epouse était à-côté de lui: Tous-deux descendirent: Nous mîmes le Moribond dans la voiture, les Laquais et moi; on le conduisit à l'Hôtel-Dieu, tandis que le Maître et sa delicate Compagne suivaient à pied. Ce trait est beau! mais il n'est pas unique; la Haute-noblesse en France, est pleine de sensibilité. Arrivé chés moi, j'écrivis ce trait genereux.

X NUIT.

L'ancien Hôtel-Soissons.

Le lendemain, je m'informai de l'Ivrogne: C'était un Père-de-famille, que du mauvais vin avait incommodé.

Sa bleſſure était peu dangereuse, et il devait être en état de ſortir le ſurlendemain. J'écrivis ces heureuses nouvelles au jeune et vertueux Seigneur, en le remerciant, au nom de toute l'Humanité.

Après neuf heures, je ſortis à l'ordinaire : mais j'alai dans la rue Sainthonoré. L'on abbatait l'Hôtel-Soiſſons, ancien repaire de Joueurs et d'Eſcrocs. J'examinai ces ruines, image de celles de tant de fortunes détruites, et je m'écriai : —Tu tombes enfin, repaire de Voleurs, et tu vas être changé en un édifice tout-contraire! C'eſt un Temple à Cerès, qui va ſ'élever, ſur les débris du Temple de la Ruine et du Deſeſpoir!... Ces idées m'occupèrent juſqu'au moment où j'arrivai chés la Marquiſe.

Dès qu'elle me vit : —Epimenide! (me cria-t-elle) : Vous l'avez hier laiſſé au ſortir de la caverne, où il avait dormi ſoixantequinze ans! Pour toute reponſe, je continuai ma lecture.

ÉTONNEMENT D'ÉPIMENIDE.

—Je ne croyais pas (dit en lui-même Épimenide), qu'il y eût hier tant de ronces en cet endroit! elles ne ſont pas crues depuis hier! Il travailla néanmoins, à-l'aide de ſon vieux fer-de-lance, ſe fit un petit paſſage, et ſe trouva ſur le

panchant de la montagne. Il regarda autour de lui, pour se reconnaître: mais tout était changé d'aspect, par les arbres crûs ou detruits. —Je ne me reconnais pas-! (disait-il en lui-même). Il avança, en descendant, vers un Bourg voisin.

Il rencontra plusieurs Habitans de la campagne: leur costume n'avait que peu changé; mais le sien les frappa. —Seigneu étranger (lui dirent-ils), vous vous êtes égaré dans ces montagnes. —Il est vrai (repondit Epimenide); je ne m'y reconnais plus; il me semble que que tout ce que je vois était hier autrement qu'aujourdhui. —Hà! há! (dit un Paysan), peut-être aviez-vous fêtoyé Bacchus; ce Dieu se plaît à troubler la vûe; car depuis hier rien n'est changé. —Je vous prie (repondit Epimenide), de me faire le plaisir d'avertir Ergaste, mon valet; car je sens que j'ai besoin de lui, pour me conduire. —Ergaste! quel Ergaste? —Celui qui est venu de Gnosse avec moi pour visiter les troupeaux d'Agiasarque mon père. —Vous êtes Agathon? —Non: je suis Epimenide, fils d'Agiasarque-. Les Paysans éclatèrent de rire: —Seigneur (dirent-ils), vous n'avez pas assés dormi; vous êtes encore tout-plein du Dieu des

Vendanges, puisque vous avez oublié votre nom : Venez vous reposer ; ensuite vous expliquerez mieux ce que vous désirez de nous.

Epimenide, surpris de ce qu'il entendait, tâcha de se suffire à lui-même. En effet, parvenu dans un endroit remarquable, il reconnut un rocher, et s'orientant alors, il vit le chemin qu'il devait suivre, pour aler à la metairie de son Père. —Je me retrouve (dit-il aux Paysans) : Bien-obligé, mes Amis : je m'envais à la ferme du Pontife Agiasarque. —Il a raison en ceci ! (s'écrièrent les Paysans) ; cette ferme appartient au Grandprêtre Agiasarque. Epimenide satisfait, s'éloigna aussitôt : mais à chaque arbre, à chaque buisson, il craignait de se tromper : A l'exception des choses durables, comme les rochers, tout avait changé : Il retrouva, sur un, le nom de Naïs, qu'il y avait écrit, dans un moment, où il ne pouvait surmonter les tendres sentimens qu'il avait pour elle. Il fut surpris de le voir couvert de mousse !.... mais enfin il le reconnut, et il s'achemina plus sûrement vers la maison. Arrivé tout-auprès, il la regarde, et ne la reconnût pas ; mais un ancien corps-de-logis subsistait encore : il ne put douter que ce ne fût la maison

de son Père. Il poussa la porte de la cour en Maître, et entra sans crainte. Il pensa lui en coûter cher: Deux gros Chiens-molosses se jetèrent sur lui, et l'auraient devoré, si l'on ne fût accouru à son secours. —Je me suis trompé (dit-il); je croyais entrer dans la maison-de-campagne du Grandprêtre de Jupiter le Cretois? —Non, vous ne vous êtes pas trompé: c'est ici la maison d'Agiasarque-II, le Grandprêtre, et nous lui appartenons tous? —Agiasarque-II! Pourquoi ce II? C'est Agiasarque mon père, premier du nom. —Agiasarque-I, était son grandpère, auquel il a succedé, il y a vingtcinq ans, parce-qu'Epimenide son père, a peri dans les bois du mont Ida. —Vous me dites-là des choses inconcevables! Combien y a-t-il d'années qu'Epimenide a disparu? —Mais environ soixantequinze à quatrevingts ans, à ce qu'on dit; car Personne ici n'a cet âge-là. —Ne pourrais-je pas voir Ergaste, qui avait la surintendance des troupeaux? —Ergaste!... Mais, nous avons entendu parler de ce nom-là. Notre Maître Agiasarque, qui l'a toujours regardé comme l'auteur de la mort de son Père, l'a destitué, il y a vingtcinq ans; l'a fait marquer au front d'un fer chaud, pour que chacun l'accablât de

mepris, ét l'a chaſſé: Il mendie par toute la Crète, ſouvent expoſé à perir de faim, ou des coups qu'on lui donne: Nous croyons que les Dieux lui conſervent la vie, afin de le faire ſouffrir plûs longtemps. —O Jupiter! (s'écria Epimenide), votre Prêtre s'eſt rendu coupable d'une telle injuſtice!... Et Neobule, femme d'Epimenide? —Elle vit encore, caſſée de vieilleſſe; —Vous n'avez pas entendu parler de Naïs? —Naïs... cette Prêtreſſe de Venus! —Elle eſt celèbre dans toute la Grèce. —Enfin, ils viennent de me dire une chose de bon-ſens!... Je m'envais à Gnoſſe, peutêtre y trouverai-je des lumières plûs certaines. —Voila le chemin, ét de cette colline vous decouvrirez la Ville: Un de nous va vous conduire juſques-là, ſi vous voulez.

En-chemin, Epimenide causait avec ſon Guide, qui était un vieillard de ſoixantedix ans, que ſon âge rendait inutile. Il s'informa de ce qu'on disait d'Epimenide. —On n'en parlait preſque plus, quand j'ai eu l'usage de raison (repondit le vieil Eſclave): ſeulement, j'ai vu achever ſon cenotaphe, que feſait bâtir une Prêtreſſe de Venus, qu'on nommait Naïs, ét qu'Epimenide, dit-on, avait aimée malgré lui: Cette Naïs, aujourdhui vieille ét deſſechée à faire peur,

était belle encore dans ma jeunesse ; Elle avait pour Amans tous les Grands des pays voisins, et les Tyrans des Villes de Grèce lui fesaient des presens: Elle employait presque tout à orner le vain tombeau d'Epimenide, où elle venait pleurer regulièrement deux fois le jour: ce qui fachait fort Neobule, notre maîtresse, à ce qu'on disait: mais jamais on n'a pu empêcher Naïs d'honorer la cendre de son Amant, dont elle avait (dit-on,) une Fille, belle comme sa Mère. —Une Fille d'Epimenide! —Oui, elle avait eu sa compagnie, la nuit qui precéda son depart. Elle citait l'année: mais Neobule a toujours assuré le contraire, à ce qu'on dit.... Et quand cette Fille, qui se nommait Chloris, a été grande, son Ayeule, avant de la faire courtisane, a voulu qu'elle eût une Fille d'un Roi; cette Fille fut aussi nommée Naïs; elle est morte, en donnant le jour à une autre Naïs, qui a environ seize ans aujourdhui, et qui est une beauté-... Epimenide écoutait le Vieillard avec le plus grand étonnement; et de temps-à-autre, il se tâtait, pour savoir s'il ne rêvait pas, et s'il était bien éveillé. Il n'en pouvait douter. Le vieil Esclave le voyant reflechir profondement, marchait sans

rien dire, jusqu'au moment où il découvrit la Ville de Gnosse: —Seigneur, (s'écria-t-il), voici la Ville; vous ne sauriez plus vous tromper: Je vous laisse. Et il retourna vers les Gardiens des troupeaux.

Epimenide chemina d'abord, enseveli dans une rêverie profonde, levant neanmoins de temps-en-temps les ieux sur la ville de Gnosse, où il voyait beaucoup d'édifices qu'il ne connaissait pas. Il était tout-occupé de ces pensées, quand portant ses regards autour de lui, la route lui parut differente de ce qu'il l'avait vue: Ce n'étaient ni les mêmes arbres, ni la même culture dans la campagne. Il attendit avec impatience qu'il fut aux fauxbourgs, pour les reconnaître, et demander le nom de la porte. Il en approchait, quand au carrefour, il entendit un Vieillard mendier à haute-voix, en disant: —Citoyens, ayez compassion d'un pauvre Esclave abandonné, puni d'un crime qu'il n'a point commis, et à qui les Dieux conservent la vie au delà des bornes, afin-qu'il puisse se justifier! Epimenide s'approcha de cet Homme, et tirant de sa bourse une une pièce-de-monnaie, il la lui donna. —Vous recompensent les Dieux! (s'écria

l'Eſclave) : La pièce eſt d'or ; mais elle ne peut valoir qu'au change ; car c'eſt de l'ancienne monnaie, qui n'a plus de cours. Epimenide fut frappé de ce langage, et revint auprès du Pauvre, qu'il avait à-peine regardé : —Que me dites-vous, Bonhomme ? —O Jupiter ! que vois-je ! s'écria l'Eſclave... Le voila !... C'eſt lui ; c'eſt le même habit... la même figure !... Il n'a point vieilli !... C'eſt Epimenide ! —Oui, je ſuis Epimenide : Vous êtes le premier et le ſeul qui m'ayiez reconnu, ô Vieillard ! Vous allez m'inſtruire ; car je n'ai rien compris aux diſcours qu'on me tient depuis mon reveil, et je crois rêver ! —O mon bon Maître ! je ſuis Ergaſte !... —Ergaſte ! —Oui, votre fidel Ergaſte : l'âge, le malheur et l'injuſtice m'ont defiguré : mais vous, protegé des Dieux, vous êtes toujours reſté le même : car ſans-doute ils vous reſervent à de grandes choses ! Epimenide conſiderait Ergaſte, et il ne put s'empêcher de le reconnaître, à differentes marques, et à ce qu'il lui dit : —Grands Dieux ! (s'écria-t-il), aurais-je dormi ſoixante-quinze ans ! cela eſt impoſſible ! et il y a ici de l'illuſion ! Il fut obligé de laiſſer Ergaſte, qui ne pouvait preſque

plus marcher : mais il lui donna rendez-vous dans la grande place, près le Temple de Jupiter.

—L'aurore va paraître.

Je cessai de lire. —Je suis fâchée qu'il soit si tard ! (me dit la Marquise), cette histoire m'intéressait vivement !

LE ROMPU.

Je sortis sans répondre ; voyant bâiller la jeune Femme-de-chambre. Je pris mon retour par la rue Saintantoine et la Grève : On avait roué la veille trois Assassins : je ne croyais pas avoir ce horrible spectacle, que je n'avais jamais osé contempler. Mais comme je traversais, j'entrevis un Malheureux, pâle, demi-mort, souffrant des douleurs de la question donnée vingt heures auparavant, qui descendait de l'Hôtel-de-ville, soutenu par le Bourreau et par le Confesseur. Ces deux Hommes si différens, m'inspirèrent un sentiment inexprimable ! Je voyais le Dernier embrasser un Malheureux, dévoré de la fièvre, infect, comme les cachots dont il sortait, couvert de vermine ! Et je me disais : —O Religion ! voila ton triomphe !... Je regardais l'Autre, comme le bras terrible de la loi... Mais je me demandai : —Les Hommes ont-ils droit de donner la mort ?... même à l'Assassin,

qui a traîtreusement, cruellement ôté la vie-? Je crois entendre la Nature me repondre un Non! douloureux!... —Mais le vol-? —Non! non! (s'écrie la Nature)! les Riches barbares n'ont pas cru trouver assés de sûretés violentes; au-lieu d'être amis et frères, comme leur Religion le prescrit imperativement, ils ont preferé les gibets.... Voila ce que me dit la Nature.... Je vis un spectacle horrible, quoique le supplice fût mitigé.... Le Malheureux avait revélé ses Complices: Il fut étranglé avant les coups. Un tourniquet placé sous l'échafaut serra une corde passée sur le cou du Patient, qui fut suffoqué: Pendant long-temps le Confesseur et le Bourreau lui tâtèrent le cœur, pour sentir si l'artère battait encore, et on ne donna les horribles coups, qu'après qu'il ne battit plus.... Je m'en alai, les cheveux heriſſés d'horreur....

XI NUIT.

EPIMENIDE à GNOSSE.

Le soir, j'étais encore comme effrayé: J'alai directement chés la Marquise à l'heure du rendevous.

Le Fils d'Agiasarque, en quittant Ergaste, s'avança rapidement; car depuis son long sommeil, il avait une vigueur

surprenante, et il parvint aux faubourgs; Il fut surpris de ne plus voir les mêmes rues; on avait bâti dans les jardins, et reculé les bornes de la Ville; desorte qu'une promenade qui était autrefois au-dehors, se trouvait au centre. Epimenide parvint à la place d'une ancienne porte; elle était abatue: mais à-côté subsistait encore un château hideux, reservé pour épouvanter les Citoyens turbulens: Il reconut parfaitement cette masse de pierres, et il retrouva beaucoup de choses dans l'ancienne Ville, qui le guidèrent. Il ne pouvait plus guère douter de la longueur de son sommeil: tout le lui annonçait, lorsqu'il fut replongé dans sa première incertitude.

A une boutique de Marchande de pourpre de Tyr, il vit une jeune et jolie Fille, aussi fraîche, aussi riante, aussi belle, que le jour de son depart pour le mont Ida. —Hâ! voici un acheminement à la verité-! (pensa-t-il). Et s'approchant de la Jeunepersonne, il la salua en riant? Herse lui rendit son salut, de la même manière. —Me remettez-vous (lui dit-il)? —Certainement! vous êtes le Seigneur Epimenide, fils du Grandpontife de Jupiter-. A ces mots, Epimenide se sentit comme delivré d'un poids énorme. Il marcha

plus leger, vers sa maison, en se promettant de faire rire son Père de son avanture.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontra un Jeunehomme, qui ressemblait à Ephestion. Il l'aborda: —Je vous ai vu, lorsque vous sortiez des jardins de Naïs!... Si vous voulez que je garde le secret, n'en accusez pas Un-autre. —Je vous promets d'être reservé (repondit le Jeunehomme): mais puisque le hasard vous a rendu maître de mon secret, apprenez-moi à qui j'ai l'honneur de parler? —A Epimenide, le fils du Pontife. Le Jeunehomme fit une inclination, et se retira plein de joie. C'était un Fat, qui était charmé qu'on lui crût une avanture avec la jeune et belle Naïs: il était arrière-petit-fils d'Ephestion, et se nommait Cleobule: ce qui trompa sa vanité, c'est qu'effectivement il avait fait une tentative sur Naïs la jeune.

Il semblait que tout devait se reünir, pour donner de fausses lueurs à Epimenide: Comme il approchait de la grande place, sur laquelle était bâtie la maison de son Père, il aperçut une pompe religieuse: C'était la jeune Nais, qui alait faire sa prière à Venus, avant de favoriser son premier Amant: Elle était portée sur un brancard, par six jeunes Es-

claves de son âge ; presque nues, à l'exception d'une écharpe, qui leur couvrait la ceinture et la gorge : elles avaient des chaînes d'or au col et aux oreilles, et des brodequins de pourpre : Naïs était vêtue d'une fine toile d'Egypte, blanche comme la neige, parsemée d'étoiles d'argent : Elle avait aux oreilles deux perles magnifiques, un colier de diamans, d'émeraudes d'Egypte, et de topases ; ses brodequins étaient de pourpre et d'or, enrichis de rubis, de chrisolites et de saphirs. Toute la Ville était sur son passage. Epimenide, en apercevant la jeune Prêtresse, sentit renaître son ancienne ardeur, qu'il croyait éteinte ; jamais elle n'eut tant de force ! Deux Femmes, dont l'Une était courbée sous le poids des ans, et l'Autre déjà vieille, suivaient le brancard de Naïs. Tandis qu'Epimenide observait, et qu'à force de s'avancer, il était parvenu presqu'auprès du cortége, la Vieille leva les ieux, fit arrêter toute la Pompe, et s'écria : —Grands Dieux ! je vous benis, de ce que dans ce jour solemnel, vous permettez que je revoye son Ombre ! En-même-temps elle étendit les bras, pour embrasser Epimenide, qui s'éloigna. —Je savais bien (s'écria la

vieille Naïs), qu'on ne touche rien, quand on veut embraſſer les Ombres!... Alons, mes Enfans, marchons; mais arrêtez-vous devant ſon tombeau.

Epimenide s'était éloigné par une ſorte de pudeur: mais à ce mot de tombeau, il lui vint une idée: —Serait-ce donc-là cette Naïs, que j'ai tant aimée! Grands Dieux! quelle laideur!.. Et cette Fille ſi belle, qu'elle mène en pompe, pour annoncer à toute la Grèce, que bientôt elle ſera conſacrée aux plaiſirs publics, cette Fille que j'ai priſe pour elle, ſera-t-elle un-jour, comme je viens de voir cette Vieille!.. Hâ! il n'exiſte donc qu'une vraie, une éternelle beauté, celle de la vertu! En feſant cette reflexion, il ſuivait la Pompe, confondu dans la Foule, et l'on parvint au cenotaphe que la vieille Naïs avait fait élever à Epimenide.

C'était un ſuperbe monument! Toute la Pompe s'y arrêta: les trois Naïs jetèrent des fleurs ſur le tombeau, en s'écriant: —O Epimenide, le plûs beau des Humains, et le plûs vertueux, nous te devons cette jeune et belle Naïs, qui va faire l'admiration de toute la Grèce! —O Jupiter! (s'écria Epimenide d'une voix forte), vous ſavez que je n'ai point manqué

manqué à ce que je devais à Neobule mon épouse ; vous connaissez le Père des Enfans de Naïs, manifestez mon innocence-! Aussitôt on entendit une voix cassée, qui cria : —C'est Ephestion de Corinthe, que Naïs a pris pour Epimenide mon maître-! Tout le monde s'était retourné, pour voir Epimenide, quand il avait parlé : A-son-tour, l'Esclave Ergaste, qui l'avait suivi, fixa l'attention par sa reponse, et donna le temps à Epimenide de se derober à la curiosité publique, excitée par son antique habillement. On environna le vieil Ergaste, qui raconta, Comment il venait de reconnaître Epimenide, à quelque distance de la Ville, dans le carrefour où on lui permettait de mendier : comment il n'avait pu lui persuader, qu'il venait de dormir pendant soixantequinze ans ; et comment il l'avait suivi à la Ville, pour le faire reconnaître... La plûpart de Ceux qui écoutaient Ergaste, le regardèrent comme un vieux fou ; d'Autres furent très-étonnés, et chacun glosait à sa manière.

Cependant Epimenide s'éloignait, tandis que la vieille Naïs s'écriait : —Citoyens ! c'est Epimenide, que je viens de voir ! c'est le protegé des Dieux !

courez après lui ! car sans-doute il apportera la benediction du Ciel sur votre Ville-! En s'éloignant, Epimenide refléchissait; il voyait que dans cette Foule qui l'environnait, il ne reconnaissait Personne, quoiqu'assés souvent il rencontrât des ressemblances: mais s'il s'adressait à Ceux qu'il croyait reconnaître, ils ne le comprenaient pas, et ne savaient rien de ce qu'il leur demandait. Il parvint ainsi jusqu'au portique du Temple de Jupiter. L'exterieur de ce vaste et majestueux édifice était bruni, et l'on voyait dans l'interieur quelques renouvellemens; mais ces changemens même, ouvrage du temps, le convainquirent de ce qu'Ergaste lui avait dit; Et s'il en avait douté, en s'aprochant d'un endroit où son Père Agiasarque avait coutume d'écrire sur la pierre les évenemens remarquables, endroit qui n'était connu que d'Epimenide, il en aurait trouvé la preuve complette. Il vit en abregé, LE 5 DU MOIS ÉPIPHI, DANS LA X.me OLYMPIADE, MON FILS EPIMENIDE S'EST ENDORMI, PAR LA VOLONTÉ DES DIEUX, DANS UN ANTRE DU MONT IDA, POUR NE S'ÉVEILLER QUE LORSQUE JUPITER LE VOUDRA. Après avoir lu cette note,

écrite à-côté d'une colonne engagée, Epimenide s'approcha d'un Jeune-homme attaché au service du Temple, et lui demanda, quelle Olympiade on comptait alors? —La XXIII.me (lui repondit le Jeune-homme). Et c'était precisement treize Olympiades de plûs. Alors Epimenide, entièrement persuadé, reflechit serieusement sur ce qu'il avait à-faire.

—Les miracles (pensa-t-il), sortent de la règle ordinaire: on ne me croira pas Epimenide, et l'on me regardera comme un imposteur: Je puis être mis en prison, condamné, deshonoré.... Agissons avec prudence, et ne disons rien qu'à-propos.... Il est bien singulier, que je n'aie pas vieilli, et que tandis que toute la nature a marché, moi-seul je sois resté stationnaire! Il est étrange, que je sois plûs jeune que mon Fils-l Tandis qu'il s'occupait de ces pensées, le bruit se repandait partout, que l'Etranger merveilleux qu'Ergaste et la vieille Naïs avaient reconnu, s'était retiré dans le Temple de Jupiter. On y courut en foule: Mais Agiasarque étant survenu, defendit au Peuple d'y entrer, sous peine d'encourir l'indignation du Père-des-Dieux, et Personne

n'osa franchir le seuil des portes sacrées. Le Grandprêtre fit ensuite entrer sa Mère Neobule, Ergaste et Naïs dans le Temple: Il envoya chercher par la Ville neuf Vieillards, les seuls qui fussent en âge de raison, lorsqu'Epimenide était disparu. On ne s'approcha du Dormant merveilleux, que lorsque tout le monde fut reüni. On le trouva prosterné devant la Statue de Jupiter, auquel il adressait tout-haut cette prière: —Grand Dieu! à quoi m'a reservé votre éternelle Providence, et pourquoi avez-vous ordonné que je verrais, dans une seule vie, deux époques, separées par soixantequinze ans d'intervale! Sans-doute que votre bonté veut par-là me rendre utile aux Mortels? ...

Il en était là, quand Neobule, qui reconnaissait parfaitement son Epoux, s'écria: —C'est Epimenide! c'est mon Mari!... Mon Fils, cedez le sacerdoce à votre Père! Naïs reconnut également Epimenide; mais elle était surprise, qu'il n'eût pas vieilli comme elle, ou qu'elle ne fût pas demeurée jeune comme lui! Les neuf Vieillards, examinèrent ensuite leur ancien Contemporain, et lui firent differentes questions secrettes, sur quelques tours-de-jeu-

nesse, auxquelles le veritable Epimenide seul pouvait repondre. Il satisfit à leurs demandes, avec une clarté d'autant-plûs grande, qu'il avait la memoire toute-fraîche; les évenemens de quatre-vingts ans n'en avaient que cinq pour lui; tout fut detaillé, circonstancié. Alors les Vieillards declarèrent, Qu'ils reconnaissaient Epimenide, et que les Dieux venaient de faire un prodige à-jamais memorable, en conservant un Mortel pendant deux âges. Et cependant, ils ordonnèrent, que pour plûs grande sûreté, Neobule et Naïs lui feraient aussi des questions: Ce fut Naïs qui commença.

—Voici l'aurore, s'écria la Femme-de-chambre. —A demain-, dit la Marquise.

Je cessai de lire. Je sortis aussitôt; mais je sentis quelque peine: car Celle pour laquelle je redigeais l'histoire d'Epimenide, m'interessait malgré moi, et je trouvais du plaisir dans notre liaison.

LA FEMME VIOLENTÉE.

Je m'en-alais rêveur, quand en passant devant une maison, dont l'alée était ouverte, j'entendis des cris perçans dans l'escalier. Surpris, je monte rapidement. —Qui monte-là? (s'écria une voix d'Homme). En-même-temps on

se precipite dans l'escalier : je me jetai dans un cabinet-d'aisance. L'Homme passe, l'épée nue à la main : Je montai pour-lors, et je trouvai une Jeune-personne échevelée, en larmes, à genoux. —Je viens à votre secours (lui dis-je) : Quel est ce Furieux ? —Hâ! sauvez-moi la vie-! A ce mot, avoué par la Jeune-personne, je ne craignis plus rien. Je fermai la porte, et je mis les verroux : Ensuite j'ouvris une fenêtre. Je vis le Furieux revenir, son épée à la main. Arrivé à la porte, il la trouva fermée. Sa rage n'eut plus de bornes : La Jeune-personne tremblait. Toute la Maison s'étant éveillée, on me parla par les fenêtres ; et je demandai du secours : On vint à moi, après que par adresse, on eut desarmé le Furieux. On le conduisit chés un Commissaire, qui l'envoya en prison. Je ferai l'histoire de la Jeune-personne, qui se mit au Couvent le lendemain-matin : Je passai la nuit sur un matelas dans sa chambre : deux Femmes partagèrent son lit.

XII NUIT.

L'IMPRUDENTE.

Le soir, avant ma promenade, et d'aler chés la Marquise, j'écrivis l'histoire

de la Femme violentée : J'avais encore deux Nuits d'Epimenide devant moi : Après mon travail, je sortis, et j'allai sur l'Ile Saintlouis : Il était onze heures-et-demie. Je m'avançais doucement vers la pointe obscure de l'Ile qui regarde l'orient, lorsque j'entendis parler deux Personnes assises sur la pierre qui est au-bas de l'aîle avancée de l'hôtel Bretonvilliers. Je prêtai l'oreille. —Que deviendrai-je ? On saura demain, que je ne suis pas rentrée chés mes Maîtresses ! Je suis perdue... Hâ ! faut-il ... que je vous aye ... écouté !.. L'Homme parlait fort durement, et menaçait de quitter l'Infortunée, si elle ne se taisait. —Nous passerons la nuit à la Halle, et demain, dès le matin, tu rentreras chés tes Maîtresses. Il n'était pas minuit : Je ne suivis que mon inspiration : je m'avançai. —Venez, Ma...demoiselle (quand je vis ses habits, je dis Mademoiselle, au lieu de ma Fille) : il n'est pas trop-tard... Venez, venez ; je saurai trouver une excuse à votre retard. La Jeunefille se leva, et vint à moi.... —Si vous me sauvez, me dit elle, je vous révérerai comme mon Père ! Je lui saisis la main, et je la remenai à l'entrée de la rue des Rats, chés ses Maîtresses : Je trouvai

l'excuse, qu'elle avait eu le malheur d'être attaquée... Le Jeune-homme nous avait suivis: Il entendit que la Jeune-fille me protestait son innocence: il m'attendit, pour me détromper (selon lui). Je l'écoutai, en alant chés la Marquise.

—Cette Petite-personne, me disait-il, est fille d'un Tapissier de la rue Galande: Depuis deux ans elle a perdu sa Mère, et son Père lui laisse une trop grande liberté; c'est ce qui m'a donné l'idée de la rechercher: Ce que j'ai fait, Un-autre l'aurait tenté; dès qu'on voit une Fille trop libre, on suppose qu'elle doit abuser de sa liberté. J'avais deviné juste: j'ai tout obtenu. Aujourdhui elle était sortie, pour accompagner une jolie Blonde, qui avait donné un rendez-vous cladestin à un Amant secret. Je les ai surprises, et j'ai feint de la jalousie: La Blonde m'a caressé, pour me calmer, et j'ai entrevu qu'il était possible de la rendre infidelle à son Bon-ami. Je l'ai cependant laissé partir, et j'ai retenu la Tapissière, pour exercer mon autorité; Elle était desolée des menaces que je lui fesais de la quitter, si elle ne venait pas avec moi passer la nuit à la Halle. Elle alait céder, quand vous nous avez abordés: mais je la crois outrée contre

moi. Au-fond, je ne m'en embarraſſe plus guére: Je ſais qu'elle prefère la maison de ſes Maîtreſſes à celle de ſon Père, parce-que ce ſont des Raccomodeuses-de-dentelle, ét que tous les jours elle y voit des Jeunesgens. Elle merite peu qu'on la menage, ét je prefère à-present la Blonde. Cette Dernière eſt fille d'une Flamande de très-mauvais acabit, ét je la crois entretenue; mais c'eſt un Objet neuf, ét le ſuccès ſera facile. Ce Jeunehomme me parut tout-à-la-fois un bavard, un imprudent, un menteur, ét un lâche.....

Arrivé dans la rue Payenne, je le renvoyai d'un geſte, ét l'on vint m'introduire. Je commençai ma lecture, après avoir raconté les deux hiſtoires de la veille ét du ſoir.

EPIMENIDE RECONNU.

—Lorſque vous me vites pour la première fois, demanda la vieille Naïs à Epimenide, après mon retour de Corinthe, que fites-vous, en paſſant auprès de moi? On dit à Epimenide de ſe taire, ét les Vieillards entourèrent la vieille Naïs, qui leur confia tout-bas le mot d'Epimenide. Ils firent ſigne auſſitôt à Celui-ci de parler. —Je vous dis: On vous nomme Naïs; mais je crois

que c'eſt Venus elle-même, qui vient habiter la terre, ſous la forme la plus propre à la faire adorer. —C'eſt cela! s'écrièrent les neuf Vieillards et Naïs. —Je me trompais (ajouta Epimenide), et j'en demande pardon à la Deeſſe; c'était bien Naïs; ce n'était qu'une Mortelle, ſujète au deperiſſement; au lieu que la jeuneſſe des Dieux eſt éternelle. —Mais (reprit la Vieille), ne vous ſouvient-il pas des douceurs que vous goûtates dans mes bras, la nuit qui preceda votre depart? —Epheſtion de Corinthe eſt-il encore au monde? —Non: il eſt mort, il y a plus de cinquante ans. —Ne trouvates-vous pas une ceinture, attachée à un arbre? —Attachée à un arbre, non, mais auprès de moi. —L'avez-vous encore? —Hô! je l'ai precieusement conſervée; la voici dans une boîte. Et elle l'en tira. Epimenide regarda la ceinture, et dit: —Il eſt vrai que j'en avais une ſemblable; mais ma Femme ſait que mon nom était dans les plis; voyons? Et en regardant, il trouva brodé en argent, ſur un des plis, EPHESTION DE CORINTHE. Il montra ce nom à Naïs, qui ne l'avait jamais lu, n'ayant pas visité les plis de la ceinture. —Je vois que je ne ſuis pas auſſi

heureuse que je l'avais cru ! Pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas ôtée du monde, avant que je perdisse une erreur qui m'était si chère ! Naïs versa des larmes amères, et se retira, pour laisser approcher Neobule.

Les Vieillards en usèrent avec elle, comme avec Naïs, pour être assurés de la verité des reponses.

—Que me dites-vous (demanda Neobule), le jour de notre mariage, après que le Paranymphe et les Nymphes se furent retirés ? —Je vous parlai froidement, en ces termes : Encore, Neobule, que je n'aie point pour vous de passion violente, neanmoins j'en agirai convenablement, et jamais, avec l'aide des Dieux, vous n'aurez à vous plaindre de moi : Veuille Junon Prononeſamène nous maintenir en bonne intelligence. —C'est cela même ! (dit Neobule) : Ce qui fut approuvé par les neuf Vieillards. —Que me dites-vous, lorsqu'ayant compris par un songe, où vous parliez haut, que vous aimiez Naïs, je me mis à pleurer ! —Je vous rassurai, en vous jurant, que brûlé de la plus vive flâme, je la combattrais avec courage, et demanderais plutôt aux Dieux la mort, que d'y succomber. —Et lorsque vous crutes que

le jeune Parmenide m'avait plu, et que vous m'en parlates, que vous repondis-je? —Bien que je ne poſſède pas tout votre cœur, vous avez tout le mien, et jamais autre Homme que vous n'a été, ni ne ſera regardé avec plaiſir, par votre Femme.... Je fus ſi touché de votre reponſe, que j'alai au Temple, prier les Dieux, qu'ils arrachaſſent de mon cœur ce fatal amour. —Hâ! s'écria Naïs, que j'étais heureuse, ſans le ſavoir! Et auſſitôt elle ſe proſterna, pour remercier Jupiter; puis elle ſortit du Temple, en disant: —J'avais reſſenti une grande peine, en apprenant qu'Epheſtion, et non pas vous, m'avait rendue mère: mais j'avais la partie la plûs noble de vous-même, la penſée. Je vais remercier Venus: car c'eſt elle qui m'avait donné un ſi grand bien; le mal me vient par une Divinité plûs puiſſante. En achevant ces mots, la vieille Naïs ſortit.

Les neuf Vieillards declarèrent tous au Grandpontife Agiasarque, que ſon Père était bien reconnu, et qu'il eût à lui ceder le ſacerdoce: Mais ce Fils, qui paraiſſait plus âgé que ſon Père, refuſa nettement. Il falut aſſembler le Senat. Epimenide y fut reconnu pour le Fils

d'Agiasarque-I, et son état fut confirmé. On lui donna en outre la première magistrature, celle d'Archonte de Gnosse.

SECOND MARIAGE D'EPIMENIDE.

Le lendemain que tout fut ainsi decidé, Neobule mourut. Aussitôt Naïs amena son Arrièrepetitefille à Epimenide, en lui disant : —Elle est offerte à la Deesse mère d'Amour, mais elle n'est pas iniciée : Pour me prouver, ainsi qu'à tout le monde, que ce fut Ephestion, et non-pas vous, qui passa dans mes bras, la dernière nuit de votre première vie, prenez-la pour épouse? C'était bien ce qu'Epimenide desirait le plûs : mais il n'osa faire ce mariage de lui-même, et il attendit qu'il en fût pressé par le Senat et par le Peuple : car on était curieux de savoir, s'il était jeune en tout. Epimenide épousa donc la jeune et belle Naïs, et fut heureux.

Dès qu'il eut mis en ordre toutes ses affaires domestiques, à la tête desquelles il établit le vieux Ergaste, en lui donnant d'autres Esclaves pour l'aider, il s'occupa d'une chose importante, ce fut de comparer les mœurs du siècle precedent, dont il avait la memoire toute-fraiche, avec celles du temps présent ; les figures des Hommes et des Femmes de l'ante-

penultième generation, avec celle des Hommes et des Femmes de la generation actuelle; les sentimens, la façon-de-penser, et le reste. Telle fut son étude et sa philosophie, dont je vais donner le resultat; après avoir dit, qu'il eut de le jeune Naïs, en six années, trois Garsons et trois Filles: car c'était alors la coutume en Grèce, de donner des Nourrices aux Enfans des Femmes des premiers Citoyens; ces Nourrices étaient des Esclaves, quelquefois filles vierges, dont on avait petit-à-petit fait venir le lait, en leur fesant sucer le sein, par l'Enfant d'une autre Esclave; quelquefois, et le plus souvent, on fesait nourrir le Fils d'une Esclave, par une Chèvre, ou par une Brebis, et la Mère alaitait celui de sa Maîtresse; enfin quelquefois, dans ces temps de barbarie, on exposait l'Enfant de l'Esclave, et ses Maîtres s'embarrassaient très-peu de ce qu'il devenait. Le Fils-aîné de Naïs la jeune et d'Epimenide fut nourri par une Fille-vierge, à laquelle on promit pour recompense, l'affranchissement, et un Mari, avec quelques troupeaux. Le Second le fut par une Esclave, dont l'Enfant était mort: Le Troisième, par une Dame de Gnosse, qui avait perdu

le sien : La quatrième, et première des Filles, fut nourrie par Myrtho, fille du Tyran Polycrate de Samos, dont on avait massacré le Mari et les Enfans : La Cinquième, par la première Nourrice, qui venait de perdre le Dernier-né de ses Enfans : Enfin la Sixième, par Naïs elle-même, qui cessa d'en avoir.

METEMPSYCOSE D'EPIMENIDE.

Cependant Epimenide s'occupait des études que j'ai annoncées, au-moyen de la memoire recente qu'il avait de tout ce qui était arrivé, quatrevingts ans auparavant. Ce qui lui donna cette idée, ce fut dabord sa propre erreur, au-sujet de la jeune Naïs : il avait cru voir sa Bisayeule au même âge qu'il la connut autrefois. Il s'aperçut ensuite, qu'elle avait à-peu-près le même caractère, et que les petites differences ne venaient que des Pères ; elles étaient presqu'insensibles ici, parceque dans la Famille des Naïs, les Enfans tenaient plus des Mères : Il avait ensuite observé, que très-souvent, dans les rues, il croyait reconnaître des Personnes, qui étaient à trois generations de Celles à qui elles ressemblaient. Tel était le jeune Polydore, arrièrepetitfils d'Ephestion, qu'il avait pris pour lui. Et ce n'était pas

l'unique! il avait cent occasions pareilles dans la journée. Comme il était le seul qui pût faire ces comparaisons, il s'y livra tout-entier. Il observa, dans les Individus qui se ressemblaient parfaitement, les mêmes idées, les mêmes pensées, à-quelque-chose-près; ce qui venait, non du fond, mais des circonstances exterieures, qui n'étaient pas toujours absolument les mêmes: car lorsqu'elles l'étaient, les actions, les discours, tout se ressemblait. Il fut surpris, mais charmé de cette decouverte, dont il resolut de profiter. Il la cacha neanmoins, & on l'ignora dans toute l'antiquité. Ce n'est que par une sorte de miracle, qu'on l'a decouverte, dans ces derniers temps, sous les emblèmes dont il l'envelopa: car Pythagore son contemporain, auquel seul il la communiqua, dit en propres termes: » Le » Legislateur prudent peut prevoir l'a» venir, s'il connaît bien les Hommes » actuels: il n'a qu'à bien scruter les » cœurs, en commençant par le sien, » ét en comparant ses pensées avec ce » qu'il lit dans les anciennes histoires: » ét il sera souvent étonné, de voir qu'il » eût dit ét fait ce qu'on a fait ét dit, » dans un pays un-peu plûs chaud, il

» y a quelques mille, ou deux, ou trois-
» mille-ans : car le Genre-humain va du
» midi au nord, pour la façon-de-penser ;
» desorte qu'aubout de deux ou trois-
» mille ans, ce sont les pensées, les figu-
» res qui etaient à quatre, cinq, six
» cents lieues, qu'on retrouve sous un
» Ciel different : Et si l'on observait
» les Animaux avec attention, l'on ver-
» rait, leurs generations étant plus-cour-
» tes, que les mêmes Individus repa-
» raissent après quatre ou cinq, tels qu'ils
» ont été deja, tant pour la forme, que
» pour les inclinations ». Je n'ai pu me refuser au plaisir de rapporter ce long passage de Pythagore, qui donne, pour ainsi-dire, la clef de toute sa doctrine, et qui fait disparaître la pretendue effronterie qu'on lui attribue, d'avoir dit qu'il était Euphorbe au siége de Troie : Il avait comparé la manière-de-penser d'Euphorbe, alors connue sans-doute, et il l'avait trouvée la même que la sienne.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'Epimenide eut fait un nombre d'observations suffisantes, et qu'il les eut redigées par écrit, il se montra l'Homme le plus prudent de toute la Grèce. On vint le consulter d'Asie et d'Europe. La verité est cependant, qu'il ne pouvait donner

des conseils absolument sûrs, qu'à ses Concitoyens et aux Habitans de quelques autres Villes, où il avait demeuré pendant ses voyages, comme Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe en Grèce; Ephèse, Milet en Asie; et Memphis en Egypte; mais ce n'était pas assés pour lui donner une reputation brillante et meritée! il examinait Tous-ceux qui se presentaient devant lui, et après s'être informé de l'humeur, du temperament des Intermediaires, il reconnaissait qu'il avait sous ses yeux le Pareil de l'Homme qu'il avait connu: il disait à son Descendant ses plus secrettes pensées, et lui donnait de sages avis, pour éviter les malheurs qui le menaçaient. (On voit par-là combien une histoire fidelle serait utile)! Tous-ceux qui suivaient les avis d'Epimenide, s'en trouvaient-bien: Au contraire, Celui qui les negligeait, tombait dans les plus grandes calamités. Ce furent les Malheureux, qui étendirent le plus sa reputation: les Heureux avaient l'ingratitude d'en attribuer le succès à eux-seuls, et rarement ils publiaient la gloire de leur Bienfaiteur.

Elle était cependant parvenue à un si haut degré, dix ans après son reveil, que les Athéniens, qui venaient de

perdre Solon, lui envoyèrent une députation solemnelle, pour le prier de passer jusques chés eux: Comme il était Prêtre de Jupiter, on avait équipé le vaisseau sacré, pour le transporter de Grète dans l'Attique.

—L'aurore va paraître—.

Avant de rentrer chés moi, je passai devant la maison des Maîtresses de la Fille trouvée à l'Ile: c'était mon chemin pour m'en retourner, en prenant par le Petit-châtelet, qui existait alors.

SUITE DE L'IMPRUDENTE.

Du coin de la rue de-la-Bucherie, j'entendis la porte s'ouvrir. Il en sortit une Femme et un Homme, que je reconnus bientôt pour la Mère de la Blonde et l'Idiot dont cette nouvelle Circé fesait son esclave, après l'avoir ruiné: —C'est singulier! (disait la Flamande), comme les Hommes sont traîtres! Mais j'aurai soin qu'il ne parle plus à Babet! C'est un gueux! voyez le tour qu'il joue à cette petite Manon! —La Tapissière! (repondit l'Homme); c'est encore une bonne-pièce! —Elle est honnête, et je le sais de bonne-part; on peut s'en rapporter à moi, plûtôt qu'à votre tête biscornue. Elle a été tentée plûs d'une fois: mais Ça est sans guide, n'ayant

plus de Mère; Ça écoute un Jeune homme, au lieu de penser au solide. —Soit, je le veux. —Il faut bien que vous le veuilliez, puisque c'est moi-même qui l'ai éprouvée, sans que Babet le sache. —A cela, je n'ai rien à repliquer: Si elle est sage, elle a bien du mérite! car elle est fort-jolie! —On a bien besoin de votre approbation!... Elle ne connaît pas ses Maîtresses!... Au reste, tout cela est égal; et comme je lui disais un-jour, pour qui vous reservez-vous si entière? pour un marabou de Mari de votre état?... Mais Ça n'entend rien; Ça sera sage comme une Automate, et Ça fera quelque sotise aussi bêtement que Ça aura été sage.

Je fus ravis de ne m'être pas trompé sur le compte de la jeune Tapissière: mais il faut l'avouer; malgré les avis que je lui fis passer, ce fut la Mère de la Blonde qui devina juste; la jolie Tapissière a été trompée; aujourdhui elle est coquette et peu delicate.

XIII NUIT.

SUITE DE LA FEMME VIOLENTÉE.

En sortant le soir, j'espérai que le hasard, qui m'avait si bien servi pour la jeune Tapissière, me serait également favorable pour la Femme violentée. Je

pris par le Pont-neuf, et je me trouvai place-de-l'Ecole, devant sa porte. Tout-à-côté, demeurait un Fondeur-de-galons, qui avait six Filles: L'Aînée était charmante, et je l'avais souvent remarquée, quoiqu'elle fût de la première jeunesse, l'été precedent, lorsqu'elle se promenait, le soir, sur le quai-de-l'Ecole, avec une jolie petite Marchande-de-couleurs sa voisine. J'entrai dans cette maison, et je demandai, Si l'on avait entendu parler de l'avanture arrivée pendant la nuit de la veille? —Oui (me dit le Fondeur); en savez-vous quelque-chose? —C'est moi qui ai secouru la Jeune-personne. —Hà! racontez-nous comment vous l'avez delivrée-? Je dis ce que j'avais vu. —A-present (ajoutai-je) ne pourriez-vous pas me donner quelques lumières? —Certainement! Nous alons vous dire ce qu'est la Jeunepersonne, et ce qu'est l'Homme qui la violentait.

La Dame, malgré sa jeunesse, est mariée depuis un an: son Mari est un habile musicien, qui ne se trouvant pas apprecié à Paris, est alé tenter la fortune à Londres. En partant, il pria Un de ses Amis, qui est peintre, de venir journellement chés sa jeune Epouse, de lui donner la main à la promenade et de l'accompagner au spectacle: ce dernier

article ne devait rien coûter, à-cause des connaissances d'Acteurs qu'avait le Musicien. Tout se fit dabord comme le Mari l'avait desiré. La Jeunedame était gaie; quand l'Ami de son Mari paraissait, elle montrait une joie franche et naïve: C'est dire qu'elle était très-aimable: ajoutez, qu'elle est très-jolie. Le Peintre est plus jeune que le Mari; c'est un bel homme; il se crut sûr d'un triomphe facile. Ses premières tentatives furent repoussées avec douceur: Le Peintre devint impudent à un point qu'on ne peut exprimer. La Jeunedame en fut affligée; mais elle s'enplaignit moderement. C'est ainsi que la passion du perfide Ami fut portée à l'extrême.

Il employa dabord tous les moyens possibles de la soumettre: Ne pouvant y reüssir, il leva le masque; il resta malgré elle dans sa chambre la nuit; il la menaça de la deshonorer, en écrivant à son Mari, endisant à tout le monde, qu'il l'avait surprise avec le Domestique. Cependant tout fut inutile; la Jeunedame pleurait, mais elle ne cedait pas. Dans le voisinage, on entendait quelquefois du bruit; mais on ne savait à quoi l'attribuer. Enfin avanhièr il avait resolu d'en passer sa fantaisie, comme il s'exprimait à elle-même. Il resta, en dissimulant sa

mauvaise volonté, à jouer au piquet juſqu'à minuit. La Jeunedame avait de la defiance: elle voulut le renvoyer. Le Peintre causa juſqu'à une heure. Elle le pria de ſe retirer. —Non! lui dit-il; c'eſt aujourd'hui qu'il faut ſauter le pas-! La Jeunedame montra la plûs grande fermeté, en bravant ſes menaces: il devint furieux. Il tira ſon épée, et lui declara qu'elle était à ſa dernière heure, ſi elle ne cedait pas. Elle employa d'abord les remontrances amicales, les prières: Une attaque violente fut la reponſe du mechant Homme. L'Infortunée s'écria. C'étais ſur les deux heures; tout le monde était endormi; on s'éveilla, mais on ignorait, ſi les cris partaient de la rue, ou s'ils venaient d'un appartement. Il faut cependant que Quelqu'un ait ouvert la porte de l'alée, et qu'on n'ait pas osé monter. Vous avez été plûs hardi.

Ce matin, la Jeunedame a pris le parti de ſe mettre au Couvent, auprès d'une de ſes Parentes, juſqu'au retour de ſon Mari. Le Mechant-homme a tout nié devant le Commiſſaire: mais les Temoins l'ont fait mettre en priſon. La Jeunedame eſt reſolue de le diſculper, de tout ſon pouvoir; à-moins que ſon Mari ne veuille une vengeance; ce qu'elle ne preſume pas-,

Voila ce que me dit, devant toute sa Famille, le Père de la jolie Charlote, à laquelle je rendrai service un-jour. En sortant de cette maison, je me rendis à l'hôtel de la Marquise : Je lui racontai l'histoire de la jeune Epouse du Musicien; ensuite je repris ma lecture.

EPIMENIDE CHÉS LES ATHENIENS.

Le Fils d'Agiasarque, qui connaissait Athènes, et qui parconsequent pouvait y être utile, ne fit aucune difficulté de s'y rendre : mais lorsqu'il y arriva, tout le monde était dans la plûs grande consternation, à-cause de la peste. Epimenide n'hesita pas à entrer dans la Ville : il l'examina, et voyant le peu de soin qu'on prenait pour éviter la contagion, il fit sortir les Habitans, les fit loger sous des tentes, apportées d'ailleurs, mais tellement, que jamais deux Personnes n'étaient ensemble : Pour leur nourriture, il fit venir des vivres de Crète, et chaque jour, il les obligeait tous d'aler dans la campagne, immoler des Brebis noires aux Dieux infernaux : mais il était defendu de prendre la Brebis autrement qu'à la course, après qu'elle s'était éloignée des tentes de plusieurs stades : On la tuait, dans l'endroit même où on l'attrappait; son sang coulait dans une fosse, en l'honneur de Pluton et des Parques;

Parques ; on en donnait les inteſtins aux Furies, ét l'on mangeait la chair, rôtie ſur un brasier alumé au même endroit. Ce genre de vie éteignit la peſte en huit jours. Mais avant de permettre aux Atheniens de rentrer dans leurs maisons; il divisa les Jeunesgens les plûs vigoureux, en plusieurs bandes, qu'il conduisit à la Ville, pour la netoyer, ét la purifier avec l'eau de la mer. Il mit trois ſemaines, à laver ainſi les meubles ét les maiſons, ét il y employait trois-mille Jeunesgens, toutes les douze heures ; ils ne ſervaient que tous les huit jours, ét le lendemain de leur ſervice, Epimenide leur preſcrivait un exercice violent à la chaſſe. Ce fut ainſi qu'il fit ceſſer la peſte. Les Hiſtoriens ont trop abregé ce recit. Mais le voila dans l'exacte verité. Le Sage laiſſa bien ſecher les appartemens ét les meubles, ét il ne permit aux Familles de rentrer dans leurs foyers, que lorſque Borée aurait achevé de rendre la Ville ſaine.

On fit une grande fête, à l'occasion de ce retour heureux dans Athènes. On rendit grâces à Minerve, Deeſſe-tutelaire, ét l'on fit des offrandes à tous les Dieux, ſans en excepter un ſeul. Epimenide, en qualité de Pontife, les con-

naissait tous, à l'exception d'une Deesse, appelée Cotytto: Il s'informa de ce qu'elle était, parce-que les Baptes, ses prêtres, fesaient beaucoup de bruit, et qu'ils étaient suivis par la Foule, à-cause de leurs danses lascives. On lui repondit, que c'était la Deesse de l'Impudence. Le Sage fut surpris, qu'on adorât une pareille Divinité! Il demanda la permission, le lendemain, de monter dans la tribune aux harangues, pour faire un discours au Peuple: Toute la Ville en fut instruite, et se trouva dans la grande place:

—O Citoyens d'Athènes! (s'écria-t-il), votre religion m'étonne! J'ai compris qu'en adorant Jupiter, vous adoriez sous ce nom la Puissance-divine; sous celui de Junon, la fecondité; dans Minerve, la sageſſe; dans Mars, la valeur; dans Mercure, l'éloquence et l'industrie; dans Apollon, la pensée, l'invention; dans Diane, la chasteté; dans Venus, la beauté, les belles formes, le panchant des deux sexes: Mais qu'honorez-vous dans Cotytto? Cette Deesse vous est particulière, et n'est connue que de vous? Rendez-vous donc hommage à l'Impudence, pour exciter vos Filles à manquer de pudeur, et vos Jeunesgens

à devenir effrontés? Je ne saurais le croire; car jamais un Peuple-en-corps n'a encensé le Vice... Je vous en prie, ôtez-moi de peine; ou si je devine juste, marquez, par vos applaudissemens, que j'ai trouvé la vérité. Je me suis laissé dire, que Cotytto était autrefois une Danseuse celèbre, que vos Pères ont deïfiée, à raison du plaisir qu'elle leur a donné. C'est donc le plaisir ou la volupté qu'on trouve au spectacle, que vous honorez dans Cotytto? Mais dans ce cas, il ne faut pas la qualifier deesse de l'Impudence: C'est votre denomination, qui n'est pas convenable. Ou serait ce qu'en deïfiant l'Impudence, en lui donnant des Prêtres, qui celèbrent ses fetes nocturnes par toutes-sortes de lascivetés, vous avez voulu faire comme les Lacedemoniens, qui enivrent les Elotes, leurs esclaves, pour donner horreur de l'ivrognerie à leurs Enfans? Dans ce cas, je croirais que vous vous êtes trompés: les effets de l'ivrognerie sont prompts et marqués (je ne discute pas ici la question, si les Lacedemoniens font bien d'enivrer leurs Esclaves, s'ils en ont le droit): au lieu que les effets de la luxure sont lents, et que ses tableaux sont les plus seduisans de tous.

J'ose donc vous exhorter à bannir de votre Ville les Prêtres de Cotytto, et d'oublier cette nouvelle Deesse.

En finissant, Epimenide attendit quelques instans en silence, qu'on lui temoignât, s'il était deviné. Voyant qu'on ne fesait aucun mouvement, il presuma, qu'il n'avait pas mis le doigt sur la veritable cause du culte de Cotytto! Il reprit la parole:

—Atheniens! je reconnais, qu'il faut être circonspect, quand on attaque une coutume generale: Je vois quels ont été les motifs de vos Ancêtres, dans l'établissement des fêtes de Cotytto; ç'a été de montrer, que tous les biens viennent de la Divinité; que l'Homme sage peut sanctifier tous les plaisirs, en les goûtant avec moderation, et en les rapportant aux Dieux, par des actions-de-grâces.

Dès qu'Epimenide eut prononcé ces derniers mots, la place entière retentit d'applaudissemens, et l'on entendit plusieurs voix s'écrier: —Epimenide a la sagesse des Dieux. En effet, tel était le but des Anciens, en instituant la fête de Cotytto. Mais c'était contre l'esprit de la fête, que les Baptes se livraient à la debauche; ce fut ce qu'a-

jouta Epiménide ; qui obtint qu'on réformât leurs mœurs par un décret public. Mais cette réforme ne dura pas longtemps ! car un siècle après, le Poëte Eupolis nous apprend, qu'ils en étaient revenus à leur ancienne dépravation. On assure même qu'ils firent périr le Satyrique mordant qui les avait divulgués. Tel fut, et tel sera toujours le malheur de Ceux qui, par état, sont obligés à faire mieux que les Autres ; dès qu'ils se relâchent, ils tombent fort audessous. Si l'on veut en savoir la raison, c'est qu'un Prêtre dereglé ne pouvant plus s'estimer lui-même, cherche à s'étourdir, en multipliant les écarts : Il se persuade, à force de braver les Dieux, que leur pouvoir est nul ; s'il est un athée, dans le monde, ce ne saurait être qu'un Prêtre dereglé ; un Homme ordinaire n'a pas assés d'interêt à nier la Divinité ; il aime à la croire, lors-même qu'il l'offense : mais un mauvais Prêtre voudrait pouvoir l'anéantir.

Après ce discours, Epiménide se proposa de quitter Athènes.

Le bruit de la belle cure qu'il venait d'y faire, porta les Lacédemoniens à le prier par deux Envoyés, de visiter leur Ville. Epiménide en-consequence se

rendit à Sparte, où Lycugue venait d'établir la plus belle legiſlation qui ait jamais exiſté. Ce Grand-homme vivait dans la retraite et dans la plus grande ſimplicité, pour laiſſer prendre vigueur à ſes inſtitutions: Tel, de nos jours, l'immortel Washington donne à ſes Concitoyens, qu'il a rendus libres, l'exemple du deſintéreſſement et de l'égalité... O ſublime Washington! dans la guerre, tu étais l'égal de Frederic; dans la paix, tu l'as ſurpaſſé!

—J'entrevois l'aurore! dit la Femme-de-chambre: Je ſortis auſſitôt; car j'étais fatigué.

Je n'avais pas mangé ce qu'on reſervait chaque ſoir pour moi du ſoupet de la Marquiſe: je l'emportai, ſans rougir; car on ne doit avoir honte que du vice. En route, je ſentis l'aiguillon de la faim, et je mangeais, quand au coin de la rue Tranſnonain, je ſentis ſous mes pièds quelque-chose de moëlleux. Je ramaſſai le paquet, enveloppé d'une nape. Je n'entendais ni ne voyais Perſonne: j'emportai ma trouvaille; et, comme je me couchais ordinairement ſans lumière, je ne l'examinai que le lendemain au grand jour. Le paquet contenait un mantelet ou paſſepoil, deux mouchoirs blancs

pliés, et un cahier couvert de parchemin vert. Dans le mantelet, je trouvai une montre, arrangée avec du coton dans un gobelet d'argent, et deux couverts: dans chaque mouchoir, étaient des bijous de femme, comme boucles-d'oreille, bagues, collier, brasselets, boucles de souliers, épingles-à-brillans, et un étui d'or. J'ouvris le cahier, et j'y trouvai le nom, la demeure de la Personne, la copie de Lettres qu'elle écrivait à un Homme qu'elle aimait, et les Reponses de l'Amant. Instruit de la demeure de la Femme, je m'y rendis. Je la demandai: Elle parut: C'était la Fille non-mariée, et très-jolie d'une Bouchère veuve, qui en avait deux Autres avantageusement établies. La Propriétaire des effets avait les ieux rouges; elle venait de pleurer. Je pensai que la perte des Lettres de son Amant la chagrinait. Tout en lui parlant, je tâchai de lui faire entendre, que j'avais quelque-chose à lui dire en particulier. Elle s'écarta un-peu. —J'ai trouvé ce que vous avez perdu. A ce mot, la Jeunefille s'écria: —Maman! notre vol est retrouvé! J'appris alors, que c'était une Servante qui les avait volées la dernière nuit, et qu'elle n'avait pas reparu. J'avais les effets sous

mon manteau; je les remis à la Jeune-personne, qui ferra le cahier fort-adroitement, et montra tout le reste. Je rendis-compte de la manière dont j'avais trouvé; je me nommai; je repondis à une foule de questions; puis je me retirai.

XIV NUIT.

LETTRE DE LA JEUNE BOUCHÈRE.

Vers les cinq heures du soir, je reçus une Lettre ainsi conçue:

» Monsieur: Je vous remercie de la manière dont vous m'avez remis mes effets, et je ne saurais m'empêcher de vous en temoigner ma reconnaissance, en vous fesant quelques aveux. Si l'on m'a volée, c'est un-peu ma faute: J'avais un Amant à-l'insu de ma Mère, et la Fille était ma confidente: elle a pensé qu'ayant mon secret, elle pouvait tout oser. Elle a jeté sans-doute ce que vous avez trouvé, parce-qu'elle se voyait poursuivie par l'Homme qui m'est attaché. Mon bonheur a voulu que le paquet soit tombé entre vos mains: J'en suis d'autant plus charmée, que mes Lettres pouvaient compromettre la reputation d'une Fille de mon âge. Mais vous êtes instruit, et je vous demande le secret. Ce matin j'ai tout avoué à ma Mère, et c'est par ses

ordres que je vous écris. Mon Amant eſt venu ſe presenter, pour ſauver ma reputation : Il m'aime ſincèrement, ét il ſerait au-deseſpoir de me voir compromise.

» Je ſuis, Monſieur, avec eſtime ét reconnaiſſance, Votre, &c. Angélique».

LES MECHANTES.

A l'heure de ma ſortie, il me prit envie, de ſuivre la rue Saintmartin. Il était neuf heures-du-ſoir. Trois Jeunesfilles marchaient devant moi, parlant d'une Quatrième, qu'elles venaient de moleſter (ce fut leur expreſſion). C'étaient des Ouvrières, qui voulaient beaucoup de mal à Une de leurs Compagnes, ſansdoute plûs aimable. Elles l'accusaient de ſe croire jolie; de faire la precieuse; de ne pas vouloir familiariser; ét elles ſe proposaient de l'humilier, lorſqu'elles en trouveraient l'occasion. Leurs projets, à cet égard, étaient de la plûs grande noirceur! Elles devaient lui perſuader, qu'elle était cherie, adorée d'un Libertin celèbre dans ſa claſſe, mais inconnu à une Jeunefille honnête; la diſposer à le bien recevoir, pour la livrer enſuite à toute la douleur, à toute la honte d'avoir été moquée, avilie. Elles detaillaient en-riant les moyens qu'elles devaient employer : Dabord on intro-

duirait le Faraud comme parent de l'Une d'elles : enſuite on lierait une partie-de-promenade, pendant laquelle, après un goûter perfide, la pauvre Manette ſerait laiſſée en tête-à-tête bien isolé. On ne doutait pas que, d'après les precautions prises au goûter, elle ne fît une lourde faute, où elle ſerait ſurprise, et deviendrait la risée de ſes cruelles Ennemies. Cependant, ſi elle ne ſuccombait pas, on ſe proposait de la ridiculiſer par les preparatifs d'un mariage illuſoire, dont le denoûment ſerait une farce indecente.

Parfaitement inſtruit, je resolus de leur parler : Je les regardai en-face. L'Une de ces Filles était grande, bien-faite et jolie ; c'était la moins mechante : je lui temoignai combien j'étais ſurpris de ce que je venais d'entendre ! Elle demeura muette. Mais la Plus-laide prit vivement la parole, pour me demander, De quoi je me melais? —J'ai tout entendu (lui dis-je) ; je connais la Perſonne dont vous parlez ; je vais l'avertir de vos deſſeins. La Grande me dit effrayée : —Ne le faites pas, Monſieur! elle eſt protegée par une Perſonne en place ! —Quittez donc vos mauvaises diſpoſitions à ſon égard : car je ſaurai

qui vous êtes, et je vous retrouverai bien. Je parlais ferme : elles m'amadouèrent, et je feignis de les quitter. Je marchai quelque-temps dans l'ombre, et profitant de l'embarras d'une voiture qui leur barra le chemin, je les devançai. Elles entrèrent chés elles. Suffisamment instruit, j'alai chés leur Victime. Je parvins avec peine à lui parler, et elle ne me reçut qu'en presence d'une Voisine. Je l'avertis de ce qui se tramait contr'elle.

J'ai-su depuis, que les trois Mechantes n'avaient point abandonné leur projet-de-vengeance ; elles ne l'avaient que differé. Mais il tourna contr'elles : Le Jeunehomme qu'elles employèrent, et qui était l'amant de l'Une d'elles, frappé du merite de Manette, la prefera, et vient de l'épouser.

Je sortis à onze heures de la maison où demeurait Manette, et je me rendis chés la Marquise. Je racontai ce je venais de voir, et je repris ma lecture :

EPIMENIDE à SPARTE.

Le Fils d'Agiasarque logea chés Lycurgue, et ce Heros s'estima heureux de recevoir un Prêtre qui n'abusait pas des faveurs des Dieux, pour étendre la superstition. Le Grandpontife de Crète

aurait-pu être charlatan, et en-imposer à la Multitude, en fesant sourire le Sage; il aima mieux n'être que philosophe. On le vit aux tables communes donner l'exemple de la sobriété : Il mangeait son brouet noir, et rendait-grâces aux Dieux, de vivre dans une Ville, qui n'était qu'une Famille. Il voulut faire cesser l'esclavage des Ilotes; mais Lycurgue lui dit, qu'il falait attendre, depeur de revolter certains Esprits superbes. Epimenide se rendit à cette raison, et garda le silence. En-effet, bientôt on entendit des plaintes contre les nouvelles loix, et l'orage devint si fort, que Lycurgue, par le conseil d'Epimenide, proposa d'aler consulter l'oracle de Delfes. Les Spartiates y consentirent. Lycurgue fit alors jurer, aux Rois d'abord, (car ils étaient deux à Sparte), puis à tout le Peuple, de ne rien changer à ses loix avant son retour. On le jura; et il partit pour Delfes avec Epimenide, qui dicta l'oracle à la Pithye : Ce fut, « que loix de Lycurgue feraient le bonheur de Sparte, tant qu'elles y seraient religieusement observées ».

Lorsque les Lacedemoniens qui accompagnaient Lycurgue, eurent entendu cet oracle, le Legislateur leur declara,

que, d'après l'avis d'Epimenide, il était resolu à ne jamais retourner dans sa Patrie, afin que ses Concitoyens fussent éternellement liés par le serment qu'ils avaient fait. Mais Lycurgue ne prenait ce parti que malgré lui : On vit ce Grand-homme verser des larmes, en se separant de ses Concitoyens, qu'il ne devait plus revoir! Epimenide le soutint, ét lui fit envisager la gloire dont il se couvrait, en s'immolant au bonheur ét à la grandeur de son Pays. Dès que Lycurgue eût pris congé des Lacedemoniens, Epimenide ét lui partirent pour Cyrrha, d'où ils se rendirent à Crissa. Ce fut de cette dernière Ville, que Lycurgue partit secrettement pour aler en Crète: On le conduisit à Perga ; il fut reçu dans une maison appartenante à Epimenide, ét dont ce Pontife lui fit present, ainsi que des Esclaves, des troupeaux ét des terres qui en dependaient. C'est-là que vécut ét que mourut Lycurgue : car c'est une calomnie, qu'il se donna la mort à Crissa, parce-qu'il se sentait tenté de retourner à Sparte. On a vu longtemps son tombeau dans la Ville de Perga.

Après que leur Legislateur fut disparu, les Lacedemoniens penetrés de respect ét de reconnaissance, lui bâtirent

une chapelle, où il fut honoré comme leur Genie tutelaire. Ils rendirent par la suite les mêmes honneurs à Epimenide, dont ils placèrent les trofées dans la place voisine du petit temple consacré au Genie de Lycurgue.

EPIMENIDE à CORINTHE.

De Cyrrha, Epimenide se rendit à Corinthe, où sa brillante renommée le fit accueillir comme un Dieu. Il s'y trouvait encore trois Vieillards qui se souvenaient de l'avoir vu dans leur Ville, lorsqu'il y avait fait un sejour, quatrevingts années auparavant: Ils se plaisaient à raconter à la Jeunesse, Comment Epimenide à la fleur de l'âge, et provoqué par la belle Naïs, qui lui marquait la plûs violente passion, avait été neanmoins si modeste et si retenu, qu'il n'avait jamais paru s'en apercevoir: —C'était dèslors, disaient-ils, le favori des Dieux, et jamais sa vertu ne s'est dementie. Car ils savaient mieux que Personne la verité de l'avanture d'Ephestion, leur compatriote. Dans une grande Assemblée du Peuple, on cita aux Jeunes-Corinthiens l'exemple du Prêtre Cretois, pour prouver que les Dieux recompensent toujours la vertu. Un Jeune-homme parut ne supporter

qu'avec peine, qu'on louât tant Epimenide, d'avoir resisté à la Beauté : — Mes Pères, et mes Concitoyens (s'écria-t-il), qu'il me soit permis de parler ! Aussitôt on fit silence, et l'on permit au Jeunehomme de monter à la tribune. Dès qu'il y fut parvenu, il commença son discours en ces termes : — Il semble, par ce que je viens d'entendre, que la plus grande des vertus, et en quelque sorte la seule, soit l'abstinence des Femmes : j'avouerai que je ne conceevrai rien à cette morale, tant que je verrai auprès de notre Ville le Temple de Venus-genitrice ! Quelle vertu a-t-on de s'abstenir des biens que les Dieux nous donnent, et de condamner à l'inaction les organes destinés à les goûter ? Il me semble, dumoins, en suivant ce que me dicte ma raison, rayon de celle du grand Jupiter, qu'il faut jouir, et ne pas abuser, et que la vertu suprême ne consiste pas dans l'abstinence, mais dans ce mot plein de sens, *Ariston métron*, le mode, c'est la chose excellente ; *mêden 'agan*, rien de trop, en est le commentaire. Il se tut : A ce discours plein de sens, les yeux de tous les Corinthiens se portèrent sur Epimenide, qui ne re-

pondit que ces mots, en tendant les bras au Jeunehomme : — Mon Fils, ce que vous venez de dire eſt laconiq-. Ce dernier mot eſt trivial aujourdhui; mais alors il ſignifiait, digne d'un Spartiate, tant par le ſens que que par la brieveté.

—L'Aurore va paraître-!

LE CHIEN DEHORS.

En m'en revenant, je trouvai, rue du-Temple, un Chien dont les hurlemens éveillaient tout le Voisinage, à-l'exception de ſa Maîtreſſe : Je frappai : Elle ouvrit enfin : —Peutêtre aux environs eſt-il un pauvre Malade, un Homme accâblé du travail de la journée, tous-deux prêts à ſ'aſſoupir, ét auxquels votre maudit Chien va donner une nuit cruelle, ou blanche-! La Femme careſſa ſon Chien, ét ferma ſa porte.

XIV NUIT.

LA FILLE-DE-JOIE.

Il était tard, lorſque je ſortis, la nuit ſuivante : Je pris par un detour moins long. Au coin des rues Saintmartin ét Grenier-ſaintlazare, je fus abordé par une Fille aſſés jolie, dont l'air avait une molleſſe voluptueuse. Elle me prit les mains, me fit les promeſſes les plûs ſe-

duisantes, pour m'engager à monter chés elle. Je m'en defendais avec douceur, touché de compaſſion pour cette Jeune-Infortunée, ét je commençais à lui faire quelques obſervations ſur les dangers de ſon état, lorſque cette Fille, qui m'avait paru ſi douce, ét preſque tendre, changea tout-à-coup de ton ét de langage: —Va-t-en donc, Savoyard, aſſaſſin!... Au Voleur! au Voleur-! Elle ſe repandit enſuite en injures revoltantes. —Je n'ai pas ſuccombé! dis-je aux Gens qui s'amaſſaient: mais ſi j'avais été chés elle, ſoyez ſûrs qu'elle m'aurait encore traité plûs mal, après l'avoir payée!... C'eſt une leçon pour vous, Jeunesgens, que ces trompeuses Syrènes attirent par une fauſſe douceur-! Je m'éloignai. En me rendant rue Payenne, je reflechis ſur les Filles-publiques, ét je dirai quelque-nuit à la Marquise le resultat de mes reflexions. Je repris la ſuite de ma lecture.

ÉPIMENIDE à THÈBES.

De Corinthe, où Epimenide resolut toutes les queſtions qui lui furent proposées, il ſe rendit à Thèbes. Les Thebains étoient alors le Peuple le plûs celèbre de la Grèce, par les évènemens qui s'étaient paſſés chés eux: Cependant ce n'étaient pas les plûs

change auſſi les évènemens qui la ſuivent: Telle choſe, commencée comme telle autre, va dabord de-même : mais s'il ſurvient un Homme qui la conduiſe dans un nouvel eſprit, d'excellente qu'elle était, elle peut devenir très-pernicieuse! ét de-même, de très-pernicieuse, excellente. La principale vertu que nous donne l'experience, c'eſt la prudence ét la circonſpection. Par la dernière, nous envisageons toutes les circonſtances des affaires ét des évènemens, pour juger avec conſideration, poids ét mesure. O Thebains! ne croyez pas aux miracles, ét la devination en eſt un. Epimenide n'eſt pas venu parmi vous, pour vous tromper; mais pour revoir une Ville, dans laquelle il fut honorablement reçu il y a quatrevingtshuit ans, pour l'inſtruire des évènemens qui ont eu lieu, les comparer à leur cauſe, ét tâcher de vous être utile. Par-exemple, lors de mon ſejour ici, il y a près d'un ſiècle, il y avait de grandes diviſions entre les Citoyens, dont une partie, qui était la plûs faible, alait être exilée par l'autre. Je vous dis alors: O Thebains! qu'alez-vous faire! vous êtes un corps entier, qui a tous ſes membres: mais parce-que le pied gauche vous fait mal, vous vou-

lez le couper! Deux de vos dents ſont cariées, ét vous voulez degarnir toute la mâchoire, pour ne plus y avoir de mal! Croyez-moi, gardez votre pied ét vos dents; car l'un ne ſera pas plûtôt coupé, que vous ſerez eſtropiés à-jamais; les dents ne ſeront pas plutôt arrachées, que vous ne pourrez manger, ét que votre visage deformé annoncera de bonne-heure, la vieilleſſe ét la decrepitude.... Voila ce que je vous dis il y a quatrevingtshuit ans. Je ſerais curieux de ſavoir, ſi vous ſuivites le conſeil d'un Jeunehomme, ét ſi vous vous en trouvâtes bien; ou ſi vous laiſſant emporter à vos paſſions, vous avez ſouffert de vos diviſions inteſtines?

Epimenide ceſſa de parler, pour écouter la reponſe des Thebains. Il n'entendit qu'un murmure confus. Bientôt des cris, des ſanglots lui ſuccederent, ét toute cette Multitude verſa des larmes. Alors un Vieillard ſ'étant avancé, monta ſur un piedeſtal, dont la ſtatue était renverſée: —O Epimenide! le favori des Dieux! (ſ'écria-t-il), nos diviſions ont penſé bouleverſer Thèbes ét la detruire. On a banni la moitié des Citoyens: Ét ces Exilés, repartis dans les Pays voiſins, excitèrent contre

leur Patrie, affaiblie par leur retraite, une guerre cruelle, qui a duré vingt ans. Qui peut décrire les maux que nous avons soufferts, pendant ce long intervalle? Sans-cesse nous voyions l'Ennemi à nos portes, et ravager la campagne! Nos arts, nos manufactures sont passés chés l'Etranger! Vous voyez encore aujourdhui Thèbes pauvre et languissante du coup terrible que lui porta l'exil d'un si grand nombre de ses Citoyens: Nous nous saignames nous-mêmes jusqu'à l'épuisement; nous devînmes bouffis, et nous crumes nous bien porter; mais bientôt une cruelle hydropisie nous montra toute notre faiblesse: nous ne sommes pas encore remis de cette secousse! Thèbes n'est plus Thèbes; c'est la dernière des Villes de la Grèce: Tandis qu'Athènes, Sparte, Corinthe s'élevent, notre Ville la plûs ancienne de toutes, s'aneantit pour ainsi dire. Qui la relevera? —Vous-mêmes! (s'écria Epimenide d'une voix forte): Rappelez les Enfans de Ceux que vous avez chassés: faites un genereux effort sur vous-mêmes, en vous depouillant des biens des Bannis, et en leur en offrant la restitution: ce ne sont pas les biens, ce sont les Hommes qui font la richesse

de l'Etat : Cent Hommes avec centmille talens, n'ont que cent talens : mais ſi au lieu de cent vous en mettez mille, la valeur des biens decuple, ét vous avez mille-fois mille talens : ſi vous en mettez vingtmille, vos centmille talens valent une ſomme qui ne peut plùs ſe nombrer. Executez-vous donc vous-mêmes : Rappelez dans votre ſein tout ce qui en eſt ſorti, ét vous verrez alors ce que ſera Thèbes.

A ce diſcours, il ſ'éleva un grand murmure dans l'Aſſemblée, ét Perſonne ne ſe presenta pour repondre à Epidemide. Il en conclut que ſon avis n'avait pas été agreable aux Thebains. Il ſe retira de ſa fenetre, ét un inſtant après il ſortit, pour aler au Temple de Jupiter. Il fut ſuivi par la Foule. Lorſqu'il fut arrivé devant l'autel, il ſe retourna, ét dit, —Thebains, je ſuis prêtre de Jupiter : me voila aux pieds de l'autel que vous lui avez conſacré ; que voulez-vous que je demande pour vous au Père des Dieux ét des Hommes ? Plusieurs voix ſ'écrièrent, en disant : —La proſperité de la Ville de Thèbes, ét la victoire ſur ſes Ennemis ! Epimenide prit auſſitôt l'encenſoir, ét repandit des parfums, qui ſ'exhalèrent dans le Tem-

ple: Enſuite élevant la voix, il ſ'écria: —Père des Dieux ét des Hommes, ô Jupiter! donnez aux Thebains deux vertus dont ils manquent, l'amour de leurs Frères, ét le desintereſſement: Car il n'eſt pas poſſible qu'une Ville proſpère, ſans le desintereſſement ét l'union! Fut-ce l'effet du hasard, ou comme le crurent alors les Grecs, celui de la prière d'Epimenide, un violent coup-de-foudre ſe fit entendre, ét la ſtatue du Dieu parut enflâmée. Tous les Thebains pouſſèrent un cri d'effroi.

Epimenide ſortit alors du Temple, ét ſe rendit à la place publique, où il monta dans la tribune; car on ne lui diſputait nulle-part ce droit, à-cauſe de ſa qualité de Pontife, ét la haute veneration qu'on avait pour lui. —Thebains, vous venez d'être effrayés par un coup-de-tonnerre! Ne faites-vous donc que craindre les Dieux, ét ne leur obeïſſez-vous que par la terreur? Il ſerait plûs beau de n'agir que par reſpect ét reconnaiſſance. Votre Ville eſt la patrie des prodiges, des grands crimes, des phenomènes: Votre Fondateur Cadmus bâtit ſa Ville par un prodige, après en avoir trouvé le terrein par un oracle: Tout eſt miracle chés vous: Hé! ne

voyez-vous

voyez-vous pas que tout cela n'eſt qu'invention ? La Nature agit bonnement, ſimplement, ét non par des preſtiges : les Dieux ſont bons, ét ſi votre Œdipe exiſta jamais, comme le peint votre hiſtoire, les Dieux ne l'ont pas puni d'un crime involontaire ; les crimes involontaires ne ſont pas des crimes. Œdipe vous quitta, je le veux croire : mais ce fut par honte, par une ſorte de pudeur : Œdipe ne ſ'arracha point les ieux ; il ſe couvrit le visage, en quitrant votre Ville : Où eſt le prodige ? Eteocle ét Polynice ſe haïrent : Où eſt le miracle ? Il n'eſt malheureusement que trop ordinaire aux Frères de ſe haïr, ſurtout dans les maisons des Rois ! nous n'en ſommes pas encore à ces temps heureux, où, ſous un climat aujourdhui barbare, l'on doit voir trois Frères ſe cherir à l'envi, par un double motif, parce-qu'ils ont un bon cœur, ét par reſpect pour l'amour paternel que leur portait également l'auguſte Auteur de leurs jours ! Thebains, ne croyez pas aux miracles, aux prodiges : Tous ceux dont on vous fait le recit, ſont des preſtiges : Je ſuis prêtre : Je ſuis le grand pontife de Jupiter le Cretois, ét je vous dis, Ne croyez pas aux prodiges, aux oracles :

La majesté des Dieux ne s'abaisse pas à ces petites finesses: Leur sagesse, ce sont les lois de la Nature: Pourquoi les Dieux s'écarteraient-ils de leur sagesse? Non, non! ils la suivent. Admirez comme ses loix sont belles! Voudriez-vous qu'elles n'existassent pas, ét que tout fût laissé au hasard, au caprice? Que tantôt l'été fût en decembre, l'hiver pendant la canicule? Quand semeriez-vous? quand vendangeriez-vous? Voudriez-vous que la pluie ne mouille, que le feu ne brûle pas? Et comment feriez-vous usage de ces élemens-?....

—L'aurore vient de paraître-, cria la Femme-de-chambre chargée de nous l'annoncer. A ce mot, je regardai la Marquise. —Je trouve votre Epimenide bien moral, depuis deux nuits! Mais continuez; il ne m'ennuie pas, ét je suis très-contente de votre connaissance-! Je sortis, sans repondre, si ce n'est par une inclination.

Je rentrai chés moi, sans rien rencontrer: une tranquilité profonde règnait dans toute la Nature: Je regrettais de quitter cette vaste solitude, ét ces rues devenues tranquiles, où l'on croyait apercevoir encore les traces du bruit ét de la confusion.

XVI NUIT.

La Femme et le Monstre.

La quatorzième nuit de ma connaissance avec la Marquise, je sortis sur les neuf heures. Je voulais faire une grande tournée; voir les Tuileries avant qu'on les fermât, le Palais-royal, le quartier de la Place-des-Victoires et de la Comedie-italienne. En passant par la petite rue du-Pelican, j'aperçus une grande Femme assés jolie, entre les mains de la Garde, et environnée de Monde: il était alors dix heures. —Je suis une honnête-femme (disait-elle): on peut s'informer: je vais donner mon nom et ma demeure. Et l'Infortunée pleurait. Je m'approchai: je savais la manière dont il falait se conduire: —Messieurs, dis-je froidement à l'Escouade, en fendant la presse, je connais Madame: Je vais la reconduire chés elle. On me la remit, et les Cinq-hommes se retirèrent.

—Pourquoi vous a-t-on arrêtée? (lui demandai-je en route). —Il faut, Monsieur, que je vous devoile une noirceur abominable! Je suis femme mariée, et l'épouse d'un Fourbisseur: Un Homme laid, sot et mechant tout-à-la-fois, est devenu amoureux de moi. Je connais mon devoir, et je serais au-desesf-

poir de m'en écarter : mais cet Homme, au lieu de me rendre justice, est furieux de ma resistance. Il a promis de s'en venger. Tous les moyens qu'il a mis en usage lui ont manqué. Augé, c'est son nom, guettait mes demarches: Aujourdhui, me voyant revenir seule du Palais-royal, où j'avais été pour affaire, il m'a devancée, jusqu'à ce qu'il rencontrât la Garde: alors revenant au devant de moi, environ dix pas avant le Guet, il m'a saluée: L'Escouade cependant approchait: au moment où il pouvait en être entendu, ce Miserable a eu la noirceur de me dire: —Mondieu, voici la Garde! sauvez-vous-! Ces mots m'ont fait arrêter; ét le Malheureux, après avoir averti le Caporal, que je venais de l'attaquer, s'est éclipsé dans la foule-. Je ne pouvais croire une pareille infamie, ét je soupçonnais Celle qui me la racontait, d'être une avanturière: Je la reconduisis neanmoins jusqu'à sa demeure. Elle dit à son Mari la même chose qu'à moi; seulement elle parla de l'Homme comme d'un inconnu. Elle me dit à l'oreille, que c'était par prudence. Je sortis, lorsque je la vis en sûreté. A deux pas de sa porte, je retrouvai l'Homme qui l'avait fait arrêter. —Vous venez de remener chés elle Mad. Desmasures (me dit-il);

c'eſt une malheureuse qui-... Mille horreurs ſortirent de ſa bouche. Que croire, de la Femme ou de l'Homme ? Je ſuſpendis mon jugement, ét je le quittai. Il aborda un autre Homme, ét lui en dit autant. Je le ſoupçonnai d'être conduit par la haîne ét l'atrocité. Je le rejoignis : —Quel interêt avez-vous à divulguer cette Femme-? Il parut interdit. —Vous êtes un mechant homme, un calomniateur; elle, eſt bonne, ſage, ét vertueuse; je la connais-. L'Homme noir ne ſut que repondre, ét voulut ſe fâcher. J'entrai chés la Femme, qui était ſeule en ce moment dans ſa boutique, tandis qu'un Garſon fermait. —Votre Perſecuteur vous divulgue dans le quartier; dites-moi le vrai; je vous en ſervirai mieux-? Elle me jura, qu'elle me l'avait dit, ét je vis la candeur, dans ſes regards, dans ſes traits, dans ſes larmes. Je ſortis : l'Homme m'attendait encore. Je l'acoſtai tranquilement, ét nous marchames enſemble : je l'écoutai ſans lui repondre. Il deraisonnait : —Je lui dis alors : —Vous avez voulu ſeduire cette Femme, ét vous cherchez baſſement à vous venger de ſa reſiſtance : A la première chose que vous ferez, je parlerai au Mari. Adieu-. Je le quittai. Il

était tard : nous étions à l'entrée de la rue de l'Egoût-Saintpaul. Ce Malheureux voulut me frapper de son couteau. Je l'esquivai, en lui disant : —Tu es jugé : prens garde, Calomniateur-! Et je m'éloignai rapidement. Depuis ce moment, il n'a plus paru dans le quartier.

J'arrivai chés la Marquise, je lui contai ce trait, ét je repris Epimenide :

SUITE D'EPIMENIDE à THÈBES.

O Thebains, les miracles sont des violations des loix suprêmes; n'en accusez pas les Dieux ! A chaque prodige qu'ils opereraient, ils violeraient des loix excellentes, necessaires; ils commettr ient un crime ! Vous fremissez du blasphème ! Ce n'est qu'une hypothèse ; le crime ét les Dieux ne peuvent se rencontrer ensemble. Tous les Hommes, ô Thebains, sont curieux de l'avenir : Hé ! que serait-ce, s'il était devoilé clairement ? si l'Homme qui vit aujourdhui avait presentes toutes les peines qui l'attendent ? qu'il entrevît, sous les fleurs de la jeunesse, le spectre hideux de la mort ? Hâ ! croyez-moi, croyez-en les Dieux, il vous est inutile, il vous serait dangereux de savoir votre sort à-venir ! c'est même un malheur, que la prevision naturelle de la raison, ét l'ex-

perience qui nous prouve la mort! L'Animal, sous le point de-vue de son ignorance, est plus heureux que nous... Je pourrais, à cette occasion, vous citer un ancien livre, dont on me parla en Egypte, dans le voyage que mon Père m'ordonna d'y faire, avant mon long sommeil. J'y lus, Qu'il existait un Peuple, au nord, sur les confins de l'Asie, qui avait autrefois habité en Egypte, et qu'on avait chassé, parce-qu'il était trop remuant; que ce Peuple avait un livre qui traitait de l'origine des choses; qu'on y voyait entr'autres une sublime allegorie, dont le sens est, Que l'Homme fut d'abord, comme les Animaux, absolument innocent, et qu'il ignorait la mort; que c'était alors qu'il était parfaitement heureux: mais qu'ayant mangé, contre la defense du Destin, du fruit de l'Arbre-de-la-science-du-bien-et-du-mal, ses ieux s'ouvrirent, et qu'il connut les biens et les maux: Qu'il fut alors effrayé, honteux de lui-même, et se cacha: Que le Destin le chassa du lieu de delices qu'il habitait, c'est-à-dire, que son inquiétude, causée par sa science, l'en fit sortir, et qu'il ala au-loin chercher une penible subsistance: Qu'il mangeait auparavant ce qu'il trouvait, sans choix,

excité seulement par le besoin, comme les Animaux : mais que son goût formé par le fruit excellent qu'il avait mangé, le rendit degoûté des nourritures communes ; l'Infortuné voulut s'en procurer de meilleures; qu'il mit toute la Nature à contribution; qu'à l'exemple des Lions, il devora les autres Animaux ; qu'à l'exemple des Monstres amphibies, il devora les Poissons; comme l'Aigle et le Vautour, il attrappa les Oiseaux; comme l'Ours, il arracha le miel des Abeilles : Mais que bientôt tout cela ne lui suffit pas, les productions spontanées de la terre l'auraient laissé dans la disette; qu'il la força, par la culture, à doubler, tripler, centupler ses produits ; que la Nature nourrit plûs d'Hommes qu'elle ne le devait, aux depens des autres Êtres. Tel fut l'effet de la prevision : c'est d'elle que sont venues l'ambition, la tyrannie, les guerres, l'esclavage, les crimes, tous les malheurs des Hommes.... Et vous desirez de savoir encore au delà de cette prevision naturelle ! O Thebains, soyez modestement soumis aux Dieux ! Ne leur demandez que ce qu'ils vous donnent: Ne tentez point Apollon à Delfes, Jupiter à Dodone ! N'alez plus à l'antre de Trofonius: Ecoutez la Nau-

re ét ſuivez ſes loix ; ne croyez ni à la magie de Medée, ni aux enchantemens d'Amphion ou d'Orfée ; tout cela n'eſt qu'allegorique Je blâme l'allegorie trop continue, parce-qu'elle finit par embrouiller les choses pour le Peuple non-inſtruit: Auſſi je vous parle clairement, ét je n'imite pas ce moderne Philosophe de Samos, qui eſt alé en Italie, ét qui ne debite à Crotone les plûs belles verités, que ſous l'écorce de la metaphore: Que Pythagore ſoit clair, ét je ſerai ſon partisan. Voila, ô Thebains ! ce que j'avais à vous dire : Vous forcez Apollon, à Delfes, de vous donner pour oracles des énigmes: mais c'eſt par bonté que ce Dieu en agit ainſi : vous deviendriez cent fois plûs malheureux, on vous verrait troublés, errer comme des Fous, ſ'il vous devoilait clairement l'avenir.

Epimenide ſe tut. Auſſitôt on entendit un grand tumulte dans l'Aſſemblée. Quelques Fanatiques accusaient Epimenide d'atheïſme ; d'Autres disaient, qu'il venait de bien ét dignement parler des Dieux : La diſpute ſ'échauffa, ét les Beotiens, qui n'étaient pas les plûs ſpirituels des Grecs, furent prêts d'en venir aux mains. Epimenide inſtruit de cette rumeur, quitta la Ville dès le len-

demain, en laiſſant au Peuple, une lettre de quatre lignes, conçue en ces termes:

» Epimenide, prêtre de Jupiter: aux Thebains; Salut: Nous avouons que les oracles ſont utiles; temoin celui qui vient d'être rendu à Delfes, pour declarer que les loix de Lycurgue ſont bonnes, ét que Sparte ſera glorieuse autant qu'heureuse, tant qu'elles y ſeront obſervées. Portez-vous bien: pour moi, je vais à Milet, puis à Ephèse, d'où je me propose de paſſer en Egypte ».

En-effet, Epimenide prit le chemin de Seſtos, où il traverſa le détroit, pour aborder à Abydos, colonie milesienne. Il ne ſejourna que peu de temps dans cette dernière Ville: Il était preſſé de voir Thalès, dont la reputation était deja très-étendue.

EPIMENIDE à MILET.

Arrivé à Milet, il ſalua Thalès par ces paroles: *Eggúa pára d'ádê*: Qui repond, paye. —C'eſt mon mot (dit Thalès en riant): Ce qui ne veut pas dire, qu'on ne doit repondre pour Perſonne; mais qu'il faut alors tenir la ſomme prête.

Dès le lendemain de leur reünion, les deux Sages parlèrent beaucoup de philoſophie. Thalès expoſa la ſienne, qui

consistait à regarder l'eau comme la source et l'origine de toutes choses. Epimenide sourit:

—O Sage! (lui dit-il), en adoptant un système, vous payez le tribut à l'humanité! Pourquoi dire, que l'eau est le principe de toutes choses, puisqu'il est clair qu'elle n'en est que la quatrième partie? Vous voyez, dans les corps, du fluide, du solide; vous respirez l'air, et vous sentez la chaleur: Laquelle de ces quatre substances est le principe? Ne le sont-elles pas toutes quatre? Ou s'il en est une qui doive passer la première, n'est-ce pas la chaleur, qui les develope, et les met toutes en action, en fournissant elle-même une partie de leur substance? Mon vieil Ami, vous n'avez pas fait une reflexion; c'est que le feu est un élement: vous ne l'avez regardé que comme un mode, une qualité de la matière? —J'en conviens (repondit Thalès): et j'avoue que l'opinion d'un Homme, tel que vous, vient de m'ouvrir les yeux! Mais est-il bien vrai que le feu soit autre chose qu'un mode, un certain état de la matière en mouvement? Si vous admettez, sans necessité un être invisible, et absolument hors de l'apprehension des sens, vous je-

tez dans la physique la confusion et l'incertitude? J'ai observé que l'eau produisait la chaleur, par la fermentation; c'est-à-dire, lorsqu'elle était avec l'élément sec, dans la juste proportion, qui fait qu'ils engendrent ensemble, au lieu de detruire? Si l'eau surabonde, il n'y a point de fermentation, point de generation; si l'élement sec n'est pas assés penetré d'humide, point de fermentation, point de generation. J'étais donc bien fondé, dumoins, suivant toutes les apparences, en regardant l'eau comme le principe de la vie?

—J'avoue (reprit Epimenide), que ce que vous me dites, marque une excellente judiciaire, et que vous avez pour vous la plûpart des apparences: J'avais même autrefois imaginé un système, que je voulais vous exposer pendant mon sejour ici; mon idée rentre dans la vôtre: mais je sens, que pour m'y confirmer, j'ai besoin de revoir les Prêtres et les Savans de l'Egypte, qui me l'avaient suggerée, sans neanmoins me l'avoir donnée: elle fut la consequence que je tirai moi-seul de leurs entretiens. Quant à present, je dois repondre, à ce que vous dites, Que le feu, la chaleur, et même la lumière, car j'entrevois que c'est votre

opinion, pourraient bien n'être qu'un mode de la matière: alors il n'y aurait que trois élemens, l'eau, la terre, ét l'air: Car vous ne revoquerez pas en doute l'exiſtance de l'air? —Pardonnez-moi! (s'écria Thalès), c'eſt-à-dire, comme élement particulier! l'air n'eſt que la vapeur la plus deliée de l'eau; vapeur ſi ténue, par la ſeparation des parties dans leurs derniers atomes conſtituans, qu'elle en eſt ſèche: ét cette vapeur, qui compose notre atmoſphère, eſt produite par la fermentation interieure du Globe, par ſa tranſpiration; car vous ſavez que je crois la Grandemère, la Cybèle, un être animé; nous nageons dans ſa tranſpiration: ét la matière de cette ſueur de la Terre, eſt de l'eau. —J'ai une forte objection à vous faire (dit en riant Epimenide): l'eau eſt naturellement inſipide: ét d'où viennent les ſels? —Je nie que l'eau ſoit naturellement inſipide! (s'écria vivement Thalès): l'eau eſt naturellement ſalée; elle contient naturellement tous les ſels: dire que l'eau eſt naturellement inſipide, parce-que celle des fontaines ét des rivières, l'eſt à notre goût, ſans l'être neanmoins abſolument, c'eſt poser une règle generale, d'après des exceptions; Ce qui eſt aler contre

toutes les règles du raisonnement ! —Mais les sels peuvent se séparer de l'eau, et alors ils font un corps à part? —Qui est toujours de l'eau (reprit Thalès) : et la preuve, c'est qu'aussitôt que vous les remettez dans l'eau, ils s'amalgament naturellement avec elle, pour ne plus faire qu'une eau naturelle, ou salée. —J'avais bien une autre idée des sels ! je les regardais comme un feu fixé, terrifié; fondé sur ce que ce sont eux qui font tout dans la Nature, par la fermentation qu'ils excitent, en exerçant leur qualité mordicante? —Nous sommes du même avis, dans un sens (dit alors Thalès), et nous ne différons que par un mot : vous appelez le sel du feu ; moi, je l'appelle de l'eau, et je dis que l'eau fait tout, parce-qu'elle n'est qu'un avec le sel: le sel est la modification de l'eau, par laquelle cet élement unique se terrifie, se lapidifie, se metallifie, et le reste. —Quoi ! s'écria Epimenide, à-son-tour, vous n'admettez donc qu'un élement?

—O Epimenide ! tout est un dans la Nature : il n'y eut jamais deux Principes ; il n'en existe qu'un ; c'est notre Theos ; c'est le Jehovah des Pheniciens ; le Thot des Egyptiens ; nous l'avons bien

nommé, le Feseur; les Phéniciens, Celui-qui-eſt, et les Egyptiens, le Père; et je crois que ces deux dernières dénominations valent encore mieux que la nôtre. —Je penſe comme vous, ſur un élement unique; mais je le nomme le Feu. Ecoutez une obſervation que j'ai faite: Si vous privez une Plante de la lumière, quoiqu'elle ait de l'air, de la terre et de l'eau, elle croît dabord fort vîte; mais elle alonge ſa tige, comme pour aler chercher le jour, et n'acquiert de la force, que lorſqu'elle l'a trouvé: Les Animaux même languiſſent et ſe bourſoufflent, privés de la lumiere, quoiqu'ils aient un organe pour l'appercevoir, les ieux, qui manquent aux Plantes: D'où je conclus, que la lumière et la chaleur ne ſont pas ſeulement un mode de la matière, mais une ſubſtance? —Tout cela peut également ſ'expliquer dans ma physique, et d'une manière plûs lumineuse, (dit Thalès): L'eau en vapeur et en fermentation, eſt la cauſe de la lumière et de la chaleur: les Plantes et les Animaux ont beſoin de chaleur et de lumière: Si vous ne leur permettez de recevoir que la partie la plûs groſſière de l'eau, ils n'ont pas tout ce qu'il leur faut, ils languiſſent. Toute lumière

n'eſt pas chaleur, toute chaleur n'eſt pas lumière: La lumière ſans chaleur ſenſible, en a cependant, mais non pas au degré convenable aux Plantes et aux Animaux: mais elle l'a, ce degré de chaleur, quand la vapeur aqueuse-lumineuse eſt composée en plus de la matière ſaline la plus delicate de l'eau: la chaleur ſans lumière eſt composée de la matière ſaline, en effervescence, mais la plus groſſière, la plus embarraſſée. Les matières odorantes-huileuses, ſont les plus délicates de tous les ſels, et par cette raison, donnent une lumière plus pure. Mais le monde n'eſt pas composé du Globe terreſtre ſeul: Le Soleil eſt bien plus important que la Terre, puiſqu'il éclaire plusieurs Planètes: C'eſt le Soleil ſurtout qui fournit la matière de la lumière, et tout ce qui en exiſte ſur la Terre, vient de lui, tombe de lui, depuis qu'il eſt ſorti du ſein de Thot. Ainſi la matière de la lumière, provenant de l'eau du Soleil, augmente ſur notre Globe, et augmentera ſans-ceſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit elle-même tranſformée en ſoleil..... —Je vous arrête ici! (ſ'écria Epimenide): Laiſſons cette matière pour le moment: Les Prêtres de Memphis ſont là-deſſus beau-

coup plûs inſtruits, que vous ét moi: Je me rappelle qu'ils m'ont donné des idées ſublimes, que je veux approfondir, ét que je vous communiquerai à mon retour. Je vais ſeulement vous exposer les idées de Quelques-uns d'entr'eux ſur la formation, tant des Plantes, que des Animaux, ét leur paſſage d'un état primitif, à celui où nous les voyons. La philosophie de Celui qui ſ'ouvrit à moi, eſt curieuse! mais j'ignore ſ'il était heterodoxe, ou ſi ſa doctrine était l'opinion generale-.

—Voici l'aurore-!

LA FILLE DETROMPÉE.

En m'en retournant, je penſais: —Ce que je viens de lire eſt effectivement un-peu ſerieux, pour une Femme-à-vapeurs-! Et j'avançais, ſi concentré, que je ne voyais ni n'entendais rien. Je me trouvai dans la rue du-Roi-de-ſicile: Je marchais pesamment, parlant ſeul. Tout-à-coup j'entens deux Êtres-humains fuir avec celerité: Ils m'avaient cru plusieurs. Surpris de me trouver dans une rue qui m'éloignait de ma demeure, je m'arrête un inſtant: puis je m'avance avec precaution, juſqu'à la rue Clocheperche, où j'entrevois, à l'angle, comme un paquet, recouvert par de la

pâille, que je derangeai du piéd. Je le recouvris, puis je me tins quelques inſtans attentif. Je ne tardai pas à entendre marcher: on venait à moi par la Vieille-rue-du-Temple. Lorſqu'on fut à l'angle, où j'étais debout immobile, j'entrevis un grand Jeunehomme portant un paquet. —Qui va-là-! m'écriai-je. A ce mot, le Jeunehomme jeta ſon paquet, ét ſ'enfuit. Je pris alors le dernier paquet, que je mis avec l'autre; je me tins à l'ombre, ét j'attendis. On revint par la rue Saintantoine; une Jeunefille avec un Petitgarſon paſſa devant moi ſans me voir, ét parvint à l'angle: —Ma'm'ſelle! ſ'écria le petit Commiſſionnaire, il y en a deux. — Hâ-Dieu! Monſieur Doucet eſt venu! il ne m'a pas trouvée!... Sans-doute il eſt au-deſeſpoir-! —Il faut ſervir cette Imprudente en l'effrayant-! penſai-je. Et je courus bruyamment de ſon côté. Elle ſ'enfuit. Une idée me vint; ce fut d'attendre encore l'Amant. Il reparut en-effet, au-bout de quelques inſtans. —Malheureux! lui dis-je, Celle qui t'attendait, l'Infortunée Victime de ſon imprudence ét de la tienne, vient de ſ'éloigner épouvantée!... Fuis! ſi tu la rencontrais au rendevous, on t'accuserait de rapt de ſe-

duction, ét tu ſerais condamné-à-mort! Ignores-tu les loix de ton Pays? Tu es le plûs-âgé: Tremble que je n'appelle-l! Il me regardait en tremblant, ét il me pria de lui laiſſer la liberté de ſe retirer: —Je renonce à tout! me dit-il en pleurant, plûtôt que de m'exposer-l! Je feignis de m'adoucir, ét le Lâche diſparut.

Reſté ſeul, je ramaſſai mes deux épaves, ét je les emportai, une ſous chaque bras. Je paſſai devant deux Sentinelles, qui ne me dirent mot; j'arrivai chés moi, au Collége de Preſle, ét je me couchai ſans lumière, ſuivant mon usage.

Après deux heures de ſommeil, je me levai. Le Soleil éclairait notre hemiſphère: Je courus à mes paquets, que je deliai. Je trouvai dans l'un ſix chemises d'homme, des cols, des bas, un bonnet-de-coton, ét deux culotes blanches: Dans l'autre, ſix chemises-de-femme, des bas, des bonnets-ronds fort-propres, quelques rubans, deux tabliers-de-linon, deux jupes-de-ſoie, deux casaquins blancs, ét deux paires-de-poche, dans l'une desquelles étaient deux Lettres, ſans-date, dont la plûs fraîche, qui me donna l'adreſſe de la Jeunefille, indiquait l'endroit ét l'heure du rendevous. Je fus au-fait, par ces Lettres, ét

dispensé des recherches que j'avais projetées. Elles m'apprenaient que M. Doucet, dabord garson-épicier, était clerc de notaire. Je verrai ce-soir à m'informer, ét, s'il est necessaire, j'avertirai les Parens.

XVII NUIT.

SUITE.

A neuf heures, je sortis de chés moi, ét j'alai rue de-Fourci, à l'adresse indiquée par la Lettre. Je trouvai au rès-de-chaussée une jeune ét jolie Fille, que je reconnus sur-le-champ pour ma Fugitive de la nuit. Elle avait l'air fort-triste! Comme elle était seule, je debutai par lui demander, Si elle savait ce qu'était devenu M. Doucet?, le clerc de Notaire? Elle rougit, pâlit. —Mademoiselle, continuai-je, si vous meditez encore de vous échapper avec ce Jeunehomme, c'est une folie. —Hà! Monsieur! qui vous a dit.... —C'est moi qui, cette nuit, vous ai si fort-effrayée! Votre Amant est un lâche. Et je ne lui dissimulai pas l'abandon pusillanime qu'il avait offert. Je tirai son paquet de sous mon manteau, ét le lui remettant: —Que pretendiez-vous, avec ces faibles ressources! car j'ai de-même celles de votre Amant? —Ce n'était qu'en attendant

qu'on nous mariât. La Jeuneperſonne était une orfeline chés ſon Tuteur, ancien ami de ſes Parens. La Maîtreſſe de la maiſon arriva. Sa ſurprise m'obligea de m'expliquer, mais ce fut avec les plûs grands menagemens pour la Jeuneperſonne. La Dame me donna des renſeignemens pour trouver Doucet. J'y alai ſur-le-champ. Il était encore dans l'étude. Je ne crus pas devoir le menager : en ſa preſence, je decouvris tout au Notaire et à ſon Epouse. Il aſſura, qu'il n'avait eu que l'envie de ſ'amuſer. On le menaça d'inſtruire ſes Parens, qui étaient d'honnêtes Frippiers des Hâlles. Il fit les proteſtations les plûs lâches et les plûs coupables. Je lui marquai, moi, le plûs grand mepris, et je lui dis de venir chercher ſon paquet. Il m'accompagna; je le fis paſſer par la rue de-Fourci; je l'obligeai de repeter devant ſa Maîtreſſe tout ce qu'il venait de dire de ſes diſpoſitions; et lorſque la Jeuneperſonne fut parfaitement desabuſée, je lui fis rendre ſes Lettres par le Fat; je le menai chés moi, et je lui remis ſon bien, en lui ſouhaitant une âme plûs honnête.

J'arrivai à minuit à la porte de la Marquiſe. Lorſqu'on m'eut introduit, je debutai, ſuivant mon uſage, par lui ra-

conter ce qui m'était arrivé. Elle écoutait toujours ces petits recits, avec le plus grand plaisir. —Madame (lui dis-je), peut-être ferais-je bien de m'en tenir à mes avantures nocturnes! Je crains que la lecture de mes ouvrages ne soit pas assés amusante... —Pas assés amusante! Elle m'occupe profondement, elle me fait penser: je n'ai plus d'ennui, depuis que vous me les lisez! Há! gardez-vous bien de me priver du plaisir le plus pur que j'aye jamais goûté!... Dailleurs votre Epimenide m'instruit... Je ne vous interromps pas; je suis le fil des raisonnemens, et je tâche de comprendre seule: Je prefère la physique d'Epimenide, au recit de ses Avantures. Ainsi rassuré, je continuai sans scrupule.

SYSTÈME DE L'EAU.

Le Prêtre d'Egypte, qui se nommait Psammès (continua Epimenide), posait dabord pour principe, qu'autrefois tout était couvert d'eau, sans qu'une seule partie du Globe fût à-découvert. Il alait plus loin, et son opinion rentre parfaitement dans la vôtre; il regardait comme une verité demontrée par le bon-sens, qu'originairement le Globe n'était qu'une boule d'eau, dans laquelle étaient dissous tous les sels,

qui depuis ont formé les differentes concretions : Que par le moyen de la chaleur du Soleil, les germes lancés de cet Aſtre, avec la lumière (car il ſoutenait que tous les germes vivans ou vegetans venaient du Soleil), accrus ſans-ceſſe ét fortifiés par de nouveaux rayons, avaient donné naiſſance aux Plantes-marines, effets de rayons germinans, ou lumineux, c'eſt la meme chose, qui n'étaient point encore aſſés fortifiés : Que les rayons continuant à ſ'accumuler ſur la Boule-d'eau, ils avaient concreé des germes aſſés puiſſans pour faire les Anemones, les Orties-de-mer, les Huîtres : Qu'à cette époque, les rayons continuant toujours, les Huitres avaient, par les debris de leurs coquilles, formé les concretions terreſtres ét pierreuses ; pierreuses par les debris de leurs coquilles ; terreſtres ou vegetales, par la putrefaction de leur ſubſtance ; Qu'auſſitôt (mais après des millions de ſiècles) que la maſſe pierreuse fut aſſés conſiderable, elle ſ'accumula au centre de la Boule-d'eau, qui ſ'organisa par la vertu animante du Soleil, ét d'embrion aqueux, devint elle-même un gros animal ſolide : Que la matière pierreuse continuant, elle for-

ma le noyau ét la maſſe ſolide du Globe, auparavant aqueux, ét ſur cette maſſe, les montagnes, qui croiſſent encore dans le ſein de eaux: Que par ce moyen, lorſque la grande quantité de matière, tant pierreuse que vegetale, eut fait apparaître la matière ſèche audeſſus des eaux, les ſels diſſous dans l'eau, ét fixés par la ſubſtance animale qu'ils composent, à-l'aide du Soleil, en vinrent à former toutes ſortes d'Animaux ét de Plantes, ſur le type ét le modèle de leurs prototypes qui ſont dans le Soleil: Que jamais, comme le pretendait un autre Prêtre, les Animaux-marins n'étaient devenus terreſtres; mais que la force du Soleil dardant ſur une terre neuve, avait envoyé, ſur l'élement ſec, des germes qui avaient reüſſi, à-raison de ſon humidité alors très-grande; humidité qui le rendait capable d'engendrer, au-moyen du germe envoyé par le Soleil: Que depuis, ét pendant un certain temps, l'accord du Soleil ét de la Terre, forma toutes les Eſpèces, en commençant par les plûs brutes, juſqu'à l'Homme, qui dans ces premiers temps fut beaucoup plûs grand, plûs puiſſant ét meilleur qu'il n'eſt de nos jours: Que de-même les eſpèces des Animaux étaient plûs grandes ét plûs fortes

fortes, ou plutôt, que les dernières Espèces nées, ét les premières detruites, étaient autres que celles d'aujourdhui, qui ſont plûs anciennes, ét qui peuplent uniquement le Globe, depuis que les Espèces vaſtes ét puiſſantes ont peri, par l'effet de ſon épuiſement: car quoique le Soleil envoye toujours également ſes rayons, neanmoins l'élement aride l'étant trop, ét l'humidité diminuant ſans-ceſſe, par la concretion des ſels en pierre, au-moyen de la formation des Coquillages, il n'y a plus aſſés de vigueur aqueuse pour ſubſtanter l'eſpèce des Animaux trop-vaſtes; le plûs gros eſt aujourdhui l'Elefant, qui diminue de-jour-en-jour, ét qui finira par s'aneantir, comme l'eſpèce des Hommes-geans: Que la matière pierreuse augmentera juſqu'à la fin des ſiècles, au-point qu'il ne reſtera plus aucune humidité, ét qu'alors la Planète n'aura plus aucunes Plantes, aucuns Animaux vivans: mais cela n'arrivera qu'inſenſiblement dabord, par la ceſſation de toutes les grandes Eſpèces; deſorte qu'après l'Elefant, le Bœuf, le Cheval, le Chameau ceſſeront; enſuite la Chèvre, la Brebis, le Cochon; puis le Lièvre, le Lapin; enfin les Rats, les Souris: Il n'y aura plus un-jour que des

Insectes, dont les plus gros seront les Geans du monde ; ensuite les plus petits, jusqu'aux Cirons, qui ont commencé les premiers de tous les Animaux-terrestres, et qui finiront les derniers : Qu'après l'extinction du dernier Animalcule, la Terre, absolument petrifiée, sera engloutie par le Soleil, dont elle se sera insensiblement approchée, pour y être fondue, dissoute, reduite à ses premiers principes ; c'est-à-dire, en eau ; Que neanmoins, elle ne sera pas individuellement lancée de-nouveau hors du Soleil ; comme les eaux des fleuves absorbées par la mer, et repompées par le Soleil, ne sont pas toujours les mêmes qui composaient chaque fleuve, mais des eaux prises sur la masse totale ; de-même, la Planète renouvelée par le Soleil (supposé qu'il la regenère), serait prise de la surabondance de sa substance ; il la lancerait hors de lui, par un ressort que la plethore de cet Astre mettrait en action, et elle serait parfaitement aqueuse, tout y étant dissous : Elle n'aurait pas dabord son mouvement règlé, car elle serait lancée par une force si grande, qu'elle s'éloignerait quelque-temps en ligne droite, ou presque-droite, conservant toujours la for-

me d'une goute-d'eau, c'eſt-à-dire la rondeur, qui eſt la forme naturelle de tout corps isolé, par une raiſon que les Prêtres d'Egypte en donnaient: C'eſt que tout corps isolé ayant un centre, auquel toutes les parties ſe rapportent, il ne peut ſe faire qu'une des parties environnantes ſoit plus éloignée du centre qu'une autre partie; et comme les parties interieures du Globe y tiennent autant que celles de la circonference, aucune ne peut deplacer l'autre, à-moins d'une force majeure, comme une convulſion; et le reſte.

Telle eſt, ô ſage Thalès, la doctrine, bien-conforme à la vôtre, que me decouvrit autrefois un Pretre de Memphis. J'eſpère aler juſqu'à Thèbes-aux-cent-portes, pour y trouver des lumières encore plus grandes.

Thalès paraiſſait enſeveli dans une meditation profonde, en-écoutant Epimenide. Il ne revint à lui-meme, que lorſque le Prêtre de Jupiter lui parla de la fameuse Thèbes-aux-cent-portes. —Ce que vous venez de me dire, s'écria-t-il, eſt admirable! mais un ſeul point m'embarraſſe. Qu'eſt-ce que ce mot, la Planète n'aura pas dabord ſon mouvement règlé? Eſt-ce que la Terre a un mouvement? Elle eſt ſtable, ce

me ſemble ? —Je vous ai dit les propres paroles du Prêtre ; ét j'étais alors trop-jeune pour les bien comprendre : je ne le fis pas expliquer : mais à ce voyage-ci, je tâcherai de m'inſtruire parfaitement. Que je ſerais heureux, ſi je trouvais ce ſavant Prêtre encore en vie ! C'eſt ce qui va me faire precipiter mon depart-.

LA PUDEUR DES MILESIENNES.

Epimenide alait quitter Thalès, lorſqu'ils entendirent dans la rue un grand bruit ! Thalès envoya ſon Serviteur ſavoir ce que c'était. Un inſtant après cet Homme rentra : —Maître ! (dit-il), voici un trait qui doit immortaliſer les Jeunes-Milesiennes ! Vous ſavez, qu'Une d'entr'elles, appelée Eleutherie, avait épouſé un Mechant-homme, nommé Auxeticus, qui la rendait victime de toutes ſortes d'obſcenités : Cette Femme au-deſeſpoir, s'échappa un-jour des bras d'Auxeticus, ét ſe refugia dans une école de Jeunesfilles, ét là, elle raconta aux Gymnaſiarques, devant toutes les Elèves, les indignités auxquelles le Monſtre venait de la ſoumettre. On vit toutes ces Jeunesfilles pâlir : Elles ſe communiquérent les unes aux autres ce qu'elles avaient entendu de la bouche

d'Eleuthérie ; et depuis ce moment, elles furent tellement effrayées du mariage, que toutes preferaient la mort. Aussitôt donc qu'elles étaient nubiles, et qu'elles voyaient l'instant des noces approcher, elles devenaient tristes, et la plûpart s'étranglaient elles-mêmes. Les Parens effrayés et les Magistrats vous consultèrent sur cette épidemie, afin qu'après en avoir penetré la cause, on en arrêtât le cours: Votre avis fut, que c'était la pudeur outragée qui épouvantait les Jeunesfilles; qu'il falait punir Auxeticus, et ordonner ensuite, que toute Suicide fût exposée nue dans la place publique. On suivit ce conseil; l'édit fut publié: On fit plûs: en vertu d'un decret public, un monument fut élevé à la Pudicité des Filles de Milet: On punit sevèrement Auxeticus, qui fut enfermé dans une cage de fer, sur le haut de la colonne; où il a vécu quelque-temps, parcequ'on lui mettait des vivres dans un panier, qu'il tirait à lui: Mais à-l'instant même, il vient de perir d'un coup-de-foudre, et le Peuple croit que les Dieux indignés ne pouvaient souffrir qu'un tel Monstre respirât. Aussitôt que les Jeunes-Milesiennes ont appris sa mort, et qu'elles vous doivent, ainsi qu'aux Dieux, la punition d'Auxe-

ticus, elles ont été transportées de joie ét de reconnaissance. Les voici qu'elles viennent vous rendre leur hommage : Elles sont à votre porte, avec des couronnes de roses pour vous, ét pour ce respectable Etranger, grandprêtre de Jupiter-Ideen : Permettez-vous qu'elles entrent-? Thalès regarda Epimenide, qui repondit : —Le respect qu'on doit à la Pudeur-virginale ét à la Beauté, ne permet pas de refuser l'entrée d'une maison honnête, aux Jeunesfilles-. Aussitôt Thalès donna l'ordre, ét les Jeunes-Milesiennes furent admises. Elles s'avancèrent modestement, couvertes de leur voile, ét elles posèrent dabord des courones sur la tête des deux Statues des Dieux, Apollon ét Mercure, qui avaient un autel au fond de la salle : Ensuite, la Plûsjeune d'entr'elles s'approcha de Thalès, qui renvoya l'honneur à Epimenide, en disant: —Voila le Ministre des Dieux-. La Jeunefille lui mit sur la tête une double courone : Elle vint ensuite à Thalès, qui ne voulut en recevoir qu'une, ét qui pria les Jeunesvierges d'aler porter les autres sur la tête des Statues des Grandshommes, élevées dans la place publique. Ce qui fut executé avec silence ét modes-

tie: Car toutes ces jeunes et belles Filles ne dirent pas un mot: Les Plus-âgées chantaient quelques hymnes à l'honneur de Junon, de Pallas, et de Diane; les Plusjeunes repetaient le refrein. Lorsque cette touchante ceremonie fut achevée, elles se retirèrent toutes chés leurs Parens.

Epimenide était transporté de plaisir! Il felicita le vertueux Thalès, et prit congé de lui à-regret: —Je ne connais point de pays où j'aimasse mieux habiter (lui dit-il), que celui où les Filles ont de la pudeur: Elles ne peuvent qu'être un-jour d'excellentes épouses et de tendres mères.

—L'Aurore va paraître! (dit la Jeune-femme-de-chambre).

Je cessai de lire. —Vous me surprenez! (dit la Marquise): Comment avez-vous decouvert tout cela? —Madame, lui repondis-je, lorsque la scène est dans l'ancienne Grèce, il ne faut qu'imaginer les plus sublimes vertus, et presenter les images les plus riantes, pour dire toujours la verité. —Je suis contente de cette reponse.

Je partis, et j'arrivai chés moi sans autre rencontre, que celle d'un Homme ivre endormi, que je remenai.

XVIII NUIT.

La Marchande-de-Tabac.

Le lendemain soir, après avoir continué mon Epimenide, je sortis à neuf heures, et j'alai voir la foire Saintovide, qui rempliſſait alors la place Vendôme. Vis-à-vis Saintroch, j'aperçus une grande et jolie Fille, la plûs jeune de trois Sœurs, filles d'un Marchand-de-tabac, qui presentait myſterieusement une Lettre à un Butord de Savoyard: comme elle avait plutôt les ieux du côté de la boutique, à-cause de ſa Mère, que ſur le Commiſſionnaire, j'avançai la main, et je reçus la lettre; perſuadé que je fesais une bonne-action. J'alai à deux pas, lire le poulet: Il étoit court:

» Je ne ſais en verité, Monſieur, ſi je dois accepter vos propositions: Qui m'aſſurera, que vous me donnerez cent écus pour moi? Vous paierez le premier quartier pour avoir une Jeuneperſonne, que vous croyez jolie?.. Je voudrais des aſſurances, d'autant que ce n'eſt pas l'amourette qui me mène: Je ſuis ſage autant qu'on peut l'être: Je ne demande qu'un ſort; dureſte, vous n'avez pas à craindre de ma part de la coquetterie; je la deteſte. Reponſe, ce ſoir, par le Commiſſionnaire ».

Ces derniers mots determinèrent ma conduite: Je deposai mon habit chés un Perruquier, où était un Garſon que je connaiſſais, ét j'alai moi-même porter le Billet. Voici la reponſe.

» Mademoiselle Sophie peut être ſûre que je ne l'abandonnerai jamais : Je ne ſuis pas un jeunehomme, ni un-étourdi: Demain je lui aſſurerai douzecents livres de viager : Je donnerai en-outre les cent écus par mois. Je prié Madem. Sophie de reſter chés ſa Mère; de garder toujours la decence ét la modeſtie, qui m'ont plu en elle : C'eſt une honnête-fille que je veux aimer, ét qui ſeule peut me fixer. Les Catins ne m'inſpirent que de l'horreur. »

Cet Homme était un particulier fort riche. Que faire ? rendre la Lettre à la Demoiselle, c'était conniver: La garder; je n'empêchais rien. La Mére me parut une femme honnête ét ſévère : J'écrivis chés le Perruquier le precis de la Lettre de ſa Fille, je lui fis un petit detail, ét j'alai lui remettre le tout, dans un moment où elle était ſeule au comptoir. Je me mis à-l'écart en-dehors pour l'obſerver. Elle parut fort émue ! Elle ſerra les lettres : Ses Filles vinrent les unes après les autres ; elle ne leur

dit rien, pas même à Sophie. Il était onze heures passées; on ferma. J'attendis aux environs de la porte, jusqu'à minuit. A cette heure, j'entendis du bruit: j'approchai une oreille de la porte. La Mère parlait haut: Sophie pleurait; ses Sœurs l'excusaient.

A demain la suite.

Il y a loin de Saintroch, chés la Marquise; je partis dès que tout fut tranquile. J'alais rapidement, quoique je rencontrasse des scènes de Filles, dans la rue Sainthoporé, dans celles de-Grenelle, Plâtrière, Tiquetone, du-petit-Lion, et aux-Ours: Une solitude profonde regnait de l'autre côté de la rue Saintmartin: Enfin j'arrivai chés Mad. De-M****, ét après mon petit recit, je repris ma lecture.

EPIMENIDE à EPHÈSE.

En quittant la Ville de Milet, Epimenide se rendit à Ephèse, la plûs opulente ét la plûs polie des Villes de la Grèce asiatique. Cette Ville se glorifiait d'avoir été fondée par les Amazones; on alait même jusqu'à nommer la Fondatrice, c'était Sarmona, reine ét prêtresse de Diane. Il ne s'y trouvait alors aucun Philosophe, quoique cette Ville en ait depuis produit quelques-

ans, Heraclite, qu'on surnomma l'Ignoble, Hermodore, qu'on chassa, parce-que sa vertu fesait honte à ses Concitoyens ; c'est le Socrate de l'Ionie ; le Poète Hipponax, satyrique aussi mordant que laid, surtout par la difformité de sa bouche, symbole de celle de son âme : on assure, qu'au talent près, nous avons de nos jours le portrait vivant de l'ancien Hipponax, dans un Critique audacieux. Mais la honte d'Éphèse fut le Peintre Parrhasius, qui fit des tableaux infames ; à-moins que par une intention legitime, ces tableaux ne fussent destinés pour les mystères de la Deesse-Eleucine, afin de rendre palpables aux Jeunes-Iniciées, les leçons que leur donnaient les Matrones ; alors Parrhasius serait innocent. Apelles était d'Ephèse, ainsi qu'Alexandre l'orateur, et le juif Theodotion. Lorsqu'Epimenide arriva dans la Capitale de l'Ionie, cette Ville celèbre était deja le marché de la Grece et de l'Asie, à-cause de son heureuse situation sur le golfe lydien : Il ala dabord rendre hommage à Diane, dans son fameux Temple, qui n'avait pas encore été brûlé par le sacrilége Erostrate : Le Prêtre de Jupiter fut frappé de la majesté, de l'élegance de cet édi-

fice ſacré, qu'on avait exprès bâti avec des frais immenſes, ſur un terrein marecageux, afin qu'il ne fût pas exposé aux ſecouſſes des tremblemens-de-terre: On y voyait centvingt colonnes, de ſoixante pieds de haut, élevées par autant de Rois; car ce Temple était l'ouvrage de la piété de toute l'Asie, et il avait été deuxcentsvingt ans à bâtir. Parmi les centvingt colonnes, les trente premières étaient ſculptées avec un art admirable. Il eſt impoſſible d'évaluer les ſommes qu'on y avait depenſées; elles étaient immenſes. A cette occasion, Epimenide fit une reflexion, dont il ſe proposa de profiter dans le diſcours qu'il devait prononcer, ſuivant ſon usage, devant les Ephesiens.

Son arrivée fit beaucoup de bruit! Comme chés une Nation opulente, on s'occupe de-preference des objets-de-curiosité; toute la Ville fut dans une ſorte de fermentation: Les Citoyens ſe disaient les uns aux autres, —Savez-vous que ce Prêtre de Jupiter le Cretois, qui a dormi ſoixantequinze ans, ſans vieillir, vient d'arriver à Ephèse! C'eſt un favori des Dieux-! Et on lui prêtait cent miracles, ſans dire un mot de ſa morale ſenſée, de ſes connaiſ-

ſances ſublimes en physique : on ſ'embarraſſait très-peu des dernières ; on les meprisait même : et cependant ce ſont les ſeules qui élèvent l'eſprit de l'Homme, et qui purifient ſon âme, en le rapprochant de la Divinité. Tout Physicien habile, a des mœurs pures ; parce-qu'il voit le neant des petites intrigues, ſource de tous les crimes : Il ſe garde bien de ſ'y abaiſſer ! Il plane dans les regions ſublimes, toujours ſerein, toujours tranquile, ſans cupidité, ſans ambition, ſe contentant du neceſſaire, et preferant la jouiſſance des verités qu'il decouvre ſans-ceſſe, à la poſſeſſion d'une courone.

Dès qu'on ſut qu'Epimenide était chés Hermodore - l'ancien, grandprêtre de Diane, qui l'avait reçu avec reſpect, les Magiſtrats l'envoyèrent complimenter de leur part, et le firent prier d'indiquer le jour où il paraîtrait en public, afin qu'ils en donnaſſent avis à leurs Concitoyens, et preſcriviſſent une ceſſation de tous les travaux, comme de tous les ſpectacles. Epimenide indiqua le troisième jour après celui de l'invitation, et il employa les deux journées d'intervale à visiter la Ville, deguisé tantôt en Eſclave, tantôt en Marchand. Il vit bien

des choses à condamner, comme dans toutes les Villes opulentes; d'autres qui le satisfirent, et quelques-unes qui excitèrent son admiration. Il fit du tout la matière d'un discours utile, qu'il devait prononcer. Le jour indiqué, le Sage monta dans la tribune aux harangues, et s'adressant aux Ephesiens, il dit:

—Voici l'Aurore-l' (interrompit la Femme-de-chambre).

Cette lecture fut plus courte que les autres, parce-que j'avais detaillé à la Marquise le trait de la Jeunesse de la Bute-Saintroch.

LE SECRET DES BLANCHISSEUSES.

Je me rendis chés moi, sans aucune rencontre, que celle de deux Filles chargées de linge, qui alaient au bateau, avant le jour. L'Une de ces Filles disait à l'Autre: —Comme tu te quarrais donc, dimanche, avec to deshabiller blanc garni! Mais c'est que ça t'alait! —Je le crais bén! C'est d'une Belle-dame, et ça est fait de la bonne main, par ma'm'selle Raguidon, de la rue Guillaume, qui travaille.... Je serais bén bête d'acheter des hardes! J'ai du blanc tous les dimanches, et toujours du nouveau! Ces Femmes-là ne saliſſons pas; moi, j'achève, et je brille. Bas, chemises,

jupons, rien n'eſt à moi.... Et toi, là Cataud? —Et moi?.... Mais..... n'en dis mot! ou je te vendrais, comme tu m'arais vendue..... C'eſt tout-de-d'même... Et je prête des mouchoirs, des chemiſes, des coles, des bas au Grenadier Latèreur. —Et moi au Guet-à-pied Lamerluche. —Des casaquins, à la petite Manon. —Des chemises à la Javote. —Et puis j'en loue. —Et moi de-d'même. —Courage, mes Bonnes filles! (leur dis-je): j'avertirai vos Pratiques! Et je paſſai devant elles en riant. Elles étaient jolies, et ne paraiſſaient pas vingt ans. Elles firent un cri, et aulieu de deſcendre au bateau du pont de la Tournelle, elles paſſèrent. Je me cachai; et dès qu'elles ne m'entendirent plus, elles y revinrent.

XIX NUIT.

SUITE DE LA MARCH.DE-DE-TABAC.

Le ſoir, à neuf heures-un-quart, je quittai ma chambre, et je courus à la Bute-Saintroch, pour apprendre la ſuite de l'avanture de Sophie. En arrivant dans le quartier, je vis la Mère dans le comptoir: A-côté d'elle, ſa Fille, en bonnet-rond, aulieu de la coiffure élegante de la veille. —Bon! (penſai-je);

c'eſt une honnêtefemme que cette Mère-! Et je l'eſtimais. Il me vint une idée: Ce fut d'ôter mon habit, comme la veille, ét d'aler chés le Seducteur. Et arrivant chés lui, je feignis d'avoir perdu ma lettre. —Tu n'es guère attentif! (me dit-il): Qui te l'a remise? La Fille ou la Mère. —C'eſt la Mère. —Elle eſt bien preſſée!.... J'ignore ce qu'elle me marquait; cependant je vais écrire; ét ne pers pas ma lettre, Butord-! Il écrivit. Sorti de chés lui, je lus:

» J'ignore ce que vous pouviez m'écrire, le Commiſſionnaire ayant perdu votre lettre: mais nos conditions tiennent, ét je ſerai fidèle à les remplir. Recevez cette aſſurance, Madame. Je ſens auſſi-bien que vous, que vos Filles ne doivent pas faire leurs conditions ſans vous, ét qu'étant inſtruite, vous leur ſauvez bien des imprudences! Ainſi, d'inclination, je ſuis porté à vous marquer ma reconnaiſſance. Je ſais que vos deux Aînées ſe comportent avec une decence, qui conſerve leur reputation, ét qui n'expoſe pas leurs Amans à des ſcènes desagreables avec leurs Femmes; le ſecret eſt utile, ét le myſtère delicieux: C'eſt votre reputation de fidelité à vos engagemens, qui me donne pour

vous l'estime que je vous ai temoignée tantôt. A-demain donc, Madame ».

Je fus fort aise, après avoir lu cette lettre, de faire savoir à la Marchande-de-tabac, que sa conduite était éventée : Je lui portai la lettre decachetée. J'entr'ouvris la porte ; je la lui jetai devant elle, ét je me retirai sur-le-champ. Mais je l'observai. Elle lut avec la plûs grande surprise. Je la vis appeler le Savoyard : La Mère écrivit dans la salle du fond, puis elle donna sa Lettre au Commissionnaire. J'observais Sophie en bonnet-rond; elle était charmante; c'était un rafinement de coquetterie qui la fesait se coîfer ainsi. Je suivis le Petit-garson: On sait que c'était un nigaud: Je l'abordai! —Camarade (lui dis-je), me remets-tu ? Je suis de Riom; je me nomme Delarbre; je suis fils d'un Apothiquaire ; j'ai quitté la maison paternelle, ét je suis ici comme vous autres! —Bon ! hà ! —Je sais que tu es chargé d'une commission, qui va te procurer des coups de-bâton ; je suis adroit, parceque j'ai étudié ; je vais la faire pour toi, ét je paierai bouteille-. L'Auvergnat me remit la lettre, à-condition, que je lui confierais la reponse. Je la lus, dès que je l'eus quitté.

» Monsieur: Je ne vous ai point écrit ce soir, et on m'a remis votre lettre décachetée: c'est un Inconnu que nous n'avons jamais employé, ni ma Fille ni moi. Je vous prie, s'il revient, de l'enfermer, et de nous faire avertir, afin que nous l'interrogions. Je suis charmée de ce que vous me marquez d'honnête: mais le maudit Commissionnaire m'inquiète, et je soupçonne que c'est l'espion de Quelqu'un, &c. »

J'écrivis au bas de cette lettre.

» Le Commissionnaire prétendu, est le Spectateur-nocturne: Votre turpitude a été devoilée; une Femme-de-qualité en est instruite: Adieu ».

Je remis cette lettre cachetée négligemment à un Valet qui la porta au Maître. J'envoyai l'Auvergnat attendre la reponse, j'alai reprendre mes habits, et je demeurai à-l'écart. Un quart d'heure après, l'Auvergnat sortit: Deux Laquais le suivaient de-loin. Le Rustre m'appela. Je me tins coi. Il entra au cabaret. Je passai pour-lors devant le nez des Laquais, et j'alai hardiment, sous une nouvelle forme, dire à la Marchande-de-tabac: —Je sais toute votre intrigue, Madame: Vous ne me decouvrirez pas: Adieu. Je

vis enſuite arriver le Commiſſionnaire ét les Laquais : Je m'embarraſſai peu du reſte ; il était l'heure d'aler chés la Marquise, ét je m'y rendis.

Je racontai ce que je venais d'apprendre, ainſi que le trait des Blanchiſſeuses. —Toute cette maison eſt corrompue, me dit la Marquise, en parlant de la Marchande-de-tabac. Laiſſons la Mère ét les Filles, avec l'inquiétude que vous leur avez donnée. Si dans la ſuite il arrive que je puiſſe ſervir les bonnes-mœurs, je le ferai : mais dans ce moment-ci, on causerait, peutêtre, plûs de mal que de bien. Quant aux Blanchiſſeuses, ce trait m'étonne ! mais sous les abus reünis règnent dans les Villes trop étendues.

Je lus Epimenide.

DISCOURS AUX EPHESIENS.

Citoyens d'Ephèse : C'eſt avec admiration, que je revois votre Ville, au bout de quatrevingts ans ; car je me rappelle, comme ſi c'était hier ; tout ce que j'y vis alors. Le Temple de Diane n'était pas encore achevé, vos rues étaient moins larges, ét votre port n'était pas encore revêtu de ces quais ſuperbes, qui atteſtent votre opulence. Voila des changemens avantageux, ét

c'eſt avec effusion de cœur, que je vous en felicite. J'obſerve auſſi que vous avez conſervé votre liberté, malgré le voisinage d'une Nation puiſſante, qui s'aggrandit aux depens de cent Nations voisines! Veuillent les Dieux tout-puiſſans vous proteger, et vous preserver du joug à-jamais: Cependant, ô Citoyens d'Ephèse, j'ai des choses d'une nature differente à vous dire! et vous ne penſez pas que je ſois monté dans cette tribune, pour vous aduler. Si vous êtes changés en mieux, vous êtes auſſi changés en mal, et ce dernier changement eſt beaucoup plus ſenſible que l'autre! Vos mœurs ſont deteriorées! vos loix ne ſont plus en vigueur! votre luxe me fait trembler! il annonce que vous vous énervez, et que ſi de vertueux Citoyens ne ſe roidiſſent pas contre l'abus, vous tomberez bientôt dans l'eſclavage. Mais à quoi m'aperçois-je, ô Ephesiens, que vous tomberez dans l'eſclavage, ſi vous ne changez pas! C'eſt à votre deſpotiſme particulier: En converſant avec vous, durant les trois jours qui ſe ſont écoulés depuis mon arrivée dans votre Ville, j'ai trouvé que chaque Citoyen voyait avec aigreur ce qui le contrariait, et qu'il ne

parlait que de reprimer ſes Egaux par des peines, telles qu'on les inflige à des Eſclaves, la prison, le fouet, la meule: D'un autre côté, j'ai trouvé dans les Ouvriers des differens arts et metiers, un eſprit d'inſubordination, qui annonce la diſſolution des liens de la Societé. O Citoyens d'Ephèse, prenez-garde! votre Corps politique eſt attaqué de la plûs dangereuse des maladies!.... Mais vous aſſurer que vous êtes malades, ſans vous indiquer la cause du mal, ſerait vous dire gratuitement des injures: Un Prêtre des Dieux eſt incapable de ſe donner un pareil tort: La cause de votre mal, c'eſt votre luxe, porté à l'excès par les Riches; c'eſt votre luxe particulier, qui vous isole tous, et fait que Chacun de vous ne ſ'occupe que de ſon interet perſonnel. Inſenſés! qui renoncez volontairement au ſupport mutuel que la ſociabilité procure à tous les Hommes, dans leurs Semblables! Pour ne point faire-part aux Autres de vos avantages, vous conſentez qu'ils ne vous aident en rien, dumoins par amitié: Fiérs de vos richeſſes (c'eſt-à-dire, le petit nombre d'entre vous), c'eſt par de l'or que vous croyez compenſer la bienveuillance amicale: Et vous la remplacez effectivement: Une petite

portion de vos immenſes richeſſes vous ſoumet la liberté, la perſonne, la volonté de vos pauvres Concitoyens! Inſenſés! je le repète, qui les accoutumez ainſi à l'eſclavage, apprenez qu'il viendra d'un Etat voisin un Tyran plûs riche que vous, qui ſe ſoumettra ces mêmes pauvres Concitoyens par une plus grande quantité d'or; qu'ils ſe mettront avec lui contre vous, ét qu'ils effectueront l'aſſerviſſement de leur Patrie!... Mais que dis-je, il donnera une plûs grande quantité d'or! il n'aura pas besoin de ce moyen: il vous imitera; car vous ne donnez pas toujours; vous montrez ſeulement au Pauvre, le pouvoir que vous avez de donner, ét il ſe vend à vos fantaisies, dans l'eſperance, ſouvent trompeuſe, d'exciter dans Celui qui en a le pouvoir, la volonté de recompenſer! Ainſi Cresus promettra, ſans donner... J'ai une excellente idée à vous ſuggerer, ô Citoyens d'Ephèse! c'eſt une penſée qui me vient des Dieux: Banniſſez le luxe, les richeſſes; partagez également les terres ét les honneurs; que Perſonne, parmi vous, ne ſoit plus que les Autres; que tout le monde mette la main à l'œuvre, pour l'agriculture ét les travaux utiles; que tous enſuite partagent les mêmes divertiſſemens:

Par ce moyen, vous demeurerez tous libres à-jamais ; car chaque Citoyen, inviolablement attaché à la Patrie qui le rend heureux, la defendra au prix de tout son sang. Jamais, dans ce regne, vous ne vous amollirez, vous ne vous corromprez : Parce-qu'il n'y aura point de Riche, qui se delicate à l'excès, ni de Pauvre, qui se vende, pour servir les passions du Riche. L'égalité, l'occupation continuelle, soit au travail, soit aux divertissemens publics, empêchent les Hommes de songer à mal-faire; elle les preserve du desir du changement et des choses nouvelles. Je viens de visiter une ville du Peloponèse, où l'on commence ce que je vous conseille: et vous verrez un-jour à quel degré de gloire elle montera! Je vous le prédis au nom des Dieux, Sparte sera la première des Villes du monde, tant qu'elle suivra les loix que le sage Lycurgue vient de lui dicter. Solon, homme estimable, vient aussi de donner des loix à la florissante Republique d'Athènes, digne rivale de Sparte : mais elles ne vont pas à la racine du mal et du bien, comme les loix de Lycurgue ; soit que Solon ne l'ait pas osé, ou qu'il n'ait pas eu assés de philosophie

pour l'imaginer, ni aſſés de force pour l'executer.... Mais je reviens à ce que je disais, de votre luxe.

O Citoyens d'Ephèse, c'eſt votre plús cruel ennemi que le luxe! Il faut que je vous predise tous les ravages qu'il doit produire parmi vous, comme dans tous les pays qui l'admettront, croyant qu'il les enrichit.

Le luxe eſt l'effet de la richeſſe engorgée dans une partie du corps de la Republique: Il y produit une excroiſſance monſtrueuse, aux depens des autres parties: Le Riche, qui a plús qu'il ne lui faut en alimens, ne cherche pas à diſtribuer ſon ſuperflu à ſes Concitoyens; aucontraire, il le conſume, le denature, le change en choses inutiles: Il a trop d'Eſclaves, pour labourer ſes champs, cultiver ſes vignes; trop de champs, ét au centuple de ce qu'il lui faut, pour ſe nourrir ét pour vendre: Que fait-il? Une partie de ſes nombreux Eſclaves eſt employée en choses inutiles, vaines; une partie de ſes champs eſt mise en boſquets, en pièces-d'eau, en gasons, en ombrages delicieux: Il retranche ainſi au Genre-humain une portion de ſa ſubſiſtance; il chaſſe les Hommes de la terre qu'il ne cultive pas; ét les

ét les envoye au loin perir de travail dans les mines, ou de misère, par la mendicité : Une foule de Garsons ét de Jeunesfilles passent leur vie à le servir, sans faire aucun travail: l'existance de cet Homme consume cent, deux cents existances! ét vous avez peutêtre la folie de dire que cent, deuxcents Hommes vivent autour de lui! Hâ! dites, dites, que cet insatiable Devoreur, engloutit cent, deuxcents Personnes!...Le luxe, croyez-en un Prêtre de Jupiter, ne donne qu'une apparence de prosperité, qui cache une misère reelle. O Citoyens d'Ephèse! vous puissent aimer assés les Dieux, pour vous faire sentir cette verité comme je la sens! Si vous voulez m'en croire, aulieu de votre regime actuel, vous en prendrez un tout-different, plûs sage même que celui de Sparte; car je ne saurais approuver l'esclavage auquel ils viennent de reduire à-jamais, disent-ils, les infortunés habitans de la Ville d'Elos! Les Elotes ne sont-ils pas des hommes? ne sont-ils pas des grecs? Vous donc, ô Citoyens d'Ephèse, soyez plûs vertueux encore! bannissez l'esclavage de votre Republique; que tous les Citoyens y deviennent égaux; que tous les hauts emplois y soient don-

nés à l'age ét au merite ; tous les travaux également partagés : Le travail n'eſt jamais rude, quand il eſt fait par tous, il ne prend pas la moitié du temps, ét il laiſſe l'autre au repos ét au plaiſir ; avec ce double avantage, que le repos ét le plaiſir, precedés par le travail, en ſont plus delicieux !....

J'entens, au fremiſſement que mon diſcours excite dans votre Aſſemblée, ô Citoyens d'Ephèse, que ma doctrine ne vous convient pas ! cependant, elle m'eſt inſpirée par le Père-des-Dieux, le tout-bon ét tout-puiſſant Jupiter ! Mais ne vous effrayez pas ! je ne ſuis point venu parmi vous, pour vous contraindre : Vos Magiſtrats ét vos principaux Citoyens me regardent comme un Homme extraordinaire, à-cause de la faveur que j'ai reçue de Jupiter, de voir un âge diſtant du mien de ſoixante-quinze ans ; ils m'ont invité à parler en public, ét je l'ai fait ; Dois-je vous dire ce que je penſe, ou ne vous entretenir que de rêves ét de menſonges ? J'attens votre reponſe !...

Epidemide ſe tut, ét toute l'Aſſemblée du Peuple lui repondit par un cri,

—La verité ! la verité !

—Vous demandez la verité ! (reprit

Epimenide, et vous ne la goûtez pas !... Cependant vous alez l'entendre. Je vous ai dit, ô Citoyens d'Ephèse, ce qu'il fallait faire, pour éviter les maux que le luxe vous prepare : Il ne faut point ici pallier le mal; il faut le deraciner, et il ne le peut être que par une parfaite égalité : une égalité partielle, ramènerait bientôt les choses au même point où vous les voyez aujourdhui : Partagez-vous en centuries, qui n'ayent d'autres distinctions que celles de l'age, depuis douze ans et audessus ; tout ce qui sera audessous, sera enfant, elève: Que chaque centurie soit composée de tous Ceux qui seront nés d'une olympiade à l'autre: Formez ainsi vingt centuries, c'est à savoir de 12 à 17 ans; de 17, à 22; de 22, à 27; de 27, à 32; de 32, à 37; de 37, à 42; de 42, à 47; de 47, à 52; de 52, à 57; de 57, à 62; de 62, à 67; de 67, à 72; de 72, à 77; de 77, à 82; de 82, à 87; de 87, à 92; de 92, à 97; de 97, à 100 ans; et une seule classe des Centenaires : La première centurie, de la naissance à 12 ans, sera composée des Enfans-élèves; la seconde, des 12 à 17, des Adolescens à former aux arts et aux sciences, suivant leurs dispositions; la troisième,

de 17 à 22, des Jeunesgens à marier, et auxquels il faut donner un état ; la quatrième, de 22 à 27, des Nouveaux-établis, qui ne jouiront de leurs droits qu'à-la-derobée, comme les Spartiates; la cinquième, de 27 à 32, des Jeuneshommes mis en toute liberté ; la sixième, de 32 à 37, des Hommes-faits, commençant à exercer les fonctions publiques ; la septième, de 37 à 42, des Hommes exerçant les emplois plûs relevés ; la huitième, de 42 à 47, des Honorables, qui sera la classe des Chefs des ouvrages et des travaux ; la neuvième, de 47 à 52, celle des Instituteurs publics ; la dixième, de 52 à 57, celle des premiers Juges de toutes les matières, à-raison de leur experience ; la onzième, de 57 à 62, des Juges honoraires ; la douzième, de 62 à 67, des Gouverneurs de la Chosepublique, comme Receveurs-des-finances, Inspecteurs des tables communes, et-le-reste ; la treizième, de 67 à 72, des Senateurs: La quatorzième, de 72 à 77; la quinzième, de 77 à 82 ; la seizième, de 82 à 87 ; la dixseptième, de 87 à 92 ; la dixhuitième, de 92 à 97 ; et la dixneuvième, de 97 à 100, seront composées des Vieillards libres, c'est-à-dire,

hors de l'obligation de toutes fonctions publiques : Enfin la vingtième et dernière, des Centenaires, qui seront non-seulement libres, mais venerés comme des Favoris des Dieux, et comblés d'honneurs.

O Citoyens d'Ephèse, si vous établissez la règle que je vous propose ; que l'Enfant soit toujours soumis ; qu'il apprenne necessairement, et par sa position ; que l'âge et le merite donnent la liberté, les plaisirs, les emplois, les charges, les honneurs, vous serez heureux et libres : Que l'âge ne suffise pas seul ; que le merite seul ne dispense jamais de l'âge ; que le Citoyen, à-mesure qu'il avance dans la carrière, voye devant lui, liberté, plaisir, honneur, affranchissement total, et vous trouverez alors dans vos cœurs la vertu, le patriotisme, le courage heroïque, pour defendre une Constitution la seule digne de l'Homme raisonnable. Si vous voulez un Code, je vous en proposerai un, que vous examinerez, et auquel vous ferez les changemens convenables à votre goût-*.

* Epimenide donna effectivement ce Code aux Ephesiens, qui l'examinèrent : On s'en est servi, pour composer l'ANDROGRAPHE, ouvrage reformatif, qui a surpris les Etrangers.

Epimenide attendait, que le Peuple lui repondit.

—L'Aurore va paraître.

— Quoi ! me dit la Marquise, Epimenide a-t-il reellement dit ce que vous venez de lire ? —Non-seulement Epimenide, Madame, mais tous les premiers Peuples policés, les Romains surtout, ont eu cette idée.

Je sortis en achevant ces mots.

LA CHIFFONNIÈRE.

Je m'en revenais en rêvant, suivant mon usage.

Dans la rue Pavée, presque vis-à-vis l'hôtel de Lamoignon, j'aperçus à terre quelque chose de noir, qui se mouvait. Cela ressemblait à un gros Chien. Je redoute cet animal, depuis que j'en ai été mordu dans mon enfance. Je tressaillis. Un cri plaintif et profond, mais moins effrayant pour moi, que l'aboiement d'un Chien, me fit presumer que c'était une creature humaine: Je m'approchai; les cheveux heriſſés de terreur : C'était, une vieille Chiffonnière, ivre d'eau-de-vie, couchée par terre, la tête appuyée sur un sac, où étaient enfermés quelques Chiens et quelques Chats, qu'elle avait assommés, pour en avoir la chair et la peau. Je l'éveillai. —Allons, la Mère, levez-vous ! votre sommeil doit vous

avoir rafraîchie : Où demeurez-vous-? Elle s'éveilla un-peu.... —Pas moins de douze sous le gros Matou ! Je le guette depuis trois soirs : Il apartient à une Devote; il eſt gras à lard; la peau eſt belle-.. Et elle le tira du ſac ; il remuait encore ! —Levez-vous ! —Les deux petits Chiens ? Ils n'ont que ſix mois : c'eſt tendre comme rosée! On m'en a fait manger dimanche, à la Maiſonblanche pour du Lapin-de-garenne : Le Pâtiſſier du fauxbourg en fait ſon hâchis..... Le Chaircuitier de la Barrière en bonifie ſes cervelats-. Elle les étala. —Ma Bonne! je ne ſuis ni Guinguettier, ni Patiſſier, ni Marchand-de-cochon. —Qu'es-tu donc, pour me tirer les vers du néz? Paſſe ton chemin-! Et elle voulut m'alonger un coup de crochet. —Je fus obligé de me retirer.

XX NUIT.

Le Malade-d'amour.

Le lendemain, à neuf-heures-et-demie, je quittai ma chambre et mon travail. Je ſavais que la Marquiſe devait s'informer de la Marchande-de-tabac et de ſes Filles. J'alais dans le quartier, pour tâcher d'avoir de nouveaux renſeignemens, quand au coin de la rue Traver-

fière, une singularité me frappa: Un Homme, habillé précisement comme moi, et de mon âge, était occupé à regarder deux jolies Personnes, dans le comptoir d'une boutique de soierie. Je me mis à l'observer, et je vis que l'Aînée était une charmante creature. Au bout d'un moment, l'Homme jeta une lettre devant les deux Sœurs. L'Aînée la prit, ne l'ouvrit pas, mais la porta dans l'arrière-salle, à ses Parens. L'Homme cependant, passait, repassait, s'efforçant de voir ce qu'on fesait de sa lettre: Il était haletant, et paraissait agité. On le guettait. A-l'instant où il s'approcha d'une fenêtre basse, deux forts Garsons-marchands le saisirent au collet, et le conduisirent dans l'arrière-boutique. Toute la Populace s'amassa autour de la maison, en disant: —C'est un Voleur! c'est un Voleur-! Je m'approchai, comme les autres, et j'entrevis l'Homme assis, au-milieu de toute la Famille-assemblée: On le menaçait du Commissaire, s'il ne disait pas le motif de ses lettres. Il était fort-malmené, lorsque le Maître-de-la maison arriva. Il fit retirer tout le monde, jusqu'à son Epouse et à ses Filles, et il interrogea l'Ecrivain, qui sortit quelques instans après,

par une porte-de-derrière. Il était onze heures : Je le joignis : —Jeunehomme (lui dis-je), voila une singulière avanture ! Si je puis te servir en quelque-chose, dis-le moi-? Mon ton ét ma familiarité ne parurent point surprendre le Jeunehomme : Il me repondit :

—Vous voyez en-moi un malade-d'amour, ét non un fou : En apercevant pour la première-fois Mademoiselle Rose, il y a six mois, je fus saisi, frappé d'admiration : Je suis revenu tous les soirs m'enivrer du plaisir de la regarder, ét l'érotomanie est devenue si violente, que pour les plûs forts interêts, pour la vie même, je n'aurais pas manqué un soir : J'étais desolé, quand elle ne paraissait pas, ét je m'en retournais fondant en larmes. Enfin, la vue ne suffisant plus, j'ai écrit les lettres les plûs tendres *. J'en étais aujourdhui a la douzième. Je m'enivrais de volupté : Car dimanche dernier ayant aperçu Rose sortir avec Eugenie, sa jeune Sœur ét leur Mère, je les ai suivies : Rose est faite autour ; elle a tous les charmes,

* Elles sont dans le IV.me Vol. des CONTEMPORAINES, à la Nouvelle intitulée, L'ANCIENNE INCLINATION.

tous les attraits, tous les appas, sûrtout celui... d'un regard enchanteur, et d'un pied mignon... Elle me remarqua. Je compris qu'elle m'avait entrevu, quand je mettais mes lettres devant elle. Aujourdhui, j'ai pris plus de precautions qu'à l'ordinaire : car je craignais d'en être vu : Je mourrai de douleur, si ma figure, mon exterieur, mon ton, mes manières lui déplaisent : mon sort est decidé d'aujourdhui... Tandis que je regardais avidement la belle Rose, deux Garsons m'ont saisi : Je suis fort : Je les aurais facilement renversés ; mais toutes mes facultés étaient alors dans mes ieux : J'ai pleuré : Je me suis laissé conduire. En voyant Rose de près, je n'ai pas eu la force de me soutenir ; il a fallu m'asseoir. Elle baissait ses beaux ieux ; et disait tout-bas : —Ne lui faites pas de mal ! Cela m'a un peu fortifié : Eugenie me touchait les cheveux par-derrière : je les ai fort-beaux : la Mère gardait le silence : Les trois Garsons me menaçaient du Commissaire. On m'a fait écrire : J'ai tracé une ligne ou deux. —Qui vous emploie ? —Moi-même : l'amour m'a subjugué... A ce mot, les trois Sots ont éclaté de rire : mais Rose, Eugenie, et leur Mère ne riaient

pas. —Nous alons vous mener chés le Commissaire: Il n'est pas permis d'écrire ainsi. —Je ne connais pas la loi qui le defend. Ils ont paru irrités de cette reponse: Mais en ce moment, le Maître est entré. Il a renvoyé tout le monde. Eugenie est sortie la derniere: Cette aimable Enfant m'est devenue chère!.... Elle ne souriait. —La loi qui le defend (m'a-dit le Père-de-famille, en relevant mon dernier mot), est celle de la raison, de la decence, des bonnes-mœurs. .... Qui êtes-vous? —Un Provincial. —Que faites-vous à Paris? —J'y vis d'un travail honnête. —Pour quelle raison écrivez-vous à ma Fille-aînée? —Je n'ai pu m'en empêcher. —Comment cela? —Devoré d'une passion malheureuse et sans esperance, car je suis pauvre, tous mes efforts, pour ne plus revenir dans votre quartier, et pour ne pas adorer la belle Rose, ont été inutiles. —Vous savez son nom? —Je l'ai demandé un jour à une Femme du marché. —Jeune homme, comment, si vous avez des principes, avez-vous cherché à developer, dans le cœur de ma Fille, un sentiment aussi dangereux que celui de l'amour! —Vous me demandez.... —Ce n'est pas une ques-

tion, c'eſt un reproche que je vous fais.... Sortez.... La Foule eſt diſſipée.... Venez par cette porte-de-derrière.... Votre pauvreté n'eſt pas ce qui m'arrêterait.... C'eſt votre peu de pouvoir ſur vos paſſions. —Hâ! je n'ai que celle de l'amour. —Je vous attens dans un an, à pareil jour. Adieu. —Heureux Jeunehomme! (lui dis-je); je te felicite! Ces derniers mots diſent beaucoup pour toi! —Ha! ils mettront le comble à mon deſeſpoir!... —Comment? que me dis tu? —Je ſuis marié!... Helas! J'ai eu la folie de prendre une Femme que je croyais aimer! je l'ai prise par étourderie, par inconſequence, par folie, par mepris de moi-même, contre les avis de tous mes Parens, de tous mes Amis! Et j'ai reconnu trop tard combien ils avaient raison! Trahi, trompé, par une Coquette, une Femme vaine, futile, ſans talens pour l'économie, je vois ma vie perdue pour le bonheur et pour la fortune! Si M. B** a les vues que vous dites, je ne ſaurais ſurvivre à mon malheur. —Jeunehomme, conſulte bien! Tu parles à un Homme plus malheureux que toi. —C'eſt l'impoſſible! —Hâ! ne dis pas, c'eſt l'impoſſible! Un-jour, et bien-

tôt peut-être, je pourrai te raconter des choses qui t'étonneront. Adieu. Trouve-toi, quand tu le voudras, à deux heures après-minuit sur l'Ile Saint-louis; tu m'y verras: C'eſt le rendez-vous que je te donne-. Je le quittai, en achevant ces mots, ét j'arrivai chés la Marquise.

Je ne lus rien d'Epimenide: Mad. De-M**** ſe contenta des deux traits de la Chiffonnière ét du Malade-d'amour.

En m'en retournant, je pris par le Boulevard Saintantoine.

LES QUATRE MARIAGES.

En paſſant devant l'église Saintpaul, je crus apercevoir de la lumière, ét entendre qu'il y avait du monde. J'entrai ſans bruit, ét je vis, avec quelque ſurprise, un Ayeul, une Grand'mère, deux Pères ét deux Mères, ſix Enfans, deux autres Jeunesgens garſon ét fille, ét quatre Temoins, avec les Gens-d'église. Je m'approchai ſans être vu: On celebrait à-la-fois quatre mariages! celui du Grand-père ét de la Grand'mère; celui d'un Père ét de l'Une des Mères, qui l'étaient des ſix Enfans, ét ceux de deux des Petitsenfans avec les deux jeunes Etrangers. Ma curioſité ſurpaſſait mon étonnement! Je penſai que l'Ayeul ét l'Ayeule renouvelaient; mais le Père ét la Mère n'avaient

pas cinquante ans, loin d'être époux depuis un demi-siècle! La Famille était charmante, et le Jeunehomme, ainsi que la Jeuneperſonne, fils et fille du Père et de la Mère qui ne ſe mariaient pas, ne leur cedaient en rien; cependant j'aurais mieux-aimé le genre de beauté des ſix autres. Après la quadruple celebration, on ſigna les actes: on m'aperçut, et l'on me fit ſigner. J'entendais, pendant ce temps-là, les quatre Temoins dire entr'eux: —Le Grandpère et la Grand'mère paſſaient pour être mariés, ſans l'être; le Père et la Mère de-même; c'était un principe dans cette Famille, tant qu'elle a été mediocrement riche: mais aujourdhui qu'elle veut s'allier à une autre auſſi riche, il a fallu qu'on les mariât.... J'écoutais avec attention: Lorſque nous eumes ſigné, on s'avisa de nous regarder, et l'on fut ſurpris de voir cinq Temoins au lieu de quatre. On ne ſavait lequel était l'Intrus: On le demanda. Les quatre Temoins ſe rangèrent en grouppe. On me fit alors la queſtion, Comment j'étais entré? Je le dis tout-bonnement; ajoutant que j'étais le SPECTATEUR-NOCTURNE, hiſtoriographe des évènemens tenebreux des rues de Paris. Ce titre fit rire. On me recommanda la diſcre-

tion. —Je ne sais rien (repondis-je); que voulez-vous que je dise? On congedia les quatre Temoins, et l'on m'emmena. Je dis en chemin, que je n'avais pas encore dormi: On me donna une adresse, pour aler dans la journée retrouver les deux Familles.

Je sortis à midi, contre mon usage, et je me rendis à la maison indiquée. J'y trouvai tout le monde: En attendant le dîner, les quatorze Personnes que j'avais vues à l'église me prirent en particulier, s'assirent en cercle autour de moi, et l'Ayeul nouveau marié me dit: —Vous êtes le SPECTATEUR-NOCTURNE! J'ai entendu parler de vous à la Marquise de-M****, et j'avais le plus grand desir de vous connaître: Le hasard m'a servi. Je vais vous confier le mot de l'enigme; car nos mariages de ce matin en doivent être une pour vous. Cette Vieille que vous voyez est ma bonne compagne: Elle fut belle autrefois; et voici son portrait à l'âge de seize ans. (Il le decouvrit): Elle ressemblait, comme vous voyez, à la Plus-jeune de mes Petites-filles. J'avais dix ans plus qu'elle: Je lui proposai d'être ma Camarade, mais sans mariage; l'assurant que j'étais si veritablement homme-d'honneur, que je n'avais besoin d'aucun lien. L'aimable

Fille m'aimait; elle me crut, et se donna. Nous quittames la Ville de Province notre patrie, et nous vinmes à Paris, où elle porta mon nom. On la nommait mon épouse, et je ne dementais point. Que vous dirai-je? Dans le cours d'une longue vie; au-milieu du tourbillon des affaires et des plaisirs, j'ai vu mille fois de charmantes Personnes, auſquelles je n'aurais pas resiſté, je l'ai ſenti, ſi j'avais été marié; mais Aucune d'elles ne me fit impreſſion: Une ſeule penſée me retenait fidèle à ma chère Agathe; :: Elle a pour garant mon honneur!... J'eus un Fils que vous voyez; c'eſt le Père de ſix aimables Enfans. Le titre de père eſt beau! il devrait ſeul équivaloir à deux, c'eſt-à-dire, que tout père, devrait être époux de droit; c'eſt le vœu de la Nature; ç'a toujours été celui de l'Egliſe: mais l'interêt a fait établir la barbare et denaturée loi, qu'époux et père ſeroient deux titres differens.... Mon Fils grandit: A l'âge de la puberté, dès que je m'aperçus qu'il avait beſoin d'une Femme, je lui en cherchai une charmante; vous la voyez, elle l'eſt encore; je lui dis ce que j'avais fait. Il parut tranſporté: —Mon Père! (s'écria-t-il), vous m'en êtes plus chèr! votre admirable conduite avec ma Mère

me prouve votre honneur et votre attachement; je vous imiterai, et mes Enfans m'imiteront. Aglaé-Morris (c'est sa Femme), est la plus belle des Filles; mais elle ne le serait pas, que mon honneur m'attacherait à-elle, comme le vôtre vous attacha toujours à ma Mère: Un bon et digne Père a toujours de bons Enfans.

Tel fut le discours de mon Fils. Il a vécu vingt ans avec Aglaé, il en a eu ces beaux Enfans: nous sommes devenus riches: mon Petitfils que vous voyez, n'a pu voir la belle Angelique, sans en être épris; elle avait un Frère; l'idée d'une double union s'est presentée: Mais .... des Gens riches et distingués, comme Monsieur et Madame (montrant le Beaupere et la Bellemère des deux Nouveaux-mariés), n'auraient pas goûté nos propositions: La tendresse paternelle et l'amour l'ont emporté sur nos projets; Monsieur et Madame m'ont repondu de tout. Je souhaite que nous ne nous repentions pas d'avoir donné un autre lien que celui de l'honneur à ces chers Enfans! Je leur ai fait le sacrifice entier: car je me suis marié moi-même, et en vertu de mon autorité paternelle, j'ai fait marier mon Fils.... Voila toute notre histoire. Faites-en part à la Mar-

quise, après-neanmoins que vous aurez passé la journée avec nous.

J'étais absorbé par ce recit: Je ne repondis rien au Vieillard; mais je sortis immediatement après le dîner: je sentais le besoin de reflechir. Il me vint dans l'esprit de retoucher une JUVENALE, dont je parlerai bientôt: Ce que je fis, après avoir redigé le trait du Quadruple-mariage.

XXI NUIT.

ACCIDENT A UN SOURD.

En sortant, le soir, vers les dix heures, je pris le quai Saint-bernard, et j'eus le bonheur de faire une action utile: A la descente rapide du Pont-Marie, un Homme sourd fut renversé par un Fiacre. Les Cochers de ces sortes de voitures sont presque tous des scelerats: Celui-ci, sans égard pour le Malheureux, qui s'était trouvé surpris, fouettait ses haridelles, se croyant sûr de n'être vu de Personne. —Arrête-! m'écriai-je, en me jetant à la tête des Chevaux. Il était temps! la petite roue appuyait deja sur les côtes de l'Homme, qui fit un cri. La mauvaise-volonté du Cocher était si visible, qu'il en fut effrayé; il sauta du siége, et s'enfuit sans information. Il ne faut jamais presumer

le mal; mais je connais assés les Fiacres, pour avoir souvent entendu leurs conversations; on peut mettre dix contr'un, que ce Barbare se donnait sciemment le plaisir d'écraser un Homme.

Voyant la voiture abandonnée, j'aidai l'Homme-sourd a y monter: j'ignorais s'il était blessé, ou non; je tirai de lui sa demeure, je montai sur le siége, et je menai. Je remis le Sourd chés lui; c'était le chef d'une Famille nombreuse; je dis que je le croyais blessé dangereusement, et je remenai le carrosse à la Place-Maubert; ensuite j'avertis au Corps-de-garde de tout ce que je venais de faire. On demanda ma demeure, et j'y conduisis.

Je ne pus aller que fort-tard chés la Marquise, à laquelle je lus les Quatre-mariages, après avoir raconté le trait du Pere-de-famille, au-sujet duquel je ne pus calmer ses inquiétudes. J'y joignis la JUVENALE violente *, dont je parlais tout-à-l'heure; en disant, que je l'avais composée dans un mouvement d'indignation, contre ces Legislateurs despotes et souvent cruels, qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont publié des loix coercitives bien sévères.

* Cette JUVENALE se trouve dans LE PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS, VIII.me Partie.

Le matin, à mon reveil, j'entendis frapper à ma porte: C'était une Épouse, une Fille de vingtdeux ans, un Garſon de treize à quatorze, qui venaient me remercier de la part d'un Mari ét d'un Père. L'Homme à quî j'avais ſauvé la vie, frippier à la Montagne, avait dix Enfans, dont ſix filles, toutes jolies: La Mère ſ'exprima de la manière la plûs vive ét la plûs reconnaiſſante, en m'apprenant que j'avais arrêté les Chevaux à-temps, ét que ſon Mari n'avait aucun mal: La Jeunefille parutplûs ſenſible encore; elle exprimait ſes ſentimens avec une naïveté virginale. Je fus ému; je ſentis couler mes larmes; la Mère ét les deux Enfans pleurèrent avec moi, ét je promis à leurs inſtances reïterées, d'aler ſouper le ſoir avec eux, à-condition qu'on me laiſſerait ſortir à onze heures.

XXII NUIT.

La reconnaissance.

Il n'était pas encore neuf heures, que l'Homme-ſourd était à ma porte avec ſon Fils-aîné. Je ſortis ſur-le-champ avec eux; ét comme la rue-des-Carmes fait partie de la Montagne, nous arrivames en un inſtant. Je trouvai la jolie Famille parée comme pour une fête: les ſix

Filles, dont la plûs-jeune avait douze ans, ét Adelaïde l'aînée vingtdeux, étaient en blanc. On nous attendait pour ſe mettre à table. J'étais enchanté de me voir l'objet des attentions de toutes ces Jeunes-perſonnes, dont les regards fixés ſur moi de la manière la plûs obligeante, prevenaient mes moindres deſirs. Je fis un agreable repas, ét ſans que je m'en aperçuſſe, le temps s'écoulait: minuit ſonna heureuſement à une pendule. Je me levai ſur-le-champ, ét après avoir été embraſſé par tout le monde, j'entendis ces paroles flateuſes de la bouche de la Mère: —Alez, Monſieur, rendre ſervice à quelqu'Infortuné: vous emportez notre eſtime ét notre veneration, après avoir excité notre reconnaiſſance—. L'Aînée des Filles me baisa la main à la porte. J'étais confus, mais je ne fus jamais ſi content.

J'alai chés la Marquiſe, en rêvant à un morceau, intitulé, LE BONHEUR *, que mon ſouper me rappelait: Je l'avais dans mon portefeuille, ét je démandai la permiſſion de le lire? Mad. De-M**** y conſentit, à-condition que nous reprendrions enſuite notre Epiménide. Ce que

* Il eſt imprimé vers la fin du Tome IV du PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS.

nous fimes, après que la Marquise m'eut assuré, que ma Juvenale était une excellente moralité.

A ÉPHÈSE, C'EST COMME ICI.

Epimenide attendait que les Ephesiens repondissent au projet-de-reforme qu'il venait de leur proposer, comme propre à maintenir, à jamais, leur liberté civile et leur bonheur. Il baissa la tête dans la tribune, pour ne point les gener, et paraître ne pas voir leur incertitude. Il resta dans cette position fort longtemps. Enfin il leva la tête, la place était presque vide; il n'y était resté que quatre Centenaires, vingt Nonagenaires, cent Octogenaires, et quelques Pauvres-citoyens: Tout le reste s'était écoulé doucement. Alors le Prêtre de Jupiter enflant le volume de sa voix, tellement qu'avec la force que lui donna le Dieu, il fut entendu de toute la Ville, il prononça cet oracle: —Citoyens d'Ephèse! Parce-que la justice et l'egalité vous deplaisent; Parce-que vous voulez être riches, dominateurs, tyrans de vos Frères, grecs et citoyens comme vous: Parce-que vous avez fermé l'oreille au conseil que les Dieux vous ont envoyé: Je vous declare, au nom de Jupiter, c'est-à-dire, de la Raison-éternelle, que dans peu d'années vous serez tous es-

claves des Perſes, vainqueurs des Lydiens, et comme ces Derniers, aſſujetis, avilis; vous ne ſerez plus comptés parmi les Nations; mais vous ſerez partie d'une Satrapie, et vous fléchirez devant un Gouverneur deſpote. Adieu: Je vous quitte: je vais m'embarquer en ce moment meme pour l'Egypte.

En achevant ces mots, Epimenide deſcendit de la tribune, ala prendre quelques rafraîchiſſemens chès Hermodore l'ancien; puis ſe rendit au port. Il s'embarqua le jour meme; et fit voile pour Peluse, à l'entrée du Delta, d'où il ſe rendit à Memphis en remontant le Nil.

Ici la Femme-de-chambre s'éveilla en ſurſaut, et dit ſon mot ordinaire. On ne violait jamais la règle d'obeïr à cet avertiſſement; la Marquise l'avait voulu, afin que ſa Chambrière eût dumoins cet avantage, et quelqu'importance dans nos veillées, que nous aurions pu trop prolonger. Je m'en retournai directement. LE BON CŒUR N'EST JAMAIS QUITTÉ.

En arrivant à la porte de ma demeure, je ne trouvai pas la cléf de ma chambre: Je penſai, que je pouvais l'avoir laiſſée en ſortant: En-effet, je la trouvai à la ſerrure. Mais, quelle fut ma ſurprise, en entrant, de voir une veilleuse alumée! un beau lit! des meubles de la plus grande

propreté, aulieu des miens !... Je ne pouvais revenir de mon étounement! Je me couchai néanmoins.

Le matin, à mon reveil, j'examinai tout, ét je vis que c'était un present des Bonnes-gens avec lesquels j'avais soupé. Je me rendis chés eux à ma première sortie, ét je leur declarai, que je ne garderais les meubles, qu'autant qu'ils en accepteraient le paiement par semaine. Ils disputèrent longtemps! mais enfin me voyant ferme, la Mère consentit à recevoir, aux termes que je proposais: car j'avais fait estimer les meubles, ét je ne possedais pas une pareille somme. —J'aurais bien une autre proposition à vous faire, ajouta l'excellente Femme: vous avez beaucoup loué ma Fille-aînée: si c'était le... sentiment... qui vous eût... fait parler... Je l'ai consultée... Elle serait heureuse? —Genereuse Femme! m'écriai-je, vous me penetrez à-mon-tour, de reconnaissance! C'est l'impossible! Mais pourquoi ne puis-je pretendre au bonheur que vous m'offrez-! Je baisai la main de la belle Adelaïde, ét je lui dis: —Vous êtes un tresor de merite ét de beauté; vous serez adorée de l'Homme qui doit être votre mari, s'il a des mœurs: Rejetez les Impies ét les Devots; les Paresseux ét les Ardens; les

les Malpropres et les Petitsmaîtres; les Genies et les Imbeciles; les Ignorans-brutes et les Savans: le bon Mari est au-milieu-. Je me retirai la larme à l'œil; car la belle Adelaïde était de ces Filles qu'on ne peut voir, sans s'y attacher.

Je fus troublé le reste de la journée.

Le soir, j'alai par le quartier Saint-honoré, pour me distraire.

XXIII NUIT.

La Belle-Orfèvre.

Je marchais tristement, occupé du bonheur que je ne pouvais accepter; lorsque sur le quai-des-Orfèvres, je vis sortir precipitamment, d'une alée, une belle Femme, qui me regarda un moment, et me saisit le bras, en me disant: —Vous êtes homme et français; tout Homme doit secours aux Femmes: sauvez-moi! Surpris de ce langage et de son action, je l'envelopai dans mes bras: —Ne craignez rien, Madame! j'emploierai à vous defendre toute ma force; et si elle ne suffit pas, j'invoquerai celle des loix-. Et je marchai vivement, en la tenant couverte de mon manteau. —Qui êtes-vous, et que puis-je?

—Je suis femme d'un Orfèvre: Je vous dirai le reste, lorsque nous serons

arrivés. Mais, au nom de l'humanité! defendez-moi! Si un Homme nous aborde, ét que par de belles raisons ét de magnifiques promeſſes, il veuille vous engager à me laiſſer retourner avec lui, ne vous rendez pas! Il y va de ma vie-! Nous avancions. J'entendis courir après nous. Mais la manière dont nous marchions, envelopés dans mon manteau, nous fit prendre pour deux Hommes. —Les voila-! me dit tout-bas la Belle-orfèvre: Retournons, ét prenons par le quai-de-l'Horloge-! Nous revinmes ſur nos pas: mais en deſcendant les marches du trotoir, le manteau ſ'entr'ouvrit, ét nous fumes aperçus par un des Frères du Mari, que nous rencontrames face-à-face. Il vint ſur nous: Je ne voyais aucun moyen d'échapper: Ma Compagne m'étreignait de ſes bras, ét m'ôtait la liberté de mes mouvemens: l'Homme l'avait ſaisie: je me degageai vivement, ét je precipitai l'Homme du trotoir dans la route charretière. J'obſervai qu'il ne ſ'écriait pas, quoique nous fuſſions tout-près du Corps-de-garde du Pont-Henri: J'en tirai une conſequence favorable à la Belle-orfèvre; ce fut que ſes Ennemis redoutaient le Pouvoir-public. Raſſuré par-là, je fis doubler le

pas à la Jeunedame. Son Beaufrère nous ſuivait: Au coin du Pont-au-change, ſous le meridien, je dis à ma Compagne: —Entrez dans la première boutique du quai-de-Gêvres; dites à la Marchande, de vous faire monter chés elle, par une porte qui eſt dans la boiſerie du paſſage: Je vous joindrai là-. Je fis volte-face, en-la-quittant, ét j'arrêtai le Beaufrère, que je fis pirouetter, ſans lui dire un ſeul mot. Il ſ'avisa de crier à l'Aſſaſſin! Je ſuivis tranquilement les pas de la Jeunedame, ét mon but fut rempli; le Frère du Mari perdit ſes traces. Je me precipitai ſous le quai-de-Gêvres, j'ouvris la porte de la boiſerie, ſans être remarqué, à-cauſe de la Foule, ét je trouvai la Jeunedame chés la Marchande.

Lorſque nous fumes ſeuls, je priai la Belle-fugitive de me donner ſa confiance, afin que je puſſe la ſervir plûs efficacement? Elle ne ſe fit pas preſſer: Et voici comment elle raconta ſa malheureuſe hiſtoire:

—Je ſuis, comme je vous l'ai dit, femme de l'Orfèvre de chés quî je ſortais: Nous ſommes mariés depuis trois ans; la recherche de cet Homme eut pour motif une inclination violente, de ſa part, ét longtemps combatue. J'étais fille-de-

modes au Palais, où l'on me connaissait sous le nom de la Belle-Mimi: J'avais plûs d'un Amant, qui m'offraient des avantages considerables; mais je preferai le mariage avec un Marchand connu. Je ne regrette pas d'avoir été honnête; mais j'ai trop appris à mes depens, que ce n'est pas une passion effrenée qui rend le bonheur solide en menage!... Dans les commencemens, M. Dagra m'adorait avec une sorte d'idolâtrie, et je ne saurais exprimer jusqu'où cet Homme porta l'égarement et l'ivresse de la passion! Mais six mois de mariage l'éteignirent. Je me felicitai pendant quelque-temps de n'être plus tourmentée: J'ignorais qu'entre adorer, et haïr, certains Hommes n'admettent point de milieu. Au bout d'un an, je fus regardée de mauvais-œil: Mais tout le monde de la maison ne pensait pas sur mon compte comme M. Dagra; Ses deux Frères, qui demeurent avec nous, ressentaient pour moi une passion violente, et je les detestais; ni leur figure, ni leur façon-de-penser ne me convenaient. Ils ont l'air bas et commun, l'âme vile et sourbe, un esprit faux et un mauvais-cœur. Irrités de mon éloignement pour eux, ils ourdient la trame la plus affreuse pour me perdre: Ils

mirent sur les rangs un Jeunehomme aimable, sans lui communiquer leur noir dessein. Je respectais le lien qui m'unissait à mon Mari: je sentis mon panchant pour le Jeunehomme; mais j'interessai son honneteté à me preserver d'une chute honteuse. Je lui avouai que je l'estimais, et que c'était pour lui en donner l'unique marque dont je fusse maitresse, que je lui ouvrais mon cœur, afin de l'engager à s'éloigner de moi. Il me le promit: mais comme il s'était fortement attaché, il m'a revue quelquefois. Enfin aujourdhui,.. nous nous attendrissions ensemble, et... j'ai regretté de ne pouvoir être à lui. Tous nos entretiens étaient écoutés par les deux Frères de mon Mari. L'Un d'eux a paru. Il m'a dit, après le depart du Jeunehomme, qu'il decouvrirait tout à M. Dagra, si je n'achetais pas son silence. J'ai eu horreur de sa proposition. Il s'est retiré. L'autre Frère, un instant après, est venu faire la même tentative, avec aussi peu de succès. Alors ils se sont reünis, et m'ont dit avec une fureur concentrée, Que c'était pour m'éprouver; et qu'ils ne voulaient pas que leur Frère fut plûs longtemps trompé par une Épouse indigne de lui. Je n'ai pas été fort effrayée; je me

ſentais innocente. Mais par-hasard m'étant approchée de la porte d'une pièce qui donne ſur la place Dauphine, j'ai entendu mon Mari, que ſes Frères venaient de prevenir, leur communiquer le barbare deſſein de me couper les cheveux, de me faire enſuite un autre outrage... que je n'ose vous dire,... de me taillader le visage, ét de me conduire, ce ſoir-même dans une maison-de-force!... Apparemment ils ont un ordre. Effrayée de ce que j'entendais, ét de la fureur où je voyais mon Mari, je ſuis ſortie, pour éviter le ſort qu'on me preparait, dans le deſſein de me refugier chés une Amie que j'ai dans le Marais. J'ai entendu ouvrir les portes, ét j'ai reclamé votre ſecours: A-present, ayez la bonté d'aler avertir mon Amie, de venir cette nuit me chercher en voiture.

J'y conſentis. Lorſque je fus deſcendu, j'aperçus les trois Frères, ét Celui que j'avais repouſſé, me montra. Le Mari vint à moi, ét me demanda ſa Femme. Je le laiſſai parler: enſuite je repondis: —Votre Femme ſait le traitement cruel que vous lui prepariez; elle va ſe plaindre, ét je vous conſeille de vous mettre en-ſureté, ainſi que vos Frères. Je n'ai plus rien à vous dire. Et

je m'éloignai. On me ſuivait. J'entrai chés la Marquise, à laquelle j'exposai la ſituation de l'infortunée Dagra. Cette genereuse Dame envoya ſur-le-champ ſa voiture, pour prendre la Belle-orfèvre, ét la conduire dans une Communauté voiſine de ſon hôtel : Sa Femme-de-chambre, que j'accompagnai, executa ſes ordres, ét je me retirai de-bonne-heure, ſans rien lire.

En m'en revenant, je paſſai devant la maison de l'Orfèvre Dagra: une chaise-de-poſte était à la porte; il alait fuir: ét je vis les trois Fréres monter en voiture. —Fuyez-! m'écriai-je au moment du depart. Et leur courſe redoubla de viteſſe.

En m'éveillant, le matin, je ſongeais à la belle Dagra; j'avais une bonne nouvelle à lui apprendre. Je fus diſtrait par la visite de la Mère de ma touchante Adelaïde. Elle venait me proposer de me mettre en penſion chés eux. Je la remerciai avec effusion, ét je lui fis comprendre que mon genre-de-vie m'obligeait à la retraite ét à la concentration. Deux de ſes Filles étaient à la porte, avec leur Père : Elle les fit entrer, pour me preſſer plûs vivement. Je fus touché; mais je ne cedai pas. Et de ce moment, je me promis d'éviter le

danger d'un ſentiment trop tendre, et qui ne me convenait pas. (Helas! comment ſe fait-il que dans ma jeuneſſe, je fuſſe plus vertueux que dans l'age-mur!) Adelaïde etait raviſſante! et toutes ſes Sœurs avaient ce charme de la taille et de belle proportion, qui ſeduit d'autant plus, qu'on a le goût meilleur. Je fus invité à dîner, et je n'acceptai pas. Je m'arrangeai dans l'après-midi, pour faire payer les meubles par un Libraire, nommé Edme-Rapenot, et je ne revis plus des Gens que j'aurais trop aimés.

XXIV NUIT.

La Renommée.

Le ſoir, après mon travail; je paſſai dans le quartier de Mad. Digra. Son avanture était ſue de tout le monde; mais avec des circonſtances giganteſques. » :: On l'avait ſurprise la veille, à onze-heures-du-ſoir, avec un Officier, haut de ſix pieds et quelques pouces. Le Mari, et ſes deux Frères étaient entrés enſemble: mais le Galant était ſi fort, qu'il les avait terraſſés, leur avait marché ſur le corps, et qu'offrant enſuite ſon bras à la Dame, il lui avait dit: -Alons, ma Belle, viens ſous la protection de ma lame, et ne crains rien-. Ils étaient

sortis fièrement, et la Belle Dagra était actuellement avec lui dans son hôtel-garni sur le quai-de-la-Ferraille ». —O Renommée mensongère! m'écriai-je; c'est ainsi que tu denatures les faits!... Et comme il n'y avait en ce moment que des Gens paisibles autour de moi, j'ajoutai: —Je suis l'Homme qui ai secouru Mad. Dagra: Voyez si j'ai six pieds! Jamais je ne suis entré chés elle: Elle m'a pris le bras dans la rue, sans me connaître, en me priant de lui sauver la vie: Je l'ai conduite chés ma Sœur; ensuite chés une Dame respectable, qui l'a sur-le-champ placée dans une Communauté. Je m'éloignai en achevant ces mots, prononcés devant plus de dix Personnes. Hé-bien la Renommée ne les releva pas! Ils tombèrent, parceque c'était la verité.

Je me hâtai de me rendre chés la Marquise plutôt que de coutume, pour l'instruire, et les rues, encore frequentées, ne me montrèrent que des choses communes: Dans le quartier Saint-merri, je vis douze Malheureuses qu'on menait à Saintmartin. Je fus frappé! cette idée ne fut pas sterile, et elle a produit des fruits, dont je rendrai compte bientôt.

Je fus introduit chés la Marquise, que j'inſtruisis du bavardage de la Renommée. Elle en rit; il eſt des occasions où l'on peut la braver. Elle me dit enſuite, que je devais être avancé ſur mon EPIMENIDE., ét que nous aurions une longue lecture. En effet je la commençai à onze-heures.

EPIMENIDE en ÉGYPTE.

Epimenide aſpirait, depuis longtemps à revoir les Sages des bords du Nil: Quoique ſoumis à l'empire deſpotique des Sesoſtris, ces Sages penſaient librement: mais ils envelopaient leur doctrine ſous des emblèmes, moins pour la cacher au Peuple, que pour ſe dérober aux rigueurs de la perſecution. Des Prêtres ignorans avaient uſurpé le credit à la cour, ét ils rendaient ſuſpects les Sages ét les vrais Savans de leur ordre; ils les éloignaient des emplois, ét s'ils n'avaient pas craint l'indignation des Peuples, ils les auraient fait condamner aux travaux-publics. Tel était l'état de la philosophie en Egypte, lorſqu'Epimenide y arriva pour la ſeconde-fois. Ce n'était pas ici un pays où l'on pût haranguer le Peuple, comme dans les Villes grecques; il falait ſe taire, ſe cacher à-demi, ét ne paraître qu'en Mar-

chand attiré par le desir du gain. Epimenide fremit : Cependant comme il était arrivé, il chercha secrettement les Sages, qu'il ala voir la nuit : il eut le bonheur de retrouver Psammès, qui était fort-jeune, lors de son premier voyage, mais qu'il avait vu disciple du sage Necao, ét deja très-savant. Le Vieillard reconnut facilement Epimenide, qui était peu changé; mais il ne concevait pas que ce fût le Jeune-Grec qu'il avait vu autrefois. Il ne pouvait ajouter-foi au recit du sommeil de soixantequinze ans, dans une caverne du Mont-Ida, en Crète, même après les preuves de toute espèce: Etonné par les reponses à ses questions, il refusait encore de donner un entier acquiescement, ét il secouait la tête, toutes-les-fois qu'Epimenide insistait. Après neanmoins qu'ils eurent renouvelé connaissance, Psammès dit à Epimenide : —Je consens à vous reveler toute la philosophie des anciens Sages-Egyptiens, qui est prête à se perdre : vous la transporterez sur un sol plus heureux, ét vous éclairerez le monde, que la superstition couvre de tenèbres. Mais alons à Thèbes: nous y serons plus libres qu'ici: Les Prêtres d'Am ét de Phallos y ont conservé plus de la vraie doctrine, que

ceux d'Isis ét d'Osiris, qui ont interét à accréditer le menſonge. Venez; vous y apprendrez l'eſprit de nos usages, la veritable physique, ét la morale utile aux Hommes. Ils partirent un ſoir ſans bruit, l'un après l'autre, ét ils ſe rejoignirent à deux journées de Memphis.

Dès qu'ils furent reünis, le Pretre de Phallos (car Pſammès était un des Prêtres de la Subſtance generatrice, designée par ce nom) le Pretre de Phallos dit à Epimenide:

—Vous n'êtes que des enfans, en religion, comme en loix, vous autres Grecs. Vous avez je ne ſais quelle idée confuſe d'Am, qui n'eſt pas la veritable: J'eſpère vous donner des lumières plûs ſûres. Quant à la religion des Egyptiens, aujourdhui ſi-fort degenerée, qu'elle fait rire nos Voiſins, c'était, j'oſe le dire, dans ſon origine, la plûs vraie, ét en même-temps la plûs frappante que les Hommes puſſent imaginer, pour leur être utile, en honorant l'Etre-Suprême. *Dot*, que vous prononcez *Thot*, vous autres Grecs, ét que vous traduiſez par *Theos*, ou par *Zeus*, Dot eſt le premier principe, la ſource de toute vie, dieu en-un-mot: C'eſt lui que nous adorons: mais ce culte pur n'eſt bon ſeul, que pour

les Sages; nous y avons joint pour les Hommes grossiers, d'autres Objets de veneration ; non pas comme la Divinité, qui est une, mais pour consacrer des objets utiles par la religion, nouveau lien social, souvent plûs fort que le premier, qui est la raison et la loi ; car la loi n'est que la raison mise en precepte ; la religion est la sensibilité mise en loix ceremonielles. Tous les objets utiles tiennent chés nous à la religion : Quoique je ne sois rien moins que superstitieux, je dis que ce fut-là le chefd'œuvre de nos Ancetres, de montrer à l'Homme Dieu partout, et particulièrement dans les choses qui lui font quelque bien. Les Grecs ne sentant pas cette belle religion physique, l'ont changée, et pour l'embellir, ils ont substitué de riantes images, de fines allegories, à notre verité. Par exemple, Jupiter chés vous, est l'air: naturellement il est armé de la foudre ; la plûie est sa sœur et son épouse ; il lui fait de frequentes infidelités : Tout cela est gai, amusant: mais les anciens Grecs n'ont pas assés reflechi, que leurs Descendans feraient de Jupiter une sorte d'homme-dieu, dont les avantures seraient contraires aux loix morales: Il en est de-même des allegories

que les Gens-d'esprit, ou les Poètes ont fait des autres parties de la Nature, designées par une Divinité, comme Apollon, Mercure, Diane, Neptune, Pluton, Pan, étlereste. Notre religion égyptienne, est donc audessus de toutes les religions. Nous reconnaissons un seul Principe-universel, dieu-unique, ét nous avons sanctifié toutes les choses utiles, pour les rendre sacrées. Mais vous connaissez notre religion, ét ne la connussiez-vous pas, le peu que je viens de vous dire, suffirait pour vous en donner une idée juste: C'est de notre physique que je vous entretiendrai desormais.

Je m'interrompis: —Madame (dis-je à la Marquise): si j'ai bien saisi la physique des anciens Égyptiens, elle va vous étonner. —Je veux la suivre (repondit elle: ne la commençons que demain. Je vais passer le reste du temps que j'ai coutume de vous donner, à écrire pour votre Protegée-. Je fus ravis de cette bonne-volonté que marquait Mad. De-M****, pour la Belle-orfèvre, ét je me retirai vers les une-heure.

La Nuit des Halles.

J'alai voir les Cabarets des Hâlles, dont j'avais beaucoup entendu parler. Je croyais y trouver des scènes frappan-

tes: Je n'y vis que de la debauche : des Gens qui fumaient, ou qui dormaient; des Filles-perdues crapuleuses, avec des Escrocs de billard ou d'academie, qui se battaient ou se disaient des injures: Quelques tristes Libertins, qui étaient venus là croyant s'y divertir, ét qui s'ennuyaient. J'alais me retirer, très-mecontent de ce repaire du sale libertinage, autorisé pour les Pourvoyeurs, qui ne s'en servent pas, lorsque j'aperçus une jeune Blonde très-jolie, qu'amenait une espèce de Monstre-femelle. Elle lui offrit de l'eau-de-vie, ét je m'aperçus qu'elle voulait l'enivrer. Je benis l'Être-suprême de me trouver là. La Jeunefille ne put avaler l'eau-de-vie. Je m'approchai d'elle. Le Monstre-femelle me tint alors les propos les plus infames, en me fesant observer, que c'était un Objet tout-neuf. La Jeunefille s'efforçait d'être effrontée, ét ne pouvait y reüssir. Je proposai de sortir. Ce qui fut accepté. —Menez-nous chés vous, me dit le Monstre. Je marchai, tenant la main de la Jeunefille, ét je pris le chemin de la rue Payenne, persuadé que j'alais faire un grand plaisir à la genereuse Marquise. Je ne me trompai point. Elle finaissait ses Lettres, quand je frappai. La

Femme-de-chambre parut au balcon: Je fis le signal, et l'on m'ouvrit. Je presentai la Blonde à la Marquise, dans mon parloir: Car on se rappelle que je ne la voyais que par une grille, semblable à celles des Religieuses: J'avais laissé le Monstre à la porte. On dressa un lit à la Jeunefille, dans le parloir-même, et je sortis. La Vieille m'attendait. —Fuyez! (lui dis-je); ou la Marquise de-M****, qui demeure dans cet hôtel, va vous faire arreter-! On n'imaginerait jamais avec quelle celerité le Gros-monstre s'échappa.

XXV NUIT.

Enlèvement de Filles.

Je fus plusieurs nuits sans voir la Marquise, parce-qu'elle se portait assés-bien, pour être de quelques soupers. Je continuai mon Epimenide, et je fis des observations, que je lui lirai, quand elle me sera savoir qu'elle est libre. On sait que ces Nuits, dont rien ne paraît interrompre le fil, ne sont pas également suivies dans la realité: Nous en sommes actuellement au mois de janvier 1768.

J'avais vu mener souvent des Infortunées à Saintmartin: La nuit suivante, je me rendis de bonneheure dans le quar-

tier Sainthonoré ! Je fus surpris de n'en rencontrer aucune: J'avançai: J'aperçus alors deux ou trois de ces Hommes vils qu'on nomme Espions, qui avertissaient les Unes, rassuraient les Autres: Toutes, par defiance, fuyaient également avec précipitation, dans les quartiers éloignés. Je n'avais pas le temps de les suivre: mais j'ai su depuis, que presque toutes ces Infortunées avaient une petite chambre au-loin, où elles couchaient. Il n'y avait que les Novices d'exposées, et Celles qui croupissent dans la misère. Tandis que j'observais, je vis une Tourbe: C'étaient dix Jeunes filles, et quatre Vieilles, qu'escortait le Guet-à-pied. Les Jeunes se desesperaient: elles étaient en-deshabiller, et dans le plus grand desordre. Je fus revolté de l'indignité de la conduite du Commissaire, qui ne permettait pas, qui n'ordonnait pas à ces Malheureuses de s'habiller... Je les suivis. Elles furent introduites dans l'étude de Celui qui venait de faire l'enlèvement. Je tachai d'y penetrer, mais envain; je fus repoussé par la Garde, et j'attendis environ deux heures. Après quoi cette Troupe d'Infortunées sortit, dans la desolation. Je fus touché surtout des larmes d'un Enfant de treize à quatorze ans. Je m'aprochai le plus-près

poſſible, ét je lui criai: —Prenez courage, ma Fille! ſi vous voulez changer de conduite, je vous tirerai demain de Saintmartin-. Je ſongeais à la Marquiſe, ét je ne craignais pas de la ſurcharger; il faut peu, aux Infortunés, pour le neceſſaire; enſuite je ſavais que la bienfeſance eſt un excellent remède contre les vapeurs!.. Sur ce que je venais de dire, une Femme-âgée, mise en ſatin, s'écria: —C'eſt pour n'avoir pas donné à Maret ce qu'il voulait, que je ſuis où me voila: mais j'ai des Protections-! —Tantpis! (lui repondis-je), que vous ayiez des Protections particulières! vous ne devriez avoir que celle du Gouvernement, avec des conditions qui diminueraient les inconveniens de votre état-. Cependant les Malheureuses avançaient. A la porte de Saintmartin, Quelqu'un me dit: —Si vous vous intereſſez à cette Jeunefille, à laquelle vous avez parlé, ne la laiſſez pas coucher dans cet endroit maudit: Reclamez-la comme votre Sœur, ét l'emmenez-. Je profitai de l'avis. Je me preſentai, quand elle entra, ét je la demandai, comme ma Sœur, que je venais de reconnaître, ét que je voulais rendre à ſa Famille. Le Concierge me fit donner mon nom ét ma demeure; je

ſignai ſur le regître, ét la petite Aglaé me fut remise. Elle était au comble de la joie ! Je la conduisais chés ma Sœur, quand elle me parla de ſes Parens. C'étaient d'honnetes Marchands-merciers de la rue Galande. Elle avait été ſeduite par un Homme-marié, qui, pour éviter les ſuites de ſon attentat, lui avait proposé de la mettre dans une penſion. Ce fut effectivement dans une penſion à trente ſous par jour, chés la Femme à ſatin qu'il la plaça. Il y vint la voir plusieurs-fois; enſuite on lui proposa de converſer avec un Ami de la maiſon, puis avec Un autre: Elle en était au ſixième: Elle ne connaiſſait neanmoins toute la turpitude de ſon ſort, que par l'enlèvement dont elle venait de faire partie. Nous arrivames chés elle pendant ce recit. Tout était fermé. Je tirai la ſonnette qu'elle me montra: On ouvrit une fenêtre du premier, pour demander ce qu'on voulait? Je repondis: -Ouvrez: j'ai quelque chose d'important à vous communiquer-. Le Marchand deſcendit. Je dis à la Jeuneperſonne: —Cachons votre malheureuse ſituation: ne parlons que de penſion, ét d'une ſeduction ordinaire, pour ne pas mettre vos Parens au-deſeſpoir-. Elle me le promit: Et lorſque le Père eut ouvert, je lui

dit, Que j'avais recueilli sa Fille au moment, qu'elle s'echappait d'une pension, où l'avait mise son Seducteur. Je parlai quelque-temps devant la Jeune-fille, afin qu'elle sût bien ce qu'elle avait à dire. On nous tint longtemps. La Mère parut, et pleura en embrassant sa Fille. Je fus charmé de voir qu'elle l'aimat, et j'en augurai bien.

Il était tard; j'étais près de chés moi; je rentrai.

XXVI. NUIT.

SUITE D'AGLAÉ.

Vers les sept heures du soir, je sortis, parce-que m'étant couché avant deux heures, et m'étant par conséquent levé matin, j'avais beaucoup travaillé. J'entrai chés les Parens de la Jeune-fille. Je trouvai qu'elle avait tout avoué à sa Mère; mais qu'il avait été convenu entr'elles, qu'on ferait diserètes, avec le Père. La Marchande me remercia beaucoup, et la jeune Aglaé nous raconta, comment l'enlèvement s'était fait:

—Il était neuf heures: deux Hommes, qui avaient l'air d'Espions, étaient venus chés la Matrullè (ce mot n'est pas d'Aglaé), pour lui dire, qu'il y avait petite police, et qu'elle ne laissât pas sortir ses Filles. La Matrullè avait repon-

du', -Ne ſerait-ce pas grande police plutôt ! Dites-le-moi ! J'ai ici trois Debutantes, ét ce ſerait dommage qu'elles alaſſent ſi jeunes amaſſer la g··· à l'Hôpital-. Je n'entendis pas cela: Ce fut une des Jeunes-debutantes, dont elle parlait, qui ſortit, ét qui vint nous le dire, à l'autre Jeuneperſonne ét à moi. Elles quittèrent toutes-deux la maiſon ſur-le-champ, ét comme elles étaient plûs inſtruites que moi, ſûrement elles ſe ſont échappées ; car elles n'étaient pas de l'enlèvement. Un inſtant après, j'entendis un cri dans la grande ſalle d'en-bas, ſuivi des plaintes ét des gemiſſemens de toutes les Filles. Attirée par la curioſité, je deſcendis. Ordinairement, on ne me laiſſait pas deſcendre : mais ne trouvant aucun obſtacle, je parvins juſqu'à la ſalle : En me voyant entrer, un Homme-en-robe dit en riant, ét ſe frottant les mains, —Ha-ha ! en-voici encore Une ! Elle eſt jolie vraiment-! J'écoutais, la bouche ent'rouverte. Un Homme-en-bleu me mit la main ſous le menton. Je le repouſſai: —Vraiment elle fait la veſtale-! Il aiouta d'autres vilains mots, ét m'arracha mon fichu. L'Homme-en-robe voulu me faire approcher de lui. Comme il était vieux ét dégoûtant, je m'y refuſai. Un de ſes

Records me donna un coup-de-pied pour me faire avancer. Je me mis à pleurer. Je fus pelotée par trois ou quatre Poliçons, qui accompagnaient l'Homme-en-robe : Cependant la Matrullê parlait beaucoup : Elle disait, qu'elle était autorisée; qu'elle se plaindrait, et qu'elle aurait justice. On lui rit au nez. On écrivait, on écrivait. Quand on eut fini, on nous fit sortir. Elle demanda un carrosse. —Non, dit l'Homme-en-robe; tu marcheras, pour l'exemple-. Je fus encore balotée par les Poliçons. Enfin nous sortimes. Je n'étais pas fâchée d'être tirée de cette maison maudite, où j'avais été retenue comme en prison. Vous nous aperçutes, Monsieur, et vous me parlates. Voila comme tout s'est passé-.

Je m'abstiens des reflexions sur ce recit; mais j'y reviendrai dans les Nuits suivantes, que je donnerai à l'examen de cette partie de l'Administration publique. La Jeune personnê, instruite aujourdhui de ce qu'était la maison où l'avait mise son Seducteur, en a fremi d'horreur! Elle est à-jamais preservée de la galanterie, et du libertinage.

Ce recit, et les instructions que je lui donnai, remplirent la soirée, jusqu'à onze-heures. Je passai, en me prome-

riant, ſous les fenêtres de la Marquise, de-là, j'alai juſqu'à la rue Saintonge. Je chantai ſous la croisée de l'appartement qu'avait occupé Victoire: Puis j'achevai ma route, en m'occupant d'un Projet de reforme, pour diminuer l'horreur de la Proſtitution. Je fis le tour par les boulevards.

Aubout de celui du Temple, j'aperçus devant moi une Jeune perſonne qui marchait avec vivacité. Je la joignis, parce-que je marchais plûs vîte encore. Je la reconnus. C'était Sailli. On la connaîtra quelque-jour. Elle fut enchantée de me voir, prit mon bras, ét me dit, qu'elle ne me quitterait que rendue auprès de ſon feu. Nous causimes. Elle me raconta ce qui lui était arrivé depuis que nous ne nous étions vus. Elle avait été figurante à l'un de nos grands ſpectacles: Elle avait eu quelques avantures, après la ſcène fameuse où j'avais fait un rôle, chés la Dupont, ét elle avait été ſur le point d'être riche: Mais elle n'avait ſauvé de ſes debris, que cent louis de rente. Je l'exhortai à règler ſes desirs, à s'occuper d'une manière honnête, qui lui fournirait, ſinon des reſſources actives, aumoins la facilité d'économiser. Elle me le promit. Je lui parlai de Victoire.

Il se trouva qu'elle l'avait connue ; puis de Batilde l'Alsacienne : cette Dernière était mariée en Allemagne. Nous arrivames. Je refusai de monter, et je revins par la rue Sainthonoré.

Suite de la Table de la I Partie.

XVI Nuit.	*La Femme et le Monstre.*	147
	Suite d'Epimenide a Thèbes.	150
	Epimenide à Milet.	154
	La Fille detrompée.	161
XVII Nuit.	*Suite du trait precedent.*	164
	Système de l'eau.	166
	Pudeur des Jeunes-Milesiennes	172
XVIII Nuit.	*La Marchande-de-tabac.*	176
	Epimenide à Ephèse.	178
	Le secret des Blanchisseuses.	182
XIX Nuit.	*Suite de la Marchande-de-tabac.*	183
	Discours aux Ephesiens.	187
	La Chiffonnière.	198
XX Nuit.	*Le Malade d'amour*	199
	Les quatre Mariages	205
XXI Nuit.	*Accident à un Sourd.*	210
XXII Nuit.	*La reconnaissance.*	212
	A Ephèse, c'est comme ici.	214
	Le Bon-cœur n'est jamais quitte.	215
XXIII Nuit.	*La Belle-Orfevre.*	217
XXIV Nuit.	*La Renommée.*	224
	Epimenide en Egypte.	226
	La Nuit des Halles.	230
XXV Nuit.	*Enlèvement de Filles.*	232
XXVI Nuit.	*Suite d'Aglaé.*	236

Fin de la I Partie du I Volume.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LES

NUITS

DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR NOCTURNE.

Nox & Amor, Vinumq; nihil moderabile suadent
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu.
Ovid. I Amor. vv. 59-60

AVEC FIGURES.

Second Tatti.

Sujet de la FIGURE de la II.de Partie :

Le Spectateur-nocturne, chés la Devouée, au moment où elle va commencer sa confidence ;

» En m'élevant jusqu'à lui, mon Maître m'a » rendue mère de ses Enfans ».

La scène est en-outre composée de deux Jeunes filles de seize et de onze ans, et de quatre Petits garsons qui se retirent.

Traduction de l'Epigraphe.

Et la Nuit, et le Vin, et l'Amour osent tout,
La Nuit est sans pudeur, le Vin et l'Amour sans crainte.

NOTA. On trouvera toujours la Table, à la fin de la Partie. Il est important d'y avoir recours, pour trouver, d'un coup-d'œil, la suite des recits, dont le déploiement est éloigné du corps de l'anecdote.

LES NUITS DE PARIS,

OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

XXVII NUIT.

CONCLUS. DE LA FILLE DETROMPÉE.

J'avais commencé mon Projet des Parthenions ; il m'avait occupé jusqu'à neuf heures. J'alais sortir, quand j'entendis frapper à ma porte. C'était la Tutrice de la Fille-detrompée, qui venait m'inviter à souper. La Jeune personne l'accompagnait. Je ne pus refuser. En chemin, la Dame me dit, Que sa Pupile était tellement degoûtée des Jeunesgens, qu'elle venait d'agreer la recherche d'un Homme d'un certain âge, qui desirait sa main depuis longtemps. —Ce n'est pas l'amour qui la determine, ajouta-t-elle, c'est la raison. Nous avons deux autres Pretendans ; nous voudrions lui donner le meilleur : Vous êtes bon phisionomiste, à ce que nous avons vu:

nous les avons invités à ſouper, et nous voudrions avoir votre ſentiment-. Je repondis, que j'emploierais à les ſervir tout ce que j'avais de lumières et d'experience. Nous arrivames. Les Convives étaient à la maison. L'Un, Celui qui était plus ardent, était un brun noiraud, la figure baſſe, l'air en-deſſous, ayant un rire douteux: L'Autre, était un blond, froid, égoïſte: J'admirai le mauvais ſort de la Jeuneperſonne. Elle me demanda ce que je penſais? —Je ne les aime pour vous ni l'Un ni l'Autre: Cependant, attendons après le ſouper: Je vous previens que je verſerai frequemment à boire: Je boirai moi-même, je ſupporte le vin, parce-que j'ai toujours été ſobre: C'eſt par l'ivreſſe entière, ou ſeulement à-demi, que je veux connaître ces deux Hommes à-fond-. J'executai ce que je venais de proposer. Je verſai ſouvent, et je donnai l'exemple. On but ſans mefiance. Lorſque le vin eut échauffé les têtes, je feignis d'être étourdi par ſes fumées, et je provoquai les deux Hommes: Le Blond riait du bout des lèvres: le Noiraud grinçait des dents: Je les examinais en-deſſous, ſans qu'ils l'en doutaſſent. Je continuai: Le Noiraud perdit patience:

Il se mit en fureur, et si je n'avais esquivé le coup, il me fendait la tête avec son assiette. On mit les hola! et comme j'avais prevenu, l'on sut à quoi s'en tenir sur le compte du Noiraud. Restait le Blondin: je n'en avais guère meilleure opinion. Dans la conversation, je parlai d'un Parti très-avantageux, que je n'avais pu accepter: je fis un éloge pompeux de la Jeunepersonne, qui n'avait d'autre défaut, que d'être legèrement boiteuse, et qui voulait faire la fortune d'un Homme aimable, pour en être éternellement chérie. Le Blondin prêtait la plus grande attention: Il me fit mille prevenances, et dans un moment où nous restames seuls, les deux Invités et moi, il me dit: —Pourriez-vous parler pour moi à cette jolie Boiteuse? —Certainement! —Hébien, je suis son affaire. —Tantmieux! s'écria le Noiraud, ma Maîtresse me demeurera-t-elle? L'on revint, et le souper finit. Les deux Hommes s'en allèrent, et je restai.

—Votre avis? me dit-on. —Ne prenez, ni le Clerc-de-notaire, c'est un fat; ni le Noiraud, c'est un brutal; ni le Blondin, c'est un égoïste: choisissez un Jeunehomme de province, qui soit franc, dont le cœur soit pur, et

donnez-lui votre Pupile, n'eût-il rien : Tout Enfant de Paris, dans les garſons; a de grands defauts! c'eſt un effeminé, un nivetier, un être corrompu, ou ſans énergie: Il faudrait continuellement croiser les races, ét faire des Parisiens natifs, les Moines de tout le Royaume, ſ'il était effeneiel qu'il y eût des Moines, ou beaucoup-mieux, tous les Tailleurs de la France. Voila comme l'Eſpèce ſe degrade à la Capitale! C'eſt l'effet du phyſique ét du moral: le mauvais-air, l'ombre continuelle des rues ét des appartemens ôte l'énergie physique: les ſotes lectures, les ſots ſpectacles, les ſotes études, les ſotes maximes, ét ſurtout les ſotes Mères, ôtent l'énergie morale. Pour le physique, je n'ai pas besoin de preuve: Voyez tout ce qui eſt peuple ét marchand à Paris, c'eſt-à-dire, les trois-quarts de la Ville, barboter dans l'enfance, au-fond de rues profondes, dans un ruiſſeau d'immondices! Voyez leur páleur! Ils reſſemblent à ces plantes qui croiſſent à l'ombre, ét qui n'ont ni force, ni ſubſtance. Ces Etres informes croiſſent par la force du ſang de leurs Pères, ſouvent provinciaux: mais ſi par-malheur ils ſont de generation parisienne, ils ſe cambrent, ſe banca-

liſent, ſe boſſuent, ſe tordent, et deviennent d'une effrayante difformité ; ou tout-aumoins d'une ſanté ſi delicate, qu'il faudrait une attention continuelle pour preserver leur poitrine. Ce ſont des Femmes. Mais d'où-vient les Hommes degenèrent-ils plûs vîte à Paris, que les Femmes ; car les Jeunesfilles y ſont plûs communement fortes, jolies, bien-conſtituées, quoiqu'il y ait des exceptions ! C'eſt que la vie ſedentaire eſt moins contraire à la Femme, dont la fibre eſt plûs molle. Mais une autre raison, c'eſt que l'éducation morale de Paris eſt moins contraire au Second-ſexe, qu'au Premier. Tout eſt art, metier, travail de chambre, à Paris; c'eſt ce qui degrade les Hommes, mais convient parfaitement aux Femmes. Tout ce qu'on dit à Paris, tout ce qu'on y fait, les ſpectacles, les promenades, les usages de la ſociété, les converſations, ſont à la portée de l'eſprit et de la capacité des Femmes ; mais degradent les Hommes, rapetiſſent leur âme, leur cœur, leurs idées ; leur ôte l'eſprit mâle, pour leur donner l'eſprit femelle. Auſſi n'a-t-on qu'un ſexe à Paris, quant au moral. Ajoutez à tous ces inconveniens, un autre inconvenient plûs

grand encore : C'eſt que tous les goûts ſont blasés à Paris, avant que d'exiſter. On voit une Mère avoir la folie de mener au ſpectacle ſon Fils de trois à quatre ans : Il tient ſa place à table, et mange de tout. Qu'arrive-t-il de-là ? c'eſt qu'à vingt ans, il eſt inſenſible à tout, par un effet de l'habitude. Il lui faut des ragoûts puiſſans, pour le ranimer; il lui faut un jeu d'énergumène au theatre, pour l'émouvoir faiblement. Le Pariſien, dès l'enfance, vit avec les Femmes, ſait tous les ſecrets de la toilette, voit tout le negliger du matin et du ſoir: Qu'en reſulte-t-il ? Qu'il eſt inſenſible au charme du ſexe, et qu'il lui faut les écarts du libertinage, pour lui faire éprouver des ſenſations. Les Femmes, de leur côté, pour achever de ſe priver du charme de la difference de ſexe, affectent de rapprocher leur habillement de celui des Hommes ; il ſemble que ces Folles veulent aneantir l'inſtinct phyſique qui nous porte vers elles : et certainement c'eſt leur deſſein, quoiqu'il paraiſſe aucontraire : Car voyez comme elles affectent d'abandonner en-même-temps tout le moral de leur ſexe, douceur, pudeur, naïveté, aimable ignorance, propreté lèchée ! Tout cela eſt

laiſſé aux Griſettes.... Et ce ſont effectivement les Griſettes, qui ſeules ſont femmes, et qui rappellent à leur ſexe les Riches blâsés: mais c'eſt un mal; car c'eſt pour les corrompre, que les Riches recherchent ces Filles appetiſſantes....

Je m'arrête: Je vous chercherai un Jeunehomme comme il le faut à votre Pupile: Si le Premier ne vous plaît pas, je vous en donnerai un Second-....

Je ſortis en achevant ces mots, et j'alai faire un tour juſqu'au Pont-neuf, pour me diſſiper.

LE CORRUPTEUR.

Au coin de la rue Pavée et de celle de Savoie, j'entrevis un Homme d'environ quarantecinq ans, qui cauſait avec une Jeunefille de quatorze à quinze: Je m'étais avancé legèrement, et le ſon de la voix avait frappé mon oreille, avant que je puſſe être aperçu. Voici le diſcours de l'Homme. —Je vous repons du Protecteur, pour votre Ainée; il en eſt enchanté: qu'elle lui donne un-peu de jalousie, mais avec adreſſe! et nous ſerons ainſi heureux tous-quatre, elle et lui, vous et moi. Je ne connais de bonheur dans le monde, que par l'amour. Je n'ai pas de fortune; mais je diſpose de celle du Protecteur: c'eſt un Sot, entre

nous, ét ſi la Grand'ſœur veut, elle en tirera tout ce qu'elle voudra. Quant à vous, j'aurai ſoin de vous faire aſſurer une penſion-viagère : votre Sœur eſt facile, ét elle ne gardera pas tout pour elle ; dailleurs, je la ferai ſonger à vous, ſi vous vous conformez à mes vues. —Il eſt tard! (dit la Jeunefille) : je vais rentrer. —A-demain! repris l'Homme.

Comme ils alaient ſe ſeparer, ét que je les connaiſſais l'un ét l'autre, je me presentai, en leur disant : —J'ai tout entendu : Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, qu'après vous être deshonoré par une faillite honteuſe, vous portiez la baſſeſſe juſqu'au point de..... Mademoiselle eſt fille de votre ancien Confrère : C'eſt une infamie de perdre les deux Sœurs! Aureſte, je n'ai aucun pouvoir, ét je vous laiſſe à votre turpitude... Pour vous, Mademoiselle, êtes-vous donc aſſés depourvue de ſentimens ét de moyens-de-ſubſiſtance, pour vous livrer à cet Homme laid, âgé, couvert de rougeurs-? A ces mots, la Jeunefille rentra ſans me repondre : L'Homme ſ'en-ala, ét je continuai ma route.

Arrivé ſur le Pont-neuf, je conſiderai

les aſtres ; car c'était-là mon obſervatoire. Je vis les Pleïades étles Hyades deja fort-élevées ſur l'horison : Orion paraiſſait, en forme de râteau, ſuivi du brillant Sirius : c'eſt-à-dire, qu'on voyait au midi les plûs belles conſtellations de l'année : Tandis qu'au nord, on remarquait l'Ourſe éternelle tourner autour du pole, et ce phenomène du hasard, qui presente deux conſtellations, la Grande et la Petite-ourſe, conformées de-même : la dernière Etoile apparente de la queûe de la Petite, eſt la polaire : ſur celle du milieu de la queûe ou du timon de la Grande-ourſe, on voit une autre Etoile, qui donne l'idée d'un Conducteur aſſis : J'obſervai, que dans ma jeuneſſe, je voyais beaucoup-mieux cette Etoile aſſise ; ce qui vient de la plûs grande perfection qu'avait alors ma vue. Je me contentai de ces obſervations, qui degageaient mon âme des turpitudes humaines, et je m'en revins.

XXVIII NUIT.

Suite : Les Orfelines.

La nuit ſuivante, je ſortais, dans le deſſein de profiter du temps où je ne voyais pas la Marquise, pour aler au-loin, quand je rencontrai la Sœur-aînée de la

Jeunefille, de la nuit precedente. Elle s'en-retournait, mise comme une coquette. Je n'en étais pas connu. Je m'approchai d'elle, et je la saluai. On sait qu'un salut, le soir, à une Inconnue, est à Paris l'injure la plus grossière. Madem. Sophie me dit que je me trompais. —Pardon! repondis-je: il est vrai que j'aurai dû vous dire, que je desirais de vous instruire de quelque chose. —Ha! vous avez à me parler! —Oui, Mademoiselle. —De quelle part? —De la mienne: J'ai un secret à vous reveler, et tous les vôtres à vous dire. Nous arrivames à sa porte. —S'il vous est possible, faites ensorte que je puisse vous parler ce-soir? —Oui, cela se peut: si l'on vient, je renverrai: cependant avant d'entrer, je veux savoir qui vous êtes? Je me nommai. —Mon Père vous connaissait! —Oui, j'étais connu de votre Père. —Hâ! Monsieur! ce que vous avez à me dire m'interesse; car ma Sœur m'a parlé d'hier-soir... Entrez, je vous prie. Elle avait frappé: Sa Domestique la vint éclairer: nous montames au premier.

Elle était superbement logée. Je m'assis mollement. —Vous me paraiss

sez dans l'opulence? —Il est vrai: mais je ne suis pas sans inquietude! —Je crois, Mademoiselle, que vous ne devez pas être tranquile, d'après ce que je sais. —Que savez-vous? —Qu'on se propose de vous seduire: Que le vil Agent de votre Seducteur, a corrompu votre Sœur cadette; afin que vous soyiez toutes les deux également meprisables: C'est ce qu'il lui proposait hier, rue de Savoie, à ce que j'ai compris. Sophie soupira. —Je ne suis plus à seduire! et mon sort m'épouvante! Je connais votre caractère; je veux vous dire la verité, prendre vos conseils, non pour quitter une aisance, à laquelle j'étais destinée, sans les malheurs de mon Père; mais pour ne pas me deshonorer publiquement. —Vous auriez du commencer par conserver une mise plûs modeste. —Il est vrai: mais on l'a exigé. —Je le crois! c'est un lien de plûs, qu'emploient les riches Corrupteurs, persuadés qu'une Fille une-fois bien-mise, ne pourra jamais quitter la parure, quand elle voudrait quitter le vice! —Je vais vous faire toute mon histoire, Monsieur.

Vous savez quel était l'état de mon Père. Après sa ruine, mes cinq Sœurs, mon Frère et moi, nous fumes comme

orfelines: Je fus mise en apprentiſſage de modes: ma ſeconde Sœur fut placée avec une Coiffeuse; la Troisième chés une Couturière; la Quatrième reſta pour ſervir mon Père ét ma Mère; enfin une Tante prit la Cinquième.

Notre ruine n'était pas entièrement due au hasard. Un Richard, confrère de mon Père, ét ſon voisin, était devenu amoureux de ma Mère; ét pour mieux reüſſir, il lui avait fait de ſi belles promeſſes, en l'aſſurant qu'un Homme de ſon âge n'avait pas de mauvaises intentions, qu'on avait doublé la depenſe, ét negligé les affaires. La maison periclita donc: mais on n'en fut pas inquiet: Le Richard, en-effet, fournit aux depenſes. Nous fumes alors, mon Père, ma Mère ét nous, dans un humiliant état de dependance, qui causait quelquefois des larmes à mon Père: Pour ma Mère, elle était toujours gaie: je ne la ſoupçonne pourtant pas d'avoir aimé un Vieillard degoûtant: mais peut-être était-elle obligée de faire ce que je fais.... Elle vint à mourir. Le Richard ne prit ſoin que de moi, parceque j'avais la taille ét l'air de ma Mère, ſans avoir ſa beauté. Cependant à ma prière, il fit quelque-chose pour mes

Sœurs. J'étais en apprentiſſage : Il m'en fit ſortir, me mit dans un petit appartement rue Saintvictor, avec mes trois Sœurs, la Coîfeuse, la Couturière, ét celle qui ſervait mon Père, c'eſt-à-dire, que cette Dernière ſe partagea entre mon Père ét nous, pour nous ſervir tous. Nous travaillames, ét comme mon Père ne recevait plus rien du Richard, nous lui donnions la plûs grande partie de ce que nous pouvions avoir. Il était conſumé de douleur ; il ne ſurvècut à ma Mère que peu d'années.... Après ſa mort, mon Frère devint un mauvais-ſujet, qu'il falut faire renfermer. Nous avions bien du chagrin ét bien de l'humiliation!

Notre malheur augmenta encore. Nous perdimes le Richard. Nous ne doutions pas, ét tout le monde le penſait comme nous, qu'un Homme auſſi riche, qui n'avait que des Collateraux, ne nous eût laiſſé quelque chose de viager par ſon teſtament ! Non ! une Veuve avare ét ſordide en avait empêché. Nous étions dans un cruel embarras ! nous fumes trois ſemaines, ſans avoir d'autre reſſource que nos doigts. Nous travaillions de tout notre pouvoir: ma ſeconde Sœur alait coîfer, ét comme

elle n'était pas fort-habile, elle prenait peu. Ce fut ce qui lui donna la pratique d'une Femme non-moins avare que l'Epouse du Richard; c'eſt Mad. Dechaillot; vous la connaiſſez: Felicité fut mandée: Elle y alait, lorſqu'en entrant dans la maison, elle fut aperçue par un Homme, qui avait été factoton de M. Denantes notre richard. —Où alez-vous, Mademoiselle! (lui dit vivement cet Homme. —Je vais coifer Madame (repondit Felicité). —Non! non! retournez chés vous: il ne faut pas qu'elle vous connaiſſe! J'irai vous voir; j'ai à vous parler. Ma Sœur s'en revint, ét me rendit ce que le Factoton venait de lui dire. Vous savez que c'eſt un ancien Confrère de mon Père, ruiné comme lui, mais plûs intriguant, ét qu'il eſt aujourdhui l'agent de M. Dechaillot, heritier de M. Denantes.

Il parut en effet dans l'après-dînée. Il nous trouva toutes-quatre à l'ouvrage. Felicité, qui m'aidait, Adelaïde ét Julie. Ce furent beaucoup de complimens dabord. Enſuite il s'informa de notre conduite, de nos moyens de ſubſiſtance? Nous ne lui deguisames rien. —J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre (reprit-il): Votre ancien Protecteur ét le mien ne vous a pas oubliees: Il vous a recommandées à M. Dechaillot

ſon heritier, de la manière la plus forte: —Mon cher Ami ! lui dit-il devant moi, dans un moment où nous étions ſeuls, je te recommande la famille Charmin, à laquelle j'ai toujours été attaché fortement, mais dont je n'oſe parler : Traite les Filles de cette maiſon infortunée, comme ſi elles étaient les miennes ; c'eſt l'unique reconnaiſſance que j'exige, pour la fortune conſidérable que je te laiſſe, et dont je pouvais diſpoſer : Je ne leur ai rien aſſuré, pour que ta bonne-volonté à leur égard ſoit plus libre, et qu'elles t'aient une obligation entière. Voila quelles furent ſes dernières paroles. M. Dechaillot n'a qu'une Fille, ſans eſpoir d'autres enfans : J'ai laiſſé paſſer les premiers embarras ; mais hier, je lui ai parlé de vous. Comme c'eſt un Homme un-peu épais, un égoïſte, un épicurien, je n'eſpère rien de lui, pour vous, qu'autant que vous remuerez ſes ſens. Sophie (c'eſt moi), eſt fort-bien ! elle eſt grande ; c'eſt le portrait de ſa Mère, pour la tâille et la grâce ; elle a même quelque-chose de plus voluptueux dans ſa marche. Nous écoutames ce diſcours, comme des Jeunes perſonnes ſans experience : Notre air bon et tranquile fut interpreté par

M. Faillotin (le Factotum), comme un acquiescement : Il revint nous voir le lendemain, et nous remit un louis. Il voulut me parler en particulier, et me dit d'envoyer mes Sœurs en commission : J'étais sans defiance ; je fis ce qu'il desirait. Je n'ose vous dire ce que cet Homme osa... Je me defendis, et il me quitta presque-fâché. Cependant il reparut deux jours après; ma seconde Sœur était seule à la maison : il lui parla, et se comporta comme il avoit voulu faire avec moi. A mon retour, je la trouvai dans un grand desordre! Faillotin venait de partir : Elle m'avoua tout.

Ce fut le soir que cet Homme nous amena M. Dechaillot, auquel je parus plaire beaucoup! La conversation fut decente, et il sortit, en promettant de s'interesser vivement à mon sort.

Le lendemain, M. Dechaillot revint seul : Ses propositions furent brillantes. Il ne paraissait exiger qu'une tendre reconnaissance, et je la lui promis. Il realisa ses offres : Je me trouvai dans l'abondance ; mais elle était precaire. Cependant je me crus obligée de ceder aux vues de M. Dechaillot : J'en ai eu deux Enfans... Ce sont deux Fils, et comme il n'a qu'une Fille de son mariage, il était

enchanté de ſe voir des garſons, capables de porter ſon nom. Je vivais tranquile, comme toutes les Filles de mon âge, qui ne voient que le present! Faillotin avait ma Sœur, ét lui fesait donner une ſomme par mois; car il ne deguisait pas à M. Dechaillot ſa liaison avec elle. Le temps ſ'eſt rapidement écoulé: mon Fils-aîné a cinq ans: Son Père vieilliſſait: Faillotin m'a donné à entendre, qu'il était temps de faire aſſurer mon ſort, ét celui de mes Enfans, par des conſtitutions viagères. Nous en ſommes-là. C'eſt Faillotin qui eſt l'âme de tout. Il m'a conſeillé de tenir rigueur à M. Dechaillot, qui m'adore, juſqu'à ce qu'il ait realisé mes demandes. Il aſſure qu'enſuite nous vivrons tous-quatre heureux-.

—Mademoiselle (repondis-je), ſoyez perſuadée que vous ne trouverez pas le bonheur dans votre position! Il exiſte ici trop d'obſtacles! La decouverte de votre ſituation actuelle peut vous deshonorer. Je vois que vous êtes preſqu'innocente, faute d'avoir reçu des principes ſûrs d'éducation. Votre Mère n'en avait pas, ét elle n'a pu vous en donner. Votre Père en avait peutêtre moins encore: Cependant, après tout ce qui eſt arrivé, pour vous ét pour vos Enfans, je vous conſeille d'engager M.

Dechaillot à vous assurer une subsistance honnête : C'est un devoir sacré pour lui : Sa position à votre égard le rendait votre protecteur : Il est au contraire devenu votre séducteur. Il a de grands reproches à se faire!... Je tâcherai d'engager une Dame respectable à vous servir.

Je la quittai, parce-qu'il était très-tard, et je revins chés moi. Je devais lire à la Marquise le lendemain : j'employai quelques heures de la nuit à rédiger les traits dont j'avais été temoin, pendant l'interruption de nos veillées.

Je donnerai un-jour la suite de l'histoire de Madem. Charmin.

XXIX. NUIT.

La Devouée.

Suivant mon usage, les soirs j'alongeai mon chemin, et je me trouvai dans la rue Tiquetone: Prêt à traverser celle Montorgueuil, je fus abordé par une Femme, que je remis, à sa voix, aussitôt qu'elle m'eut parlé. Elle me reconnaissait aussi, à ce que je crus entrevoir.... —Me trompé-je! (lui dis-je) : n'êtes-vous pas la gouvernante de mon ancien voisin, le pauvre Demerup! —Oui, c'est moi-même. —Ha-ciel! mais en quel état etes-vous? —Je vous parais méprisable;.. mais-... Ses larmes coulèrent.

Je lui

Je lui demandai quelques details, qu'elle remit au lendemain, parce-qu'elle avait besoin de six francs. Je les lui donnai, en l'assurant, que je lui rendrais tous les services que je pourrais, fût-elle coupable. A ce mot, elle fut prête à se mettre à mes genoux. Elle me montra sa demeure, et je continuai ma route. J'arrivai chés la Marquise à minuit. Je lui lus tout ce que j'avais redigé; ensuite je parlai de la Femme que je venais de rencontrer.

LA FEMME À LA PORTE.

A mon retour, j'étais profondement occupé de l'ancienne Gouvernante de mon pauvre Ami Demerup, et j'avançais en m'écartant de ma route. Je me trouvai dans la rue Saintdenis, près les Innocens, qui n'étaient pas encore un superbe marché, mais une église mal-saine, adossée à un cimetière pestiferé. Je passai par la rue aux-Fers; et là, j'entendis une Femme, qui frappait à une porte. Elle était accompagnée par un Homme, qui se cachait à l'ombre des auvents. Je m'approchai: —Apparemment que Madame, lui dis-je, frappe à la porte de Quelqu'une de ses Amies ou de ses Connaissances? —Mondieu-non, Monsieur! c'est chés moi! Voila deux heures que je fais du bruit, sans que mon Mari s'é-

veille-! Je fus surpris qu'un Mari eût le sommeil si dur, en l'absence d'une jeune et jolie Compagne! Je frappai à mon tour. Alors le Mari parut à la fenêtre: —Vous pouvez, Madame, dit-il, retourner d'où vous venez: Pour moi, je ne vous ouvrirai pas: Je suis bien-aise que demain vos Parens fachent, où, et comment vous avez passé l'après-dînée, ainsi que la nuit. —Mon cher Mari! (dit la Femme à-demi-voix), j'ai commis une imprudence! Mais si vous voulez écouter ce que j'ai à vous dire, peut-être m'excuserez-vous! Je vous en prie, ouvrez-moi-! Je desirais que le Mari se laissât flechir. —Madame? dis-je à la Femme), votre Mari va-t-il quelquefois à la Comedie: a-t-il vu, ou lu les pièces de Molière? —Hé! mon-dieu-oui, Monsieur-! Et elle ne put s'empêcher de sourire. —En ce cas (repris-je), nous n'obtiendrons rien! Il va se mettre à la place de bon George-Dandin, et il sera sans pitié-. Je me trompais. Le Mari avait entrevu deux Hommes: la curiosité le fit descendre. Il ouvrit une porte d'alée: j'm'approchai aussitôt. —Monsieur (lui dis-je), votre Femme est jeune, elle est d'une jolie figure; elle a même ...

la pudeur; il y a du remède; ne la perdez pas! La faute qu'elle a commise, peut se changer en un grand avantage pour vous ét pour elle, si vous savez en profiter adroitement? —Qui êtes-vous, Monsieur? —Un Passant, un Inconnu: j'emmènerai votre Épouse, si vous ne la recevez pas, je vous en avertis! —Vous êtes un Inconnu! ce n'est pas avec vous qu'elle était? —Non, certainement! —Elle n'était pas seule à la porte? —Une autre Passant l'accompagnait: Il s'est retiré, sur l'offre que j'ai faite à votre Femme, d'attendre que vous ouvrissiez, ou de la conduire chés moi. Je pris la Jeune-femme par la main. Elle se mit aux genoux de son Mari, qui n'en fut pas touché. Je le tirai à-part: -Si votre Femme était coupable, ét qu'elle fût une coquette, je m'y connais un-peu, elle ne se mettrait pas à vos genoux, elle vous braverait: Elle a encore des sentimens, l'honnêteté est entière dans son cœur; recevez-la, pardonnez-lui genereusement, ét je vous répons du bonheur avec elle. Croyez-en un Homme qui a de l'experience! Je me nommai aussitôt, ét je parlai de la Marquise de-M****, dont le nom était devenu ma ressource ét mon égide. Je fus écouté enfin. La

Femme pleurait: Je lui fis une petite remontrance, ſur ſa demarche inconſiderée, ſur le danger ét l'inconvenance, à ſon âge, de ſortir ſeule avec un autre Homme que ſon Mari. Elle promit de ne plus retomber dans la même faute. Je fis prononcer le pardon, ét les deux Époux remontèrent enſemble... Heureuse cette Jeunefemme, ſi elle tient fidèlement ce qu'elle a promis! Mais Paris eſt ſi commode pour tromper ét couvrir les tromperies, que je tremble pour elle!

XXX NUIT.

SUITE DE LA DEVOUÉE.

Je me rendis dès le lendemain chés l'ancienne Gouvernante de mon Voisin Demerup. Il était neuf-heures, ét il pleuvait. Arrivé dans le quartier, je cherchais la porte, lorſqu'il vint à côté de moi une Petitefille, qui paraiſſait ſe mettre à-couvert ſous l'auvent d'une porte fermée. Elle me ſourit, ſans me parler. Elle était d'une figure charmante, ét je la fixais: Elle me prit la main. La ſienne était douce ét blanche, ſon bras parfait. Je retins la main qu'elle m'avait donnée, pour lui demander, Ce qu'elle desirait de moi? Je ne rapporterai ni ſa reponſe, ni mes re-

pliques. Je compris seulement, que c'était le Cadette des deux Demoiselles Demerup. Je lui dis que j'alais chés sa Bonne, ét je la priai de m'y conduire.

A mon entrée dans la chambre, au quatrième, je trouvai la Gouvernante ét la Sœur-aînée, jeune personne de seize ans, ét plutôt belle que jolie, toutes-deux fondantes en larmes. J'entrai le premier. La Jeune personne fit un cri de frayeur, ou d'horreur; mais la Gouvernante me reconnut, ét la rassura. Je me retournai pour voir la Petite; elle se cachait derrière-moi. Je l'appelai. Dès que la Sœur-aînée l'aperçut, elle courut à elle, ét l'embrassa plusieurs-fois: La Gouvernante la caressa également. Je savais ce que la Petite venait de me dire, ét j'attendais une explication. Elle me fut donnée; mais elle est dechirante.

—C'est vous, Monsieur, qu'elle nous amène! (me dit la Gouvernante): C'est à vous... c'est à l'ancien Ami de votre Père (ajouta-t-elle en s'adressant aux deux Jeunes-personnes), que nous alons tout devoir... Mes Enfans (dit-elle à quatre Garsons, qui avaient pour eux-tous un petit cabinet au sixième), alez-vous coucher; j'ai à parler à Monsieur. Ils obeïrent, ét tous-quatre vinrent l'em-

braſſer. L'Aîné avait environ douze ans. Lorſqu'ils furent ſortis, la Gouvernante reprit la parole:

—Je vous dois une explication. Il y a longtemps que vous avez perdu votre pauvre Ami de vue; il ſe cachait à tout le monde. Il m'a épouſée la dernière année de ſa vie, et en m'élevant juſqu'à lui, mon Maître m'a rendue la mère de ſes Enfans; il m'a impoſé l'obligation de me ſacrifier pour eux, comme s'ils étaient ſortis de mon ſein. Il eſt mort, ne laiſſant que des dettes. (Ici elle s'aperçut, que les quatre Petits-garſons écoutaient: Elle les fit monter).

Dans ce malheur (reprit-elle), quel recours? J'ai frappé à la porte des Riches, chés leſquels il était quelquefois invité. On ne m'a pas même écoutée. Je n'avais aucun moyen de ſubſiſtance, et je n'envisageais qu'avec horreur la cruelle neceſſité de mettre ces quatre Garſons à la Pitié. Vous ſavez, Monſieur, vous qui connaiſſez à-peuprès tout, ce que ſont les Hôpitaux deſtinés aux Enfans; quels Etres vils on y forme, et les defauts qu'ils y acquièrent, et les maladies qu'ils y gâgnent; leur âme et leur corps y perdent également! Les Maîtres ſont des eſpèces de Capons égoïſtes,

des Ames dures, sans énergie, en un mot les pires des Hommes: et les Femmes n'y valent pas mieux; j'en ai vu qui souvent étaient, par les sentimens, sinon par les actions, fort audessus des Malheureuses confiées à leur garde. J'ai vu les Filles enfans-trouvées élevées à la Salpêtrière, c'est dire que j'ai vu l'image de l'enfer; des Êtres tristes emprisonnés sans crime, condamnés à un travail sans recreation, et à se consumer celibataires, sans utilité pour elles, ni pour l'Etat, qui n'y fait aucune attention: L'Hôpital, considéré dans toutes ses maisons, naît, vit, et meurt, en absorbant des revenus immenses, absolument nul pour lui-même, et pour les Citoyens; c'est le cul-de-sac de l'enfer; c'est le sejour du malheur, de la tristesse, du desespoir.... Et je ne parle que des Creatures innocentes qui sont nées aux Enfans-trouvés, ou que des Parens inhumains, ou trop pauvres, y ont fait porter. Quel abus! D'où vient toutes ces Jeunes filles renfermées à la Maison-publique, n'en sortent-elles pas necessairement? Mais au contraire! c'est avec une peine infinie, qu'on peut ravoir une Fille une fois claquemurée à la Salpêtrière! Que faire, dans cette cruelle extremité, après

avoir épuisé toutes les reſſources ? J'y ai reflechi auſſi longtemps que je l'ai pu, vu notre position : Je me ſuis confiée à cette Fille-aînée de mon Maître, parce-que je ne pouvais pas faire autrement ; non pour l'engager à partager mon devoûment entier, mais pour lui exposer mes motifs, qui étaient ſa conſervation et celle de ſes Frères ſurtout ; car je ſais combien mon reſpectable Mari et Maître tenait à ſes Garſons, portans ſon nom. Madem. Auguſtine m'a repondu (car elle eſt fort ſenſée et fort-inſtruite) : —Ma chère Bonne, je ne vois que peril, honte et douleur !... S'il n'y avait que moi et ma Sœur, je vous dirais, : : Mourons, ou mandions ; ou nous enfermera, et nous mourrons ; cela revient au-même. —Mais, c'eſt à l'Hôpital ! (m'écriai-je). —Et mes Frères ſont que je n'ose vous contredire ! (reprit-elle). Quel ſort ! Nous pleurames. Nous ne nous doutions pas que Felicité, que voila, nous entendît : elle ne nous dit rien.... Je me devouai.... Quelqu'argent gâgné prolongea notre exiſtance. Je cachais ces deux aimables Enfans.... Perſonne ne les voyait... Mais, ſans votre rencontre... il aurait falu mourir... Cet Enfant (elle prit Fe-

licité dans ſes bras), inſtruite à mon inſu, tantôt .... eſt venue ... avec .... un Homme... J'étais abſente. Auguſtine a voulu ſ'oposer... On ne l'a pas écoutée... Elle a été obligée de ſortir, ſans oser appeler du ſecours. Je ſuis arrivée enfin. Auguſtine m'attendait à la porte fondante en larmes. Je monte rapidement. J'ai voulu toucher une âme-de-boue... mais en vain: Il nous a enfin laiſſées: la jeuneſſe de Félicité l'a preſervée du dernier attentat... Mais je n'en ſuis pas moins effrayée.... Je l'ai interrogée ; ét voici ſa reponſe : —Je ſais tout : Souvent les Hommes m'ont attaquée dans la rue, ét j'ai penſé que je reüſſirais bien mieux que vous à nous procurer ce qu'il faut pour élever mes Frères : Je ſais que le metier eſt dangereux ! car j'ai entendu tout ce que vous avez dit à ma Sœur là-deſſus; mais je ſuis reſolue à perir, pourvu que je dure ſeulement cinq à ſix ans, pour mes Frères, qui portent le nom de mon Père, ét pour vous: changez de logement; faites de moi ce que vous voudrez; prenez les precautions que vous pourrez; mais tout ce que vous direz, tout ce que vous ferez, ne me diſſuadera pas. Votre conſervation ét celle de ma Sœur eſt plus neceſſaire

que la mienne, à-cause de mes Frères: Je vous ferai soumise en tout: Travaillez toutes-deux; dirigez-moi, vous, par vos conseils, afin que mon sacrifice tourne au profit de la maison-.... Je l'ai interrompue par mes sanglots: Je lui ai fait espérer que vous alliez revenir. Elle a secoué la tête, et dans un moment d'inattention de ma part, elle est descendue, malgré la pluie-....

Je vis par ce recit, la cause des singulières propositions que la Petite m'avait faite: Elle ne m'engageait pas d'abord à monter... Cette Enfant, un jour plus tard, était perdue pour jamais!

—Madame et Mesdemoiselles (dis-je alors), je suis assés heureux pour vous assurer, que vous n'aurez pas besoin d'une affreuse ressource... Conservez votre pureté, jeune et genereuse Enfant! (dis-je à Felicité): vos motifs sont beaux, et me repondent de votre cœur; mais l'action est infame: Je vous en preserverai; non par moi-même, mais par une Femme celeste, que la bienfesance a ranimée; car elle était mourante. A ces mots, Felicité poussa un cri-de-joie: —Hâ! que je vous devrai! car j'ai souffert hier un tourment affreux... Pour la Gouvernante, et surtout Au-

güſtine, elles pleuraient d'attendriſſement, et me preſſaient les mains. —Je lui dois bien plus que vous! (reprit Felicité); car j'y étais resolue.

Je quittai l'infortunée Famille, en l'aſſurant que le lendemain ſon triſte ſort ſerait changé. On ſaura dans l'inſtant ce qu'elle eſt devenue. Je volai chés la Marquise. Elle alait ſortir.

—Une belle action, Madame, une action neceſſaire! Et je lui racontai ce que je venais de voir et d'entendre. Elle me fit entrer dans ſa voiture, et nous alames rue Tiquetone. Elle monta dans le galetas de la Famille Demerup; ſa celeſte preſence le purifia; ſes paroles harmonieuses et conſolantes en bannirent le deſeſpoir, la honte, et juſqu'à la douleur, juſqu'à l'inquietude: Je vis la Bellemère et les deux Filles ſe jeter à ſes pieds, et l'adorer comme une Deeſſe. O que mon cœur fut flaté!.. Mais la Marquise n'avait pas ce qu'elle donnait, la tranquilité: Elle voulait conduire les trois Femmes dans un endroit ſûr: Je lui rappelai les quatre Garſons, et elle conſentit à differer au lendemain.

Je demeurai environ une heure avec Mad. et Mesdem. Demerup: La triſteſſe était bannie: Je vis la beauté de l'âme

d'Auguſtine, ét l'aimable vivacité de ſa Sœur-cadette. De ce moment, je les deſtinai toutes-deux à demeurer à l'hôtel. Je ne les quittai qu'après que nous eumes concerté la manière dont elles devaient ſe conduire.

LES RUISSEAUX.

Je m'en retournais profondement occupé, beniſſant au fond de mon cœur l'adorable Marquiſe (car elle me penetrait tous-les-jours davantage d'un ſentiment d'adoration), qui me donnait le plaiſir des Grands ét des Millionnaires, celui de faire du bien: Cependant il pleuvait: Les échenés repandaient à-flots l'eau des toîts, ét les rues formaient autant de torrens, qu'on ne pouvait paſſer ſans danger: Celui de la rue Montmartre était un fleuve d'immondices. Il m'arrêta. Le comble de l'embarras, c'eſt que nous avions nouvelle lune, ét que les reverbères n'étaient pas alumés; nouvelle-lune à Paris, c'eſt point de lune, à-cauſe de la hauteur des maiſons; ét cependant, par un reſte de l'ancienne barbarie, l'on n'alume pas: c'eſt le temps où les Citoyens doivent redouter de ſortir!.... Je me determinais à deſcendre juſqu'à la rue des Vieux-auguſtins, pour traverſer audeſſus de l'égoût voûté, lorſ-

que j'aperçus deux Femmes, de l'autre côté, qui se désolaient de ne pouvoir passer. Je les invitai à faire comme moi. La Vieille (c'était la Mère et la Fille), y consentait; mais la Jeune voulut traverser: Le pied lui manqua; elle tomba, et le torrent l'entraînait. Les cris de la Mère, le danger de la Fille me déterminèrent; j'entrai dans la fange (car c'est le ruisseau des Halles), au risque d'être renversé; je saisis la Jeune-fille, et je la tirai du courant. Mais elle était évanouie: Je fus obligé de la porter jusque chés elle, rue Comtesse-d'artois. Je repassai par la rue Tiquetone. A mon retour, je trouvai la Garde à la porte de Madame et de Mesdem. Demerup. C'était l'Hôte qui les alait faire enlever. Je parlai au Commissaire; je lui nommai la Marquise de-M****; j'offris de le mener à l'hôtel de cette Dame, et je l'assurai qu'il s'exposait, en ne m'écoutant pas. J'eus beaucoup de peine à le persuader. Cependant, à mes instantes prières, il remit au lendemain. —Ha! (pensai-je!) la Marquise était inspirée! C'est elle qui avait raison-là.. Je restai près de deux heures dans la rue, sous la même porte enfoncée, où Felicité m'avait parlé; je ne

me retirai qu'à deux heures, lorsque je fus sûr que tout était tranquile. Mais je passai chés la Marquise; elle venait de rentrer; je la priai d'envoyer prendre ses Protegées le lendemain dès le matin. Je vis sa sensibilité, à la manière dont elle se felicita du hasard qui m'avait ramené. Puis observant que j'étais mouillé jusqu'aux os, elle fit un cri, appela ses Gens, et me força de changer. Je couchai à l'hôtel, et ce fut moi qui le lendemain conduisis toute la Famille Demerup à sa destination.

Je revis ma demeure avec plaisir, après toutes ces operations finies, sur les onze-heures du matin: Je repassai dans ma memoire, ma dernière entrevue avec Demerup: C'était dans une visite à Freron-père; Edme-Rapenot, le libraire, nous avait conduits chés ce Critique, qui venait de s'établir dans la plaine de Montrouge, près le Moulin-janseniste: Nous avions goûté chés un Meunier, et la joie brilla quelques instans sur le visage soucieux de l'Infortuné. —O mon Ami! (pensai-je), je viens de te servir dans la partie la plus chère de toi-même, dans tes Enfans! Le reste de la journée, je travaillai au

XXXI NUIT.

Le Creancier genereux.

Je me rendis chés la Marquise de-bonne-heure, parce-qu'elle ne sortait pas, et que nous devions lire la suite d'Epimenide. En traversant la rue Saint-antoine, pour entrer dans celle des-Nonaind'hières, je vis un Homme à-pied, que l'on conduisait en prison. C'était un Homme de trente-ans, d'une figure si honnête, qu'elle me frappa. —Vous êtes un debiteur? (lui criai-je). —Helas, oui! —De combien? —Vingtmille francs: J'ai repondu; je suis ruiné-. Tandis que nous parlions, un Vieillard vêtu de brun s'approche, et du geste fait avancer l'Homme et les Gardes. Sa manière, son air, son silence, tout m'étonnait! Je ne le perdis pas de vue. Il entra dans la prison avec le Debiteur, qui me dit à-demi-voix: —C'est le principal de mes Creanciers-! Je fus indigné. J'attendis un quart-d'heure: Je voulais voir le Creancier, et prendre des renseignemens. Ce fut le Débiteur qui sortit! Je cours à lui: —Vous êtes libre! —Oui! mais avec douleur! —Comment, avec douleur? —Mon Père, mon Bienfaiteur vient de se constituer prisonnier pour moi! Il a vu mon Epouse au-

deseſpoir; mes Enfans prêts à manquer de tout; il a remis ſa dette, ét vient de l'obliger pour le reſte, devant le Juge, averti par lui, ét qui nous attendait. J'ai voulu reſiſter. —Ne ſois pas vertueux aux-depens de ta Femme! (m'a-t-il dit): Va lui rendre la vie, ét un appui à tes Enfans. Je ſuis vieux; je ne fais plus rien; qu'importe où je ſois?... Je ſuis ſolvable; je me donne pour gage à tes Creanciers: le mien ſera ton honneur... Il a falu ceder-! L'Homme me quitta, ét courut chés lui. —O Dieu! (m'écriai je), il eſt encore tant de vertu dans cette Ville immenſe, où l'Innocence n'aborde qu'en tremblant! Inextricable ſejour des contraires! je puis donc t'aimer ét te haïr; mes ſentimens te reſſembleront, ét mon cœur ſera le caos, comme toi-!

Je racontai à la Marquiſe le devoûment du Vieillard à la conſervation de la Famille de ſon Debiteur. —Il eſt des occaſions (me repondit-elle), où l'on ſe plaint d'être pauvre au ſein des richeſſes! Je ne ſavais que devenir, il y ſix mois; ét je voudrais aujourdhui avoir deux exiſtances, deux fortunes!.. Je verrai le Priſonier: vous ſavez ſon nom? —Je l'ignore: mais je trouverai facilement le Creancier

genereux, ét demain, je m'informerai-. Nous ne lumes rien encore.

LES DEBRIS DE CADAVRES.

En m'en revenant, je paſſai par la rue Saintmartin, la rue de-Gèvres, le Pont-au-change, ét le Pont-Saintmichel: Au coin de la rue de la-Huchette, à l'endroit nommé le-Cagnard, je vis fuir des Jeunesgens, qui remontèrent la rue de-la-Harpe. J'alai voir ce qu'ils avaient fait au Cagnard; ét je trouvai... les membres d'un Enfant ouvert. Je fremis.... Mais il n'y avait-là rien à faire pour moi; je me retirai.

Le lendemain-matin, je vins chés l'Apotiquaire du coin, pour l'informer de ce que j'avais trouvé ſous ſes fenêtres. Il ſe mit à rire: Ce ſont des reſtes d'anatomie: On refuſe des cadavres aux Jeunes-Chirurgiens, ét ils ſont obligés d'en voler, ou d'en acheter: lorſqu'ils les ont diſſequés, ils ne ſavent plûs qu'en faire: Quatre ſe chargent du corps diviſé; deux precèdent, ét deux ſuivent, pour avertir: on a ſoin de tenir ouvertes, ſur la route, quelques alées, dont on ſait le ſecret, ét l'on ſ'y refugie, en cas de danger: Enfin l'on arrive ici pour y jeter les debris, ét l'on ſe ſauve. —Pourquoi ne pas donner

legalement des corps aux Chirurgiens? — C'eſt la queſtion que font tous les Gens de bon-ſens: on devrait leur abandonner le cadavre des Criminels, et les corps des Gens convaincus, qui meurent en prison; ceux des Hôpitaux qui ont eu des maladies extraordinaires. J'avais même proposé, dans un petit Memoire, de donner à l'Amphiteâtre public, certains Scelerats vivans, pour faire ſur eux des experiences, qui rendiſſent leur mort doublement utile à la Nation, dont ils ont été le fleau: mais on m'a éconduit avec horreur, comme un Anthropofage. Satiſfait de cette explication, je quittai l'Apotiquaire, en l'aſſurant que j'étais du même avis que lui.

XXXII NUIT.

LES VIOLATEURS DES SEPULTURES.

Le ſoir, en alant chés la Marquiſe, je voulus paſſer par le Cimetière Saint-ſeverin: il était fermé. Je pris par la ruelle-des-Prêtres, et je vins écouter à la grille. J'entendis quelque bruit. Je me tins aſſis ſous la porte du Preſbytère. Au bout d'une heure, un Homme ouvrit la grille du cimetière, et quatre Jeunes-gens ſortirent, emportant un corps dans ſon linceuil. Ils prirent par la ruelle

des-Prêtres, par la rue Boutebrie, par la rue du-Foin, et se precipitèrent dans une petite maison obscure de la rue de-la-Harpe, à trois ou quatre audessus.

J'alai chés la Marquise, et je lui rendis-compte de l'emploi de mon matin, ainsi que de ma soirée.

SUITE DU CREANCIER GENEREUX.

—Je n'ai pas manqué, Madame, d'aler à la prison, m'informer du Vieillard. Je suis entré dans sa chambre. Je l'ai trouvé à écrire. Je l'ai salué, en lui marquant mon admiration. Il m'a regardé: —Vous admirez peu de chose! je suis vieux, et je puis demeurer ici sans ennui, sans prejudice. Ce Malheureux est plein d'honneur; il a une Epouse, jeune et belle, qu'un Seducteur poursuit; j'ai cru sa presence chés lui necessaire: Dès que j'ai su que la sentence était obtenue, je me suis rendu chés notre respectable Lieutenant-civil; je lui ai exposé mon dessein; j'ai obtenu de me faire subroger à la condamnation par corps, et je suis venu. Mais je sortirai dès aujourdhui: c'est pour éclaircir une trame, que je me suis rendu prisonier-... J'ai baisé la basque de l'habit du Creancier-genereux. —Vous vous étonnez de peu! (a-t-il repris): venez me voir dans quelques jours, rue

de-Joui ; ét je vous citerai un trait digne d'admiration... J'ai affaire: Alez-. Je l'ai quitté, Madame, ét ſuis accouru chés vous. —Voïla une heureuse nouvelle!..... Vous ſuivrez cet Honnête-homme... Lisons; car je ſuis avide de la physique de votre Égyptien. Vous pouvez vous flater de m'avoir rendu l'exiſtance ; mais une exiſtance delicieuse !... Car je m'attache à vos deux Demerup, ét je les veux garder pour moi... J'ai placé avantageusement leur Bellemère, ét j'aurai ſoin des Garſons-. Je repris Epimenide:

ÉPIMENIDE ét le PRÊTRE d'ÉGYPTE.

☞ Quoique la Physique égyptienne ait tenu plusieurs Nuits, on va la mettre ici de-ſuite, pour ne pas la couper: Chaque Nuit ſera ſeulement indiquée par une lettre-majeure avec un §. On obſerve, que cette Physique n'eſt, ét ne doit être pour nous qu'abſolument hypothetique.

—Connaître la ſaine physique (dit le ſage Prêtre de Phallos), c'eſt être homme tout-à-fait: Les Ignorans ne ſont que des Animaux. Nos anciens Prêtres avaient donné tous leurs ſoins à l'inſtruire: Chacun d'eux recueillait les idées des Autres, ét les comparait aux ſiennes, ſoit pour les combattre, ſoit pour en profiter. Voici un Livre, où j'ai raſſemblé toutes les opinions, pour mon usage

particulier : Je vais vous en faire-part.

PHYSIQUE DES ÉGYPTIENS.

Tout ce qui eſt ſur la Terre, ét la Terre elle-même, vient du Soleil : Le Soleil eſt le père-generateur. Mais, comment le Soleil a-t-il donné naiſſance à la Terre, ét comment la Terre eſt-elle ſortie du Soleil ?

I § THOT.

Avant tout, avec tout, après tout, le Premier-principe fut, eſt, ét ſera. Il eſt la vertu, la force, la vie, l'intelligence, ét tout ce qu'en ont les autres Êtres, ils le tiennent de Thot, c'eſt-à-dire du Père. Il fut un temps, où tout ce qui exiſte, était en lui-même : Ni le Soleil, ni la Terre, ni les Hommes, ni les Animaux n'exiſtaient alors : Comment donc ſavons-nous ce qui nous a precedés? Ce ne peut être hiſtoriquement : mais Thot, ou l'Être-ſuperieur ayant donné aux Êtres vivans qu'il a produits, une intelligence plus ou moins grande, par laquelle ils participent de lui-même, ils voient non-ſeulement le preſent, comme les Animaux bornés, mais le paſſé par la memoire, ét l'avenir, par comparaison au preſent : Thot leur a donné en-outre un eſprit de conjecture ét de raisonnement, qui leur fait deviner les choses abſentes, paſſées ou futures. C'eſt

en-vertu de ce don de Thot-père, que l'on nomme auſſi la Vie et la Nature, que les Prêtres-contemplateurs ont écrit ſes verités physiques, d'après la dictée de leur raison.

LE SOLEIL.

Le Soleil eſt l'âme du Monde, du-moins relativement à nous: Car nous ne ſavons pas ſ'il influe ſur les Etoiles immuables et fixes, dont il eſt prodigieusement éloigné; jamais il ne visite celles des deux pôles. Les Anciens, en voyant le Soleil tout vivifier, le crurent le ſeul et unique Dieu: mais on tient qu'il y eut d'autres Sages, qui avaient des connaiſſances plus étendues, leſquels ont aſſuré, que les Etoiles-fixes étaient autant de Soleils: En ce cas, le Soleil n'eſt pas le Dieu-primitif, mais un des premiers Agens de la Divinité. Nous nous en tenons à cette opinion.

SUBSTANCE UNIVERSELLE.

Si le Soleil n'eſt pas unique, il n'eſt pas le Thot univerſel: Il a donc lui-même un père, qui eſt unique, et qui eſt ſon Soleil-père, comme ce bel Aſtre eſt le nôtre. Ce Soleil-des-Soleils, ſuivant nos anciens Sages, eſt tout, puiſqu'il produit tout, qu'il vivifie tout par ſa chaleur et ſon mouvement ſur lui-même. Il a, mais à un degré infiniment ſu-

perieur au Soleil, ce fluide vital, qu. le Soleil tient de lui, pour le communiquer à la Terre-mère, ét par elle aux Plantes, aux Animaux, ét à l'Homme; c'eſt ce fluide que les rayons ſolaires repandent avec profusion dans notre air, dans nos eaux, dans notre terre-vegetale, ét dans toute la Planète: il eſt un ſel extrêmement volatil, diverſifié d'une infinité de manières dans ſes effets, formant tous les corps, par la concretion, ét changeant ceux qu'il a formés, en ſe combinant avec eux de-nouveau. Avec l'éther pur, c'eſt la lumière; avec l'éther ét l'air, c'eſt la lumière ét la chaleur, c'eſt l'air reſpirable, c'eſt l'odeur; avec ces deux ſubſtances ét l'eau, il eſt nourriſſant, il forme les Animaux-à coquilles, dans la jeuneſſe de la Planète; il alimente à-preſent tout ce qui exiſte: combiné avec la terre, qui n'eſt autre chose que de lumière, de l'air, de l'eau, ét du ſel-fixe il donne une ſubſtance plus ſolide; il a ainſi produit les Plantes, les Arbres, les Inſectes, les Animaux, l'Homme; ét aujourdhui, ce ſel vivifiant, ſubſtance première, les conſerve, en ſe feſant pomper, aſpirer, manger, ſous une infinité de formes differentes, afin que la variété entretienne l'appetit.

Nos Ancêtres ont nommé Dieu, le

Soleil-des-Soleils, THOT, ou le père; le Soleil, OSIRIS, c'eſt-à-dire, epoux d'ISIS; la Terre, ISIS, la RONDE, l'ENCEINTE; parce-que la Terre eſt toujours groſſe du Soleil: APIS lui eſt conſacré, parcequ'il eſt le plus utile des Herbivores, ét parcequ'on laboure la terre par ſon moyen; c'eſt un ſymbole, une image: Mais ce n'eſt pas tout, dans notre ſage religion, on a conſacré tous les objets utiles, pour les rendre reſpectables à des Hordes ſauvages, qui coupaient l'arbre par le pied, pour en avoir le fruit... Pourſuivons la grande physique; je deſcendrai enſuite à la physique terreſtre.

Thot, le père du Soleil, ét Centre unique, eſt tout; c'eſt l'Être: Seul donc il peut être heureux, parce-que ſeul il ne rencontre aucun obſtacle, ét qu'il ne peut recevoir aucun chagrin, aucune peine. Il produit les Soleils, ét par eux, tout ce qui eſt: Mais d'où vient produit-il? Parce-que la production eſt un plaiſir, le plus grand de tous, pour les faibles Mortels, ét le ſeul pour Thot. Or, conſiderons l'Être qui eſt tout, ét partout: Il ne peut avoir de mouvement au-dehors; il ne peut ni ſe laſſer, ni ſe repoſer: Il ne peut rien desirer; il eſt tout: Il ne peut donc avoir qu'un mouvement

interieur

interieur en lui-même, lequel ſera la production ; ét Thot, qui eſt parfaitement heureux, le goûte ſans-ceſſe. Pourquoi le nombre des Etoiles, ou Soleils, eſt-il reconnu infini ? C'eſt que Thot produit continuellement, ét abſorbe continuellement ſes plûs anciennes productions: C'eſt ce mouvement productif, le ſeul du Tout, qui eſt le bonheur de Thot : bonheur que nous pouvons concevoir, parce-que Thot, par le moyen du Soleil ét de la Terre, a mis en nous en-petit, tout ce qui eſt en lui : Ainſi, lorſque nous nous reproduiſons, cet éclair de plaiſir, cette delicieuse ét inapreciable ſenſation, eſt la faible image du plaiſir continuel, ét ſans-ceſſe repeté de Thot.

LES COMETOPLANÈTES.

Le Soleil, à chaque Comète qu'il lance, pour en faire une Planète par la ſuite des temps, a le plaiſir generateur; mais d'une manière inferieure à Thot, ét infiniment ſuperieure à la nôtre. Il en eſt de même de la Terre, lorſqu'elle a produit les premiers grands Êtres qui la couvraient : car aujourdhui, qu'elle eſt vieille, elle n'enfante plus ; elle nourrit.

Thot, dans ſa vigueur, produit donc

à chaque instant des Soleils, il les produit necessairement ; c'est sa vie ét son mouvement ; il produit ; il absorbe. Mais nos Anciens ont pretendu, que l'Homme étant une image de tout ce qui est audessus de lui, même de Thot, il en resultait, que Thot vieillissait, ét cessait enfin de produire : Qu'à cette revolution, inconcevable endurée, il se fesait un bouleversement necessaire de tous les Êtres, qui rentraient tous decomposés, dans une masse commune : Ils en ont presenté l'idée, par l'allegorie du Phenix, être unique de son espèce, renaissant de sa cendre, c'est-à-dire, de lui-même : Parce-que tout agissant continuellement, par le principe-de-vie ét d'activité de Thot, qui ne peut être engendré, puisqu'il est tout, il se reordonne lui-même, ét reparaît jeune, plein des Êtres, ét propre à les reproduire tous, jusqu'au dernier.

Voila quelle est la première grande idée de nos Ancêtres. La seconde ne lui est pas inferieure.

II § FORMATION DES SOLEILS.

Au moment où la fermentation cesse, Thot commence par jouir de son renouvellement spontané, de sa jeunesse, avant que de reproduire des Soleils. De-

venu adolescent, avec une force nouvelle, après des milliarts d'années, il reproduit. Tout alors se reclâsse dans l'Univers, comme avant la revolution. Il s'écoule un autre temps considerable, avant qu'il y ait des Comètes, et un temps plûs considerable encore, avant que le Soleil soit environné de Planètes. Toute la vie reste dabord dans les nouveaux Soleils, qui s'en rassasient et s'en rempliſſent, comme les jeunes Arbres et les jeunes Animaux commencent à croître et à se rassasier de vie, avant que de produire. L'Univers, pendant ces deux époques, a été tout en Thot dabord; ensuite tout en Thot, et ses premiers Agens, les Soleils.

PRODUCTION des COMETOPLANÈTES.

Enfin, les Aînés de Ceux-ci, parvenus à la pleine adolescence, regorgent des fleuves-de-vie, qui leur sont continuellement lancés par Thot leur père, et il se fait chés eux un nouveau developement; ils acquièrent une faculté nouvelle. Ils produisent, ils lancent, non pas hors d'eux-mêmes, ce serait l'impossible; mais hors de leur centre, et dans leur atmosphère, un Corps vivifié, qui leur ressemble dabord, tant il est brillant; mais qui néanmoins étant déja le com-

posé des parties salines les plûs fatiguées, les plùs depouillées de force, doit acquerir bientôt des apparences, et même une nature differente, en s'éloignant de son foyer. Ce Corps ainsi lancé du Soleil, par excretion, et qu'il émissionne avec un plaisir inexprimable, se nomme Comète.

ELLIPSE DES COMÈTES.

La Comète sort de son Soleil, en ligne presque-droite: Si elle parvenait dans un espace libre hors de l'atmosphère du Soleil, elle irait toujours en ligne droite, et ne reviendrait jamais: Mais au sortir du disque du Soleil, elle continue à marcher dans l'atmosphère de cet Astre, dont elle ne peut jamais sortir: et comme cette atmosphère tourne circulairement, ainsi que le disque du Soleil, sur elle-même, il en resulte, qu'à chaque pas que fait la Comète, elle est contrariée par l'éther, c'est-à-dire l'air atmospherique du Soleil, qui l'incline legèrement, et la fait enfin revenir, par une ellipse proportionnée à la force impulsive qu'elle a reçue. Toutes les Planètes circulent autour du Soleil d'occident en orient: les Comètes, relativement à nous, paraissent faire leurs revolutions dans tous les sens; d'orient

en occident, du ſud au nord, du nord au ſud, en-un-mot de tous les points du cercle. Mais cela doit être, puiſque leurs orbites ne ſont point parallèles aux orbites des Planètes: Un corps qui circule, doit voir un autre corps, qui va preſque droit, ſous toutes les aires de vent, et ſon mouvement-apparent doit repondre ſucceſſivement à tous les points du compas. Vous concevrez bientôt, combien ceci doit nous être utile, pour expliquer un des plus terribles phenomènes de la Nature, qui plusieurs-fois, depuis que notre globe exiſte, a preſque detruit l'Eſpèce raisonnable; et reduit les Animaux à quelques paires qui ont repeuplé le Globe.

PLANETISATION DES COMÈTES.

La Comète, par deux causes égales, une eſpèce d'aſpiration continuelle du Soleil ſon père, qui la ſupe ſans-ceſſe, et la circularité ſpirale des rayons de l'atmoſphère ſolaire, diminue à chaque revolution la longueur de ſon ellipſe; deſorte qu'inſenſiblement, après des millions d'années, telle Comète, qui traverſait, par ſa force impulſive, toutes les orbites des Planètes, ceſſe d'atteindre celle de la Planète la plus proche du

Soleil; ét d'un autre côté, d'aler auſſi-loin dans les eſpaces immenſes, qui ſeparent les atmoſphères ſolaires voisines : Au-bout d'un temps, elle n'atteint plus l'orbite de Venus, puis de la Terre, puis de Mars, puis de Jupiter, de Saturne, ét des Planètes invisibles qui ſont au-delà. Et du moment (comprenez ceci!) qu'elle n'atteint plus l'orbite d'aucune Planète, ét qu'elle circule derrière elles, la Comète eſt Planète : Cette nouvelle Planète occupera ſucceſſivement la place de Saturne, de Jupiter, de Mars, de la Terre, de Venus, de Mercure; enfin elle ne paraîtra que tache du Soleil, ét ſera totalement abſorbée par lui. Cette immenſe periode, de plus de milliarts d'années, qu'il n'y a de grains de ſable ſur la terre, ſ'appelle la vie naturelle d'une Planète : vie infiniment plus courte, que celle du Soleil, qui abſorbe toutes les Planètes avant de l'être lui-même par Thot, ſon Soleil ét ſon père.

III § DURÉE d'un SYSTÈME-SOLAIRE.

La durée de la vie des Soleils ne nous eſt pas connue; encore moins celle d'une periode de Thot, qui étant tout, ſe renouvelle lui-même : Mais la periode des Planètes peut ſe conjecturer : On pretend que l'orbite de notre Pla-

nète s'accourcit en cent ans, d'une minute de degré : c'eſt quinze ſecondes en vingtcinq ans ; c'eſt par année un peu moins de deuxtiers de ſeconde : Si nous ſupposons que l'approximation ait toujours été égale ; ou, ce qui eſt la même chose, que la minute en cent ans ſoit l'approximation moyenne, parce qu'elle aura été moindre, lorſque la Planète était éloignée, ét qu'elle ſera en plûs, lorſque la Planète s'approchera davantage, il s'enſuit, qu'à ſupposer la Terre à trentequatre-millions de lieues ét plûs du Soleil, elle doit être abſorbée dans un temps dont le calcul eſt effrayant, puiſque ſoixante ſiècles ; ou ſix-mille ans, ne produisent que vingtcinq lieues ſur centquatrevingts-dixhuit-millions de lieues : pour cinquante lieues, il faut douze-millions ; vingtquatre mille ans pour cent lieues ; deux centquarante-mille ans, pour mille lieues, ét deux-millions quatrecents mille ans pour un million de lieues : c'eſt quatrevingtsun-millions-ſixcentsmille années, que la Terre, l'approximation étant toujours égale, doit ſubſiſter encore, avant de tomber dans le Soleil : ſupposons l'acceleration de moitié plûs grande, ce ne ſera plus que quarante-mil-

lions-huitcentsmille ans. Et ſi la Terre lancée comète, a été à ſixcentsmillions de lieues du Soleil, decrivant un orbite proportionnée, il ſ'enſuivra que les Hommes n'ont pas de nombre pour exprimer le total de ſa vie.

FIN DES PLANÈTES.

Mais, ainſi que les Êtres qui la couvrent, ét faits à ſon image, la Terre peut mourir de deux manières, par accident, ét de vieilleſſe. La mort de vieilleſſe, eſt celle qui ſuit une revolution complète, depuis le moment où elle eſt lancée comète, juſqu'à l'inſtant de ſon abſorption par le Soleil: c'eſt ſa fin naturelle. La ſeconde manière dont peuvent finir les Corps-planetaires, eſt accidentelle; c'eſt une rencontre, un choc qui l'occasionne. Vous ſavez que jamais les Planètes, regulières dans leur cours, ne peuvent ſe heurter: Mais les Comètes, qui traverſent les orbites planetaires, ſont dans la poſſibilité de coïncider avec elles, au même point d'interſection. Et dans ce cas, il ſe fait toujours ſur les deux, la Comète ét la Planète, un bouleverſement terrible: ſi la Comète eſt, comme elle peut l'être, cinquante-fois, ſoixante-fois moindre que la Terre, par-exemple, ét qu'il y ait contact

reel, la Terre l'emporte, ét ne ſe dérange, dans ſon cours, que de la force communiquée: ce derangement n'eſt pas même de longue durée, ét en quelques milliers d'années, ſon orbite redevient le même; à raison du mouvement régulier de l'atmoſphère du Soleil, dans lequel elle nage, ét de la coordonnance des autres Planètes: mais ſur la ſurface de la Planète, ét ſur celle de la Comète, quels horribles effets, pour les Animaux ét pour les Plantes! Les ſaisons ét le climat ſont changés, pour un hemiſphère; tandis que pour l'autre, ſe verifie ce mot, devenu plaiſanterie chés toutes les Nations, SI LE CIEL TOMBAIT! Le Ciel eſt vraiment tombé, pour l'un des deux hemiſphères cometaire ét planetaire, qui ſe ſont touchés: tout a été detruit; la ſuperficie eſt devenue preſque le centre.... D'un autre côté, il ſ'opère un nouvel équilibre, ét les pôles reſtans, peuvent devenir l'equateur commun, les deux équateurs, ou leurs deux moitiés, former les pôles nouveaux! Rien de plûs aisé que de tirer toutes les conſéquences. On trouvera mille, vingtmille ſiècles après cette revolution, des os d'Elefans dans les glaces du nord, éterelle. Vous ſentez que les

Hommes, les Animaux, les Plantes de la zone-torride, doivent presque tous périr, par ce changement; que les glaces des poles fondent, et inondent les pays subsistans du nouvel équateur, et le reste. Il y a plus; c'est qu'à l'approximation de la Comète, les eaux de deux Globes pressées ou attirées, se sont élevées considerablement, sur toute leur surface, à proportion de leur revolution sur eux-mêmes, de sorte qu'au moment du contact, la plus grande partie du mal était fait; tout ce qui pouvait être noyé, l'était deja: l'horrible secousse eut ensuite son effet; et le changement des climats acheva de desoler tout ce qui vegète et respire. C'est une de ces revolutions qui est très-voisine de notre temps! la recence de nos arts, de nos sciences, le peu d'antiquité de notre civilisation le prouve: les Caldéens nos voisins ont calculé environ 4-cents 30-mille ans. Pour que les Hommes aient pu se remettre, après une revolution, il a bien falu 10 à 12 mille ans; il s'ensuivrait delà, qu'actuellement, nous sommes à 4-cents-50-mille ans environ de la revolution accidentelle de notre Globe.

J'ai ici plusieurs choses à vous dire, et une autre opinion à vous exposer, après

les avoir dites. Serions-nous sur la Terre des Insectes incomodes, dont elle cherche de-temps-en-temps à se debarrasser ? ou veut-elle seulement renouveler la vie à sa surface, d'accord avec le Soleil? Ces revolutions, ces approchemens sont-ils un accident affligeant ou rejouissant pour elle? Nous l'ignorons.

VARIÉTÉ des ACCIDENS.

Les Comètes ne touchent pas toujours la Terre, et alors, si elles sont moins puissantes, comme notre Lune, elles causent sur elle une revolution proportionnée; elles elèvent ses eaux, changent son cours, étlereste; mais elles restent ensuite, non dans son atmosphère, mais dans sa spiralité, elles ne peuvent se degager des rayons atmospheriques du Soleil tourbillonnés par la grosse Planète; elles y restent, deviennent satellites, et circulent avec elle: Une Comète, à notre dernière revolution, a probablement eu ce sort; c'est la Lune. Mars, moins puissant que nous, n'en a point retenu; mais Jupiter, très-gros, en a quatre, que sa grosseur lui a données; Saturne en a cinq, et un espèce d'anneau. Nos Ancêtres assurent qu'on a vu le Soleil se lever où il se couche, et se coucher où il se lève: cela ne peut être arrivé que par une

terrible revolution, qui a bouleverſé le mouvement de la Terre ſur elle-même ; par un mouvement plûs fort ; mais cela ne peut avoir eu lieu qu'avant notre dernière revolution. Voila ce que j'avais à vous dire, avant que de vous exposer une autre opinion de quelques-uns de nos Prêtres, qui veulent être regardés comme les ſeuls Orthodoxes.

IV §. LES ANIMALISTES.

Ils prétendent que les Soleils ſont un Peuple composé de Mâles ét de Femelles, qui ſ'accouplent, ét ſe reproduiſent: Ils vont plûs loin: Ils posent pour principe, que Thot ſ'eſt engendré lui-même ; non qu'il ait commencé, mais à la ſuite d'une infinité de revolutions. Il n'en eſt pas moins unique ; ét ils racontent à cette occasion l'allegorie des anciens Arabes, qui fait un Etre unique de Phenix, lequel après avoir vêcu un grand nombre d'années, ſe brûle lui-même, ét renaît de ſa cendre: C'eſt effectivement un bel apologue pour exprimer leur opinion: Ils prétendent, que tout Être-ſuperieur n'aime pas les Etres-inferieurs, ét cherche à les detruire ; ét que c'eſt l'origine du mal. La raiſon frappante qu'ils donnent de cette opinion, c'eſt, diſent-ils, que les Êtres-inferieurs

vivent de la ſubſtance des Êtres-ſupérieurs, ét les fatiguent: outre qu'ils contribuent à leur vieilleſſe, comme je vous l'expliquerai bientôt. Ainſi, ſelon eux, Thot detruit ét abſorbe autant de Soleils qu'il peut; quand le Soleil en a le pouvoir, il detruit ſes Comètes ès ſes Planètes; ét lorſque la Planète le peut, elle detruit ſes Habitans. C'eſt ce qui a revolté contre ce ſyſtème, qu'on admetterait avec plaiſir, ſ'il ne feſait pas de notre Univers une ſcène d'horreur, de haîne, ét de deſtruction. Ils argumentent, pour prouver leur doctrine, de ce qui ſe paſſe ſur la Terre, entre les Animaux. Ils y voient la Nature devenir l'ennemie de tout ce qui a vie, dès qu'il eſt né; mettre à-côté de ſon berceau les Carnivores, ét les poiſons, avec ſa nourriture: ils la voient multiplier les maladies interieures, ét le desordre, pour attaquer toutes les ſources de la vie; ét ſuivant la grande ét belle maxime, ils concluent l'inconnu par le connu. Tout ce qu'ils disent eſt plauſible; mais cela eſt chagrinant. Ils ignorent quels ſont les mâles ét les femelles des Soleils: mais ils pretendent diſtinguer parfaitement les mâles ét les femelles des Êtres du troiſième ordre, c'eſt-à-dire, les Comètes ét

les Planètes: ils assurent que le Planètes sont les femelles, et les Comètes les mâles: Que ceux-ci n'ont un cours si different de celles-là, qu'afin de pouvoir se rencontrer: Que lorsqu'ils se rencontrent, le Comète mâle s'accroche à la Planète femelle, qu'il se fait une copulation, de laquelle il suit une engendration, et une fetation; que la fetation d'une Planète reste son satellite. Telle est l'étonnante opinion de ces Prêtres, qui, à-la-verité, ont pour eux toutes les analogies, mais pas une preuve de fait. Ils disent, qu'ensuite le Comète se desaccroche, et continue son cours. Ils disent, comme nous, que cet approchement cause un bouleversement terrible, et funeste aux Animaux et aux Plantes sur les deux Globes: Ils ajoutent, que lors de la fetation, il se fait un autre bouleversement, et qu'une partie des Êtres du Globe-mère, passe sur le Globe-enfant, où se trouve entraîné par lui; ou (car ils varient), que le Globe-satellite n'emporte que la faculté de produire à sa surface des Plantes et des Animaux, comme le Globe-mère. Ils disent donc, que les Planètes l'ont toujours été depuis leur naissance, et qu'elles le seront jusqu'à leur mort; que

les Comètes ſont toujours mâles, ét comètes, juſqu'à ce qu'ils ſoient reabſorbés par le Soleil, dont ils ſont les Animaux, ét qui cherche à le detruire.

IDÉE SINGULIÈRE des ANIMALISTES.

A-la-verité, ils tâchent de legitimer la haine univerſelle des Etres les uns pour les autres, par une maxime qui nous paraît vraie: —C'eſt (disent-ils) que la Nature ne refait qu'avec les debris de ce qu'elle detruit; ét comme elle eſt toujours portée à faire, elle eſt également portée à defaire. Quand on leur demande, ce qu'ils entendent par la Nature? Ils repondent. Cette Force-de-vie qui vient de Thot, ét qui tend toujours à former des Individus, qui jouiſſent d'une vie particulière, ne duſſent-ils exiſter qu'un inſtant. —Pourquoi cette Force-de-vie tend-elle toujours à former des Individus? Ils repondent, Que chaque formation eſt un plaiſir pour Thot, pour le Soleil, ét pour la Terre, quoiqu'enſuite l'Individu les incommode. Tout cela eſt ſingulier! mais c'eſt ainſi qu'ils repondent aux objections qu'on leur fait. Auſſi trouvons-nous que le ſyſtème de l'animation des Soleils, des Comètes ét des Planètes a de grandes difficultés! quoiqu'il paraiſſe

ſéduisant au premier coup-d'œil. Car on aime à voir la Nature presentée comme un grand Tout, dont toutes les Parties agiſſent avec connaiſſance ; où chaque grand-Être a des lumières, des conceptions, une puiſſance proportionnée à ſon importance et à ſon étendue : L'Univers eſt alors tout autre, et la majeſté de Thot eſt plus ſenſible. Mais outre que rien ne prouve la vérité de cette doctrine, il faut convenir encore qu'elle offre une foule d'idées affligeantes, dont celle que nous ſommes haïs de notre Principe eſt revoltante. Auſſi ne l'avons-nous pas admise, après l'avoir longtemps et ſcrupuleusement examinée : mais nous ne haïſſons pas Ceux qui la croient veritable, pourvu que d'ailleurs ils ſoient bons citoyens.

PLANÈTE emportée par une COMÈTE.

Il me reſte à-present, à vous expoſer la ſeconde partie de notre doctrine ſur la mort accidentelle des Planètes : Car je ne vous ai parlé, que du cas, où la Comète plus faible que la Planète, l'amalgame, et ne devient qu'un ſeul corps avec elle : Alors c'eſt la Comète qui meurt, parce-qu'elle eſt devorée par la Planète, qui ſe l'adapte ; les deux n'ont plus qu'une ſeule âme, une ſeule force

pour les regir. Mais il arrive auſſi ſouvent, que la Comète eſt plùs forte que la Planète dont elle traverſe l'orbite. Si elle en paſſe loin, elle la trouble ſeulement, élève ſes eaux, cauſe des deluges, ét noye ſes Habitans: Si au contraire elle en paſſe très-près, elle ſ'en fait un ſatellite; mais ſon cours à elle-même eſt alteré, à-raiſon de la force de la Planète, ét la Comète devient alors Planète, ou derniére, ou mediale, ſuivant ſa force propre, combinée à celle de la Planète: Enfin, ſ'il y a contact, la Comète plùs puiſſante emporte la Planète avec elle, à-raiſon de ſa force ét de la reſiſtance de la Planète, unie à celle des rayons de l'atmoſphère-ſolaire. Si la Comète eſt très-puiſſante, elle emporte la Planète hors des orbites, ét reſte Comète, mais en éprouvant une diminution ſubite ét conſiderable d'ellipſe: Quel bouleverſement alors, pour les Êtres de la Planète ſurtout! Ils periſſent, ét il ne reſte ſur le Globe emporté que les Êtres de la Comète (ſuppoſé qu'elle n'ait pas été immenſement derangée) avec les germes de ceux de la Planète, ét la faculté de les produire, qui ſans-doute ſe developera en ſon temps: car c'eſt une verité, que chaque âge de la Comète ét de la Planète comporte des Êtres un-peu differens en

vigueur, en force, en intelligence, ét que ſi tout d'un-coup l'on reporte un de ces vaſtes Corps au point où il était plusieurs millions d'années auparavant, rien de ce qui vit ſur ſa ſurface n'y peut exiſter; tout perit, ét des Êtres convenables renaiſſent des debris des deux règnes, animal ét vegetal, ét peutêtre des trois.

MORT NATURELLE des PLANÈTES.

Telle eſt une fin accidentelle ét poſſible, pour les Habitans ét les Plantes d'un Globe-planetaire ou cometaire. Mais il peut arriver auſſi, quoique plûs rarement, qu'il n'y ait aucune revolution, ét que la Comète devenue ſucceſſivement planète, aille tranquilement, après une vie longue ét paisible, ſe reünir à ſon Soleil: C'eſt ainſi que nous avons quelques Centenaires, dont rien n'a troublé la longue carrière, qui ſe reüniſſent à la Terre, qui les redemande, ſans avoir jamais ſouffert aucun derangement: Leur vie ſ'eſt écoulée comme un fleuve regulier, qui ne tarit, ni deborde jamais. Plûs une Planète ſ'approche du Soleil, moins elle eſt exposée à être atteinte par une Comète: mais plûs elle en eſt éloignée, ét plûs le danger eſt frequent: Auſſi que de ravages de ce genre, inconnus aux Habitans-terreſtres, dans les vaſtes regions des Planètes invisibles!

V § MARCHE DES COMÈTOPLANÈTES.

La Planète, du moment qu'elle a été lancée hors de son Soleil, ou qu'elle est née, suivant l'autre système, s'est continuellement rapprochée de lui; mais insensiblement: et voici quelle est l'opinion de nos Prêtres sur les differens états du Comète mâle, ou de la Planète femelle dans les deux systèmes: Je commence par celui de l'animation des Globes solaires et planetaires.

SUIVANT LES ANIMALISTES.

Les Prêtres de cette opinion, pour expliquer leur doctrine, font usage de la grande maxime, que tout est modèle, type, image: Ainsi, pour nous donner l'histoire physique des Grands-Êtres, types des Petits, ils ont recours à l'histoire de ceux-ci, qui sont les images. Le Comete-mâle, ou la Planète-femelle, nés d'Êtres semblables à eux, et non du Soleil, être superieur (disent-ils), d'une espèce differente, qui est comme le Dieu des Planètes (comme lui-même, et ses pareils ont pour Dieu le Premier-principe), le Comète mâle, ou la Planète-femelle, est enfant dabord, et presqu'invisible à nos ieux: La Planète, ou le Comète, croît insensiblement, cesse de croître, et vieillit, précisement comme les Animaux. Dans

leur enfance, ces Êtres, mâles ou femelles, ſont tendres; ils ſont enſuite vigoureux, forts, ſages, prudens; enfin ils declinent.

Comme on voit ſur les Animaux d'autres Animaux, des Animacules, qui vivent de leur ſubſtance; de-même, il y a ſur Thot, ſur les Soleils mâles ét femelles, ſur les Comètes ét les Planètes, des Animaux de deux eſpèces, mâles ét femelles, capables de ſe reproduire, ſuſceptibles de vie, de ſentiment, d'inſtinct, d'intelligence, de raiſonnement, de ſageſſe, comme les Grands-Etres ſur leſquels ils exiſtent, ét de la ſubſtance desquels ils ſont alimentés. Les Soleils ſont les Animalcules de Thot, ou Premier-principe; les Planètes ét les Comètes, le ſont de leur Soleil; ét les Hommes, les Animaux, de la Planète que nous habitons.

Lorſque les Soleils, les Comètes ét les Planètes ſont vieillis, ſecs, arides, ils meurent: Mais comme dans le cours de leur longue vie, ces derniers Corps ſe ſont inſenſiblement rapprochés du Soleil, comme le Soleil ſe rapproche de Thot, leur mort arrive, lorſqu'ils y tombent, épuisés de toute leur humidité: Car les Corps-planetaires, en naiſſant, ſont très-humides; ils ſont long-

temps tout-couverts de leur eau, qui eſt plûs-abondante que la matière ſolide: ils ſe durciſſent, en ſe petrifiant, par la formation des coquillages; lesquels briſés, mais indeſtructibles, forment la base des rochers: Les os des Animaux forment de-même une matière lapidifique, indeſtructible dans ſes molecules, ſi ce n'eſt lors de la mort de la Planète, ét de ſon enſeveliſſement dans ſon Soleil.

Tous les phenomènes de la Nature ſont infiniment faciles à expliquer, dans notre ſyſtême (continuent les Prêtres partisans de l'animation); le flux ét le reflux, ſont l'effet de l'aſpiration ét de l'expiration: les pluies, les tonnerres, les volcans, le tremblemens de terre, ſont des effets naturels de la vie du grand Animal, dont nos ſueurs, nos crachats, notre matière émunctoire, nos éruptions cutanées, nos mouvemens convulſifs, ſont l'image en petit: La formation des metaux, celle de la terre vegetale, reſſemble en-grand, à ce que ſont en petit nos ſecretions auriculaires, ét la craſſe de notre peau. Telle eſt la doctrine des Animaliſtes.

VI §. SUIVANT LES MATIÉRISTES.

Dans l'autre ſyſtême, la marche de la Nature ſe rapproche davantage de la manière ordinaire de voir. Nous avons posé pour principe, que toutes

les Planètes étant lancées comètes, ces dernières devenaient toujours et necessairement des Planètes : aulieu que dans le syſtème des Animaliſtes, les Comètes ſont les mâles des Planètes ; et les uns et les autres ſont animalcules du Soleil. A-mesure que la Comète circule dans ſon ellipſe immenſe, ſa force centrifuge s'affaiblit, par l'effet continuel du mouvement concentral du Soleil : Car ce mouvement eſt tel, que tous les corps qui nagent dans l'atmoſphère ſolaire, ſont doucement attirés vers le centre. Par quel mecaniſme ?

SPIRALITÉ.

Je ſoupçonne, que c'eſt parce-que la circulation du Soleil eſt legèrement ſpirale, à compter du milieu de ſon diſque apparent, juſqu'à l'extremité de ſon atmoſphère, qui s'étend audelà de toutes les Planètes, et même de l'ellipſe de toutes les Comètes. Ce mouvement, legèrement ſpiral, n'eſt point particulier au Soleil et aux Etoiles fixes; du côté de l'infini, Thot l'a également ; et c'eſt par lui, qu'en une infinité de ſiècles, il abſorbe ſucceſſivement tous les Soleils; après quoi, il ſe renouvelle lui-même, comme le Phenix, qui eſt ſon emblême, chés les Arabes nos voisins : Du côté du fini, les Comètes et les

Planètes ont également ce mouvement legèrement ſpiral, qui fait qu'elles s'attirent les unes les autres, lorſqu'elles ſont dans leurs conjonctions; mouvement qui fait encore, que les Planètes principales attirent inſenſiblement leurs Satellites; de ſorte qu'après un temps conſiderable et proportionné à l'éloignement, ces Satellites ſe reüniſſent enfin ſucceſſivement à leur Planète principale, pour ne former qu'un tout avec elle. Ce qui occasionne encore une revolution accidentelle, et très-conſidérable ſur les deux Globes. C'eſt par un effet de ces reunions, ou de celui d'une Comète à une Planète, que les Êtres ſont ſi differens, qu'un hemiſphère eſt moins ſec, et plûs-aqueux que l'autre. Par exemple, d'anciens Navigateurs aſſurent que le côté auſtral de la Terre, a plûs d'eau que le ſeptentrional; qu'il exiſte un autre hemiſphére qui a le jour, tandis que nous avons la nuit, et où les rivières ſont infiniment plûs grandes et plûs fortes que les nôtres. Si notre Globe n'avait eſſuyé aucune revolution cometaire, ou ſatellitaire, les deux hemiſphères devraient étre égaux en ſicci-té: Mais comme, ſuivant toutes les apparences, notre Terre, autrefois plûs petite que Mars, ſ'eſt reünie à trois ou

quatre de ſes Satellites, elle eſt devenue plûs groſſe que ſa Planète ſuivante, qui ſans-doute en a perdu des ſiens, ou tous par une Comète qui les a emportés, ét l'a laiſſée ſeule, moins groſſe que la Terre: Venus ét Mercure n'ont plus de Satellites, parce-que ces deux Planètes étant les plûs-âgées, leur ſpiralité les a reünies à ceux qu'elles avaient; ce qui les a ranimées, en les preservant du deſſèchement abſolu, ét par-là, conſervé leurs Animaux. Ce ne ſont ici que des conjectures; mais elles ſont fondées ſur la tradition des Arabes, qui habitent la terre la plûs anciennement cultivée, la plûs anciennement habitable; par la raiſon même qu'elle ſera la première à ceſſer de l'être. Ainſi vous voyez que tout s'attire dans la Nature: Thot attire tout, Soleils ét Planètes; les Soleils attirent les Comètes ét les Planètes; les Comètes ét les Planètes attirent leurs Satellites efficacement, ét s'attirent entr'elles inefficacement.

CAUSE DE LA SPIRALITÉ.

Peut-être voudriez-vous que je vous expliquaſſe la cauſe de cette ſpiralité univerſelle, qu'on peut auſſi appeler force centripète? Je ſens qu'elle eſt naturelle; mais je ſuis embarraſſé à vous l'expliquer:

l'expliquer : Cependant, je suis tenté de l'essayer.

Toute qui est individu, même Thot, le Tout, a un point central, auquel tous les autres points se rapportent, et qui constitue le moi. Toutes les émanations de l'Individu, c'est-à-dire, l'intelligence, le raisonnement, la volonté, le desir, le sentiment du plaisir ou de la douleur, la faculté generative, et le reste, partent de ce point central, et tirent de lui leur principale force impulsive; d'où il suit, que plus les parties composantes sont éloignées du centre, moins elles ont de force projicience: c'est ce qui les fait tourner, en se rapprochant insensiblement du centre, jusqu'à ce qu'elles y retombent, pour s'y reamalgamer, puis être lancées de-nouveau, tant que l'énergie vitale subsistera dans l'Individu. Or l'atmosphère de Thot s'étendant partout, son infinie spiralité attire tout, et reproduit tout. La spiralité du Soleil n'agit que sur son système, et n'attire que ses Comètes et Planètes. La spiralité de la Comète ou de la Planète n'attire également que son petit système, c'est-à-dire, que ses Satellites. Nous avons nous-mêmes une atmosphère, et notre aspiration, ainsi que notre expiration, pro-

duisent l'effet ſimilaire de la ſpiralité des Grands-êtres. Mais comme il exiſte une différence dans notre conformation extérieure, et que la manière dont les Plantes, et ſurtout les Animaux ſe nourriſſent, leur eſt particulière, ces derniers ont des membres, pour ſaiſir les corps qu'ils doivent s'aſſimiler par la manducation et l'intuſſuſception: C'eſt parce-que notre ſpiralité n'a pas aſſés de puiſſance attirante, que nous avons des membres, qui ſont inutiles à Thot, aux Soleils et aux Cometoplanètes; c'eſt par un effet de notre imperfection, que nous avons ces membres, qui font par un acte-de-volonté, ce qui ſe fait immanquablement et neceſſairement pour les Grands corps.... Mais je reviens à la vie des Cometoplanètes.

TEMPERAM. des COMETOPLANÈTES.

J'ai dit qu'à leur naiſſance, ils étaient aqueux; qu'ils devenaient pierreux et terreux en vieilliſſant: Ils meurent lorſqu'ils ſont tout-à-fait pierreux. Alors, ils tombent dans leur Soleil, qui s'en nourrit, et les diſſout, pour reproduire, avec ſa ſurabondance de matière, des Globes comme ceux qu'il abſorbe; mais jeunes, aqueux, et doués de la faculté de durer longtemps.

VII §. NAISSANCE des ANIMAUX.

Les germes des Animaux, que le nouveau Globe a en lui-même, ſont la ſource de ſa deſtruction; ce ſont eux qui combinent les ſels ét l'eau, ét qui en font la matière-pierreuſe, par leurs coquilles ét leurs os, comme leur chair eſt la baſe de la matière terreuſe-vegetale. Dans le Soleil, tout cela ſ'était diſſous ét decomposé; les ſels ét l'eau ſ'étaient degagés les uns de l'autre, ét c'était à recommencer pour recombiner de-nouveau. Les Soleils, moins groſſièrement composés que les Cometoplanètes, vieilliſſent également, mais dans une periode infiniment plûs longue que les Cometoplanètes, ét ils vont ſe decomposer dans le Centre-unique, Thot, qui vieillit lui-même.

LE VRAI PHENIX.

C'eſt ce que les anciens Arabes ont exprimé, par leur fable du Phenix, qui eſt unique, vieillit, ſe brûle lui-même, ét renaît de ſa cendre: Ce Phenix eſt l'allegorie de Thot, qui après avoir abſorbé ſucceſſivement, ét decomposé tous les Soleils, a ſubi une ſorte de vieilleſſe, ét acquis une ſorte de dureté: mais il a en lui-même, comme ſource-de-vie, un moyen de ſe regenerer: Quel eſt-il?

Nous ne pouvons le savoir: les anciens Arabes prétendaient, qu'il se brûle lui-même par le feu resini de tous les Soleils, et qu'il sort de cette conflagration terrible, qui n'est pas sans douleur, absolument jeune et regeneré, pour recommencer une nouvelle vie, qui, comparée à celle des Soleils, est plus longue, que celle des Soleils comparée à la nôtre, qui n'est qu'un point, comparée à celle de nos Planètes: or leur vie n'est qu'un point, comparée à celle de leur Soleil; lequel Soleil a une vie incommensurable, mais qui n'est qu'un point, comparée à celle de Thot.

RECAPITULONS, avant de passer aux Animaux.

Thot est l'ame du monde, la source-de-vie, qui se repare elle-même, par sa propre énergie: Les Soleils sont les moyens entre Thot et les Cometoplanètes; ils sont la source-de-vie relativement à ces grands Corps et à leurs Animaux, vegetaux, et le reste: Les Soleils vieillissent, mais ce sont les Êtres les plus longèves, après Thot: Les Planètes sont d'abord Comètes, dans le système ordinaire; elles deviennent Planètes, en s'approchant du Soleil, et en se circulapisant davantage; elles vieillis-

ſent comme nos corps, en ſe durciſſant, en s'offiſiant : elles meurent de mort naturelle, en tombant dans leur Soleil ; ou bien elles ſont emportées par une Comète plus puiſſante, qui ſe les amalgame ; c'eſt leur mort accidentelle : Elles ſe font des Satellites des petites Comètes, qui paſſent, en ſortant du Soleil, dans leur ſpiralité ; elles les abſorbent, et ſe les aſſimilent à la longue ; quelquefois même elles s'aſſimilent une petite Comète, par le contact immediat. La vie ne ceſſe jamais ; elle renaît d'elle-même dans ſon Principe, mais non ſans deſordre, au moins apparent.

Mais, dans le ſyſtème de l'animation et de l'organiſation, il eſt des Prêtres, qui diſent, Que Thot s'engendre lui-même, lors de ſa conflagration : Qu'il a tout reüni en lui, pour cette œuvre auguſte, et qu'il y emploie toutes ſes forces, avec une volupté infinie, mais precedée de douleur : Que les Soleils ſont ſes Animalcules, ou Animaux paraſites ; qu'ils compoſent un Peuple, qui a ſes Mâles et ſes Femelles : Que les Comètes et les Planètes ſont les Animalcules des Soleils ; que les Comètes ſont les mâles, et les Planètes les femelles, leſquelles engendrent les Satellites : Que

ces Derniers grossissent assés pour devenir independans de leur Planète principale, et la laisser aler seule s'absorber dans son Soleil, ou mourir. (J'ajoute ici que d'autres Pretres-animalistes pretendent, Que notre Lune est à-present dans cet état de maigreur, où sont les Jennes-gens qui croissent : que sa surface est asprè, inégale à l'excès, parce-qu'elle a subi trop nouvellement une revolution, qui a fait creuser à ses eaux des vallées profondes, et decouvrir des rocs très-élevés; Qu'elle est encore pleine de volcans, comme l'était la Terre, il y a plusieurs milliers d'années : Qu'elle a plûs de mer que de terre ; qu'on ne peut decouvrir si elle a une atmosphère ou non, mais qu'elle doit certainement en avoir une, si elle a des eaux ; que si elle n'en avait pas, c'est qu'elle serait épuisée deja, morte naturellement, et qu'elle circulerait cadavre autour de la Terre, faute de pouvoir s'en-detacher, pour n'être absorbée qu'avec elle par le Soleil : Telle est une opinion dont je n'avais rien dit; je la designe par le nom des Mortalistes. Je continue la recapitulation : Les Animalistes disent: Que nous, et les autres Etres vivans, sommes les Animalcules de notre Planète, à

laquelle nous sommes incommodes, comme nous le sont les Animalcules qui vivent de notre substance, ét que tous les differens Êtres sont occupés de la destruction les uns des autres.

VIII § Jeunesse des COMETOPLANÈTES.

Lorsque le nouveau Globe est separé de son Formatif, il n'est pas tel que nous le voyons : Il est absolument liquide, tourne sur lui-même, ét autour de son Principe. Le mouvement sur lui-même ne peut venir que de deux causes, ou de ce qu'il l'a reçu en naissant, ét qu'il fait partie de son existance, ou de l'atmosphère solaire dans laquelle il circule ; encore faudrait-il pour cela, qu'il roulât sur cette atmosphère, ét non qu'il y fût plongé : Tenons-nous-en donc à la première cause.

DEBROUILLEMENT DU CAOS.

Le Globe est composé d'une matière propre à tout, ét qui n'est rien encore de distinct : Mais à-peine est-elle sortie de son puissant Dissolvant, qu'elle tend à former des organisations, ét peut-être à s'organiser elle-même : car on revient à chaque instant, par la force de l'analogie, à l'opinion des Animalistes. Les premiers Animaux qui naissent, sont sans contredit certains Poissons, de l'espè-

ce de ceux qui ne vivent que d'eau et de limon ; et il en eſt beaucoup dans la mer. Les Coquillages ſont les premiers : Ils ſe raſſemblérent au centre, y vécurent, y moururent, et donnèrent les premiers élemens de la pierre et de la terre vegetale. Cette première base poſée, elle augmenta ſans-ceſſe : Les Inſectes du corail travaillèrent de leur côté ; ils éleyèrent inſenſiblement des Iles, comme celles que l'on voit ſurtout dans la mer du Sud ; ces Iles depaſſèrent les eaux, et au bout d'une prodigieuſe quantité de ſiècles, elles formèrent le premier continent, qui eſt celui de l'Aſie. Il augmenta continuellement, et petit-à-petit : mais les Cetacées et les Madreporés travaillaient en plûs d'un endroit : l'Afrique parut, enſuite l'Europe. Par un effet du haſard, ou par des cauſes que nous ne ſavons pas, les amas de poiſſons à coquilles, ou les detrimens de matière coquillière s'amaſſèrent plûs au nord du Globe, que du côté auſtral. Ce long amoncèlement produit diverſes élevations hors de l'eau, mais il ne donne pas les montagnes, les vallées profondes : elles ont d'autres cauſes, abſolument accidentelles, dont je vous parlerai bientôt.

Naiſſance des PLANTES et des ANIMAUX.

Après qu'il y eut une prodigieuse quantité de matière pierreuse et vegetale, les germes qui devaient ſe developer ſur la terre ſeche, commencèrent à paraître ſur la terre vegetale vierge, abſolument composée des chairs des Poiſſons putrifiés, de ſel, d'eau combinée dans les particules de coquille, d'air, de lumière et de feu. C'eſt de tous ces élemens reünis, et de la chaleur vitale du Soleil, que ſont nées dabord les Plantes, non des Plantes marines, mais de germes particuliers, ſemblables à ceux des commencemens d'une autre revolution, ou ſemblables à ceux des grands Corps diſſous dans le Soleil, dont les debris ont ſervi à la composition du nouveau Globe. Après les Plantes, herbes et arbres, ſont nés les Inſectes les plûs approchans de la vegetation; puis les Oiſeaux; puis les Animaux les plûs petits; enfin les plûs gros, pour leſquels il falait plûs de terre et de ſolidité: Après ceux-ci, les Carnivores, puis les Singes; enſuite la Race des petits Hommes, qui exiſte preſque ſeule aujourdhui; laquelle fut ſuivie des Geans: Il peut y en avoir eu de pluſieurs eſpèces, et il eſt à preſumer, que dans la plûs grande vigueur

de la Terre, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle eut un tiers ou un quart de petrifié; quand elle était ſans montagnes, ſans vallées; qu'elle n'avait point encore produit de Satellites, ſuivant les Animaliſtes; qu'elle ne s'était point encore emparée de petites Comètes, ſuivant les Matériſtes, il eſt à presumer, qu'elle avait des Hommes et des Animaux d'une grandeur effrayante. Elle était alors comme une Jeuneſille de ſept à huit ans, qui commence à ſentir ſes forces, mais dont la ſurabondance humide eſt devorée par des Inſectes vermineux, qui ont un centmillième environ de ſa groſſeur: Le centmillième de la groſſeur de notre Globe, qui devait alors avoir un-peu moins d'étendue, comme deux-mille lieues de diamètre, au lieu de trois, et ſix-mille de circonference, devait être d'un vingtun à un vingtdeuxième de lieue, c'eſt-à-dire, de 2-cents-25 pas geometriques de cent pas-communs; ce qui fait 187 toises, ou 1125 piéds.

LES GERMES.

Quelle difference des Hommes de cette tâille, à Ceux d'aujourdhui! Et quand on admettrait que ce ne ſont pas des Hommes qui avaient cette groſſeur, mais des Etres plûs forts que les Ele-

fans, encore eſt-il à presumer qu'il y avait des Hommes proportionnés à ces vaſtes Animaux, comme toutes les hiſtoires l'atteſtent, ſurtout celle de la fuite des Dieux dans ce pays-ci. Certes, il y eut des Hommes, environ du tiers de cette grandeur, ce qui aurait donné 375 piéds pour leur tâille... Vous paraiſſez ſurpris de ce que je vous dis, des Hommes-geans! Mais c'eſt la doctrine de vos Prêtres et de vos Poëtes, à vous-mêmes, qui avez tout defiguré, à l'exception de ce point de l'ancienne hiſtoire. Vous faites les premiers Hommes, les Geans, fils de Titan, le Soleil, et de la Terre: Briarée au cent-bras, eſt de la première eſpèce des Geans; Enoclade et Cée, avec leur Sœur Fêmê (la Renommée), ſont de la ſeconde: Vos Poëtes disent, que cette Fêmê fut le dernier des Monſtres que la Terre mît au monde, pour ſe venger des Dieux, qui avaient tué les grands Geans ſes enfans. Je ne ſais ce qu'ils entendent par ſe venger des Dieux; cette idée eſt d'autant plûs diſparate, qu'ils font enſuite de Fêmê la meſſagère de Jupiter: Polyphème était de la dernière eſpèce des Geans; il était même un des derniers mêtifs, à ce que je crois.

Il ne se peut guère qu'il y ait eu des Hommes n'ayant qu'un œil ; nous trouverions l'image de ce grand Être dans les Insectes, qui se calquent et se moûlent en-tout sur les Animaux charnus : Il y a grand apparence que Polyphème était borgne par accident. Voila mes conjectures. Mais je dis que tout atteste dans la Nature, et les os petrifiés, et l'ancienne histoire, que certains Esprits ignorans et dedaigneux nomment la fable, qu'il y eût des Animaux et des Hommes-geans ; que ces grandes Espèces se sont aneanties petit-à-petit, pour laisser le sceptre à d'Autres, qui leur étaient bien inferieures, et qui n'étaient regardées que comme des Animaux, par les Êtres plus parfaits qu'eux. Mais nous reviendrons sur cette matière.

IX §. L'Homme.

L'histoire de la Nature, avant la naissance de l'Homme, est dans d'inextricables tenèbres ; nous ne pouvons que la conjecturer : Mais dès que l'Homme est né, il a fait et laissé des monumens. Hé ! combien en est-il, que nous attribuons au hasard, et aux bouleversemens, tandis qu'ils sont l'ouvrage de ces grands, de ces premiers Hommes de la Terre-neuve ! Tels sont les

rochers entaſſés les uns ſur les autres ; les detroits où la mer coule recemment, comme celui qui ſepare l'Italie de la Sicile ; celui qui a interrompu le continent, entre les Gaules barbares, et la grand Ile ſans nom, qu'elles ont au nord, et qui eſt plûs barbare encore.

GEANS.

Les Hommes-geans vêcurent ſur la Terre, tant qu'elle fut jeune, vigoureuse, et preſqu'unie : mais ils perirent tous ; c'eſt-à-dire, la plûs grande race, à la premiére revolution qu'elle éprouva : Suivant les Animaliſtes, ce fut au premier contact d'un Comète mâle, avec notre Planète, ou lorſque la Terre accoucha de la Lune : Suivant les Matériſtes, ce fut également, à la premiére revolution causée par l'approximation, ou le contact d'une Comète, ſoit qu'il en ait resulté une élevation des eaux, qui auront couvert en entier la partie ſeche du Globe, à une hauteur conſiderable, lors du contact, à la partie opposée ; ſoit que la Comète, plûs jeune et plûs aqueuse que la Terre, l'ait entiérement ſubmergée de ſes eaux ; tandis que ſous le contact même, elle enſevelit ſait les Habitans cometaires et terreſtres d'un hemiſphère de chacun des 2 Globes.

La premiére Race des Geans finit-là,

ainſi que celle des gros Animaux; les rochers des granit ſont les os petrifiés de ces Maſſes vivantes énormes; ainſi leurs debris ont encore augmenté la petrification du Globe: C'eſt à leurs os que nous devons les rochers qui bordent l'Egypte de deux côtés; les affreuses montagnes d'Asie, telles que l'Ararat; celles de l'Ethiopie; parceque ces Animaux, qui aimaient la chaleur vivifiante que darde le Soleil ſous la zone-torride, s'y raſſemblèrent en grand nombre. Mais les montagnes ét les vallées ont encore une autre cauſe.

DELUGE UNIVERSEL.

Je vous ai dit, que lors du contact de la Comète ét de la Planète, il ſe fesait un refoulement des eaux prodigieux: Or c'eſt ce refoulement, qui, lors du retabliſſement de l'équilibre, neceſſita la chute des eaux vers les pôles, par l'élevation que le mouvement circulaire donna neceſſairement au nouvel équateur des Globes retinis, ét qui ſillonna leur partie terreuse ét tendre, creusa d'horribles vallées, ét laiſſant à-nu les os petrifiés des anciens Monſtres. Car il ne faut pas croire que les vallées ét les montagnes aient toujours eu l'adouci que nous leur voyons; les premières ne furent dabord que d'horribles precipices, ét les dernières, des

ples inaccessibles : Ce n'est qu'à la longue, que tout cela s'est éboulé par les pluies ; que les Plantes ont crû, et augmenté la terre-vegetale de leurs debris. Mais les Animaux ont-ils survécu à l'horrible secousse que la Comète avait donnée à la Terre !

ANIMAUX ÉCHAPPÉS.

Le fait est certain : nous n'avons plus à chercher que le comment. Dabord, il est à presumer que toutes les parties du Globe ne furent pas couvertes par les eaux, et qu'un des pôles, où tous-deux restèrent à sec, par un effet de la rapidité du mouvement de la Terre sur elle-même : Ce n'est pas assés de dire, qu'il est à presumer : le fait est certain : mais les Etres qui étaient aux pôles, étaient mesquins, fréles, comparés à ceux des regions de l'équateur. Ce furent neanmoins ces Etres qui repeuplèrent tout le Globe, tant en Plantes qu'en Animaux. Les Petits-hommes de la zone glacée, s'étendirent, et vinrent habiter les regions brûlantes de la zone-torride, et s'y habituèrent : Ceux qui étaient deja noirs par le froid, le devinrent encore davantage par la chaleur ; ceux qui étaient moins-près du pôle, et qui avaient également échappé, demeurèrent blancs.

PETITSHOMMES.

A cette seconde revolution, la surface du Globe était generalement changée: mais les Petitshommes avaient conservé une idée des Grands, peutêtre même restait-il un très-petit nombre de Ceux-ci, qui pouvaient avoir échappé; car l'inondation generale, suivant quelques-uns de nos Prêtres, ne dura que douze heures. Ainsi, quelques Geans, portés par les eaux sur le pic des montagnes artificielles, ou refugiés dans une tour que l'histoire dit que les Geans avaient élevée jusqu'aux nues, ou d'excellens Nageurs avaient pu éviter la submersion: Mais ils se trouvèrent si affaiblis; la temperature de la Terre leur fut si peu favorable, qu'ils languirent. Cependant ce furent eux qui policèrent les Petitshommes, qui leur enseignèrent les arts, et leur decouvrirent les mines, que ces Sauvages ineptes et frêles n'eussent jamais trouvées.

DIEUX DES GRECS.

Par reconnaissance, les Petitshommes firent des Dieux de ces Geans, sous les noms de Jupiter, pour celui qui leur enseigna l'art de se gouverner, et la subordination; de Neptune, pour celui qui leur fit un bateau; de Pluton, pour celui qui leur fit ensevelir leurs Morts,

ét derober aux regards les cadavres abandonnés ; de Vulcain, pour celui qui leur enſeigna l'uſage du feu, ét à travailler les metaux ; de Junon, pour la Geante qui leur apprit à ſoulager la Femme en couche ; de Venus, pour celle qui leur donna l'idée d'adoucir le ſort des Femmes, ét à Celles-ci, l'art de captiver les Hommes, en relevant leurs charmes naturels par la parure : de Cerés, à celle qui leur apprit à faire du pain, avec la farine de froment ; car c'eſt Jupiter, qui avait enſeigné à labourer ét à ſemer la terre ; de Mercure, à celui qui le premier leur montra le pouvoir ſeduisant de l'éloquence ; d'Apollon, à celui qui leur donna les premiers principes pour chanter ét faire des vers harmonieux ; de Minerve, à la Geante, qui leur fit goûter la reſerve, la prudence, la precaution pour l'avenir : de Diane, à celle qui forma leurs Femmes aux exercices de la chaſſe, ét qui ſurtout, enſeigna la retenue à leurs Filles ; de Momus, à celui qui les amusa par des contes, des geſtes ét des faceties ; d'Hercule, au Metif qui leur montra un courage égal à celui des Geans, dans un corps approchant des leurs : Car il faut obſerver, que les Geans, après la revolution, alérent toujours en degenerant ;

qu'ils recherchèrent quelquefois les Filles des Petitshommes ; et que quelques-unes, comme Semelé, mère de Bacchus (autre metif des Geans, qui enſeigna l'art de faire du vin, art que les Geans avaient ſansdoute caché aux Petits-hommes, depeur de les rendre trop turbulens), que Quelques-unes (disais-je) comme Semelé, perirent faute de pouvoir accoucher; que d'Autres, comme Alcmène, mirent au monde très-penible-ment le Fruit de leur complaisance pour un Être diſproportionné. Voila, quelle eſt l'origine de vos Dieux, à vous-autres Grecs, peuples modernes de la partie du monde la plus nouvelle des trois qui nous ſont connues: Voila comme votre hiſtoire, aulieu d'être invraiſemblable et chimerique, eſt vraie à-la-lettre.

C'eſt d'un Geant nommé Hermès, que nous-autres Egyptiens, nous avons reçu la vraie doctrine, la vraie connaiſſance de la Nature. Nos Animaliſtes ſoutiennent qu'ils tiennent de lui celle de l'animation du Globe; les Matiériſtes en disent autant: Qui a raison ?

XI. LES MORTALISTES.

Il faut, à cette occaſion, que je vous diſe un mot d'une troiſième ſecte de nos Prêtres, qu'on nomme les Mortaliſtes

Ils viennent originairement des Matériſtes; mais ils ſ'en ſont ſeparés, il y a plusieurs ſiècles. Leur opinion fondamentale eſt ſingulière: Ils disent, comme les Animaliſtes, que la Terre ét le Soleil ſont des Êtres-vivans, ét les Miniſtres de Thot: mais ils aſſurent que tant que les Planètes ſont vivantes, elles ne ſont point habitées: qu'elles meurent, ét que ce n'eſt qu'après leur expiration, que le commencement de leur putrefaction ét de leur decomposition, produit les Plantes ét les Animaux: Ils penſent, comme les Matiériſtes, que les Planètes ſ'approchent inſenſiblement du Soleil, pour y tomber, ſ'y decomposer, ét y renaître. Si on leur objecte, que le Soleil eſt donc mort, puiſqu'il produit des Comètes, ét des Planètes? Ils repondent, que non; qu'il eſt encore vivant, mais qu'il mourra; ét qu'à ce moment, ſon Univers ſera privé de lumière, ne verra que les Etoiles, beaucoup plûs brillantes qu'elles ne ſont: mais que ce ſpectacle ſera bien court! parce-qu'au même inſtant de l'extinction du Soleil, il ſe fera un bouleverſement affreux dans ſon ſyſtême, où tout rentrera dans le caos: Que le Soleil, n'ayant plus la force de ſe ſoutenir par ſon mouvement ſur lui-même, tombera dans Thot, qui

le devorera, et se nourrira de sa substance, comme il se nourrit de celle de tous les Soleils deja morts, pour en reformer d'autres, lors du grand renouvellement. Ils ajoutent, qu'ils croient que le Soleil ne meurt jamais, que lorsque Thot le devore.

Je ne vous parle de cette opinion, que pour vous exposer toutes celles de nos Prêtres: Je reviens à l'exposition de la marche de la Nature sur les Globes planetaires ou cometaires.

PRÉÉMINENCE des 1.rs ANIMAUX.

Les Animaux qui existent aujourdhui, n'ont pas été les seuls qui aïent existé: Tous nos Prêtres, des trois sectes, ont là-dessus la même opinion: Ils disent tous, d'après la tradition, et d'après les jeroglyphes qui nous sont restés, que tant que les premiers Hommes-geans furent vigoureux et nombreux, ils tinrent seuls le sceptre parmi les Animaux; et qu'alors notre Espèce, ou même une Espèce intermediaire, superieure à la nôtre, plus forte, plus grande, n'était à leurs ieux que la première des Singes. Que lorsque cette seconde Espèce tint le sceptre, après la destruction de la grande Espèce des Geans primitifs, nous fumes nous-autres, aux ieux de Ceux-là, la première des Singes. Qu'aujourdhui,

que nous commandons à-notre-tour, la première espèce des Singes est l'Homme-aux-piés-de-planche des montagnes d'Asie et de l'Afrique interieure: Ils pretendent qu'il existe dans differens cantons du Globe, des Hommes-de-nuit, ou Nyctiluques, qui voient parfaitement la nuit; et que ces Hommes étaient destinés par l'éternelle Raison, à être les seuls Habitans des Pays brûlés par le Soleil. Ils pretendent aussi, que les Hommes actuels, qui n'ont existé sur le Globe, qu'après les Animaux connus, cesseront avant eux; et que soit par une revolution, soit parce-que la Terre ne sera plus en état de les nourrir, ils disparaîtront: Ils affirment, que nos moyens de subsistance s'épuiseront partout, comme ils le sont deja dans une partie de l'Arabie, à-cause de notre delicatesse, qui deviendra extrême, et de la foiblesse de notre temperament: (Qu'aurait-dit le Sage d'Egypte, s'il avait été de nos jours! cette diminution des moyens de subsistance, cette delicatesse, qui rend notre existance plus difficile sont effrayantes!) et ils annoncent, qu'alors l'Espèce neuve et agreste qui suit la nôtre, doit succeder, pour tenir le sceptre à-son-tour. Presque toutes les sciences seront perdues; Quelques-uns des

Hommes actuels les enſeigneront cependant en partie aux Hommes nouveaux, inferieurs à eux ; mais ces Êtres moins parfaits, ne les porteront jamais au point auquel les Hommes actuels les ont portées. Cependant l'Eſpèce finiſſante ſera divinisée par l'Eſpèce commençante, qui ſe perfectionnera, parceque ſa conſtitution ſera plûs analogue à l'âge de la Terre ; ét ſurtout, parceque n'ayant plûs audeſſus d'elle d'Eſpèce ſuperieure qui la maîtrise, elle pourra developer toute ſon énergie, acquerir de l'invention, mettre de la hardieſſe ét de la liberté dans ſes entreprises.

Que vous dirai-je ? Nos Sages prétendent, que toutes les Eſpèees tiendront le ſceptre les unes après les autres, à proportion de leur intelligence actuelle : Ainſi toutes les Eſpèces de Singes règneront. Après leur aneantiſſement, viendra l'Eſpèce qui les avoisine davantage, qui eſt celle des Chiens ; après elle, les Animaux feroces, qui s'énerveront, ét periront faute de ſubſiſtance, enſuite les Herbivores, pendant le règne desquels la Terre aura un ſecond âge-d'or. Enfin, après la deſtruction de tous les Quadrupèdes, regneront les Oiseaux, puis les Inſectes. La Terre ſera dans la decrepitude ; ét lorſque le dernier

des Insectes sera le premier des Êtres du Globe, la Planète tombera dans le Soleil, pour y être decomposée, ou reduite à ses principes, qui sont le feu-lumière, l'air, l'eau, le sel: car tout ce qui existe n'est que cela, comme je vais le prouver, en continuant de vous expliquer la doctrine de nos Sages.

Epimenide écoutait avidement le Prêtre d'Egypte, sans l'interrompre: Il lui semblait entendre parler Un de ces anciens Êtres audessus de notre Espèce.

—Vous m'étonnez, autant que le Prêtre égyptien étonnait votre Epimenide (me dit la Marquise): mais était-ce donc-là veritablement la doctrine des anciens Sages d'Egypte? —Je le crois, Madame: Quant à moi, ce n'est pas la mienne; c'est une hypothèse amusante, que j'aime à suivre, et que je trouve du plaisir à vous lire. Demain vous entendrez Psammès differter sur les élemens.

XI § ELEMENT UNIQUE.

—Le feu-lumière, l'air, l'eau, la terre, paraissent quatre élemens, et n'en sont qu'un: C'est que dans la realité, il n'existe que le feu-lumière, qui compose lui-seul tous les corps. Lors de la grande dissolution, pendant laquelle Thot se renouvelle lui-même, le feu est également composé partout: Mais lorsque

que la grande dissolution a cessé, il n'y a plus d'égalité: Une partie du Feu universel se depure, et forme le centre de Thot; les particules moins fines de cette depuration, forment des Soleils; qui en se depurant à leur tour, repoussent les molecules les plus grossières du feu reüni en grosses masses, pour en former les Comètes et les Planètes: Ainsi les Soleils seraient l'effet de la depuration de Thot; et les Planètes, l'effet de la depuration des Soleils: Les Soleils seraient necessairement produits par Thot; et les Cometoplanètes, necessairement produites par les Soleils. Peut-être les Satellites sont-ils une depuration des Planètes: On pourrait l'augurer, à en juger par notre Lune, qui paraît un amas de rochers arides: mais ce n'est ici qu'une faible conjecture de nos Sages.

DIGRESSION ASTRONOMIQUE.

Ici la Marquise m'interrompit encore, pour me temoigner le desir de voir le Ciel avec moi. L'horison étoit pur; nous alames sur une terrasse au faîte de la maison, d'où l'on decouvrait tout le Ciel visible. Au midi, était la belle constellation d'Orion, qui brille en hiver dans la partie australe: Orion était precede du Taureau, sur la poitrine duquel sont les Pleïades, et dont les Hyades

des composent la tête, en forme de grand V: Orion, qui est en forme de râteau à ferrer les foins, est suivi de la plûs belle Etoile du Ciel, de Sirius, que nous regardons comme le Soleil le plûs proche du nôtre: Procyon, ou le Petit-chien, est audessus, plus au zenith; car Sirius est dans la constellation du Grand-Chien; c'est pourquoi l'on appelle la Canicule, ét jours caniculaires, ceux du mois de juillet, où cet Astre se lève ét se couche avec le Soleil. Je montrai à la Marquise, presqu'audessus de notre tête, les Gemeaux, remarquables par deux Etoiles égales, ét de la seconde grandeur, à côté l'une de l'autre; ensuite le Lion, qui a la figure de la faucille, puis la Vierge, puis la Balance, qui paraïssait à-peine. Au nord, je lui montrai la Grand'ourse, qu'elle connaissait deja, ét qui presente la figure d'un char à quatre roues, traîné par trois chevaux, dont celui du milieu est surmonté par un Cocher: Je lui fis distinguer avec peine la Petite-ourse, qui affecte la même figure que la Grande, ét dont le premier cheval est l'Etoile-polaire: Je lui dis, que dans tous les temps de l'année, elle verrait cette Etoile à la même place, tandis que toutes les autres, sans exception, en changeraient: ce qui était

une preuve ſans replique de la mobilité de la Terre, ét de l'immobilité des Étoiles fixes, qui paraiſſaient ſe mouvoir autour de la Terre, tandis que c'eſt la Terre, qui ſe meut autour de ſon Soleil. Elle me demanda, ſi nous voyions les Planètes de quelques-uns des autres Soleils, de Sirius par-exemple? —Non, Madame (lui repondis-je), cela eſt impoſſible: Un Soleil gros, ou même plus gros que le nôtre, n'eſt qu'un point, à la diſtance où nous en ſommes; ét ce que nous voyons briller dans ce point unique, eſt le Soleil, avec toutes ſes Planètes, toutes ſes Comètes, tout ſon ſyſtême en un-mot. Il y a beaucoup d'apparence, que les Etoiles brillantes comme Sirius, ſont des Soleils en pleine vigueur: Aulieu que les Etoiles rouges, comme celle de l'œil du Taureau, que vous voyez à une des branches de ſon V, celle qui eſt audeſſus de la belle conſtellation d'Orion, celle du Bouvier, que vous voyez vers l'horiſon, ſont des Soleils anciens ou nouveaux: que les Nebuleuſes, que je ne puis vous faire diſtinguer à la vue ſimple, ſont des Soleils naiſſans ou prêts à finir. Voyez au-contraire l'Etoile du Charretier, qu'on nomme la Chèvre, comme elle eſt brillante! Je vous ferai remarquer au zenith en été

celle de la Lyre, qu'on nomme le Vega, ét qui eſt d'une blancheur pure comme Sirius : Quant à toutes ces Etoiles que nous voyons moins brillantes, en ce moment, ce peut être l'effet ſeul de l'éloignement. —J'ai un teleſcope (dit la Marquiſe), dont ſe ſert quelquefois mon Mari : Il eſt braqué dans ce cabinet de la terraſſe, dirigeons-le ſur la Lune, qui vient de commencer à paraître-t Nous alames au teleſcope, ét après que j'eus diſpoſé l'objectif, nous examinames la Lune tour-à-tour. La Marquiſe fut étonnée de voir les aſperités de cette Planète du ſecond ordre, ét elle s'écria : —Je penſe comme ces Prêtres d'Egypte, qui diſent que les Satellites ſont la depuration des Planètes, ét je crois que la Lune doit faire un vilain pays-t —Des Aſtronomes penſent (repondis-je en riant), qu'elle eſt percée de part-en-part, comme l'Anneau de Saturne, qui n'eſt autre chose qu'une immenſe Planète. Je penſe que ſi la Lune eſt habitée par des Animaux, ce trou ſert à diminuer la longueur ét la fraîcheur de leurs nuits, qui ſont de quatorze de nos nuits ét jours. Enfin tout-recemment, Hertſchel y a decouvert trois volcans, dont le plus conſiderable, était en eru-

ption actuelle. —Vous me parlerez de tout cela (reprit la Marquise), d'après le syſtème des anciens Egyptiens; car je vois Therèse qui vient nous annoncer l'aurore, que nous apercevons cette nuit beaucoup mieux qu'elle. Alons nous reposer, comme les Hommes-nocturnes, dont vous m'avez une-fois parlé.

XII §. CAUSE FORMATRICE generale.

L'élement unique, le feu-lumière eſt homogène, parcequ'il eſt tout: mais il a des modifications. Il peut être là plûs épuré; ici plûs épais; et la raison, c'eſt qu'il tient en diſſolution, par ſon mouvement, toute la matière, dont il eſt le producteur. Ainſi l'a voulu Thot. Car ſi differens endroits du Tout, après une efferveſcence generale, ont des repos, comme il s'en voit (faible comparaison)! dans la mer, ces endroits moins agités, ſont moins chauds, ſe condenſent, les parties les plûs volatiles s'en échappent, et les plûs groſſières s'y arrêtent; et ces endroits, ſont air et feu, au lieu d'être feu pur. Ce premier engòrgement augmente, parce-que ſa cauſe eſt doublée; Il y a eu ceſſation de mouvement rapide, par une cauſe naturelle, qui fait que l'extrême mouvement d'une partie, produit neceſſairement du repos dans une partie voiſine; cette partie engorgée

augmente en denſité, par l'arrêt qu'elle fait de toutes les matières non-volatiles qui l'abordent; ét l'eau ſe forme: les deux-tiers de l'ouvrage ſont faits; de l'air ét de l'eau ſe forme le ſel fixe (car le feu pur eſt le ſel volatil), ét du ſel fixe, de l'air ét de l'eau, ſe forment les ſoufres, les bitumes; de ces corps, naiſſent les premiers Coquillages; des debris de ceux-ci, la matière lapidifique; ét de leur chair, une dernière combinaison, la terre-vegetale. Et voila une Comète, ou une Planète.

Une ſeule Cometoplanète formée, de milliers ſe forment; parce qu'un engorgement en neceſſite d'autres. Mais je ſens que je vais trop vîte; c'était l'empreſſement que j'avais de vous faire connaitre tout-d'un-coup notre doctrine ſur les élemens.

NECESSITÉ DE LA FORMATION.

Les Soleils ne peuvent exiſter ſans Planètes, ni les Planètes ſans Soleils; non-ſeulement par la raison que je vous en ai donnée dabord, mais encore parce-qu'il ne peut y avoir, dans un élement unique, également reparti partout, un endroit plus opaque, qu'il n'y ait un endroit plus épuré: Les Soleils, en ſe formant, ou naturellement, ou par un effet de la volonté ou du plaisir que

Thot trouve à produire, ne peuvent être des Aſtres ou des Êtres lumineux, qu'en ſe debarraſſant de toute la matière fixe, dont Thot, en ſe depurant, les a raſſaſiés, et en l'envoyant à une certaine diſtance de leur noyau central: Ainſi, après la production de la première Cometoplanète, le nouveau Soleil eſt très-faible, très-nebuleux ; il l'eſt moins après la ſeconde ; il ſ'éclaircit ainſi, et devient plûs chaud, plûs lumineux, à-mesure qu'il ſépure ; enfin il eſt dans tout ſon éclat, lorſqu'il a lancé toutes ſes Cometoplanètes. Mais cet état de ſplendeur ne dure qu'un temps ; il commence, en vertu de ſa ſpiralité, à devorer les Planètes, et il ſ'encroûte ainſi peu-à-peu, juſqu'à ſon extinction totale. Ce que nous disons des Soleils, nous le disons de Thot. Après ſ'être conſumé lui-même par ſon feu vital, comme le Phenix, ſon image allegoriqe, il ſ'éclaircit, et produit les Soleils, qui ſont un depurement de ſa ſubſtance; il eſt dans tout ſon éclat, lorſqu'il les a tous produits, et il les reabſorbe enſuite, pendant une infinité de ſiècles ; enfin, après les avoir tous reçus dans ſon ſein, il ſe fait une diſſolution generale, pendant laquelle toute la matière eſt également melée : Cet état de mélange parfait dure peu ;

la force énergique de Thot s'y oppose ; l'inegalité de mouvement recommence ; les Soleils se reforment, ét un nouvel Univers reparaît.

MOYENS PHYSIQUES DE THOT.

Ainsi Thot fait tout : Ses moyens sont simples ét sûrs. Ils consistent dans une action continuelle, qui depure pendant le temps de la jeunesse, absorbe pendant l'âge-mûr, ét dissout pendant le temps que nous appelons la mort, mais qui n'est en Thot que l'acte puissant, par lequel il met en équilibre en lui-même la totalité des Êtres. Thot est éternel ; mais il l'est seul individuellement, parce-qu'il est tout: Quelque longue que soit la vie des Soleils, ils cessent enfin : Thot seul ne cesse jamais : il forme, entretient, detruit ét reforme sans cesse. Telles sont les belles verités que nos Prétres cachent au profane Vulgaire; mais qu'il est utile de reveler aux Sages. Je reviens aux élemens de notre Globe.

LES TROIS ÉLEMENS SECONDAIRES.

L'air, l'eau, la Terre, ne sont que les parties les plûs grossières du feu universel : Parties qui ont leur prix ét leur importance, comme les autres, aux ieux de Thot, ou du Tout. Je vous ai parlé de la formation des pierres ét des terres ; restent les metaux, les de-

mi-metaux, ét les pierres-precieuses.

Les Diamans.

Ces dernières ſont un ſuc lapidifique plûs pur; le diamant blanc eſt pur dans ſon genre, comme le ſoleil; c'eſt une concretion lumineuse-airo-aqueuse, dans laquelle il ne ſe trouve que peu d'argile: Le rubis a des parties metalliques, qui colorent le blanc, ét le rendent rouge; ét ainſi des autres, comme notre émeraude, qui eſt verte; ce qui vient des parties cuivreuses qui ſont diſſoutes dans les ſucs qui l'ont formée. Mais les metaux ſont beaucoup plûs étonnans! C'eſt une matière onctueuse ét dure, qui ſe fond à la chaleur, ét coule; ce qui prouve que dans la diſſolution generale, elle était liquide: Les Animaliſtes les regardent comme une des preuves de leur opinion; ils disent que c'eſt une humeur durcie de la Terre, ſemblable aux humeurs durcies des Etres-vivans, telles qu'il ſ'en-amaſſe dans les oreilles, ét à d'autres-parties du corps.

XIII §. Les Metaux.

Pour nous-autres Orthodoxes, les metaux ſont un composé de feu, de ſoufre, de ſel, de terre, d'eau ét d'air, tellement liés ét combinés, qu'ils ſont un tout invisible, mais indeſtructible à tout autre diſſolvant que celui du Soleil.

Quelques Prêtres croient qu'ils ſont le produit de la ſubſtance animale.

L'Or eſt une viſcosité concrète du Globe, plûs dure ét plûs denſe que les autres: elle eſt le produit de la chaleur interieure de la Planète, une ſorte de ſudation durcie: D'où l'on peut conclure que l'Or eſt analogue à la matière ſolide ét fluide du centre du Globe.

La Platine eſt une eſpèce d'or, moins fusible, ét dont par-conſequent la fluidité eſt moins grande.

L'Argent a plûs de fluidité que l'or.

Le Cuivre eſt une humeur groſſière, un metal imparfait, qui ſe decompose aſſés pour devenir poison.

L'Étaim eſt une humeur groſſière plûs fluide, mais moins diſſoluble que le cuivre.

Le Plomb eſt une humeur terreuse ét très-groſſière, fluide comme l'Etaim.

Le Fer eſt une humeur, dont le genre approche de celui de la Platine; mais ſ'il eſt encore plûs dur ét plûs refractaire que le ſecond metal, il ſe diſſout par l'eau plûs facilement que le Cuivre, ét ſ'attenue aſſés, pour entrer comme partie composante dans le corps des Plantes ét des Animaux.

Le Mercure eſt un demi-metal, encore fluide, ét qui reſtera tel, même dans

la vieilleſſe du Globe : mais on connaît le degré de froid auquel il ſe durcit aſſés, pour être malleable. Il paraît que dans l'interieur de la Terre, le Mercure eſt le vehicule des autres humeurs, comme la lymphe l'eſt dans nos corps.

Les autres demi-metaux, comme l'Antimoine, le Cobalt, le Nicle, l'Arſenic, le Zinc, le Biſmuth ſont parties ſels, ét partie demi-metaux; ce ſont des concretions de differentes humeurs viciées, qui, je dois en convenir, deposent en faveur du ſentiment des Animaliſtes.

MINERAUX.

Je ne vous parlerai pas des autres Mineraux, comme l'Aimant, la Manganèse, les Bitumes ou les Soufres, ét les Huiles (ces dernières ſont encore une des preuves des Animaliſtes), de l'Amianthe, avec laquelle on fait du fil ét une toile incombuſtibles, de l'Ambre, qui eſt une production animale; mais je vais dire un mot des deux eſpèces de terre.

LES DEUX TERRES.

On divise les Terres ou Pierres en deux eſpèces generales; la Terre ou Pierre-calcaire, ét la Terre ou Pierre-ſiliceuse. La Pierre-calcaire ſe reduit en chaux; les Marbres ſont calcaires, ainſi que toutes les Pierres-communes, qui ne font pas de feu en les frappant. La Pierre-ſiliceuse, n'eſt point formée du ſediment

des coquilles, comme la Pierre-calcaire, deposée par les eaux en-couches regulières; c'eſt un ſuc épaiſſi en cailloux ronds, ou preſque ronds, de differente groſſeur, qui provient de l'eau, du ſel, du bitume, ét de quelques particules metalliques: De-ſorte-que chaque caillou eſt une ſorte de diamant, de criſtal; la formation eſt la même: C'eſt le manque de pureté, qui fait que le caillou ordinaire n'eſt qu'une pierre vile, aulieu d'être precieuse, comme le diamant, le rubis, l'émeraude, ét le reſte des pierres-precieuses, à-l'exception des agathes, qui doivent être des calcaires, ét des onyxes, qui ſont des os petrifiés. Les Siliceuses ou Silexs, ne ſe ſont point formés par ſudation, comme les Stalactites des grotes; elles ont une autre cause, ſemblable à celle qui a produit les metaux; elles ſont l'effet d'une humeur pouſſée à l'exterieúr, en larmes de differente groſſeur ét dureté. Auſſi deviennent-elles, pour les Animaliſtes, une preuve nouvelle de leur opinion.

DIMINUTION DES RIVIÈRES.

C'eſt par toutes ſes productions, qui ſe durciſſent, que la Terre vieillit, ét perd journellement de ſa liquidité. La quantité de l'eau des mers diminue par ces concretions nombreuses; le Soleil

n'attire plûs autant de vapeurs, parceque les baſſins ont moins de ſurface; les montagnes adoucies, abaiſſées par les pluies, n'ont plûs la même hauteur, ét ne retiennent plûs autant d'eau pour les ſources; les rivières diminuent inſenſiblement, ét tariront un-jour. Alors combien d'Animaux periront! Il n'en exiſtera plus qu'une eſpèce, la dernière de toutes, ſuivant nos Prêtres, lorſque la Terre tombera dans le Soleil.

Il me reſteraitencore bien des points de notre Physique à traiter, ſur les Plantes ét ſur les Animaux: mais notre climat étant different du vôtre, je m'en tiendrai aux generalités.

XIV §. Les Plantes.

Tous nos Prêtres ſe reüniſſent à dire, qu'il n'y a qu'une ſeule Plante, variée depuis l'équateur, ſur tous les points du Globe, juſqu'au pôle. Ils pretendent que, comme les eſpèces balſamiques ét bienfesantes ſe ſont formées au grand Soleil, de-même les eſpèces veneneuses de la Plante unique, ſe ſont formées à l'ombre, dans des endroits marecageux, ét dont le ſol était composé de chair de poiſſon mal-diſſoute ét malterrifiée; en-un-mot, dans un ſol de mauvaise qualité. Les Animaliſtes ajoutent, que les Plantes veneneuses reçoivent les

mauvaises humeurs de l'épiderme terreſtre. Tous disent, que les eſpèces une-fois formées, à-raiſon de leur ſite, ſe ſont maintenues même en changeant de climat : Les Plantes veneneuses vont par gradation, depuis les nourricières ; ainſi telle Plante rafraîchiſſante, eſt le commencement des poisons froids ; elle eſt hors du ton de la Plante bechique et nourricière : Telle Plante purgative ou échauffante, eſt le commencement des poisons chauds; celle qui la ſuit, donne la mort.

Par les Plantes, on entend auſſi les Arbres: ce ſont à-la-verité deux Familles, mais moulées l'une ſur l'autre; puiſque ſouvent ce qui eſt arbre dans les Pays gras et chauds, n'eſt qu'arbuſte ou plante dans les Pays froids ou maigres.

La Vegetation

Qu'eſt-ce que la vegetation? C'eſt une demi-vie; c'eſt une faculté qu'ont les germes des Plantes de pomper dans la terre, par les racines, les ſucs qui leur ſont analogues, et d'aſpirer dans l'air, par les feuilles et les pores de la tige, la lumière, la chaleur, l'air et l'eau en vapeurs; pour en former une ſubſtance tendre dabord, puis dure, par laquelle les ſucs nourriciers montent, et portent aux extremités, la matière des fleurs,

des fruits, des graines. Cette ſubſtance ſe concrète et croît, par les ſels qui ſont la base ét la cause efficiente de toute concretion; les ſoufres ou les huiles forment la liaison, avec l'eau; le ſable, debris d'anciennes concretions, y entre comme partie heterogène, ainſi que le fer, ét même l'or, pour les Plantes ſalubres; l'antimoine ét l'arſenic, pour les plantes veneneuses; enfin la terre-vegetale entre dans la composition des Plantes, qui en rendent plus qu'elles n'en ont abſorbé, lorſque tous leurs debris reſtent ſur le lieu: un rocher plane, éloigné des eaux ét couvert de mouſſe, après un nombre d'années, ſe couvrira d'herbes; quelques ſiècles après il y aura des arbres, dont les debris donneront une terre plûs ſolide. C'eſt ainſi que la bienfesante Isis, ou la Nature, a ſu preparer à l'Homme, avant ſa civilisation, des contrées fertiles à cultiver: Notre Egypte elle-même reçoit d'Isis, par les eaux du Nil, la terre-vegetale anciennement amaſſée ſur les montagnes non-cultivées de l'Ethiopie. Voila comme toute la Planète ſ'eſt trouvée couverte de vegetabilité, laquelle ſ'eſt augmentée aux depens des autres ſubſtances, le feu ou la lumière, l'air, l'eau ét le ſel. Le Globe entier eſt une maſſe vivifiée ou vivifia-

ble; la vie s'en échappe de toutes-parts, depuis les mousses, jusqu'au chêne, au cèdre, aux arbres merveilleux de certains climats, qui portent la cerise, la prune, la châtaigne, le pain, le coton, et le reste.

Après que la Planète s'est couverte de Plantes; que ses cavités sont remplies; que ses montagnes et ses vallées ne sont plus des precipices, sa surabondance de vie fait un nouvel effort, et produit des Êtres plus parfaits que les Plantes, et qui vont s'en nourrir.

XV §. LES ANIMAUX.

Les Plantes ont une substance analogue à celle des Animaux, et de l'Homme lui-même; la preuve, c'est qu'elles les nourrissent. Les Plantes et les Arbres sont un milieu, une sorte d'alembic, qui pompe les sucs de la terre-vegetale, composée de debris de chair et de molecules propres à l'organisation, pour les faire passer aux Animaux, qui, à l'exception des Vers-de-terre, et de quelques-autres Insectes, ne pourraient les pomper. Ainsi, le Mineral pompe sur la substance de la Terre-même; la Plante ne pompe que dans la terre-vegetale; le Poisson pompe dans l'eau, et l'Animal terrestre ne prend que sur les Plantes. Le Carnivore fait plus, il ne vit que

de la chair des Êtres vivans, qui eſt une nourriture plûs commode, plûs abondante : Les Oiseaux vivent les uns des fruits ét des graines ; quelques-uns peuvent paître l'herbe, comme l'Autruche, l'Oie, la Poule, étlereſte ; les Autres vivent d'Inſectes, ét alors les Inſectes ſont pour eux le moyen par lequel ils tirent leur nourriture de la terre; enfin les Predateurs vivent de la chair des autres Oiseaux, ét même de celle des Quadrupèdes.

ANIMAL UNIQUE.

Ce que nos Prêtres disent des Plantes, ils l'adaptent aux Animaux. Il n'exiſte qu'un Animal unique, varié ſur tous les points de la Planète, depuis l'équateur juſqu'aux pôles. Comme on a vu deux grandes familles dans les Mineraux, la Terre-Siliceuse ét la calcaire; les Metaux parfaits ét les Demi-metaux; deux grandes familles dans les Plantes, les Herbes ét les Arbres : de-même, il exiſte deux grandes familles dans les Animaux, les Marins, ét les Terreſtres ; ét chacune de ces deux grandes familles ſe ſoudivise en ſix autres; les Inſectes, ét les Charnus; les Marchans ou Rampans, ét les Volatils ; les Herbivores ét les Carnivores. Je ne parle pas des Poiſſons-à-coquille ét ſans-coquille, des Amphibies, des Rep-

tiles; tout cela forme autant de doubles familles distinctes.

Toutes cependant viennent d'un seul germe animal, varié par le site, les differentes humeurs du Globe, et le degré d'influence du Soleil, dont la lumière-chaleur a differens effets, en se mélant avec les exhalaisons terrestres: C'est ainsi que Thot, principe unique, produit neanmoins toutes les variétés qui frappent nos regards, et c'est une de ses richesses que cette admirable multiplicité.

FAMILLES des ANIMAUX.

Cependant on voit une analogie entre les espèces d'Animaux, et même relativement à l'Homme leur roi. Ainsi, en le plaçant au-milieu des Êtres-vivans, d'un côté, à sa droite, est le Singe, dans toutes ses Espèces, qui vont par degradation insensible jusqu'au Chien, qui en est la dernière nuance. Mais le Chien paraît participer de deux Espèces, la première et la plus parfaite, est celle à la tête de laquelle se trouve le Singe, et même l'Homme: l'autre moins parfaite, et qui tient de la Brute-feroce, à la tête de laquelle on voit le Lion, et en descendant, le Leopard, l'Hyène, le Loup. Ainsi, le Singe est à la droite de l'Homme; le Lion à sa gauche; le Tigre, chef de la famille des Chats, des Blereaux,

des Foynes, des Furets, des Belettes, étlereſte, eſt devant lui: Derrière, et tout-proche, eſt l'Elefant, chef de l'immenſe famille des Herbivores, tels que le Rhinoceros, le Chameau, le Cheval, l'Ane, le Bœuf, la Chévre dans ſes nombreuses variétés, la Brebis, le Liévre, le Lapin, étlereſte. Entre les Herbivores et les Carnivores ſe trouve une Eſpèce mediale, plûs proche de l'Homme que toutes-deux, c'eſt le Cochon, ou le Sanglier, le Cochondinde, le Porqépic, étlereſte. Il faut obſerver encore une chose particulière, c'eſt que le Singe, qui approche tant de l'Homme, ſemble deſtiné à le lier avec tous les Animaux: Il eſt autant de ſortes de Singes, que d'eſpèces d'Animaux: l'on voit des Cynocephales à-tête-de-chien, des Vulpocephalet à-tête-de-renard, des Leocephales, des Hippocephales à-tête-de-cheval, des Elefanticephales, des Taurocephales, étlereſte; ce qui eſt conforme à ce qu'on voit à Babylone, dans le temple de Belus, pour les Hommes, dont on pretend que les Eſpèces étaient autrefois également variées. On dit que le Genre-humain, en ſe civiliſant, a fait diſparaître ces ſortes de Monſtres. L'Ours eſt le Singe des cantons froids, c'eſt pourquoi je ne l'ai pas mis dans la gradation.

On voit par-là, que l'Homme actuel, eſt la perfection de l'animalité; qu'à-meſure que les autres Animaux ſ'en éloignent, ils ſont moins parfaits: Ceux qui en ſont plûs proche, ont un degré d'intelligence rare: L'Elefant, quoiqu'éloigné de l'Homme, a de l'intelligence, par un rapport avec lui, la faculté de prendre avec un membre particulier: Le Singe eſt moins ſoumis, moins careſſant que le Chien, parce-qu'approchant plûs de nous, il a l'orgueil de croire, qu'il nous eſt égal, ou de très-peu inferieur: C'eſt par cette raiſon qu'il cherche à nous imiter aveuglement. Le Chien au contraire, plûs éloigné de nous, reconnaît volontiers ſon inferiorité; il nous eſt ſoumis, comme à ſes dieux: ce qui pourrait jeter quelques lumières, ſur le reſpect que les anciens Hommes de notre Eſpèce marquèrent aux Geans, plûs parfaits qu'eux, ét qu'ils deïfièrent. L'Ours eſt fièr de ſa force, ét va quelquefois juſqu'à pretendre à nos Femmes. La ferocité emporte le Lion: le Tigre eſt deſtructeur par caractère; c'eſt un des Agens de la nature pour hâter la mort. Le Cheval nous eſt ſoumis par reconnaiſſance de la nourriture que nous lui donnons, par bonacité, par ſtupidité, ainſi que l'Ane ét le Chameau. Le Bœuf ne

nous eſt pas entièrement ſoumis, par brutitude; la Chèvre nous eſt attachée par faibleſſe ét par habitude; la Brebis nous eſt ſujette par incapacité, ſans nous aimer. Le Cochon, beaucoup plûs intelligent, tient du Rhinoceros: C'eſt un eſclave dont nous nous ſommes emparés, ét qui reſte avec nous, parce-qu'il y naît. Les ſeuls Animaux qui nous aiment, ſont le Chien baſſement, l'Elefant avec nobleſſe, le Chameau bonnement, le Cheval quelquefois tendrement, le Chat caponement. Les autres Animaux apprivoiſés, ſans en excepter l'Ane, viennent à nous, vivent avec nous, ſans nous aimer. La plûpart nous craignent, par un inſtinct qui m'a ſouvent étonné: car, en conſiderant le court-eſpace de leur vie, le manque de communication des idées par la parole, je me ſuis ſouvent demandé, pourquoi tel Animal, tel Oiſeau, fort jeune ét ſans experience, qui voltige tout-près d'un Bœuf, d'un Cheval, n'oſe neanmoins approcher de l'Homme. J'en ai conclu, que nous étions naturellement carnivores ét deſtructeurs, comme le Tigre, quoiqu'à un degré different, ét que les Animaux craintifs nous ſentent à une certaine odeur cadavereuſe, odeur qui eſt auſſi la cauſe pour laquelle certains Animaux carnaciers,

comme le Loup, ne nous attaquent que preſſés de la plus grande faim.

L'HOMME EST-IL CARNIVORE?

Quelques Philosophes pretendent que l'Homme peut et doit vivre de vegetaux: Mais la nourriture vegetale, quoique plus ſubſtancieuse dans les pays-chauds, ne l'eſt neanmoins pas aſſés; et c'eſt la cause physique du peu de courage des Peuples qui habitent les heureux et fertiles Climats de l'Inde. Je crois que c'eſt, par cette raison, que les Climats du nord, deſtitués des principaux Carnivores, et ayant plus d'Herbivores par-conſequent, nourriront des Hommes plus forts, plus valeureux, qui ſoumettront un-jour tout le Globe, qui s'approprieront les arts, les ſciences, et qui ſeront enfin les ſeuls vraiment hommes de la Terre. Cette revolution tardera peutêtre encore; cependant je la crois certaine... Mais laiſſons les conjectures, et revenons à ce que je disais des Animaux en general.

STABILITÉ des ESPÈCES.

Les differentes eſpèces une-fois formées, reſtent les mêmes, en changeant de pays. Mais toutes les varietés des Animaux ne ſont pas nées en même-temps: Les Poiſſons ont commencé, comme nous l'avons dit; enſuite les Am-

phibies ; puis les Insectes, les Reptiles ont suivi ; les petits Animaux ont precedé les grands : Après les grands Herbivores, les Carnivores sont venus ; puis l'Homme, precedé de toutes les espèces de Singes : Il est même des Prêtres qui pretendent, que les Singes ét l'Homme ont precedé les Carnivores absolus. Quoi qu'il en soit, toujours est-il certain, que les Carnivores ne sont venus qu'après les Herbivores, ét que peutêtre ces derniers nous ont été apportés par un Globe auquel le nôtre s'est uni, qui nous emporta, ou que nous avons entraîné : Il se peut, que l'Homme actuel ait été apporté sur le Globe, par un autre petit Globe, lors de la destruction des germes de celui-ci : Tout cela est possible ; mais nos Prêtres ont le bon-sens de permettre à l'imagination de leurs Elèves, de floter dans ces conjectures. Si ce sentiment avait un fondement assuré, la varieté des Plantes ét des Animaux serait moins surprenante ; nous serions moins étonnés de l'extrême recence de notre histoire, comparée à l'antiquité que doit avoir notre Globe, vu sa situation dans le système solaire, où il est la troisième des Planètes connues, à compter du Soleil, ét la cinquième, à compter de la Terre, à la Pla-

nète invisible, que quelques-uns de nos Prêtres assurent avoir vu audelà de Saturne: car il existe, comme je vous l'ai dit, un grand nombre de Planètes que nous ne voyons pas, tant audelà de notre Globe, qu'entre Mercure et le Soleil.

XVI §. METEORES, PHENOMÈNES. Imaginez, à-present, l'immensité de la Nature, dans laquelle sont une infinité d'Univers tels que le nôtre, qui lui-même est infini à nos ieux, puisque nous ne pouvons en saisir l'étendue! Que sont donc ces petits phenomènes, ces meteores qui nous épouvantent? de petits effets, produits par des petites causes; mais suffisantes quelquefois pour tuer de petits Êtres tels que les Animaux. Si les premiers Hommes-geans existaient de nos jours, ils braveraient la foudre, et leurs têtes altières toucheraient presqu'aux nues: Ils passeraient nos fleuves d'une enjambée: Ils se promeneraient dans nos mers actuelles: Mais de leur temps, tout était proportionné: la Terre sèche n'avait pas toute son étendue; les mers étaient profondes à un degré, qui fesait que certains diamètres du Globe étaient absolument eau. Dans ces temps reculés pour nous, où le Soleil exerçait sa puissance sur une étendue d'eau triple de ce qu'elle est aujourdhui,

les nuages étaient plus frequens, plûs chargés; les tonnerres, les éclairs plûs terribles, parce-qu'il y avait plûs de vapeurs; le Globe etait plus jeune, plûs vigoureux; il avait plus d'humeurs. Il dut auſſi, après la formation des terres, y avoir des volcans conſiderables ét multipliés; c'étaient comme des éruptions purgatives du Globe, qui conſumaient ſes humeurs, ét decomposaient ſes matières combuſtibles: nos Sages pretendent que c'était une operation neceſſaire, pour la conſolidation de la Terre: Auſſi, diſent ils, qu'il y eut des volcans preſqu'à tous les points de ſa ſurface, à-meſure qu'ils ſe ſechèrent, tant que leur base fut penetrée d'eau, qui feſait fermenter ſans iſſue les ſels volatils, les bitumes, les ſoufres, productions graſſes du Globe, ét inflammables, renfermées ſous des maſſes pierreuses ét bitumineuses: mais à-meſure que les bases ont perdu leur humidité, la fermentation a ceſſé; deſorte que ces parties du Globe ſont demeurées dans un état de tranquilité.

Les tremblemens-de-terre ont la même cause que les volcans; c'eſt une fermentation interieure, causée par l'eau & les ſels volatils renfermés ſous des maſſes énormes: Souvent auſſi les tremblemens-de-terre ſont-ils accompagnés de flâmes apparentes;

apparentes: Mais le plûs ſouvent on n'éprouve que des ſecouſſes ét des ſciſſures: C'eſt dabord, que l'explosion eſt à une trop grande profondeur, ét que le principal effet du mouvement ſe paſſe dans l'interieur de la Terre, qui éprouve des ſpaſmes convulſifs, ſemblables à ceux des Animaux, dans les coliques, dans les affections nerveuses, l'épilepſie, étlereſte. C'eſt enſuite, que le tremblement-de-terre à lieu dans les plaines, ét ſous la base des montagnes, où il ſe trouve des pierres en chaux, ét des mines de ſoufre, de charbons-de-terre, des pyrites, etlereſte; deſorte-que les matières enflâmées n'ont pas d'iſſue: Aulieu que le foyer des volcans étant dans le corps des montagnes, les côtés de celles-ci, ou leur ſommet cèdent à l'effort, ét les matières en fusion ſ'échappent.

Il eſt de nos Prêtres qui pretendent, que c'eſt le feu de la foudre, dans les temps qu'elle était beaucoup plûs conſiderable, qui a embrâsé les premiers volcans, ét que ceux-ci ayant communiqué le feu à toutes les parties combuſtibles du Globe, ont occasionné les tremblemens-de-terre. Mais ce ſentiment eſt vivement combattu par les Animaliſtes, qui prétendent que ces phenomènes viennent tous d'une cause interieure: ils re-

gardent un volcan, comme un furoncle de la Terre, ét les tremblémens, comme des coliques, des convulsions, des éruptions d'humeurs, des crises, enfin des maladies qui pourraient la faire mourir, comme nous mourons nous-mêmes accidentellement ; ét alors ils prétendent, que tout perirait. Quant aux Mortalistes ils se taisent, en cette occasion, ou raisonnent comme nous. En-effet, d'autres Prêtres disent, Que la cause de l'embrâsement des volcans, ét celle des tremblemens-de-terre, ne vient que de l'eau qui penètre jusqu'à la terre-calcaire, anciennement cuite, ou par la chaleur centrale de la Planète, ou par des combustions accidentelles; parce-que l'eau fermente si prodigieusement avec cette terre, qu'elle produit toujours une ignition explosive, ét tous les épouvantables phenomènes que nous voyons.

C'est donc une verité demontrée, que les volcans ét les tremblemens-de-terre ont la même cause ; que la difference de situation est la cause de celle des effets. On peut ajouter à ce que j'ai dit, qu'il existe dans la terre une infinité de matière-vegetale ét combustible, ensevelie d'une manière bien naturelle. Comme la matière pierreuse ét terreuse augmente sans-cesse, il s'ensuit que la surface

extérieure du Globe se couvre petit-à-petit, souvent très-vîte, par les torrens des montagnes, et quelquefois tout-d'un-coup, par un bouleversement, d'une nouvelle couche; alors les Arbres et les Plantes sont ensevelis, supposé que les Animaux échappent. Cet enfouissement se fait des trois manières: celle qui est continuelle et progressive, augmente la masse terrestre, en petrifiant ou terrifiant la matière aqueuse, par la formation des coquillages, et la destruction de la chair de tous les Animaux, qui rendent plus au solide, qu'ils n'en ont tiré: Il arrive delà, que dans certaines mers, où il se trouve plus de coquillages, où les Madrepores travaillent considerablement, la matière peut augmenter hors de proportion, et faire refluer l'eau sur des terreins autrefois decouverts, et restés plus bas: Et ceci explique un singulier phenomène! c'est comment il se fait, que certaines regions soient plus basses que les mers environnantes? Celles-ci ont eu des moyens de petrification, de corallisation, qui n'ont pas lieu sur les terres decouvertes, et les dernières ne peuvent manquer d'être un jour inondées, quoique la masse d'eau diminue sans-cesse-....

Epimenide interrompit ici le Prêtre-égyptien, pour lui dire: —Voila une

excellente raison! Elle previent une objection, que j'ai ſouvent été prêt à vous faire, ainſi qu'au ſage Thalès de Milet.

—Ce que j'ai dit de la terrification de l'eau (reprit le Sage d'Egypte), eſt non-ſeulement prouvé par les Stalactites des cavernes, mais encore par une pierre-precieuse qui ſe forme dans ces climats, et que vous autres Grecs vous nommez Enhydrion, à-cause de la belle eau tranſparente, qu'on voit floter dans ſon intérieur: c'eſt une vraie ſtalactite de pierre-ſiliceuse, qui n'eſt pas entièrement petrifiée; et cependant, à-raison de la privâtion d'air et de pores, l'eau qu'elle renferme ne s'évapore point, et reſte fixée dans l'interieur de la pierre.

XVII §. FEUX-FOLLETS.

Il me reſte encore à vous parler de beaucoup de Meteores; tels ſont les Globes-de-feu qui éclatent en l'air; les Feux-follets des terreins marecageux: Ces derniers ſont d'une autre nature, que ceux qui embrâsent l'interieur des volcans et produiſent les tremblemens-de-terre: Ils ſont l'effet de la fermention des feuilles et des autres matières vegetales, qui ſe pourriſſent et s'embrasent exterieurement: au lieu que les feux des volcans et des tremblemens-de-terre ſont l'effet des pyrites interieures, qui ſe de-

composent, et enflâment tout ce qui les avoisine. Les feux-follets n'ont qu'une cause legère, et leurs effets sont legers: Mais les terribles volcans une-fois alumés, se donnent une cause de reproduction, dans la pierre-calcaire, qu'ils calcinent, par une chaleur concentrée, semblable à celle des fours : Le feu du volcan desseche pour un temps toute l'humidité; mais lorsqu'il s'est éteint, ou seulement ralenti, l'eau penètre de-nouveau, et les pierres calcinées produisent un feu terrible, qui se communique aux matières vegetales, les embrase, et leur fait calciner plûs loin d'autres pierres, qui reproduiront bientôt un nouvel embrasement. Ainsi les volcans ne s'éteignent pas faute de charbon-de-terre, mais faute de pyrites qui les enflâment, et mettent le feu à des masses énormes de mineral, production de milliers de siècles.

Quant aux Globes-de-feu, qui éclatent dans l'atmosphère, il est aisé de concevoir, que ce sont des exhalaisons plûs legères, mais de la même nature que les Feux-follets; qui sont enlevées par une cause plus puissante; ce qui vient sans-doute de leur plûs grande quantité de matières volatiles: elles montent, tant que l'air voisin de la surface de la terre, est specifiquement plus lourd qu'elles,

ét parviennent au degré de l'équilibre, où elles s'arrêtent, se consument, avec, ou sans explosion; puis leur matière terreuse n'étant plus dilatée par le feu, retombe par son propre poids.

VENTS, TEMPÊTES, FLUX, REFLUX.

Les Vents sont une agitation de l'air: Ce sont les vents qui font surtout triompher les Animalistes: comme si la dilatation de l'air, causée par la presence ou l'absence du Soleil, ét l'ascension des vapeurs qu'il attire, ne suffisaient pas pour produire tous les phenomènes du Vent! —Non! s'écrient les Animalistes: Il est des Vents violens ét subits, qui ne peuvent partir que de la volonté, de la passion irritée d'un Etre-animé: Nous vous accordons tout le mecanisme des effets; mais nous vous disputons la cause. Un Être mort, dont le fluide environant recevrait une dilatation quelconque, causée par un Être exterieur, aurait des Vents reguliers, ét très-moderés; jamais on ne verrait de tempête, ét le flux ét reflux de la mer serait le seul phenomène de ses eaux; nous le concevons; il est l'effet naturel du mouvement de la Terre sur elle-même, à raison de la difference de stabilité de la terre solide, de l'eau ét de l'air; car, lorsque tout était eau, la fluctuation qui

existait alors, était infiniment moindre*: mais qu'on nous explique autrement que par la vivacité, les tempêtes horribles, le déchaînement des vents? Hé! qui ne voit pas que c'est un Être-animé, raisonable, qui agit, qui a du plaisir, ou qui souffre; qui parle aux Êtres semblables à lui, ou qui les menace; qui chante, ou qui pleure?

Quant à nous-autres Orthodoxes, nous expliquons toutes ces choses bonnement, naturellement, quand nous le pouvons, et nous nous taisons, lorsque nous n'avons rien de bon à dire. Nous n'irons pas attribuer le flux et le reflux à la pression de la Lune, ou à son attraction, mot inintelligible, s'il n'est expliqué par celui de spiralité, mais à la puissante dilatation operée par le Soleil present, et à la densité causée par son absence: Cette cause suffit, avec l'agitation, et le mouvement interieur de la Terre, qui vient de sa chaleur centrale. Mais les vents, les ouragans furieux, les trombes marines, nous en ignorons la cause: Nous sentons bien que le mouvement des eaux di-

* On se rappellera sans-doute, en lisant ceci, la ridicule et puérile raison, que donnent les ETUDES DE LA NATURE du flux et du reflux de la mer. J'aime mieux enverité les rêveries de mon Frère-égyptien. [*Note de l'Editeur.*

latées par la chaleur, cause une agitation dans l'air, laquelle refoule sur les eaux: nous imaginons bien qu'une masse de vapeurs aqueuses, sulfureuses, bitumineuses, explosives, ou actives, comme la substance vitale, par-exemple *, tourbillonnant l'air, cet élement émeut à-son-tour les eaux avec une force prodigieuse, et que la tempête qui redouble, prolonge l'agitation de l'air: Mais ces vents furieux, au-milieu des terres, ont encore d'autres causes sans-doute, et ce sont ces causes que nous ignorons. Viennent-elles du haut de l'atmosphère, et nous sont-elles communiquées par les autres Planètes? Cela n'est pas vraisemblable: Viennent-elles seulement de l'interieur de notre Globe, qui éprouve une fermentation violente? cela peut être; mais nous n'en avons pas la demonstration par l'experience. On pretend qu'il est des Pays, comme la Syrie, où tout-cela se voit clairement: Je voudrais y avoir voyagé: mais on nous le defend, dans ce Pays-ci: Dailleurs, voila une nouvelle Horde de Barbares, qui sort de je ne sais quelle contrée, qu'on nomme la Perse, pour inonder l'Asie: Un Brigand, qui se fait appeler Chorès, c'est-à-dire, le Soleil, les dirige, et l'Univers

* C'est ce qu'on nomme aujourdhui l'*électricité*.

n'eſt plus un lieu-de-ſureté, parce-qu'il plaît à un Inſecte des Palus-Meotides de bourdonner ét de voler. Tenons nous-en donc à ce qui eſt clair: Tout vent, quel qu'il ſoit, vient de la dilatation de l'air ét de tous les autres fluides, par la chaleur hemiſpherique du Soleil present, ſuivie de la denſité causée par ſon abſence; c'eſt la cause generale, ſouvent unie à d'autres causes ſecondaires, qui viennent de notre Globe, de ſes vapeurs, de ſes volcans.

Aureſte, la production des vents ét des ouragans eſt bien-moins admirable que celle des Plantes; ét la production des Plantes, que celle des Animaux; ét ceux-ci doivent paraître bien-moins étonnans que l'Homme qui raisonne, connaît, ordonne, ét qui ſe montre ſur le Globe le lieutenant de Thot lui-même.

XVIII § L'ORGANISATION.

Les Plantes ſont organisées; les Meteores, ni peutêtre les Minéraux ne le ſont pas: Ces derniers ſont la production des ſels, du ſoufre, une combinaison des ſels avec le bitume, la terre-calcaire, ét un-peu de terre-argilleuse: les Metaux ſont un composé de bitume, de ſoufre, d'air, de feu, d'eau, de très-peu de terre, ét d'un principe inconnu (que je ſoup-

çonne le principe vital enchaîné). Mais tout-cela n'a qu'une exiſtance generale, non-ſentie: Aulieu-que la Plante eſt un composé delicat de matières minerales, et en-outre du principe-de-vie en action qui les fait croître: Ce principe de-vie caché dans la graine, reside, lorſque la Plante eſt formée, au point central et individuel du tronc, d'où partent les racines et la tige; c'eſt-là qu'exiſte l'âme de la Plante ou de l'Arbre: Cette vie, toute imparfaite qu'elle eſt, nous montre l'énergie de la Nature: Tel Arbre a ſes graines entourées d'une matière charnue d'un goût excellent; tel autre fournit de l'huile; et l'on voit par la prodigieuse quantité de ces fruits, qu'ils ont la double deſtination de nourrir les Animaux et de reproduire les Plantes. Mais, quel admirable pouvoir de la Nature, d'avoir renfermé dans une graine, non la Plante entière, mais un point-de-matière, doué de la faculté de puiser dans la terre et dans l'air, tout ce qui lui eſt analogue, pour conformer une Plante, un Arbre comme ſon type!

L'admiration augmenterait bien-davantage, pour un Homme neuf, qui aurait exiſté ſeul, en voyant un Inſecte vivre, remuer, ſe nourrir, marcher, connaître! Si de l'Inſecte, il monte à

l'Oiseau, quel surcroît d'admiration! S'il trouve ensuite un Quadrupède plus rapproché de lui, un Chien par-exemple, qu'il l'apprivoise, qu'il en soit entendu! s'il trouve un Singe, qui soit imitateur de ses actions, il tressaillera. Mais si un Homme se presente, quelle foule de mouvemens divers il éprouvera! et si c'est une Femme, quel ravissement! Supposez-la jeune, belle, et que repondant à ses avances, elle devienne tendre, le voila heureux; c'est-à-dire, qu'il a toutes les sensations agreables à-la-fois.

L'INTELLIGENCE.

La vie est une participation de la Divinité. Les Êtres-animés ont cela de commun avec l'Être-principe, d'exister individuellement, et de le sentir. L'Homme raisonnable a en-outre un avantage, qui le rapproche bien-plus de la Divinité, c'est de se connaître lui-même, et d'être capable de voir et d'admirer le bel ordre de l'Univers. L'existance des Animaux, et surtout celle de l'Homme, prouve, contre les Athées, l'existance de la Divinité voyante, intelligente: Et j'aimerais cent-fois mieux donner raison aux Animalistes, qu'aux Athées. Mais vous me demanderez, Qu'est-ce que la vie? Comment se fait il que nous vivons? que nous pouvons vivre?

Definition de la Vie.

Nos Sages ont approfondi cette queſtion. Ils ont dabord pose en-fait, que toutes les matières connues ét palpables, propres à entretenir la vie, ſoit dans les Hommes ét les Animaux, ou dans les Plantes, devaient avoir un principe de vie: Ces matières ſont, la lumière-chaleur du Soleil; la chaleur de la Terre; l'air; l'eau; les ſels; les bitumes ou les huiles; la terre. Il paraît que la lumière-chaleur du Soleil, eſt, relativement à nous, le principe du mouvement ét de la vie; ét que les autres matières ſont le ſujet, penetré du principe, puiſqu'elles entretiennent la vie, ét qu'elles n'ont pas le pouvoir de la donner. Ce levain-de-vie eſt dû tout-entier au Soleil, qui le tient de Thot. C'eſt ainſi que dans les Animaux, le Mâle, qui eſt l'image du Soleil, feconde la Femelle, qui eſt l'image de la Planète. Le Soleil ét les Males des Animaux donnent aveuglement le principe-de-vie; mais Thot le donna intelligemment, ſciemment, ét avec connaiſſance, lorſqu'il produisit les premiers Êtres, avec la faculté de ſe reproduire eux-mêmes.

La Generation.

Vous avez entrevu que nos Prêtres ont de la generation l'idée claire qu'en

donne la Nature : car elle l'a mise à-découvert dans les Ovipares, ét ſurtout dans les Poiſſons, qui ne ſ'accouplent pas. La Femelle pond un œuf, ſubſtance froide ét ſans vie, que le Male, ſeul conducteur du fluide vital, pour ſon eſpèce, vient enſuite animer. La Poule peut pondre ſeule ; mais ſans le Coq, l'œuf n'eſt jamais fecondé. C'eſt la même choſe pour les Vivipares. Cela eſt ſi ſimple, je que n'inſiſterai pas. Revenons à l'Intelligence.

Qu'eſt-ce que l'intelligence, la raiſon, l'intellectualité ? Il y a grande apparence que c'eſt une ſubſtance, ét la première de toutes ; que c'eſt la ſubſtance divine, celle de Thot, la ſource de toutes les autres, en-un-mot : Ainſi, Thot, en ſe depurant, par la formation des Soleils, ne garderait que la ſubſtance intellectuelle, ét donnerait aux Soleils celle du feu-élementaire, penetré, impregné de fluide intellectuel : Le Soleil, en ſe depurant, par la formation des Cometoplanètes, épurerait ſon feu, ét formerait les Globes des ſes parties les plûs groſſières, impregnées de fluide intellectuel ét de beaucoup de feu : Les Hommes ſeraient le produit le plûs pur de la ſurabondance de vie ét d'intellectualité de la Terre ; enſuite les Ani-

maux ; puis les Plantes : Tandis que les Mineraux ne seraient que les effets grossiers et aveugles du mouvement, de la fermentation continuelle des parties les plus materielles de la Terre. On peut raisonner sur tout; mais la pleine certitude n'est qu'en Thot ; parceque Thot est seul l'Être par excellence, voyant tout, embrassant tout: Adorons Thot, source de tout, et nous releverons la dignité de notre existance.

Je finis par cette formule de nos Prêtres.

Telle fut l'exposition de la Physique égyptienne, que le Sage Psammès fit à Epimenide, dans la fameuse ville de Thèbes-aux-cent-portes.

—Je ne saurais vous exprimer combien vous venez de m'étonner, par toute cette Physique que Psammès debite à votre Epimenide ! Vous venez d'aggrandir mon âme, d'étendre mes idées: Quand tout cela ne serait pas vrai, cela fait penser.

—Ce système est entièrement conjectural, Madame, repondis-je : mais je publierai un-jour ces idées d'Epimenide, dumoins celles que lui revela le Prêtre Psammès, pour donner à penser à nos Savans, et les engager à remonter d'une manière éclairée aux causes premières: Un Homme ne saurait en imposer aux

autres Hommes; pour peu que ceux-ci veulent reflechir: car ils ont tous les mêmes organes, pour verifier ce qu'on leur dit: C'eſt ce qui doit enhardir les Philosophes, et tranquiliser les Chefs du Gouvernement. Qui eſt dangereux? le Charlatan, qui ſe cache, ſ'envelope; qui aſſure qu'il dit la verité; qu'elle lui a été revelée, et qui cherche à ſubjuguer l'eſprit des Faibles par des ſecrets, de pretendus effets miraculeux: Alons publiquement, ouvertement; disons bonnement, Voila une idée qui m'eſt venue dans la tête, ou dans celle d'Un-autre: Mes Contemporains! examinez-la, dans vos momens-de-loisir; elle vous fera peut-être trouver des choses beaucoup meilleures, que celles que vous penſez. —Avec ces ſentimens-là (reprit Mad. De-M****), on eſt ſur de ne jamais indiſposer Perſonne. Mais, eſt-ce que le Prêtre d'Egypte ne parlera plus à Epimenide? —Pardonnez-moi: Ils auront encore un entretien ſur la morale, c'eſt-à-dire, ſur tout ce qui regarde la conduite de l'Homme, comme individu, ſocial, ſous les rapport de Fils, d'Epoux, de Père, de Citoyen et de Magiſtrat.

SUITE DES VIOLATEURS.

En m'en retournant, il me prit idée d'aler à la maison des Garſons-chirur-

giens, pour voir ce qu'ils fesaient du corps qu'ils venaient de voler. Parvenu à la porte de l'allée de leur amphitheatre, je la pouſſai; elle ceda, et je montai au troiſième, ou j'avais vu de la lumière. Je m'approche doucement de la porte, et je vois.... ſur une grande table, le corps... d'une Jeune fille de dixhuit ans, enterrée de la veille. On avait deja ouvert la poitrine... Je connaiſſais les Parens; je me retirai, penetré de douleur: Mais je gardai le ſilence. Que ne donne-t-on des Criminels aux Etudians!

XXXIII NUIT.

Les Bals.

Le Lundi, je reſolus de continuer à voir les folies qui ſe font dans Paris, pendant les jours-gras. Dans une ſortie que j'avais faite le jour, mon indignation avait été vivement excitée par le manque de police, qui permet à des Enfans, à des Savoyards du coin des rues, de gâter avec des matières graſſes, les habits des Femmes! On voit, avec une ſurprise inexprimable, que dans la Capitale même de la France, le Sexe-des-Grâces ſoit inſulté, couvert de boue! C'eſt une horreur! mais de grande conſequence! elle influe ſur les mœurs. Dans tout pays, où les Femmes ne ſeront

pas honorées en public, comme des Objets sacrés, plûs que les Prêtres-même, il n'y aura pas de mœurs... Je fesais ces reflexions en marchant, lorsqu'au coin de la rue du Petitpont, j'entrevis un Garson de 15 ans, qui mettait de la fange sur la robe d'une Jeunedame! Le Mari, ou-bien un Parent, ou peutêtre un Inconnu, la suivait; il applique un coup de bâton d'épine sur la tête du Jeunegarson, et le renverse. J'accours. Il était sans mouvement, la tempe ouverte. J'appelle. On le porte à l'Hôteldieu; il était mort: tous les secours furent inutiles. La correction était trop rigoureuse; mais l'administration de la Police n'a-t-elle pas à se reprocher cet accident, comme cent autres arivés avant et depuis?

Je racontai ce trait funeste à la Marquise, et il la toucha vivement; puis je repris la lecture de notre Physique-égyptienne, au 11 §.

BAL PAYÉ.

La lecture avait été courte, parce que la Femme-de-chambre l'avait jugé à-propos: car Auguſtine et Felicité ne devaient pas deplacer une ancienne Domestique; Therèse conserva toujours la faveur de sa Maîtresse: mais par la suite, les deux Sœurs assisteront à nos lectures. Nous étions dans le Carnaval: on voyait

dans les rues des Masques qui alaient au bal, ou qui en sortaient. Je ne connaissais pas encore de Particuliers qui donnassent ce divertissement chés eux, et je n'avais jamais vu le bal de l'Opera: Le seul où je me fusse trouvé, était celui des Jeunesgens, à Aucerre, dont je rens compte dans MONSIEUR NICOLAS.

J'examinais tout ce qui s'offrait à mes regards, et j'alais insensiblement, sans penser à mon chemin. Je me trouvai au carrefour de Bussi. Là, j'aperçus une Jeune-et-jolie-personne, dont je connaissais la Mère, seule avec deux Jeunesgens. Ils se glissèrent chés Coulon, qui donnait au Public, pour son argent, bal et collation. J'entrai comme les Autres, et j'alai me placer sur une banquette, dans le coin le plus obscur. Ce fut de-là que j'observai.

Depuis que j'étais à Paris, j'avais bien entendu parler d'Efféminés; mais ou ces Gens-là ne sortent jamais, comme les Bourdons des Abeilles, ou ils se déguisent. Ce fut au bal que je les vis, pour la première fois, dans toute leur turpitude. Il vint à celui de Coulon cinq à six Beaux, dix-fois plus femmes que les Femmes: Ils furent aussitôt environnés; mais ils se fesaient valoir: L'Essaim des Coquettes effrontées les recherchait, les

provoquait, alait jusqu'à les poursuivre; tandis que les Fats s'éloignaient, non d'un air timide, mais d'une manière cent-fois plûs impudente, que s'ils avaient attaqué. J'observais ensuite les Jeunes-filles; elles devoraient des ieux les Fats, qui souvent leur apportaient un insolent hommage. Alors les Innocentes rougissaient de plaisir et de corruption. J'étais émerveillé! ou plûtôt indigné! Les deux Elegans qui étaient avec la Jeune-personne de ma connaissance, ne paraissaient pas des Fats du premier-ordre; on ne pouvait les mettre qu'au second rang, ou peutêtre au troisième: Aussi la petite Coquette parut-elle les traiter avec indifference; elle donnait toute son attention aux Efféminés. L'Amant fut blessé de la conduite de sa Belle: il se fâcha: Les Efféminés qui voltigeaient, s'en aperçurent, et comme la jolie Virginie était un objet neuf, ils l'environnèrent. Elle fut comblée, la Jeune folle! Alors l'Amant, petit élève de Saintcôme, outré de jalousie, se precipita au-milieu des Hommes-femmes, comme un nouvel Enée parmi les Ombres guiorantes, et les écarta de droite et de gauche, avec autant de facilité, que si leurs corps n'eussent été qu'une vapeur legère. Ils ne se fachèrent pas; ils riaient blanc, et

si fadement, que je m'en sentis le cœur attiédi. Cependant le Jeune-carabin s'était saisi de la main de sa Maîtresse, et la voulait emmener: Elle resista, et mit quelque dignité dans sa defense. Le Jeunehomme, secondé par son Camarade, voulut employer la force. Je m'approchai pour-lors. Virginie, en me voyant, fut confondue: Elle dit aux Jeunesgens, Qu'elle ne les connaissait pas, et qu'elle était venue au bal avec son Oncle (en me montrant). Je ne crûs pas devoir contredire ce monsonge: le Carabin intimidé, se retira doucement, avec son Camarade, et ils alèrent se placer dans un coin de la salle. Je fis alors entendre à Virginie, qu'elle était obligée de s'en-venir avec moi, sur-le-champ, de peur de se deshonorer tout-à-fait. Elle me demanda une seule contredanse, que je lui laissai danser. Mais pendant ce temps, j'envoyai chercher sa Mère, qui soupait en ville tout-à-côté, dans la rue Mazarine. Elle arriva, comme Virginie finissait. Elle rougit, elle pâlit, en voyant sa Fille. Virginie revint à moi vivement, et me remercia, dans les termes les plûs flateurs, de la complaisance que j'avais eue de la mener au bal. —J'étais sortie sur la porte (dit-elle), pour voir les Masques; Monsieur pas-

fait : J'ai fait deux pas avec lui, pour mieux voir, et nous avons suivi les Masques jusqu'ici-. On s'en retourna sur-le-champ. Mais en chemin, je dis la verité à la Mère, et cette pauvre Femme versa des larmes. On verra reparaître cette Virginie.

XXXIV NUIT.

Le Garson en fille.

Le lendemain-soir, était le mardi-gras. Je devais souper avec la Marquise, dans son appartement, en presence de sa Femme-de-chambre, et des deux Jeunes Demerup, qui avaient une petite table pour elles-trois. Je voulais arriver de-bonne-heure : mais le hasard en disposa autrement.

J'avais pris par la rue Sainthonoré : Au-coin de celle de Champ-fleuri, je vis un petit grouppe de monde : Je m'approchai. C'était une sorte de Jeunefille d'environ seize ans, dont on admirait la gentillesse. Je fus surpris de sa beauté douce et naïve. Je l'abordai, pour lui demander, Ce qui la fesait remarquer? Elle me sourit, et rien au monde de si charmant que son sourire. Je ne savais que penser, lorsque l'Enfant, sans parler, leva ses jupes, et montra ses culotes. Je compris alors, que c'était un

Petitgarſon, qui ſ'amusait d'une manière peu convenable : Ceci devrait bien engager notre Police à defendre les maſcarades de toute eſpèce, ét juſqu'au delire du Carnaval. Je fis quelques representations à l'Enfant. Tandis que je lui parlais, un carroſſe bourgeois ſ'arrête : Celui qui était dedans, met la tête à la portière, ét ſ'informe : On lui presente le Petitgarſon. —Il n'eſt pas poſſible (ſ'écrie-t-il) : c'eſt une fille!.... Parbleu! je veux m'en aſſurer. Le Petitgarſon veut fuir. Deux Laquais l'arrêtent : on le met dans la voiture... Je tire le voile ſur les ſuites de cette hiſtoire horrible... Qu'il ſuffise de ſavoir, que cet Enfant eſt aujourdhui un Effeminé ; qu'il occupe une place au *** * * ***-*****; que cette funeſte avanture a causé, outre la perte de ſes mœurs, le deſeſpoir de ſes Parens.....

Je ne pus faire ce recit tout-entier à la Marquise ; parceque je n'en ai ſu le denoûment que dix années après. Je voulus ſuivre la voiture, cependant, ét j'alai fort-loin. Mais d'autres carroſſes me donnèrent lechange ; ét après une courſe fort penible ét fort longue, j'arrivai chés la Marquise à onze-heures-ét-demie.

On m'attendait pour ſouper. Je parlai de ce que je venais de voir. La Bellemè-

re Demerup était à la table de ſes Filles. A l'occaſion de ce que je diſais, elle raconta une avanture du même genre :

LE GARSON QUI SE MET EN FILLE.

Un Jeune homme qui avait deux grandes Sœurs, fut un ſoir habillé par elles avec leurs parures, pour aler au bal de l'Opera. Sa figure charmante (car il était ſans maſque), attira tous les regards. Perſonne ne doutait que ce ne fût une fille. Mais l'Homme qui lui donna le plus d'attention, fut un riche Financier, d'environ 50 ans : La fauſſe Beauté le rencontrait partout. Enfin, elle en fut abordée, dans un moment où elle ſe reposait à-l'écart : —Ma Belle, lui dit l'Homme-de-finance, je voudrais bien ſavoir, ſi vous recevriez avec reconnaiſſance les offres d'un riche Particulier ? Dites-moi, avez-vous de la fortune, ét ſi vous en manquez, la desirez-vous? Si vous en avez, la voulez-vous augmenter-? La fauſſe Fille ſourit à ce langage, ét parut ſe comporter comme une franche Coquette. Mais le manque d'uſage fit voir au Financier, qu'elle était neuve encore : Il la prit pour une jolie Bourgeoiſe très-intereſſée. Il lui proposa un rendevous pour le lendemain, aux Auguſtins du Quai-de-la-vallée. La prétendue Fille accepta.

Le lendemain, à neuf-heures, le Jeunehomme, paré d'une manière provoquante de ce que ſes Sœurs avaient de plûs élegant, était modeſtement à-genoux ſur une chaise à-côté d'un pilier: les deux Sœurs, qui trouvaient l'avanture plaiſante, ét qui ſe proposaient bien d'en rire, ſe tenaient à quelque diſtance, les ieux fixés ſur lui. Le Financier arrive: Il eſt enchanté de voir ſa Belle au rendevous: Il ſe met à-côté d'elle, ét lui parle. On lui repond comme il le deſirait: Il ſe lève; la prétendue Belle le ſuit: Ses Sœurs ne le perdent point de vue, ét les voient tous-deux monter en voiture. Elles ſ'attendaient à une ſcène plûs divertiſſante: mais enfin elles riaient entr'elles, en ſe representant combien le Financier ſerait attrappé.

Cependant le Jeunehomme deguiſé, arrivait dans une petite-maison, preparée pour le recevoir. Le Financier lui dit les choses les plûs flateuses, que la pretendue Fille écouta modeſtement. Elle joua la vertu, les ſentimens; donnant à ſa demarche un air d'étourderie, de naïve ignorance. On ne voulut pas la bruſquer. Elle reſta huit jours dans la petite-maison. Le Financier devenait preſſant, ét il n'y avait plus guère moyen de reculer: Il falait ſe decouvrir.

vrir. Il vint alors une idée dans la tête d'un Jeunehomme inexperimenté: Ce fut de dire au Financier, qu'elle ne se rendrait qu'avec l'assurance d'un million. —Qu'à cela ne tienne! repondit le Richard: non-seulement je vous le promets, mais je vais vous épouser: Parlez, voulez-vous d'un mariage secret? —De tout mon cœur! repondit l'Etourdi, enchanté de son succès. Il parut très-content; il fit des caresses au Financier. Il avait ses vues.

La Sœur-cadette du Jeunehomme était charmante, et ressemblait parfaitement à son Frère. Celui-ci, dès le premier instant, avait conçu le projet substituer cette Sœur à sa bonne-fortune, et il s'y était confirmé depuis sa singulière demarche. Il espérait que le Financier, ayant épousé sa Sœur, son avancement à lui ne pouvait manquer d'être rapide; il travaillait pour lui-même: Il fit adroitement savoir à Celle-ci les vues qu'il avait sur elle. Toute la Famille était ambitieuse: la Jeune-personne et sa Sœur aînée elle-même furent comblées: La Dernière dirigea sa Cadette, elle lui fit faire les mêmes parures que le Financier donnait à son Frère, et par la même Ouvrière; ce fut

même Dorothée qui essaya pour lui, de sorte que tout fut à sa taille. Au moment convenu, Dorothée, conduite par sa Sœur, se rendit à la petite-maison, dont son Frère ouvrit une porte, et elle le remplaça, sa Sœur-aînée restant avec elle. C'était encore une precaution du Frère : Il avait demandé la veille, comme une condition essencielle, d'avoir sa Sœur-aînée ; et le Financier, qui ne voyait plus rien qui s'y opposât, y avait consenti.

A souper donc, il trouva Madem. Josephine avec Dorothée. Il leur témoigna beaucoup d'attachement à toutes-deux. Il regardait Dorothée plus attentivement : —Jamais je ne vous ai vue si bien coiffée! (lui dit-il) : Est-ce que votre Sœur vous a aidé dans votre parure ? Elle est d'un goût que je n'avais pas encore remarqué....! Que vous êtes provoquante!... Il voulut l'embrasser : mais Dorothée le remit après le mariage secret.

L'enchantement du Financier redoublait à chaque instant. Il donna ses ordres ; et comme tout était prêt, on alla dans une chapelle factice, où la cérémonie se fit par un vieux Factoton, deguisé en Ecclesiastique. Les deux Sœurs

n'étaient pas assés instruites des règles, pour voir la supercherie: Elles ne demandaient pas même à signer l'acte de célebration; elles n'y songèrent pas. Le Financier passa la nuit avec Dorothée.

Le Frère ne se doutait pas que le mariage se ferait sitôt: Il n'avait jamais été question, que ce fût pour le soir-même: Il pensait encore, qu'on verrait quelque difference entre sa Sœur et lui, et que cela produirait une explication. Ensuite il comptait sur sa Sœur-ainée. Ainsi le soir, il avoua tout à son Père et à sa Mère, qu'il tranquilisa sur le sort de leurs Filles, en leur fesant partager son ivresse et ses esperances. Le lendemain il se rendit aux environs de la petite-maison, et fit le signal convenu. Personne ne repondit. Il se presenta pour-lors ouvertement. Le Concierge lui remit une lettre de sa Sœur-ainée, dans laquelle étaient deux mots de la Cadette. Elles lui apprenaient le mariage, sans aucuns details, et qu'elles partaient pour la Normandie, où le Mari de Dorothée les menait, dans une superbe terre, qu'il donnait à sa Femme en toute propriété. Ceci consola un-peu le Frère: mais il fut très-surpris! Il retourna chés ses Parens, et leur montra la lettre. Ils

ne firent pas plus de reflexion que lui sur la validité du mariage: seulement ils resolurent d'écrire à leurs Filles, et au Financier: mais sans parler de la tromperie faite par leur Fils.

Le Financier repondit à leur lettre honnête, de la maniere la plus obligeante; ajoutant à ce qu'il leur marquait d'agreable, que puisqu'ils avaient un Fils, c'était son Frere, et qu'il aurait l'emploi le plus beau qu'il voudrait demander. Cette reponse mit l'ivresse de la joie dans la Famille. La lettre des deux Sœurs n'était pas moins satisfesante: Elles recommandaient seulement le secret le plus absolu au sujet du mariage.

Il s'est écoulé quelques années: Le Frere avait été placé: il avait revelé au Financier la tromperie qu'il lui avait faite, et le faux Mari de Dorothée en avait beaucoup ri; sa pretendue Femme lui en parut même plus aimable. Enfin il est mort. Il s'est trouvé que sa fortune était absorbée par ses depenses; que la donation de la terre en Normandie ne valait rien; qu'il n'y avait point de mariage; que Dorothée était une maîtresse, et que trois Enfans qu'elle avait eus, n'étaient qu'infortunés bâtards. Ce n'est pas tout; le Frere perdit son emploi,

on lui fit un procès pour mauvaise gestion ; il fut arrêté, il est mort de douleur dans la prison. Quant à Dorothée, elle traîne aujourd'hui dans la honte et la douleur une vie misérable : On prétend même qu'elle a écouté les propositions d'un Commis qu'elle avait autrefois protegé, dont elle est réduite à être la complaisante, et qui la traite fort-durement.

Après ce recit, je lus le III § de la Physique ; puis je me retirai. Tout Paris était éclairé, comme dans un jour de rejouissance publique. Je me demandais à moi-même, Quel était le sujet de cette joie folle ? et je pensais que c'était les restes des anciennes Saturnales, au renouvellement de l'année : Je me disais à moi-même, que ces rejouissances, pour avoir quelque chose de raisonnable, devraient être placées au 21 decembre, qui deviendrait le 1 janvier, le premier mois commençant au moment où la Terre part du point qui ramène l'été dans sa partie septentrionale. Je fus distrait de toutes ces idées par un spectacle aussi extraordinaire qu'effrayant.

LA FUREUR DU PLAISIR.

Quatre Hommes en entraînaient un Autre dans la petite rue Tiron : Deux lui tenaient les bras : Un alait devant, et le tirait ; le Quatrième lui tenait un

mouchoir sur la bouche, et le poussait parderrière, en l'étouffant. L'Homme tenu poussait des cris sourds et inarticulés. Je les suivis d'abord, ne sachant ce que c'était, au lieu d'aler chercher la Garde du haut du Marché-Saint-paul. Ils conduisirent leur Victime, dans une espèce de cul-de-sac trompeur, qui se trouve derrière la rue des Juifs. Là, comme l'endroit est solitaire, Celui qui lui fermait la bouche avec un mouchoir, cessa de l'étouffer. —Hé, mes Enfans! que me voulez-vous? —Nous n'avons plus d'argent, et il nous en faut; ou c'est le dernier de tes jours.... Vieux... —Insensés! (dit le Vieillard), vous faites une chose qui vous coûtera cher! —Point de menaces, ou nous te deshonorons, en nous faisant pendre: C'est notre resolution. Nous n'avons plus d'argent; toute la Ville se divertit, et nous seuls... —Je vais vous en donner... Hâ!... je vais vous en donner; mais ne montez pas avec moi!... Vous m'effrayez! Je m'approchai pour-lors, sans rien dire, et j'alai droit au Vieillard, qui me prit pour un des Amis de ses Neveux. —Monsieur, vous êtes un étranger; vous vous exposez plus qu'eux! Comment, vous, homme-fait, pouvez-vous aler avec cette Jeunesse effrenée! —Je ne suis pas

leur complice (lui dis-je tout-bas) ; je viens à votre secours. Il ne me croyait pas : je vis que c'était un Vieillard comme en enfance : Je me tins à l'écart, prêt à le secourir, s'il était nécessaire. Il monta chés lui : deux de ses Neveux refterent à la porte ; les deux autres, qui étaient leurs amis de libertinage, monterent avec le Vieillard. Inspiré par une sorte de sentiment ou d'instinct, je courus chercher du secours, non celui de la Garde, elle était trop éloignée, d'ailleurs, quand je l'aurais trouvée, ce moyen n'aurait pas été efficace, pour peu que les Jeunes gens eussent fait de resistance : Je trouvai, près de la vieille rue du-Temple deux Hommes, dont l'Un était de ma connaissance : Je leur dis ce qui se passait, et nous revinmes chés le Vieillard. Les deux Neveux étaient encore à la porte : nous passames, comme des gens de la maison : nous parvinmes à l'appartement de l'Oncle, au fecond : les deux Libertins l'avaient lié ; nous l'entendimes leur demander grâce : nous entrames vivement ; nous deliames sa Servante dabord, qui nous donna le moyen de penetrer auprès de son Maître ; nous chassames les deux Libertins, après leur avoir fait laisser tout l'argent qu'ils alaient emporter ; nous deliames le Vieil-

lard ; nous donnames à ſa vieille Gouvernante le conſeil de ſe bien enfermer, ét nous ſortimes.

Il était temps: les deux Neveux ét leurs Amis étaient diſparus ; mais pour aler chercher la Garde, ét nous faire arrêter comme Voleurs. Nous vimes la Garde paſſer. Nous obſervames tout. La vieille Gouvernante repondit par la fenêtre, en disant la verité ; d'autres Locataires l'atteſtèrent, ét la Garde ſe retira. Les Neveux ne furent pas inculpés: mais ils avaient fui, au premier mot de l'explication: Ils ont quitté le Royaume, à ce que j'ai ſu depuis, ſe croyant accuſés ſecrettement, ét prêts à être arrêtés.

En m'en retournant, je me disais: —O! Adminiſtrateurs, ſupprimez le Carnaval, ét ne ſouffrez pas qu'il y ait jamais trois fêtes de ſuite, ni même deux, ni même une ſeule dans la ſemaine! le dimanche ſuffit-.

XXXV NUIT.

SUITE DU CREANCIER-GENEREUX.

Le mercredi-des-cendres au ſoir, je ſortis de bonne-heure: Les plaiſirs étaient finis, ét je me flatais, que pendant la Quarantaine, j'aurais le temps d'achever à la Marquiſe l'hiſtoire d'Epimenide. Je pris par la route la plûs

courte, c'eſt-à-dire, par le Pont-de-la-Tournelle. J'étais vis-à-vis la rue de Joui, lorſque je fus abordé par le Creancier-genereux. —Je ſuis charmé de vous trouver, me dit-il: vous voyez que je ſuis libre: Venez ſouper avec moi, avec mon Obligé, avec toute ſa Famille: Je le veux, je l'exige-: Car il voyait que j'alais m'excuser. J'obeïs donc, et je ſuivis le Vieillard. Nous entrames dans une maiſon d'honnête apparence, dont je vis qu'il était le maître; nous montames au premier, où je trouvai le Debiteur, et une Femme charmante, avec trois Enfans, deux Filles et un Garſon le plûs jeune, tous de la plûs aimable figure. Je me felicitai d'être venu: La Jeune-femme me dit les choſes les plûs agreables, après que ſon Mari m'eut fait connaître, en lui parlant en particulier. Nous ſoupames avec une gaité decente. Enſuite je rappelai au genereux Vieillard l'hiſtoire qu'il avait promis de me raconter. Je lui fis en même-temps de nouveaux complimens ſur ſa belle action. Il me mit la main ſur la bouche.

—Vous vous étonnez de peu de choſe! me dit-il: Je ſuis d'une de nos Provinces mediales, et voici ce que j'ai vu dans la Ville où je ſuis né:

LE SACRIFICE DE LA VIE.

Un Homme de vingthuit ans, marié depuis quatre, avait fait quelques imprudences, dont il se repentait finement. Mais elles avaient derangé ses affaires. Il eut recours à son Oncle, un Chanoine fort-riche, pour le prier de l'obliger, en l'assurant, qu'il avait des moyens certains de lui rendre dans peu ce qu'il lui aurait prêté. L'Oncle s'y refusa durement. Le Jeune homme se retira. Au-desespoir, il ne prit conseil que de son imagination enflâmée: Il resolut d'aller trouver son Oncle, et de lui déclarer qu'il se poignarderait à ses pieds, s'il ne l'obligeait pas. Je suis loin d'approuver cette demarche! mais elle n'était precisement que cela. Il l'executa dès qu'il lui fut possible. Il était seul avec son Oncle; il le pressa; enfin, il lui declara sa resolution. Soit que le Vieillard entendit, que c'était lui que son Neveu voulait poignarder; soit qu'il fût également effrayé de la menace de le voir se tuer lui-même, il lui donna tout ce qu'il demandait. Le Neveu se retira, sans avoir été ni vu, ni entendu de Personne.

Le coup fait, le Malheureux employa l'argent utilement, et répara ses pertes; mais il n'osait se presenter chés son Oncle, qui de son côté, ne lui donnait pas

de ses nouvelles: Le Vieillard avait perdu la tete, et dans son delire, il accusait, non pas son Neveu, mais des Gens de l'avoir volé: Il en detaillait la maniere, et en donnait differentes preuves. On informa: differentes circonstances se reünirent contre le Neveu. Sa sortie de chés lui, sa rentrée, sa fortune subite. Il fut ardemment poursuivi par d'avides Collateraux, et fut mis en prison.

Il y avait dans son voisinage un Vieillard, qui avait tendrement aimé la Mere du Jeunehomme, lorsqu'elle était fille, et qui par generosité, l'avait cedée à son Ami, pere du Jeunehomme, plus riche que lui. Cet Homme était alors infirme; une douleur de poitrine annonçait la fin prochaine de sa carriere. Il alla voir le Jeunehomme, lorsqu'il fut possible de le voir, et le trouva disposé à tout avouer à ses Juges. Le Vieillard refléchit. Puis tout-à-coup prenant sa resolution, il embrassa le Jeunehomme, lui raconta combien tendrement, et combien vertueusement il avait aimé sa Mere, comme il avait été l'ami de son Pere, et finit en lui disant: —Je suis vieux; vous êtes jeune; je suis un Vieillard inutile, infirme, que la mort va moissonner; vous êtes necessaire à votre Famille par votre travail et votre hon-

neur ; laissez-moi conserver au Fils d'une Femme que j'adorai, au Fils de mon plûs cher Ami, la vie ét l'honneur, ét un Mari à sa vertueuse Epouse ; l'honneur, la fortune, un Père, ét le titre de Citoyen aux Petits enfans de tout ce que j'ai aimé! —O mon Sauveur, s'écria le Jeunehomme, comment ferez-vous ! —Je ferai ce qu'il faut. Si nous sommes un-jour decouverts, aprés votre mort, nous ne serons deshonorés ni l'un ni l'autre ; ét si nous ne le sommes pas, que m'importe ? Je n'ai point d'Enfans ; je serai bientôt oublié ! Je vous donne peu ; c'est-à-dire, une vie qui va finir ; mais ce peu sera beaucoup! Ne me contredites pas ! Gardez un secret profond, même avec votre Femme, ét laissez-moi faire.

Le Jeunehomme était effrayé par le cachot d'où il sortait, ét l'idée affreuse de perdre sa Femme ét ses Enfans ; il consentit à tout ce que le Vieillard voulut.

Dès le lendemain, Celui-ci s'accusa lui-même : Le bruit en vint aux oreilles des Juges ; on l'arrêta. Interrogé, il fit l'histoire de son pretendu vol. On le confronta au vieux Chanoine : Il fit si bien, qu'il s'en fit reconnaître. Toute la Ville était dans l'étonnement !... Le genereux Vieillard crut devoir parler

alors de ſes motifs: Il dit, qu'il avait voulu obliger le Jeunehomme, ét que ſans lui en decouvrir la ſource, il lui avait preté une partie de l'argent. On les examina tous-deux. Le Vieillard donna au Jeunehomme un air d'innocence ſi perſuasif ét ſi frappant, qu'il fut élargi. Tout le monde regarda le Vieillard comme un fou, plutôt que comme un malhonnête-homme. Cependant il fut condamné à être pendu, par conſideration pour ſon âge, l'alienation de ſon eſprit, ét l'uſage qu'il avait fait de l'argent.

Le moment de l'execution arrivé, la Ville eut le ſpectacle le plus touchant: Le Jeunehomme ſuivait la charrette en deuil, en disant, —Mon Père, mon Père! vous alez mourir-! Il n'osait ſ'expliquer davantage. Le Mourant, au contraire, était rayonnant de joie, quoique très-faible; on avait rendu, ſur ſes biens, l'argent au Chanoine, ét tout demeurait au Fils de ſes Amis: Cependant il avait avoué au Miniſtre de la religion la verité de ſa conduite, en lui exposant la force ét la grandeur de ſes motifs; ét ce digne Homme, ami de l'Oncle le Chanoine, demeura dans un étonnement profond. Cependant il fit ſon devoir. Mais il ne put diſſuader le genereux Vieillard. Ainſi l'on voyait

le Jeunehomme et le Miniſtre-des-autels fondre en larmes: Le Confeſſeur était pâle; il levait les ieux au Ciel, et ne disait au Patient que quelques mots, parce qu'il lui avait tout dit; ſeulement, on le vit baiser les mains liées du pretendu Coupable.

Lorſque l'on fut à l'endroit fatal, le Vieillard fit ſa prière, et paraiſſant craindre le retard, il preſſait l'Executeur. Il monta .... et l'Infamie trancha le fil de ſes jours. Le Jeunehomme s'évanouit; on fut obligé d'emporter chés lui le Miniſtre-des-autels.... Ce jour paſſa comme tous les autres jours, et s'oublia comme tout s'oublie...

Le Chanoine, perſuadé que ſon Neveu n'était pas coupable, avait recouvré ſa raiſon. Il voyait ſouvent ſon Ami, Confeſſeur-de-mort du Vieillard, et depositaire de ſes ſecrets: mais Celui-ci ne lui disait rien. Il voyait auſſi ſon Neveu. Cet Infortuné vivait dans la douleur, et ſe refuſait à tous les plaiſirs. Enfin, ne pouvant ſupporter ſa ſituation, il avoua tout à ſon Oncle. Le vieux Chanoine ne pouvait en croire ſon Neveu! Il conſulta ſon Ami, qui refuſa de l'éclairer. Mais il ne pouvait douter: Son Neveu était ſage; il voyait ſes larmes, ſes regrets! Et cependant cet

Infortuné ne pouvait se repentir d'avoir sauvé l'honneur à ses Enfans. L'Oncle lui-même ne pouvait être fâché du sacrifice : mais il honora la memoire du genereux Devoué, de toutes les manières ; il en parlait souvent comme d'un Saint, et disait, qu'il l'invoquait, au lieu de prier pour lui.

Le Chanoine, le Confesseur, le Neveu, tout est mort ; les Enfans sont établis au-loin ; et je suis le seul qui sache aujourdhui la verité. Je la tiens du Neveu ; je la tiens du Chanoine : Publiez ce trait, vous qui êtes le Spectateur-nocturne! Il est bien au-dessus de ma faible action... Mais que Celui à qui l'on peut rendre un pareil service est à plaindre!

Le Vieillard, en sortant, me donna par écrit le recit que je viens de faire, et j'alai le lire à la Marquise, avant mon IV §.

PRISONNIER QUI S'ECHAPPE.

A mon retour, j'étais profondement occupé : Je passais devant une prison, qui n'existe plus : je m'arrêtai, l'âme remplie de noires idées ; je demeurais immobile, lorsque j'entendis un petit-bruit : Je vis un Malheureux, qui, à l'aide d'une ficelle, se glissait le long d'une haute tour, qui donnait sur la rivière. Mes cheveux se heriſſerent :

—Qu'eſt-ce ? me dis-je en-moi-même? Eſt-ce un Aſſaſſin ?... J'avertirais. Eſt-ce un Infortuné qui fuit l'oppreſſion d'une Famille injuſte, ou d'un Ennemi puiſſant ?... Hà ! qu'il échappe à la tyrannie ! Je me tus donc, ét j'alai à l'endroit ; par où le Prisonnier devait paſſer. Il n'y paſſa point: Je le vis remonter la rivière à la nage. J'alai encore l'attendre, en prenant des precautions neanmoins. Il ſortit de l'eau près de l'abreuvoir des Grands-degrés. —Vous vous baignez par un temps bien froid! (lui dis-je). —Je me baigne! Je ſuis tombé dans l'eau ! —Puis-je vous être utile ? —Oui: faites moi le plaiſir de me donner votre chapeau ? J'ai perdu le mien. Je ne pouvais refuſer : Je le donnai. Dès qu'il l'eut, il s'en-couvrit, ét diſparut avec tant de celerité, que je le perdis de-vue. Je ſus le lendemain, que c'était un Filou celèbre, ét j'avouerai que je regrettai mon chapeau : j'aurais mieux fait d'avertir l'inattentive Sentinelle... Mais, qui peut, ſans y être obligé par devoir, prendre ſur ſoi de repouſſer dans le gouffre du malheur, un Infortuné qui s'attache à l'arbre de la liberté !... La compaſſion eſt toujours louable, quoiqu'elle trompe quelquefois.

XXXVI NUIT.

La Nouvelle Thisbé.

Le lendemain, en alant chés la Marquise, j'eus une rencontre bien differente des dernières!

J'étais triſte : En ſortant dès huit heures du ſoir, je pris par la porte Saint-bernard, pour aler reſpirer l'air ſur les Boulevards nouveaux, aulieu de me tenir dans les rues fangeuses de la Ville. Je marchais, occupé de mon Epimenide, dont la physique m'étonnait moi-même, lorſque j'entendis les aboiemens redoublés d'un gros Chien de Meûnier. A ces aboiemens, ſuccedèrent les cris d'une Jeunefille. Malgré mon horreur des Chiens, je courus, je volai à ſon ſecours. Une eſpèce de Monſtre la tenait par les jupons. Elle était tombée ; elle était évanouie. Je veux la ſecourir ; le Monſtre ſe jète ſur moi, appuie ſes deux pates ſur mes épaules, et me renverſe. J'eus peur. Mais je me rappelai d'avoir vu ſur une eſtampe le combat d'un Habitant de Finemarck, contre un Ours : J'avais un grand compas de fer dans ma poche, je le tirai, j'ajuſtai le cœur, et je l'enfonçai dans le corps du Monſtre, qui me quitta, pour aler tomber à deux pas. Je ne

pouvais croire que ce fût un Chien, tant il était gros ; la singularité de son poil gris-noir m'étonnait autant que sa grosseur. Je me relevai, j'alai à la Jeune-fille, et je la secourus. Elle revint à elle; mais elle poussa un cri-de-frayeur, en se voyant dans mes bras. Je la rassurai. —Ha ! Monsieur (me dit-elle), je vous ai pris pour le Chien. —Allons, Mademoiselle ! je vais vous reconduire. —Et où me conduirez-vous ! —Mais, chés vos Parens. —Hélas ! —Que voulez-vous dire. —Pour la première nuit, elle est bien malheureuse ! —Expliquez-vous, je suis prêt à vous servir. —Hâ ! Monsieur ! je suis au Couvent ! c'est demain que je fais profession, et à-l'aide de mon Cousin Coquerel, je me suis échappée ? c'est dire, qu'il m'attendait. Il me conduisait à Vitri, chés une Parente, où je demeurerai cachée, jusqu'à ce que tout soit arrangé : Et puis mon Cousin m'épousera, car nous nous aimons bien, lui et moi. Quand nous avons été ici, le malheur a voulu qu'il se soit rappelé, qu'il avait laissé ma dernière lettre ouverte sur sa table. Il m'a dit : —Ma chère-Leontine, restez ici, à-l'écart, dans ce blé (c'était un seigle); je ne ferai qu'un quart-d'heure. Et il y a plus d'une heure qu'il est parti. Et voila qu'il est ve-

au un gros Chien, que je crois à un Brasseur de la rue Mouffetard, de ma connaissance ; car, à ce que je m'imagine, il excitait son Chien. J'ai rappelé mon Cousin ; mais il ne m'entendait plus. Le Chien m'a terrassée ; et dès que je remuais, il aboyait. Je me suis évanouie, et vous êtes venu.

J'étais fort embarrassé de cette Jeune fille. Je n'osais (et d'ailleurs elle ne l'aurait pas voulu), ni la conduire au Couvent, ni chés des Parens barbares : Je la menai à Vitri. Nous marchions très-vîte ; on la reçut dans la maison avec de grandes demonstrations de joie : deux vieilles Demoiselles fort riches, tantes du Jeune homme, m'embrassèrent, en apprenant ce que j'avais fait, et la mort du Monstre. La Jeune fille, en sortant, me supplia d'aler au-devant de son Cousin, et je crus devoir ne la pas refuser.

J'arrivai à l'endroit du combat entre le Chien et moi ; et je vis sur le champ celèbre de mes exploits, une autre scène : C'était un Homme au-desespoir, qui embrassait le Gros-chien poignardé, en fesant les plus horribles menaces contre l'Auteur de sa mort. En ce moment, parrait le Cousin de la Fugitive. C'est que le Brasseur, maître du Chien, l'ayant vu quitter Leontine, avait voulu

s'amuser à ses depens: il l'avait suivi jusqu'à la barrière, où il l'avait malicieusement fait fouiller par les Commis: Il avait auparavant commandé à son Chien, dressé à ce manége, de garder et de retenir la Jeunepersonne.

Il y eut ici un quiproquo: Le Cousin, en entendant les gemissemens du Brasseur, en le voyant couvert de sang, pensa que son Chien avait devoré sa Cousine, et que le Brasseur effrayé s'en désolait. Il jeta les hauts-cris. —C'est toi qui es la cause de la mort de mon Chien! s'écria le Brasseur; et tu vas me le payer! —Malheureux! m'ecriai-je aussi, d'une voix que je tâchai de grossir! vous vous occupez d'un Chien! mais la Jeunepersonne, qu'est-elle devenue!... Maudit Brasseur, tu n'echapperas pas à la peine que tu merites, pour avoir dressé un Monstre devoreur! A ces mots, les deux Jeunesgens me regardèrent. Le Brasseur quitta son Chien et s'enfuit: Le Jeunehomme au-desespoir, voulut se tuer, comme l'ancien Pyrame de Babylone: Je l'arrêtai, en lui revelant, ce qu'était devenue sa Cousine: Je lui dis comment j'avais tué le Chien; je lui conseillai d'aler à Vitri, mais d'en revenir aussitôt, et de se montrer le ma-

tin ſortant de ſon lit. Il ſuivit mes conſeils ; et moi, j'alai chés la Marquise à 2 heures du matin. Je l'intereſſai par mon recit : puis je lus le v §. Cette nuit-là, je me retirai ſans rencontre.

XXXVII NUIT.

Le Mamonet.

A ma ſortie du lendemain, je voulus aler ſavoir des nouvelles de Leontine. Je paſſai par la rue des-Poſtes ; Parvenu à la Communauté de Sainteaure, j'entendis quelque bruit. Je m'approchai d'une petite rue, ſur laquelle donnaient quelques croisées de la maison. Quelle fut ma ſurprise de voir accroché à la fenetre une eſpèce de petit Etre, qui avait la figure d'un Singe ! Je ne doutai pas que ce ne fût un Mamonet, et j'alais paſſer, lorſque le Je-ne-ſais-quoi parvint à ſe desaccrocher de la pointe de barreau qui le retenait. Il tomba preſqu'à mes pieds. C'était une eſpèce de petit Mulâtre, amoureux de la Femme-de-chambre d'une Dame-penſionnaire : Il était éconduit ; on refuſait ſes Lettres, et il avait pris le parti, pour ſe faire entendre, de ſe guinder à la fenêtre d'un lavoir de cuisine, dans laquelle couchait ſa Dulcinée. Plusieurs lotions d'eau graſſe et chaude en

n'avaient pu lui faire lâcher-prise, et il suppliait, il menaçait à la fenêtre : Mais en se remuant, il s'était accroché par son haut-de-chausse : un mouvement de plus, et il s'empalait ! Surpris de trouver une Creature-humaine, dans ce que j'avais cru au Singe : —Mon Ami ! (lui dis-je), vous vous exposez beaucoup ! si la Garde avait passé, on vous aurait conduit en prison ? —Non, pour les Malheureux, la mort n'a rien d'affreux. —Mais la prison ! —C'est la honte qui fait le crime, et non pas l'échaffaut. —Calmez-vous ! Il me paraît que vous êtes amoureux : Avec votre physique, on n'est pas heureux en-amour. —Quand on a perdu tout, et qu'on est sans espoir, La vie est un opprobre, et la mort un devoir. —Vous gâtez le premier vers ! Adieu : Quand on cite aussi-bien, on ne meure pas. Je le laissai. J'entendis qu'il jetait des pierres aux vîtres.

Je ne trouvai point de renseignmens pour la nouvelle Thisbé, ni pour son Amant, dans leur quartier. La nouvelle n'était pas repandue. J'admirai la discretion de la bavarde Renommée, et j'allai chés la Marquise, à laquelle je lus le VI § de la Physique égyptienne.

LE VICE MALADROIT.

J'étais pas encore au milieu de la rue

Galande, lorsque je vis une porte d'allée s'ouvrir vivement, et un Homme doré en-sortir sur la pointe du pied, pour gâgner sa voiture, qui l'attendait à l'entrée d'une rue voisine. Deux Hommes, qui avaient l'air d'Ouvriers, parurent un instant après, courans après lui. J'observai tout. Ils le joignirent, le regardèrent, et revinrent sur leurs pas, sans dire mot. Je m'approchai. —Qu'est-ce, mes Amis? Et d'où vient n'arrêtez-vous pas cet Homme, que vous paraissiez poursuivre? —Il ne nous a fait aucun tort: mais en entrant ce matin, pour notre ouvrage, nous avons entendu quelque bruit à une porte condamnée: la curiosité nous a fait descendre; nous avons vu la porte s'ouvrir, et ce Monsieur s'évader. Nous avons voulu savoir qui c'était, et nous le savons: S'il a volé, il est solvable, et le Maître de la maison aura justice. Je vis bien qu'on ne voulait pas m'en dire davantage. Les Hommes rentrèrent: mais une Jeune fille de la maison, qui s'était éveillée au bruit, mit le nez à la porte, et pressée de parler, m'apprit que c'était un Galant, qui entrait de jour par la porte publique d'une autre rue, et sortait la nuit par la porte secrette de celle-ci; qu'elle l'entendait

ſouvent. Je fis une triſte reflexion ſur ce ſcandale ; et je craignis qu'il ne perdît la Jeunefille ! O Maris ! ne ſouffrez pas de ces portes ſecrettes, que le vice a imaginées, et qui ne doivent être tolerées que dans les lieux infames, où ils ſont la marque d'un reſte de pudeur !

XXXVIII NUIT.

SUITE DE LA NOUVELLE THISBÉ.

Le temps était beau et doux à huit-heures du ſoir : Je resolus, en quittant mon ouvrage, d'aler à Vitri. J'y arrivai à 9-heures-un-quart. Je fus reçu de la manière la plûs affectueuse par les deux vieilles Demoiselles et par Leontine. On m'apprit que la veille, les Parens, en apprenant l'évasion de leur Fille, avaient eu la ſageſſe d'en étouffer le bruit, et de chercher à ſavoir par eux-mêmes ce qu'elle était devenue : Qu'ils s'étaient d'abord rendus chés leur Cousin, qu'ils avaient trouvé au lit ; ce qui les avait raſſurés ; Qu'enſuite, ils avaient cherché ſous-main, ſans rien decouvrir, ſi ce n'eſt, que leur Fille, en ſe ſauvant, avait été bleſſée par le Chien d'un Braſſeur ; qu'un Inconnu avait tué le Chien, et qu'il était à presumer, qu'il avait emmené leur Fille, pour la faire panſer. Ils en ſont-là.

Le

Le Jeunehomme leur a montré la plûs grande amitié, les assurant, qu'il ne demandait qu'à épouser sa Cousine issue-de-germaine, lorsqu'elle serait retrouvée : ce qui paraissait leur faire plaisir. —Vous voyez (ajoutèrent-elles), que vous pouvez vous montrer à eux ; dire que vous avez sauvé leur Fille, et que vous ne la leur remettrez, que d'après l'assurance, sur leur honneur, du mariage avec son Cousin. Il ne faut pas vous presenter dabord; mais écrire une lettre anonyme, et demander reponse par une formule, dans les Petites-affiches. Je promis de faire ce qu'on me demandait, et à mon retour, j'en parlai à la Marquise. Cette genereuse Dame se chargea de faire écrire, afin de ne pas me compromettre. Je lus ensuite le VII § de la Physique.

SUITE DU MAMONET.

Je m'en revenais, sans faire attention à ce qui m'environnait, quand je me trouvai à la Place-maubert. Deux-heures sonnaient. Un petit-Être ridicule arrivait par la Montagne, avec une Femme. Je m'approchai. C'était le Mamonet, conduisant en triomphe la Jeune femme-de-chambre. Il m'apprit, qu'il en avait tant fait, qu'on l'avait mise à la porte du

Couvent à neuf-heures du soir : Qu'ivre de joie, il l'avait menée prendre l'air sur les boulevards, et qu'il devait se marier dans huit ou dix jours ; mais que la Belle n'ayant point d'asile, il était obligé de la mettre chés lui. La Jeunefille me parut fort-triste. J'ai su depuis, qu'elle avait épousé le Mamonet, et qu'elle est très-malheureuse.

XXXIX NUIT.

Les Femmes par-quartier.

—Vous variez toujours vos recits (me dit la Marquise, lorsque je fus arrivé chés elle) : Ne voyez-vous donc jamais les mêmes choses ? —Pardonnez-moi, lui repondis-je ; mais alors je ne vous en parle pas. Ainsi je ne puis vous taire ma decouverte de ce soir, parcequ'elle est neuve. Je crois en vérité, que toutes les coutumes des Peuples, dont les Voyageurs parlent comme fort extraordinaires, se trouvent dans le Royaume, et même à Paris ! J'ai entendu parler d'un certain usage de je ne sais quels Tartares, chés lesquels le Mari change avec Un-autre de Femme, de menage et d'Enfans: desorte-que, par ce moyen, les Hommes de ce pays, lorsqu'ils se deplacent, arrivent toujours chés eux. Il

exiſte aujourdhui une ſocieté de quatre Hommes à Paris, qui demeurent dans quatre quartiers differens, l'Un au fauxbourg Sainthonoré, l'Autre au fauxbourg Saintmarcel, près les nouveaux-boulevards projetés; un Troisième au fauxbourg Saintantoine, près la rue de-la-Raquette; enfin le Quatrième près la Courtille: Cette ſocieté ne reſſemble pas tout-à-fait aux Tartares, mais elle a un regime approchant.

En-ſortant ce ſoir, j'ai rencontré un Homme de ma connaiſſance, appelé Paſcal, que j'ai connu peu fortuné, mais qui eſt devenu très-riche. Il donnait la main à une jolie Perſonne, pour monter en voiture. J'ai été charmé de ſon double bonheur. Je ne ſai s'il m'a vu; mais il ne m'a rien dit; ét vous ſavez, Madame, que ce n'eſt jamais au Pauvre à ſaluer le Riche le premier, ni même à lui adreſſer la parole. Tandis que je conſiderais le bonheur de Paſcal, je me ſuis ſenti toucher ſur le bras. C'était par une Dame Sellier, ancienne Femme-de-chambre de la Princeſſe d'Epinoi; auparavant, ét dans ſa première jeuneſſe, riche, jolie, heureuſe; aujourdhui, dans ſa vieilleſſe, pauvre, laide, ét reduite à faire une des cuiſines publiques

de cette Capitale, où l'on mange à quatre sous : —Vous regardez-là bien attentivement votre ancien Camarade ! —Oui, Madame ; je me rejouis de son bonheur. —Savez-vous? Savez-vous? —Je ne sais rien. —Vous alez dire, qu'à-present que me voila vieille-femme, j'aime à jaser, à medire : ét vous aurez raison : Jeune ét jolie, on a bien autre chose à faire qu'à parler des Autres ! pour-peu qu'on ait de prudence, on ne medit pas ; on sent qu'on aura besoin d'indulgence : Et-puis, on a une certaine bonté, que donne le contentement : On est toujours de belle-humeur ; parceque tout le monde vous prévient, ét vous fait politesse ; on voit tout du beau côté : Mais à mon âge, avec ma pauvre figure enlaidie, ét ces habits, qui ne la relèvent pas, on est meprisé de tout le monde ; on est de mauvaise-humeur, on voit tout en-laid ; on n'a plus besoin d'indulgence, ét l'on n'en a pour Personne : La première idée de la mechanceté des Diables vous est venue d'une Femme bien-laide, autrefois jolie ; On voudrait salir ce que les Autres admirent ; on se venge du bonheur de la Jeunesse, en la denigrant ; on crache au visage du bonheur, parcequ'on n'a plus l'espe-

rance qu'il vienne à nous, ét ſi l'on accueille encore le plaiſir, c'eſt celui des vilaines âmes, celui de ce Frelon, dont on dit tant de mal, celui des Sots qui rient à la mauvaiſe Comedie, des tours faits à un Père, à une Mère, à un Oncle; celui d'un Gueux, qui éclabouſſe une Femme bien mise, ou qui voit ſon carroſſe verſer dans la fange: Tel eſt, mon cher Monſieur, celui que je vais goûter avec vous ce ſoir, ſi vous voulez me donner un moment. Vous le devez: car vous vous rappelez ſans-doute, qu'à votre arrivée à Paris, il y a quinze ans, j'étais encore paſſable, ét que vous me fîtes un doigt de cour: Je ne fus pas cruelle, vous le ſavez: j'aimais à former la Jeuneſſe, ét ſi vous n'avez pas été heureux, ce ne fut brin ma faute. Ainſi je ne ſuis pas ſcrupuleuse. Cela doit vous faire voir, que ce que je vais vous dire, eſt purement l'effet de ma vieilleſſe, de ma laideur ét de la mechancheté qui en eſt la ſuite: je ne puis voir les Heureux, ſans en mal parler: mais par un reſte de principes, je ne calomnie pas, je ne fais que medire.

Paſcal, votre ancienne connaiſſance (car je ne dirai pas votre ancien ami, ſ'il l'avait été, il le ſerait encore),

Pascal est devenu riche, par des moyens qui n'auraient pas été de votre goût. Il s'est associé avec quatre Autres, tant pour les affaires, que pour tout le reste: Mais c'est le reste qui est singulier! Imaginez-vous que ces Drôles-là, profitant de l'obscurité de leur nom, quoiqu'ils aient une aisance de Seigneurs, ont voulu être plûs heureux que les Grands, plûs honorés qu'eux. Et voici comment: Ils ont choisi, dans la Bourgeoisie commune, quatre Jolies-filles, honnêtement elevées, qui leur plussent également à tous-quatre; ils les ont épousées, en tirant au sort; ils ont ensuite tourné l'esprit leurs Femmes avec adresse, car on est facile à seduire, entre 16 à 18 ans, et ils leur ont si-bien doré la pillule, qu'ils les ont fait consentir, aubout de trois mois, non pas à recevoir chés elles Un des Amis pour Mari pendant trois autres mois, mais à les aler passer chés lui. Voila trois ans que cela dure, et pendant l'année chacun de ces Mesieurs a les quatre Femmes, trois mois chacune.

C'est par un effet du hasard et de mon experience de ce qui se passe dans le monde, que j'ai su cela. Je connais Pascal, et beaucoup! vous le savez? Avant sa fortune, et dans le temps qu'il la

commençait obſcurement, il avait un autre arrangement, mais pour de ces Filles-entretenues du-commun, comme il en eſt tant à Paris, qui font metier de vivre aujourdhui avec un Homme, demain avec un autre: Il s'était de même aſſocié avec quatre de ſes Camarades clandeſtins, ét ils changeaient tous les trois mois. Quand il a été marié, j'ai tout ſu par une de ces Filles-là, qui m'a dit: —Je le connais; il ne pourra garder ſa Femme, ét je l'attens aubout des trois mois, s'il va juſques-là-. Elle le guettait donc. Mais elle eut un-pied-dans, quand elle lui vit une autre jolie Femme, fraîche, brillante, honnête. Elle ne ſut que penſer, ét vint me conter cela. Je fis mes informations moi-même: Je decouvris tout, parce-que je ne ſuis pas une Sote, ét que mes habits, mon air, étlereſte ... me font regarder comme ſans conſequence. Vous pouvez vous aſſurer du vrai: Ils ſont quatre: ils changent de Femmes tous les trois mois, ét ils pretendent, que c'eſt par un bon motif, qu'ils previennent par quatre changemens ſecrets, ét ſans ſcandale, mille avantures ruineuses ét deshonorantes-.

La bonne Sellier fut appelée comme

elle en était-là de ſon recit. Je ſaurai le reſte quelqu'autre Nuit.

— Quoi! (dit la Marquiſe), vous penſez qu'elle ne vous a pas menti! — J'ai vu par moi-même ce qu'elle m'a dit de Paſcal avant ſon mariage, étant ſon voiſin; ét je m'informerai du reſte, ſi je le puis, ſans faire d'éclat. — Quittons ces idées (me dit Mad. De M****), ét liſons. Je repris la Phyſique au VIII §.

En m'en revenant, je penſai que je pouvais paſſer devant la demeure de Paſcal, que la bonne Sellier m'avait indiquée. Je n'alai pas juſques-là.

SUITE DU MALADE-D'AMOUR

Je traverſais l'Ile, à-l'inſtant où deux-heures ſonnaient: j'entendis ſoupirer au-coin du Quai-d'Anjou. Je m'approchai: C'était ce même Jeune-homme, qui écrivait des Lettres à la belle Roſe, ét que j'avais vu arrêter par les Garſons-marchands, au-coin de la rue Traverſière. — Je ſuis charmé de vous revoir, mon Ami! (lui dis-je). — Je vous attens, pour vous faire mes adieux: Voila trois nuits que je viens ici, ſans vous joindre? — Vous avez ſans-doute quelque choſe à m'apprendre? — Helas oui. Le Pere de Roſe a decouvert ce que j'étais, ma famille, mon mariage.

Il a fait une reponſe dure à une lettre, que lui je écrivis il y a quinze jours, ét depuis ce moment, ſûr du mepris de Rose, je ſuis au-deſeſpoir, je veux mourir. —Mourir! Quel âge avez-vous? —Trente ans. —On ne meurt pas à trente ans: La raison n'eſt pas encore developée dans certains Hommes: Attendez juſqu'à l'âge de quarante; ét alors, vous mourrez, ſi vous en avez toujours envie: car la raison abſolument formée vous dirigera. Jeune-inſenſé! Attens dix ans, ét tu verras, ſi tu veux encore mourir pour ta Belle! C'eſt la folie des Jeunesgens qui n'ont pas aſſés vêcu de croire qu'ils aimeront toujours. Mais c'eſt une erreur! Ils riront un-jour, de ce qui les met à-present au-deſeſpoir! Vis, crois-moi, ét ne te deſeſpère pas: Car dans-peu, le ſouvenir de ta peine elle-même ſera un plaiſir: La bonne ét ſage Nature l'a voulu, pour tout compenſer; car tout eſt compenſé dans la Nature: Si libre, tu avais obtenu Rose, des peines équivalantes à ton bonheur t'attendaient: Tu n'auras pas ces peines, en ne la poſſedant pas: Dans dix ans, à cette place, où j'écris cette date ſur la pierre, tiens, regarde, 7 Maii-70, DOLENDO, dans dix ans, tu éprouveras un ſentiment de lâ-

cieux d'attendriſſement, qui ſera l'équivalant de la peine que ſouffres en ce moment. Va, ét reviens ici dans dix ans, recevoir de la ſage Nature la compenſation de la peine actuelle. Je parlais avec une ſorte d'enthousiaſme perſuaſif. Je fus écouté. Le Malheureux ſ'éloigna. (*Nota.* Dix ans après, en 80, il eſt revenu; il a vu la date, écrite de ma main, ét des larmes delicieuses d'attendriſſement ont coulé de ſes ieux!)

XL NUIT.

Les trois Monandres.

A onze heures-ét-demie, j'étais à la porte de la Marquise, ét je pris congé d'un Inconnu qui m'avait accompagné. —Madame (dis-je en entrant), on vient de me raconter une ſingulière hiſtoire. Mais il faut la faire preceder de quelques éclairciſſemens.

Depuis un an, je voyais tous les ſoirs, dans un maison du Boulevard, trois jolies Perſonnes, que j'avais connues filles, ét qui demeuraient enſemble depuis leur mariage, toujours toutes-trois avec un ſeul Homme, qui durant quatre mois était le même: Aubout de quatre mois, c'en était un autre; aubout de huit, encore un autre: Enfin, je viens, ce ſoir, de re-

voir le Premier, entrer par le boulevard. J'avais été surpris de cet arrangement, et la tête encore remplie de celui dont je vous ai parlé hier, je me suis informé à un Voisin, que je ne connais pas: Voici le recit qu'il m'a fait:

—Trois Amis bien-nés, ayant un bien honnête pour leur état de simples Gentilshommes sans titres, ont obtenu d'un Prince, voisin de la France, le gouvernement d'une place, qui rapporte vingt-quatre mille livres. Ils ont ce gouvernement à eux-trois; mais de façon que deux y sont toujours, l'un comme Gouverneur, l'autre comme Major: Ces trois Amis ont resolu de se marier à trois Jeunes personnes très-aimables, et d'une fortune mediocre: Et voici quel a été leur arrangement. Ils ne mènent point leurs Femmes avec eux, pour des raisons particulières au climat, et aux alentours dans leur gouvernement; ils ont même caché qu'ils sont mariés à Paris, à-cause du Prince au service duquel ils se sont donnés: mais ils pretextent qu'Un d'eux, Celui qui n'est pas de service, est toujours necessaire en France, pour regir leurs affaires, qu'ils ne veulent pas confier à des Etrangers, ni à des Gens-de-plume. Ils ont detaillé toutes ces

raisons aux Familles des Jeunes perſonnes, non pas tous enſemble, mais l'un après l'autre, pendant leur ſejour de quatre mois. On les a goûtées, & les mariages ſe ſont faits ſucceſſivement. Le Brun a épouſé la jeune & jolie Blonde : Le Blond, cette Brune ſi brillante en couleurs ; & le Châtain, cette Jeune-langoureuſe, à laquelle ſon air intereſſant tient lieu de beauté ; car elle n'eſt pas jolie ; mais elle eſt ſi bienfaite, elle a tant de goût, que la Beauté même l'admirerait.

Dès que deux Amis ont été mariés, le Second, en partant, a mis ſon Epouſe avec celle du premier Marié, en leur recommandant de vivre comme ſœurs & bonnes amies : Il leur a dit, en même-temps, que le lendemain de ſon départ, un troiſième Ami ne manquerait pas d'arriver, qui leur ſervirait de conducteur partout, pendant l'abſence de leurs Maris, & qui leur alait donner une troiſième Sœur. Le premier Marié, en partant, avait également annoncé à ſa Femme l'arrivée & le mariage du ſecond Ami. Tout cela s'eſt fait. Le Troiſième, à ſon arrivée, eſt venu occuper l'appartement deſtiné pour ſa Femme, & dès qu'il a été marié, on a fait une

nouvelle distribution de la maison, qui est fort-belle, et achetée en-commun; elle a été divisée en quatre appartemens, dont un pour le Mari demeurant, & les trois autres pour chacune des Epouses.

Pendant les quatre mois du troisième Ami, on eut les divertissemens de ses noces; ensuite on s'arrangea: Le Mari donnait la main aux deux autres Epouses, toutes-les-fois qu'elles avaient besoin d'un Homme pour sortir decemment: On mangeait en-commun, et il était le chef de toute la Famille. Il parlait beaucoup de ses Amis, et vantait leurs bonnes qualités. Enfin les quatre mois expirés, il partit en fesant les plûs tendres adieux à sa nouvelle Compagne, et en l'assurant, qu'il recommanderait par lettre au premier Arrivant des Amis, et de bouche à Celui qui restait, d'avoir pour elle les plûs grandes attentions, à-charge de revenge.

Le lendemain de son depart, le premier Ami fût de retour: Il adorait la jolie Blonde, qu'il avait épousée par la plûs violente inclination, et dont il était très-jaloux: mais il la laisse volontiers sous la garde de l'amitié, parce-que ses Amis sont également amoureux et jaloux. A son arrivée donc, il fit à sa

Jeune-épouse les careſſes les plûs tendres ; il pleurait de joie, et lui marquait la paſſion la plus vive. Il eſt bel homme, il eſt aimé : je vous demande s'il eſt heureux ? Mais en-même-temps, ſuivant la convention, et pour que ſa Femme ſoit traitée de-même pendant ſon abſence, il marque les égards les plûs obligeans, les attentions les plûs empreſſées aux deux autres Epouses : Il les entretient tous-les-jours de leurs Maris, dont il repète les diſcours, en ſesant valoir leur tendreſſe : il les amuse ainſi, par l'amitié, en attendant que l'amour vienne leur donner des plaisirs plûs vifs, mais que l'amitié ſait preparer. A la veille de ſon depart, outre qu'il était extrêmement tendre pour ſa Femme, il eut ſoin de lui faire paſſer une ſoirée delicieuse, et dont le ſouvenir lui reſtât pendant les huit mois d'abſence. Il partit le lendemain, cheri des trois Sœurs (car elles s'appelaient de ce nom), de l'Une comme époux-amant ; des Deux-autres, comme le plûs aimable des Amis.

Le ſecond Aſſocié parut le lendemain du depart du premier : Ainſi les trois Monandres, comme je les appelle, font trois nuits dans l'année ſans homme,

quoiqu'il ne se passe pas un jour, où elles ne voyent Un des Amis. A son arrivée, la Brune, brillante et fleurie, fut au comble de la joie! Elle n'avait, depuis les deux-tiers d'une année, que l'ombre d'un Mari; elle en trouvait enfin la realité: Car il faut vous dire, Monsieur, que les trois Amis, sont des Hommes, et non des Effeminés: Il faut vous dire aussi, que pendant leur absence, ils ont la plûs grande attention sur eux-mêmes, et qu'ils ne s'évaporent pas: Ils sont très-fidèles; et leurs mœurs sont pures, parce-qu'ils sont très-amoureux, et ils sont très-amoureux et très-aimés, parce-qu'ils ne voient leurs Femmes que quatre mois de l'année. Le Second se comporta comme le Premier. Il adorait son Epouse, mais il avait les attentions du Frère le plûs tendre pour les Deux-autres, et il prevenait tous leurs desirs. Les trois Amis étaient ainsi également aimés, comme époux et comme frères.

Le Troisième est revenu après les huit mois; et comme sa Femme est la moins jolie, il semble qu'il veuille être encore plûs tendre que ses Amis. Toutes-trois sont mères, de cette année; et par un bonheur singulier, toutes-trois sont accouchées pendant le sejour de leur Mari.

Le Châtain a donné dans cette occasion, à sa jeune Moitié, les preuves du plus tendre et du plus solide attachement: Il a passé plusieurs nuits debout, tandis qu'elle était en couches; il a vu son prompt retablissement avec transport. Elles nourrissent leurs Enfans, et c'est un nouveau moyen de supporter l'absence de leur Mari. Le Châtain paraissait ivre de joie, la dernière semaine de son sejour: Enfin, il est parti, et depuis huit-jours le Premier est revenu. Mais on dirait, à ses égards, à ses attentions pour les trois Amies, qu'il est le Mari de toutes-trois.

Voila, Monsieur, le moyen qu'ont trouvé trois Amis dès l'enfance, qui ont toujours eu le dessein d'être heureux par les Femmes, et de se marier à leur goût; c'est-à-dire, par un amour vif et sensé, plûtôt que par interet; c'est, dis-je, le moyen qu'ont trouvé trois Amis, d'être heureux dans le mariage, de ne se rassasier jamais de leurs Epouses; de rendre leurs plaisirs toujours aussi vifs; de doubler ceux de père et d'époux: Mais il faut ajouter, que ces trois Hommes ont toujours eu des mœurs extrêmement pures: Qu'au Collége, et dans les Troupes, leur conduite

a repondu à leurs ſentimens. On m'a dit, qu'un jour Un d'eux ſe trouvant dans une tente à ſouper avec plusieurs Officiers, il y vint une jolie Allemande, qui ſ'était laiſſée debaûcher, ét qui ſe livra. Le Blond ſouffrait de voir les excès ausquels on ſ'abandonnait ; mais n'ayant aucune autorité, il reſta pour contenir un-peu les Autres. On lui parla pour lui-même. —Non (repondit-il), je reserve tout mon être, toute mon exiſtance, pour Celle qui doit être mon Epouse un-jour. J'honore le Sexe, ét je le regarde comme la ſource de notre bonheur : ſi nous ne l'honorons pas, il eſt impoſſible que nous ſoyions jamais heureux par lui : Le flêtrir, comme vous faites, dans cette Infortunée, c'eſt empoiſonner la ſource de votre felicité future-. Après que les Officiers ſe furent aſſouvis, ils voulurent abandonner la jeune Allemande à leurs Valets : Elle ſ'y refuſa : On la maltraita, ét ſans-doute, elle aurait eſſuyé la plûs grande degradation, ſi le Blond, par ſes prières ét ſa fermeté, n'avait obtenu grâce pour elle. Il eſt impoſſible, Monſieur, de vous peindre les horreurs qui ſe commettent à l'Armée ! Un de nos Officiers, extrêmement fort, attaquait toutes les

Filles qu'il rencontrait : A la moindre resistance, il les soumettait à-coups-de-poing : C'étaient-là ses douceurs : Le Brun se battit avec lui, par cette raison, et l'estropia d'un bras ; il aurait pu le tuer.

L'Inconnu en était-là de son recit ; Madame, lorsque je suis arrivé à votre porte.

Nous lumes le IX § de la Physique.

LA PORTE CROCHETÉE.

Je passai par l'ancienne et gothique rue de la Barillerie, en m'en revenant : J'allais la quitter, pour prendre celle de la Vieille-Draperie, que les Parisiens regardaient autrefois comme leur belle rue, lorsque j'entendis un bruit sourd du côté du Pont-Saintmichel : Je m'avançai, mais avec precaution : Près la rue de-la-Calandre, le bruit s'éclaircit : une porte de maison était entr'ouverte : deux Hommes de mauvaise-mine, dont je n'étais pas encore aperçu, paraissaient faire le guet aux deux angles : Je ne pouvais approcher, sans être vu. Je me tins coi un instant. Je vis alors deux autres Hommes sortir chargés, marcher à l'ombre des maisons, et au-moindre de bruit, entrer dans les alées à-secret. Je ne pus douter que ce ne fussent des Voleurs ; mais

je n'étais pas assés fort, et je ne pouvais aler au Corps-de-garde du Marché-palu, qu'en passant devant eux. Je marchai bruyamment. Aussitôt, Sentinelles et Voleurs tout disparut, comme s'ils se fussent enfoncés sous la terre. Je sentais bien qu'ils étaient entrés dans des alées à-secret ; mais sonder les portes n'était pas sûr pour moi : Je frappai à-grands-coups à la porte des Volés, qui s'éveillèrent avec peine : Jamais ils n'avaient eu pareil assoupissement. La raison en était simple ; mais ils l'ignoraient, et je ne la sus qu'après les avoir quittés. Ils firent de grandes lamentations ; ils appelèrent les Voisins : Je dis ce que j'avais vu : Une Servante de la maison volée souffla aux oreilles de ses Maîtres, que je pourrais bien être Un des Voleurs. On lui dit, que cela n'était pas vraisemblable, et qu'aucune raison, étant inconnu, ne m'obligeait à demeurer, après avoir frappé. Je donnai ma demeure, et je me retirai : Mais on me suivit, et je m'en aperçus. Je voulus voir si je pourrais échapper à mes Espions : Je marchai vîte, et parvenu vis-à-vis une alée dont je savais le secret, je m'y jetai tout-d'un-coup ; puis j'écoutai. —Il est fondu ici comme un fantôme-! (disait-on). Mais on passa. Tan-

dis que j'étais-là, Quelqu'un remua auprès de moi, me toucha, et me dit tout-bas: —Ma-foi, tu as bien fait d'entrer! Ils te tenaient. Mais si on venait à la porte, je connais les aîtres, et tu n'aurais qu'à me suivre. Je repondis plus bas encore: —C'est la Fille qui est cause qu'on m'a poursuivi. —Est-ce qu'elle est soupçonnée? A ce mot, j'eus le premier soupçon moi-même. —Oui, oui. —Hâ! il faut se mettre en sûreté! —Elle avait du laudanum (ajoutai-je). —Non, c'est de l'opium qu'elle a mis dans le vin! Instruit, je sentis le danger de la compagnie que j'avais. —J'entendis marcher plusieurs Personnes, et sans m'inquiéter que ce fussent Ceux qui m'avaient poursuivi, j'ouvris subitement la porte de l'alée, et je sortis. Le Voleur sortit aussi, et se trouva au milieu de tous ses Camarades. L'obscurité me sauva: Je demeurai un-peu en-arrière, et je m'échappai. Je courus au Corps-de-garde de la Place-Maubert; mais je ne vis pas deboucher ses Voleurs par la rue de la Bucherie, ni par la rue Galande: J'ai toujours presumé depuis, que c'étaient des Habitans du bout de la première de ces deux rues, ou de celle des Trois-portes. Je fis ma declaration au Corps-de-garde, et j'alai me coucher.

Le lendemain-matin, on vint chés moi. J'ouvris. On me demanda, Pourquoi je m'étais enfui si vîte la nuit, à tel endroit? Je rendis compte de mes motifs, ét de ce que j'avais entendu, excepté ce qui regardait la Fille. Je remis au soir. On s'était informé de moi, ét grâces à mon Voisinage, on ne me fit point arrêté.

XLI NUIT.

La Cuisinière complice.

Le soir, à l'heure de ma sortie, je me rendis chés les Gens volés..... Il se trouva que le bruit que j'avais fait, ayant effrayé les Voleurs, ils avaient laissé plusieurs paquets tout-preparés. Tandis qu'on me parlait, j'examinais la Servante: —Hébien? lui dis-je, pensez-vous encore que je sois un des Voleurs? Croyez-vous que je revinsse ici effrontement-? Elle rougit, pâlit, ét parut vouloir chercher à me parler en-particulier. Je lui en-fournis les moyens. —Vous pouvez me declarer, me dit-elle, ét me faire perir: mais je vous promets, que si vous me faites grâce, jamais je ne ferai aucune action mauvaise: je me soumets à tout ce que vous me prescrirez. Je lui repondis, Que je n'étais pas

un denonciateur public ; mais que je la ferais connaître à une Dame-de-qualité, qui lui donnerait une Surveillante, et qu'elle ferait par-la-suite son sort à elle-même. J'ajoutai, Que la restitution, autant qu'il était en son pouvoir, devait être la première satisfaction de son crime. Je lui repondis de la sauver, à ce prix. Elle promit de reveler le nom de tous les Complices, et de les effrayer assés pour les obliger à restituer. Contents de cette promesse, et après avoir donné quelques avis aux Maîtres, sur la prudence avec laquelle on doit confier sa fortune et sa vie aux Domestiques, je me retirai.

Je rendis compte de tout à la Marquise, avant la lecture du x §. —Je ne sais, me dit-elle, mais il falait peutêtre faire arrêter cette Fille ; cependant, j'aurais agi comme vous : la peine du vol est trop forte, et l'on n'aime pas à conduire au gibet une Creature humaine.

Je m'en revins par le même chemin de la veille ; Je voulais voir si tout était tranquile à la demeure des Volés. Quelle fut ma surprise, en poussant la porte du doigt, de sentir qu'elle cedait !.... Je me doutai, que c'était la Fille qui s'évadait. Je ne me trompais point. M'é-

tant retiré, pour écouter et voir, je l'aperçus qui ouvrait doucement : Elle fit un petit signal, auquel un Homme seul sortit d'une alée voisine, avec la plus grande precaution. Il mit des crochets sur son dos ; la Fille le chargea de plusieurs paquets ; elle ferma la porte, et ils partirent. Je les suivis. Ils n'allèrent pas loin ; le terme de leur voyage, fut la sale et tortueuse petite-rue de la Savaterie, ou de Saintéloi. Je les vis entrer dans une maison, et j'attendis, pour être sûr que c'était leur depôt. Je demeurai deux heures dans la rue infecte. On sortit enfin, l'Homme et la Femme, sans paquets, si ce n'est un très-leger, porté sous le bras. Je les suivis encore. Ce fut à un Bureau de Voiture publique qu'ils allèrent, et la Fille partit. Je retournai promptement chés les Volés : J'avais fait une marque à la maison de la rue Saint-éloi : Je frappai ; on s'éveilla. —Vîte, chés un Commissaire, et du monde ; j'ai decouvert un depôt des Voleurs, qui peut-être vous fera retrouver vos effets. On ne fut pas long à se preparer ; on ala chés le Commissaire ; on obtint les ordres, on eut du Guet, des Mouchards, et je conduisis l'Escorte, sans paraître : Le Volé paraissait guider ; je le diri-

geais. On arriva. J'obſervais tout. A la vue de la maiſon, un des Mouchards pâlit. J'en avertis le Marchand volé, qui le dit au Commiſſaire. On s'en aſſura. C'était un des Receleurs !.... On entra dans la maiſon : On la viſita : On trouva les paquets, et d'autres encore. Le Marchand recouvra preſque tout ſon vol, par les ſoins de la Police. Mais il n'y eut Perſonne de puni publiquement : Tous ces Gens-là tenaient d'Un-autre ; et avaient acheté. La Fille fut arrêtée ; mais il n'y eut point de preuves. Je ne dis pas le mot de l'opium, parce-que j'étais ſeul temoin. J'ai vu depuis cette Infortunée fille-perdue : C'eſt le ſort qui attend la plûpart des Servantes infidelles, pour-peu qu'elles aient de figure : Elles ne trouvent plus de Repondant, et elles ſe jètent dans la debaûche.

XLII NUIT.

LA JOLIE SŒUR.

A ma ſortie, je pris par des quartiers inconnus, et je me trouvai dans la rue des Vieillestuileries, fauxbourg Saintgermain. Voici comme j'avais été juſques-là. En ſortant de chés moi, je vis la bonne Sellier, qui reconduiſait une grande et jolie Fille. Lorſque je fus près d'elle,

d'elle, cette Femme me dit: —Vous qui vous promenez nuitamment, cela ne vous derangera pas de reconduire ma Sœur? —Non: mais, votre Sœur? —C'eſt la Sœur de mon Mari. Je jetai les ieux ſur la Grandefille; elle était charmante, ét ſurtout elle avait cette grâce provoquante de la touchante Adelaïde (la fille du Sourd), avec tant de douceur dans le regard, qu'il paraiſſait demander les cœurs. Je pris le bras de la Belle, à qui la Sellier venait de faire mon éloge, ét nous partimes. Le ſon-de-voix de cette Fille était auſſi doux que ſon regard: il était harmonieux ét touchant: Comme ſa chauſſure delicate avait le talon fort élevé, elle ſ'appuyait beaucoup ſur mon bras, ét m'en fit des excuses: —Mademoiſelle, lui repondis-je, lorſque je conduis une Joliefemme, j'aime qu'elle ſ'appuie ſur moi; cela me flate, en me marquant que je lui ſuis utile: Les deux ſexes ſont faits l'un pour l'autre: La Nature a donné aux Femmes en depôt, le bonheur des Hommes; dès qu'elles approchent de Ceux-ci, ce bonheur des Hommes dont elles ſont abſolument impregnées, ſ'échappe de leurs ieux, de leur bouche, de tous leurs pores: Ainſi, quand une Femme

donne le bras à un Homme, ét qu'elle l'appuie beaucoup, elle lui lance plus de ces émanations celeſtes du bonheur: ſi elle ne l'appuie pas du-tout, il n'en reçoit preſque rien. Appuyez-vous donc, je vous en prie, ét que je ſoutienne, à-moitié, un fardeau précieux, que je voudrais porter tout-à-fait-! Petronille Sellier ſourit, ét jamais je n'avais vu de ſourire plûs raviſſant, pas même celui de cette Femme adorée, qui forma, dans ma jeuneſſe, mon ame neuve ét ſenſible; pas même celui de la Marquiſe, qui eſt.... ſi ſeduiſant!... Toute la Nature paraît s'animer, quand une Jolie femme nous ſourit; elle égayerait les ſites affreux des Alpes ou des Pyrenées; elle embellirait le Tartare, ſi la Beauté pouvait y ſourire-... Petronille parla peu: à-peine me repondait-elle; je crus voir dans ſes ieux un nuage de triſteſſe. Elle nomma un Frère, plûs jeune que le Marié; c'était un Soldat-aux-gardes, libertin effrené; je le ſavais par la bonne Sellier; car Petronille ne prononça pas ce mot-là. Arrivés à ſa porte, rue des Vieilles-tuileries, elle me dit: —Si je ne craignais pas... je vous prierais... de me tenir compagnie, juſqu'à minuit-? J'y conſentis avec plaiſir. Je

lui racontai, chés elle, l'emploi de mes nuits, ét je lui dis, qu'en la quittant, j'irais chés la celeſte Marquise (car Mad. de-M**** était devenue pour moi l'image de la Divinité bienfesante). Nous causames: Petronille paraiſſait inquiète: A onzeheures, nous entendimes monter dans ſon eſcalier. On frappa. Elle ouvrit: c'était ſon Frère le Soldat. Il me connaiſſait. Il reſta peu, ét ſe retira. Sa Sœur me retint encore. Enfin, à onze-heures-ét-demie, elle me dit, que je pouvais la quitter. Elle ferma ſa porte à la clef, à deux verroux, ét avec une barre-de-fer en-travers. J'alai rue Payenne, penſant à ce qui pouvait inquiéter cette Jolieperſonne.

Je parlai d'elle à la Marquise avec interêt: (car je ne cachais rien à cette Dame; ét quand elle trouvait que notre entretien devenait trop émouvant, elle me disait de lire). Mad. De-M**** fut effrayée du ſort de Petronille, ét elle me recommanda la plus grande activité pour la preserver.

Je repris ma Physique au XI §.

SUITE DE LA JOLIE SŒUR.

Une ſorte d'inquietude très-vive, que me donnait la ſituation de Petronille, me fit reprendre en ſortant le chemin du

fauxbourg Saintgermain : Je n'ai jamais craint la fatigue, ét je fais, depuis trente ans, regulièrement cinq à ſix lieues la nuit ét le jour dans les rues de Paris: Je me repose en travaillant. Parvenu dans la rue de l'intereſſante Sœur de la bonne Sellier, je cherchai ſa porte, que je reconnus. Elle était ouverte : je montai dans la maiſon, avec cette legèreté de pas qui m'eſt naturelle : (Il faut dire que dans ma jeuneſſe, j'étais le Coureur le plûs vîte de toute ma Province : Je devançais un Chien, pourvu que la lice ne fût pas trop longue : j'ai pris un Lièvre à la courſe dans une prairie, en preſence de mon Père ét de ſon Garſon-de-charrue: On peut ſe vanter de ces choſes-là). Arrivé entre le ſecond ét le troiſième étage, il me ſembla qu'on frappait à la porte de Petronille. Je demeurai coît. On parla, c'était ſon Frère, qui employait les prières ét les menaces, pour l'obliger à ouvrir. Elle lui repondait par des remontrances. Je fus au-fait. —Sellier ! (lui dis-je), retirez-vous ! vous êtes ſcandaleux-. Ici la ſurprise du Soldat fut extréme : Il me croyait chés ſa Sœur : Il était avec deux Autres. Il vint pour me ſaiſir au collet. J'eſquivai : Je deſcendis leſtement,

ét parvenu dans la rue, j'attendis les trois Soldats. Ils parurent. Je me moquai d'eux, en les defiant à la courſe. Ils vinrent à moi. J'employai la moitié de ma vîteſſe; je les attendais; ét quand leur main était prête à me ſaiſir, je leur échappais: Telle la Mere-perdrix amuſe le Chaſſeur inexperimenté, pour l'éloigner de ſa couvée. Je les attirai du côté du Corps-de-garde Saintemarguerite, ou de l'Abbaye, pour les faire arrêter, comme Soldats. Ils donnèrent dans le piége: Je m'écriai: L'Eſcouade entière ſortit, ét ſe jeta ſur eux. Ils furent ſur-le-champ ſerrés, pour juſqu'au lendemain: Je ne fis aucune plainte contr'eux. Je dis que voyant des Soldats à une heure indue, j'en avais eu peur, ét que je m'étais écrié.

XLIII NUIT.

La Brouette.

Il me tardait que la journée fût remplie: Je voulais parler à la bonne Sellier. J'avais fini ma tâche dès huit-heures, ét je me rendis chés elle: Les rues étaient remplies: c'eſt même à l'heure de la ſoirée où elles le ſont davantage, parceque les Ouvriers ét les Ouvrières quittent leurs atteliers depuis huit juſqu'à neuf.

Je ne trouvai pas la Sellier : On me dit, dans le voisinage, qu'elle était alée au faubourg Saintgermain, ét je ne doutai pas que ce ne fût chés Petronille. Je pris aussitôt le chemin de ce qhartier. Arrive au Carrefour-Bussi, vis-à-vis la rue Mazarine, je vis une Jeune-personne sortir d'une Brouette, ét rentrer précipitamment chés sa Mère, honnête Marchande, dont l'enseigne était, A LA PROVIDENCE, AU DEFAUT DU JOUR. J'entendis que la Petite-personne, jolie blonde, s'excusait, en disant, Qu'elle était, depuis 5 heures, chés une Voisine. Sa Mère regarda ses pieds, qui étaient propres, ét la crut. —Ne pourrait-on pas servir cette Mère ét cette Fille ? (pensai-je) : J'irai après dans la rue des Vieillestuileries-. J'abordai le Brouetteur : —Mon Ami (lui dis-je), menez-moi directement à la place d'où vous venez; cela vous arrangera, ét moi aussi-. En parlant ainsi, j'entrais dans la Brouette. L'Homme me regarda un instant, ét sans me repondre, s'atelle, ét roule. Il me conduisit au-coin de la rue Cherchemidi : Il s'arrêta pour-lors, ét me dit : —Voila où l'on m'a pris : Voulez-vous aler plûs loin ? —Non : De quelle maison sortait la Jeunepersonne ? —De

cet hôtel. —Qui lui donnait la main? —La main? Perſonne: La Femme-de-charge l'accompagnait. —C'en eſt aſſés: Adieu, mon Ami. J'entrai dans l'hôtel, ét je demandai la Femme-de-charge. Le Portier me dit comment je la trouverais, ét je parvins juſqu'à elle. —Madame (lui dis-je), ma Nièce ſort d'ici: elle a menti à ſa Mère: Vous êtes une Femme ſenſée; dites-moi la verité? La Femme ſe troubla. —Ma Nièce, repris-je, était ici depuis cinq heures; dites-moi ce qu'elle y fesait; ôtez-moi d'inquietude....? Je ne vous demande que la verité, quelle qu'elle ſoit-? La Femme battit la campagne, ét je n'en pus rien tirer. Je ſortis ſans inſtruction: j'alai chés Petronille.

A la porte, je trouvai la Brouette qui m'avait conduit. —Vous êtes partout-! (me dit l'Homme). J'entrai, en ſouriant. Je trouvai la bonne Sellier avec ſa Sœur, qu'elle alait faire conduire en brouette dans une maiſon de connaiſſance, chés une Dame qui la protegeait. Elle m'apprit, que le Frère ſoldat, dont elle penſait que j'ignorais la priſon, avait fait parvenir des menaces terribles dans la journée; ét comme il ne devait reſter que peu de jours à l'Abbaye, on delo-

geait, pour se derober à ses infames poursuites. La Sellier me donna rendez-vous au lendemain, pour me raconter l'histoire de sa Belle-sœur, et me pria d'accompagner la brouette. Nous partimes.

En chemin, le Brouetteur me parlait quelquefois. Il prenait confiance en moi, par celle que Petronille et la bonne Sellier venaient de me marquer, et je vis que je pourrais tirer de lui des lumières, à mon retour de chés la Marquise. Je lui dis de venir me prendre à 2 heures, rue Payenne. Je deposai Petronille dans sa nouvelle demeure, et je me rendis auprès de Mad. De-M****., à laquelle je parlai de la brouette; ensuite je la tranquilisai au-sujet Petronille; puis je lus mon XII §.

En sortant, je ne trouvai pas la brouette, et je m'en alais paisiblement, lorsqu'au coin de la rue du-Regard, je l'aperçus, ayant pour diligence un Laquais-à-livrée. —Monsieur! (me dit le brouetteur), si je vous ai manqué, ce n'est pas ma faute: ce gros Monsieur, que je roule jusqu'à la rue Saintanastaze, m'a forcé de le mener, et il m'aurait battu; il a même commencé-. Il roulait toujours en me parlant: Le Gros-homme fit arréter, sortit, paya, et me dit: —Vous avez sans-doute une Dame à

reconduire ? je suis à deux pas de chés moi ; je vous cède votre brouette. —Non, Monsieur, c'est pour moi. —Êtes-vous malade ? —Non, Monsieur. Le Gros-homme, à ces mots, se remit dans la Brouette, ét dit : —Marche. Le Brouetteur marcha. Je le suivis. Arrivés à la porte du Gros-homme, il sortit de la brouette, paya une seconde fois, ét me regarda : —Voila votre brouette : Vous pouvez y entrer. —Non : je vais accompagner cet Homme, pour causer avec lui. —Et sur quelle matière ? —Sur les Originaux de toute espèce qu'il mène ; cela m'amusera : Je tiens regître des ridicules. —Bon ! bon ! mettez-moi sur vos tablettes ! Je me nomme le .. de B... : Et si je savais n'être pas de trop, j'irais me promener avec vous. —Vous seriez de trop, Monsieur le .. —Alons, soit. Je rentre. L'Original nous quitta.

Je revins avec le Brouetteur, ét je l'interrogeai sur differentes choses, avant de lui parler de la Blonde. Il me dit, que je lui paraissais un Homme à considerer, ét que si je voulais le lendemain me trouver à cinq-heures au passage du jeu-de-paume, vis-à-vis la rue Guenegaud, je saurais tout ce que je voulais savoir.

XLIV NUIT.

SUITE DE LA BROUETTE.

Sortir à cinq heures, à-moins que ce ne fût pour aler au spectacle, ne m'était pas arrivé depuis longtemps! Je me trouvai au rendevous, ét je me tins à-l'écart. Je ne fus pas longtemps sans voir paraître la Jolie-blonde! Elle entra dans la brouette, ét l'on partit. Ce fut à l'hôtel de la rue Cherchemidi, qu'on arriva. La Jeune personne s'y precipita; la brouette se rangea pour attendre, ét moi, je me trouvai fort-indecis. Mon parti fut bientôt pris cependant. J'entrai dans la brouette, ét je me fis conduire chés la Mère. — Madame, lui dis-je, Mademoiselle votre Fille, qui est dans un hôtel, à l'entrée de la rue Cherchemidi, a besoin de votre presence: Voila une brouette qui va vous y conduire. La Marchande pâlit, me regarda, se precipitait pour se preparer à sortir, me fit cent questions ausquelles je ne repondis rien, se mit dans la brouette, ét partit. Elle arriva bientôt, parce-que je servis de diligence, c'est-à-dire, que je poussai la brouette parderrière. Elle entra dans l'hôtel, ét demanda, par mon conseil, la Femme-de-charge.

Je lui dis en-même-temps de me faire paſſer pour ſon Beaufrère. Nous traverſions la cour, lorſque nous aperçumes la Petiteperſonne qui deſcendait l'eſcalier derobé : Un Jeunehomme la reconduiſait. —Non, lui disait-elle, je ne puis reſter davantage : j'ai été grondée hier. La mère ſe presenta auſſitôt. La Jeune-fille trouva mal : Le Jeunchomme la ſoutint, ét nous la remontames chés lui à-deux. Là, il falut ſ'expliquer. C'etait le Fils de la maiſon. Il était devenu éperdûment amoureux de la Jolie-blonde ; il avait employé, pour la perſuader, la Femme-de-charge, qui avait ſeduit l'eſprit ; le Jeunehomme avait ſeduit le cœur. Un mariage, le plûs nul poſſible, avait cependant tranquiliſé la vertu de la Jolie-blonde : La Femme-de-charge lui avait perſuadé, qu'en aſſiſtant à la meſſe, à-côté de ſon Amant, elle pouvait tout-bas recevoir ſa foi, avec la benediction du Miniſtre, quoique ce Dernier ne fut inſtruit de rien ; ét que cette union étant valable aux ieux de Dieu, empêchait le peché. La Jeuneperſonne était très-vertueuse, très-honnête ; elle n'aurait jamais rien accordé, ſans cette malheureuse tromperie : Mais ſe croyant épouse, elle ſ'était donnée tout-à-

fait: Depuis six mois, elle passait chaque jour deux-heures avec le Jeune-homme qu'elle croyait son mari. J'écoutai tout-cela. Je vis une Fille innocente et vertueuse, mais sans experience; un Jeune-homme très-amoureux, et qui marquait d'excellentes dispositions: Ce n'était pas un libertin, comme nos Jeunes-seigneurs. Je recommandai de la prudence à la Mère: nous sortimes, emmenant la Jeune-personne; je promis de consulter la Marquise de-M**** sur ce qu'il y avait à faire, et de mettre la jolie Agathe sous sa protection. Je conseillai surtout, d'employer avec cette Enfant la douceur et les caresses maternelles: l'amour extrême qu'elle inspirait, et qu'elle ressentait, meritait des menagemens. Je partis.

La Marquise instruite par moi, voulut voir Agathe et sa Mère le soir-même. J'alai les chercher: Mad. De-M**** leur promit son appui. Je les remenai chés elles à dix-heures, je revins chés la Marquise, et je lus le XIII §.

A mon retour, je passai par le Carrefour Bussi. J'y trouvai... le Jeune-amant. Il était en contemplation douloureuse devant les fenêtres de son Epouse (comme il la nommait). Je fus touché: ses Pareils traitent si lestement

les Femmes, même celles de leur condition! Je l'abordai; je le rassurai; je lui dis que la belle Marquise de-M**** s'intéressait à lui, et que je lui conseillais de se presenter chés cette Dame dès le endemain. Il fut consolé: Je le remenai à sa porte, ét il rentra presque calme.

XLV NUIT.

Histoire de la Jolie-Sœur.

A ma sortie, j'alai droit chés la bonne Sellier. J'étais curieux de savoir ce qu'elle avait à me dire de son intéressante Belle-sœur. En approchant de la rue des-Lavandières, où elle demeurait; j'entendis un grand bruit. J'accourus, parce-que je crus distinguer sa voix. C'était elle en-effet, que maltraitait un grand Homme de ma connaissance. Il accusait cette bonne Femme de choses horribles. Je la delivrai de ses mains, en le menaçant d'appeler la Garde, qui était vis-à-vis; ét le grand Mollet, natif d'Avignon, ancien satellite de Mandrin, s'éloigna en jurant. Je montai chés la bonne Sellier. Elle était desolée; tout son Voisinage riait aux larmes; parce-que ce Mollet était très-plaisant, lorsqu'il disait aux Femmes certaines injures. Elle se calma neanmoins, pour me parler de la belle Petronille.

—Vous me connaissez: Après avoir été jolie, sage, vertueuse, bonne, je suis devenue laide, comme vous me voyez. C'est une grande punition pour une Femme, dans qui tout était charmant, et qui ne fesait pas un geste qui ne deployât une grâce; que tout le monde admirait, fétait, de se voir laide de bonne-heure! Hà! l'on devrait plutôt mourir! car avec ma laideur, j'ai pris tous les vices opposés à mes qualités, et je ne suis plus ni sage, ni vertueuse, ni bonne. Je l'arrêtai, pour lui prouver, qu'elle était encore bonne, et je lui en citai des exemples: mais elle me soutint, que ce n'était qu'autant qu'elle croyait plaire encore. Je me tus; car je m'aperçus que cette Femme raisonnait mieux que moi. —Aulieu de vous calomnier vous-même, parlons de Petronille-?

—Son vrai nom est Françoise (reprit-elle); c'est le plus beau des noms, puisqu'il exprime qu'une Femme est née chés le Peuple le plus aimable de l'Univers. Vous l'avez vue; vous savez comme elle est jolie, et plus interessante encore que jolie. Lors du desastre de sa maison, qui tomba dans le discredit, elle n'avait que dix ans. Elle annonçait la plus charmante figure, et le plus heureux carac-

tère. Un Ami de son Père, qui cherissait Françoise comme sa Fille, resolut de la donner à son Fils-unique, qui était à Paris. On lui confia Françoise, à laquelle on donna le nom de Petronille, par une raison que voici: Le Jeune-homme ne l'avait jamais vue; mais il savait son nom: Le Père voulait la lui faire épouser comme un Parti honorable, car c'était le meilleur des Amis, et M. Sellier père venait de s'attirer une condamnation deshonorante. Et voila ce qui perd tout! Les Feseurs-de-loix ont cru produire un grand effet, en fletriſſant! hé-bien, moi, vieille-femme, je leur apprens, parce-que j'en ai l'experience, qu'ils mettent le crime et le vice, où il n'y avait qu'une faute, et qu'il faudrait corriger les Hommes, comme on corrige les Enfans, sans les flêtrir.

La première-fois que le Jeune Montdidier vit Françoise, il en fut enchanté: Elle avait douze ans, et elle était à Paris depuis deux. Helas! c'était la seule de la Famille qui eût conservé des mœurs, parce-que c'était la seule qui ne connût pas sa degradation? La Sœur-aînée fut moquée, avilie; il semblait qu'elle dût être libertine, parce-qu'elle n'était plus un Parti convenable: Moi, moi-même,

qui n'étais qu'une Bru, je fus traitée lestement ; un-jour deux Officiers m'insultèrent sur le rempart. Quelque-temps après, je fus traitée outrageusement chés moi, par un Homme qui occupait une place de magistrature. Mon Mari en fut au-desespoir ! Il quitta le pays par deplaisance, et vint se cacher à Paris : il avait toujours été sobre ; il chercha dans le vin l'oubli de ses chagrins. Il m'aimait encore ; mais quand il était ivre, il me reprochait la faute des Autres. A-force d'être avilie, je cessai de m'estimer moi-même ; la peine, la misère, que l'inconduite de mon Mari amena, m'ôtèrent ma vertu.... Mais je vous parle de moi, et c'est de Françoise que vous attendez l'histoire.

Elle était bien-élevée. Son Protecteur était au-desespoir du deshonneur que la conduite des Enfans ajoutait au-deshonneur du Père : Il éloignait de nous sa Pupile ; il ne nous permettait pas de la voir ; notre souffle aurait souillé la pureté de son âme, et flétri sa beauté. Elle avait seize ans : Le mariage alait se faire ; tout était prêt, lorsque ce digne Ami tomba malade, et mourut. Françoise se trouvait alors sans protecteur : mais son Amant l'aimait ; Il alait termi-

ner ce qu'avait commencé ſon Père, quand tout fut detruit par le Frère le Soldat.

Ce Miserable, perdu de vices, joueur, eſcroc, debaûché, ala ſe presenter chés le jeune Montdidier, qui était revetu d'une charge honorable, ét il lui declara, qu'il n'aurait pas ſa Sœur, ſ'il ne lui feſait un present. M. Montdidier fit chaſſer l'Inſolent : mais il ſ'informa. Françoise elle-même lui dit quî elle était. Le Futur n'était pas encore rebuté. Mais il ala plûs loin. Il apprit la conduite de la Sœur-aînée, alors... au dernier degré.... la mienne... L'ivrognerie de mon Mari, ma ſituation, m'avaient forcée à ... me ſuffire à moi-même. Il ſembla que nos vices euſſent quelqu'influence ſur cet Homme vertueux juſqu'alors : il ne voulut plus épouser Françoise ; il la prit chés lui, ét il en fit... ſa maîtreſſe... Elle était trop innocente, ét trop mal-conſeillée par nous, pour reſiſter : elle a vecu ſix ans avec cet Homme : Mais il faut le dire à ſa louange, ſa pudeur, ſa candeur, dans un état non-legitime, la regularité de ſa conduite, ſes bontés pour ſa Sœur ét pour moi, furent telles, que le Paſteur de ſa Paroiſſe l'eſtimait. Il travaillait à faire faire le mariage ;

ét M. Montdidier, gâgné par l'excellente conduite de Françoise, non-seulement y consentait, mais il engageait le Pasteur à le presser avec éclat, pour se donner une excuse dans le monde; il disait, il repetait, —Je suis depuis six ans sous le même toit avec mon Amie, ét je declare, que je m'en separerais tout-à-l'heure, si je pouvais trouver une Epouse qui l'égalât en vertu, en bons principes, en douceur de caractère: Je ne parle pas de sa beauté! mais c'est une divine envelope, lorsqu'elle couvre toutes les qualités ét toutes les vertus-.

Rien de ce qui tenait à la malheureuse Famille Sellier, ne devait être dans un état honorable: Montdidier fut tué par accident..... Françoise n'eut rien que ce qu'elle avait amassé: on lui en a constitué environ dixhuitcents livres de rentes: elle était nipée, elle avait des bijoux, d'assés grand prix: Mais elle est dans la douleur; elle passe ses beaux jours dans l'amertume & dans des chagrins cruels, qui lui sont causés par la conduite de ses Frères: car sa Sœur-aînée n'existe plus.

Celui qui fait particulièrement le malheur de Françoise, est son Frère le soldat. Il est devenu amoureux d'elle. Re-

buté comme il convient, il a cherché à la voler. On l'a reprimé. Il a voulu un soir livrer sa Sœur à Un de ses Camarades, qu'on dit fort bel homme : il prétendait qu'elle devînt la maîtresse de ce Recruteur. Enfin, il n'est pas d'indignités qu'il ne tente de lui faire. Si vous pouvez lui être utile, employez-vous pour elle ; defendez-la, ou mettez-la sous une protection efficace. Je desire bien plûs son bonheur que le mien ! car c'est une Ange de douceur. Imaginez, que sachant combien notre conduite lui a fait de tort, elle ne nous a cependant jamais haïs. Elle nous a fait des remontrances, mais d'un ton angelique, qui me met au-desespoir d'être coupable. J'ai vu un-jour la Sœur-aînée .. hélas ! pauvre abandonnée ! fondre en larmes, à ce que lui disait Françoise, se jeter à genoux, et baiser la place qu'elle avait foulée. Elle lui disait quelquefois ; — Prie Dieu pour moi, Françoise ; car tu as l'âme si belle, que Dieu t'écoutera toujours, comme un bon Père écoute avec complaisance une Fille cherie-!

J'assurai la bonne Sellier (car cette Femme était une espèce de Samaritaine, mais d'un excellent cœur), que j'avais deja parlé de sa Sœur à la Marquise, et

que cette Dame attendait l'occasion de l'obliger; que j'alais la prier d'agir. Ce fut ce que je fis le soir-même. Rien n'était plus facile pour Mad. De-M****, que de proteger Françoise, et il fut arrêté qu'elle la protegerait. Ensuite je lus le XIV §. La Marquise écoutait la Physique égyptienne, sans m'interrompre; elle reservait pour la fin toutes ses observations.

L'EAU-BENITE.

En m'en retournant, je reflechissais sur l'histoire de Françoise, et je trouvais cette Fille digne de la plus grande estime. J'avançais par les rues solitaires du Marais, et je me trouvai dans celle de Saint-nicolas-des-champs. Je fus très-étonné de voir la porte du Cimetière ouverte, et des Gens qui en fesaient sortir un Jeune-homme de dix-neuf à vingt ans. Je m'informai: —Hélas! me dit un Homme de cinquante ans, c'est mon neveu! Il était très-mauvais sujet, du vivant de son Père: depuis sa mort, il est bon fils, et il rend à sa Mère tous les devoirs de l'obeïssance; il travaille, il dirige, et tout lui reüssit; mais dès qu'il peut entrer dans ce champ des tombeaux, il se jete sur celui de son Père, et pleure: on craint que la tête ne se frappe! —Permettez que je lui parle:

Jeunehomme! bon Fils! qu'alez-vous faire ſur la tombe de votre Père? —Demander pardon de ma mechanceté paſſée, ét jeter de l'eau-benite. —Et où la prenez-vous? —Dans mes ieux: J'arrose de mes larmes la tombe de mon Père, que j'ai fait mourir de chagrin-! Tout le monde raſſura le Jeunehomme, en lui proteſtant, qu'on ſavait qu'elle ayait été la maladie de ſon Père. —Hà! je le ſais, je le ſais auſſi! Il m'a bien dit des fois, —Tu me feras mourir-!... Et il eſt mort-! Je dis au Jeunehomme, qu'il avait une Mère, ét que c'était dans ſa Mère vivante, que desormais il devait honorer ſon Père mort. Cette idée lui plut: Il me repondit qu'il en était content, ét s'en retourna très-vîte. C'était une tête frappée: Mais la cauſe en était trop belle! ſon derangement n'a pas eu de ſuites, ét j'ai ſu depuis, qu'il eſt bon fils à-l'excès.

XLVI NUIT.

La Femme-mentor.

Comme je ſortais, une grande ét belle Femme tenant le bras d'un Jeunehomme, paſſa devant moi. Elle prit la rue de Bièvre, le quai Saintbernard, le Pont-de-la-tournelle, ét fit le tour de l'Ile. —Ce ſont deux Amans (penſai

je dabord): Mais que cette Femme a l'air majeſtueux-! J'étais curieux d'entendre ce qu'une Femme de 28 ans pouvait dire à un Jeunehomme de dixhuit: J'avais mon vieux manteau : je marchai devant eux , aulieu de les ſuivre ; je mis à mon oreille un cornet de ferblanc timpané, [illegible] j'avais eu à l'inventaire de feu M. De-la Condamine, ét j'écoutai.

—Vous m'aimez ! (dites-vous): Je veux le croire , ét je m'en ſuis flatée. Mais voulez-vous que je reponde à votre amour à ma manière, ou-bien à la vôtre ? —A la vôtre , Madame. —Je le crois ! car je dois être prudente à mon âge. Je vous ai adopté pour fils , parce-que je vous ai trouvé des vertus : ma resolution a été de ſacrifier mon exiſtance à la vôtre , ét puiſque je n'ai pas eu d'enfans , de me donner un Fils moral en vous , ét d'avoir une Fille morale dans Celle qui doit être votre épouse: Ecoutez-moi, mon cher Fils!

Lorſque j'ai deviné le goût que je vous inſpirais, j'étais occupée à chercher un moyen de vous preserver des écarts ordinaires de la Jeuneſſe. Mais je ſavais combien les inſtructions vagues ſont impuiſſantes, ét je reſſentais de la douleur de ne pouvoir pas m'élever au-deſſus de l'Humanité. Votre amour me

donna ce qui me manquait. J'en fus comblée ! Voila, mon cher Fils, la raison de ma conduite, ét de l'eſpèce d'encouragement que je vous ai donné. Je vis croître votre flâme avec tranſport: Je jouis de mon pouvoir ſur vous: mais vous ſavez l'usage que j'en ai fait? Ne vous ai-je pas toujours porté à règler vos paſſions, à faire des actions honnêtes ét louables? Je ne dirai pas, que je n'ai rien negligé pour vous plaire; j'ai ſuivi mon goût ét mon usage; mais je les ſuivais avec plûs de plaisir; j'avais un but, qui m'enorgueilliſſait. Votre paſſion devint extrême, ét je ſentis que mon pouvoir ſur vous était abſolu: Il n'eſt pas dans la vie de ſenſation qui ſoit auſſi delicieuse! vous m'avez fait connaître le bonheur!... Aujourdhui vous me dites, que ma conduite à votre égard eſt inconcevable! que vous vous croyez aimé; que vous n'en pouvez douter, ét que cependant je ſuis empreſſée à vous donner à Une-autre. Cela eſt tout naturel, mon cher Fils: je ne vous ai jamais regardé comme mon bien; mais comme un Être auquel je m'étais ſubordonnée, pour le rendre honnête, bon, heureux: Je ſuis, ſi vous voulez, votre Bon-genie; ét vous ſavez que les Bons-genies

n'aiment les Hommes que pour leur faire du bien, et non pour se les approprier. O mon cher Fils! si tu concevais jusqu'où le cœur d'une Femme honnête et sensible peut porter le devoûment!... Il en est quelques exemples: Rappelle-toi cette Sauvage, qui nourrit un Français dans un antre, qui lui était subordonnée, qui l'adorait pour le servir, et qui mourut de douleur sur le rivage, en le voyant partir! Rappelle-toi Yariko, étant d'Autres!... Oui, je veux te marier, mais à-propos: c'est moi qui veux former ta Jeune-épouse, la préparer à t'aimer, l'accoutumer à te regarder comme un Être excellent, au bonheur duquel son existance sera consacrée. Et tu me dis aujourdhui, que tu crains, que l'excès de ma generosité ne me rende malheureuse! C'est que tu juges mon âme d'après les âmes vulgaires. Mais je n'ai pas une âme vulgaire: Mon sein renferme un cœur noble, courageux, sensible, droit; parce-que j'ai l'esprit juste. Sois heureux, mon cher Fils, si tu veux que je le sois, mais dans l'état naturel à l'Homme, celui du mariage! Crois à la generosité!... crois à l'attachement! Le mien pour toi est extrême: Je te sacrifierais tout... ce qui ne pourrait nuire à

tes

tes mœurs. Ne sois donc pas étonné que j'aye de la vertu, avec toi ; j'ai un double motif de la conserver, le goût naturel, et ton interêt, plûs puissant encore. Tu ne saurais être heureux dans le mariage, qu'en respectant le sexe de ton Epouse ; c'est ce respect, trop rare aujourdhui, que j'ai entrepris de mettre dans ton cœur, par mes sentimens, ma conduite, mon attachement pur et desintereſſé. Je veux, mon jeune Ami, par tout le bien que je te ferai, par la haute opinion que tu prendras de moi, par mes qualités, par mes vertus, je tranche le mot, que tu penses toute ta vie : — Il fut une Femme, qui reünissait la beauté du corps à celle de l'âme ; l'amour le plûs tendre, à l'exemption de faiblesse ; l'attachement de sexe, au devoûment de mère, à la tendre complaisance de sœur ; une Femme, qui jamais ne voulut rien pour elle, et fit tout pour moi. Avec cette idée, tu honoreras les Femmes ; tu estimeras ton Epouse, tu la cheriras, pour sa beauté, sa jeunesse, son innocence ; et aussi, parce-qu'elle aura été mon choix, ma fille, mon amie, l'objet de mes soins les plûs tendres. Ne sois donc plus étonné, mon aimable Ami ! Je ne suis pas une femme, ... je suis Minerve, qui pris

autrefois les traits de Mentor : Il le falait, dans ce temps, dans ces climats, ét pour voyager: Parmi nous, en France, c'eſt la figure que tu me vois, qu'il convenait de prendre-.

Elle ſe tut. —O Femme! (m'écrai-je en me retournant), tu l'as dit, ét tu peux le dire! tu es Minerve, ét ton admirable ſageſſe en eſt une preuve: Permets que j'adore en toi la Sageſſe..... Mais tu n'es pas la ſeule, à qui j'aie connu ces beaux ét ſublimes ſentimens! Dans mes jeunes années, une Divinité, ſemblable à toi, pour la majeſté, pour les grâces nobles ét touchantes, m'en dit autant. Oui, oui, l'âme de la Femme vertueuſe eſt le chefd'œuvre de la Nature: L'Homme peut être juſte, compâtiſſant, reconnaiſſant: Mais la Femme ſeule eſt bonne-.... Après ce vif élan, je m'éloignai rapidement, laiſſant le Jeunehomme très-étonné: Car pour la Dame, elle ne l'était pas.

J'alai chés la Marquiſe, à laquelle je n'eus pas beſoin de raconter ce que je venais de voir. Je lus le XV §.

LES DEUX JEUX.

Je m'en revins, en traverſant le Marais, juſqu'à la rue aux-Ours, ét je pris par celle Quincampoix : à cinquante pas, vis-à-vis une maiſon où je connaiſ-

fais une vieille Dame, je levai la tête, et je vis de la lumière. Je penſai, qu'elle était malade, et qu'elle avait une Garde. Je paſſai. Une reflexion me vint : —Elle eſt malade : elle ſera peut-être charmée de me voir : Moutons-. Je pouſſai le ſecret, et j'entrai doucement ; car il ne faut pas être incommode aux Citoyens fatigués qui reposent. Parvenu à la porte de la Dame, j'hesitai, ſi je frapperais. On marchait ; on s'alleyait. Je me tins à-l'écart. Enfin la porte s'ouvre, la vieille Dame ſort, et la referme effrayée. En même-temp elle crie faiblement, —Au Voleur-! Elle ne dit que ce mot, et tombe évanouie. Je cours à elle. Tandis que je la relevais, un Homme ſort, le poignard à la main ; mais voyant un autre Homme, il a peur, nous pouſſe, et s'échappe, en renverſant la Cuiſinière et deux autres Voiſins, qui venaient d'ouvrir leurs portes : La ſurpriſe fit qu'on ne put l'arrêter. La vieille Dame revint à elle : nous la portames ſur un fauteuil, et nous attendimes qu'elle pût nous parler. Voici ſon recit.

—J'avais à écrire, et j'écrivais. Dans un moment, où je cherchais l'expreſſion, je lève les yeux, et je les porte machinalement ſur mes rideaux entr'ou-

verts : J'aperçois deux ieux brillans qui fixent les miens. Je ne saurais vous dire ce qui s'est passé en moi ; mais il m'a semblé que tout mon interieur se decomposait. Cependant, je n'ai pas perdu la tête ; j'ai feint de me remettre à écrire. J'ai encore levé les ieux ; mais sans les porter du côté de mon lit. Je me suis levée ; j'ai fait quelques pas ; je me suis rassise ; j'ai récrit ; enfin, après avoir fait plusieurs-fois la même chose, j'ai ouvert : mais sortie à-moitié, toute ma frayeur, comme suspendue, m'a saisie avec tant de force, que j'ai fermé violemment la porte, je poussé un faible cri, et je me suis évanouie.

—Je vous ai vue, Madame, (dis-je alors ; le Voleur est sorti, et vous aurait poignardée sans nous. —J'avais laissé ma porte un instant ouverte, sur les neuf heures, pour aler chés une Voisine ; cet Homme sera entré, et se sera caché à la ruelle de mon lit—. Je racontai ensuite, comment j'étais monté, la croyant malade. Mais vous, tant que nous étions, nous reflechimes en frissonnant, à l'effet que devaient produire ces deux ieux brillans, aperçus dans les rideaux entr'ouverts ! Je partis ; lorsquelle fut parfaitement rassurée : mais je sortis avec precaution ; je sentais un frisson-

nement de terreur. En entrant dans la rue Aubri-le-Boucher, je crus entrevoir le Voleur. Je ne crains pas un Homme, lorsqu'il est à-découvert. Je courus à lui. Ses jambes, quoiqu'agiles, ne le dérobèrent pas à ma poursuite. Je l'atteignis dans la rue Saintmerri, et j'allais le saisir, lorsque j'entendis un autre Homme derrière-moi. J'aime à voir mon Adversaire en-face, et surtout à n'en avoir qu'un; je me retournai. Pendant ce moment, le Premier s'échappa, et l'Autre m'évita, en passant. Je les poursuivis jusqu'à la rue de-Fourci, et ils se perdirent dans de petites rues, où je n'osai les suivre. Mais ces deux Hommes étaient complices. Un Voleur va rarement seul.

XLVII NUIT.

Le Falot.

Je ne sortis qu'à dix heures-et-demie, comme on fermait les boutiques. Je pris par le Pont-Henri et la rue de l'Arbresec. Au milieu de cette dernière, je vis une scène qui me frappa: Un Homme sortait vivement d'une maison, comme s'il avait été poursuivi. Tout-à-coup, il modère son pas, rencontre un Falot, et se fait conduire. Il marchait gravement, sur la pointe du pied, et le Falot l'appelait Monsieur le Mar-

quis. Je les suivais, en me retournant souvent. J'entendis courir deux Hommes; ils m'attaquèrent, m'examinèrent sous le nez, et continuèrent à courir. Ils passèrent à-côté de l'Homme guidé par le Falot, et ne le regardèrent seulement pas. Ils revinrent ensuite, en disant, —Il aura pris par le Pontneuf. Si j'avais su de quoi il s'agissait, j'aurais pu les instruire: mais un mot pouvait être une grande imprudence! Au coin de la rue d'Orleans, l'Homme et le Falot se quittèrent d'un air de connaissance. Je ne sais pourquoi je suivis le Falot. Il ala jusqu'à la Bute-saintroch, aux environs de la demeure des Marchandes-de-tabac. J'avais soin de ne pas me faire remarquer. Tout était tranquile, tout était fermé. J'entens courir, par la rue Saintroch, et crier au Voleur. L'Homme qui devançait les Autres arrive auprès du Falot, et Celui-ci, sans qu'on lui dît un mot, l'éclaire: l'Homme marche grâvement: ses Poursuiveurs arrivent, et viennent à moi: on m'entoure; on ne songe pas même à l'Homme que le Falot guidait. —Que voulez-vous? De quoi s'agit-il? (demandai-je). —C'est un Voleur: Il est monté; trois Femmes étaient dans la piéce; Une sur un lit-de-repos, les deux-autres à une

table: Il a pris un paraſol ſur une chaiſe, decroché une montre à la tapiſſeries ramaſſés aux piéds du lit-de-repos les ſurliers de la Dormeuse, où étaient de fort belles boucles, ét il eſt ſorti. La Dormeuse à-demi voyait tout dans une glaſſe mais elle croyait rêver. Enfin, elle ſ'eſt écriée. Nous étions dans une chambre voisine, ét nous le pourſuivons-. J'étais fort-embarraſſé ! —Ferai-je prendre cet Homme que voila, penſai-je ? Eſt-ce bien lui ? qae dois je dire-? Cependant je me crus obligé de parler. Je n'eus pas plûtôt indiqué l'Homme-au-falot, qu'Un des Pourſuiveurs dit aux Autres, en parlant de moi : —Mais, nous tenons le Filou ! Ne voyez-vous pas qu'il veut nous donner le change-! Et ſans m'écouter, on me conduiſit chés le Commiſſaire, auquel je me fis connaître, en me reclamant de la Marquiſe ; (car on n'imaginerait pas combien cette Dame m'érait utile, neceſſaire même, à-raiſon de mon genre-de-vie ſingulier) ! On me fouilla neanmoins. Je n'avais rien de ſuſpect ; le Commiſſaire me rendit la liberté. Alors je lui parlai du Falot. Il parut ſupris. Lorſque je racontai la maniere dont l'Homme pourſuivi s'étais arrêté, avait gravement marché, les

Poursuiveurs ébahis convinrent qu'ils étaient des sots, et me firent des excuses. Je les laissai, et je courus lire mon XVI § à la Marquise. Elle me conseilla de la prudence et de la precaution. —Dès que vous m'avouerez, Madame, je n'aurai rien à craindre. Nous regardames le Falot, comme un Homme attaché aux Filous. Mad. De-M**** me demanda, si j'avais retenu son n.° ? —Oui, Madame; c'est 47.

En m'en revenant, je retournai dans le même quartier. Je ne vis rien. Mais dans la rue de l'Arbresec, je retrouvai l'Homme, que je reconnus parfaitement. Il était-là, comme s'il avait attendu quelque-chose. Je lui aurais bien conseillé de se retirer; mais il aurait pu le prendre mal. Je fis autrement. J'engageai le Sergent du Pont-Henri à envoyer savoir par une Escouade, ce qu'un Homme sesait à cet endroit à 2 heures après-minuit. Il y envoya, et l'Homme se retira, dès qu'il aperçut la Garde, qui ne le poursuivit pas.

XLVIII NUIT.

SUITE: LA LAIDE PREFERÉE.

Naturellement, je devais desirer de savoir, ce qui était arrivé rue de

l'Arbrefec. Je m'y rendis avant 9 heures. J'entrai dans la boutique, qui compose le bas de la maison, et je parlais à une Cuisinière, lorsque je vis sortir de la salle du fond, une Jeune personne de la plus belle figure, avec de vives couleurs, et presqu'aussitôt après, une Dame de 26 ans, aussi pâle, aussi maigre, en-un-mot, le parfait contraire de la Jeune personne, si ce n'est qu'elles étaient toutes deux également bienfaites. —Mesdames, leur dis-je, la nuit dernière, j'ai vu sortir un Homme de votre alée; on l'a poursuivi; voulez-vous me dire pour quelle raison? peutêtre le retrouverai-je, ou pourrai-je vous donner les moyens de le retrouver? La Dame maigre rougit: la Belle personne fourit legèrement: on resta quelques instans à se regarder: Enfin la Dame me repondit: —Il est inutile de faire des informations: nous connaissons l'Homme, et ce n'est point par mes ordres qu'on le poursuivait: Cependant je suis bien-aise qu'on l'ait effrayé-. Elle se tut, et rentra. Je sortis; et ma curiosité n'étant plus fort vive, je me retirais, lorsque portant la main sur mon menton, je sentis que j'avais une barbe longue. J'entrai chés le Perruquier voisin; et tandis

qu'on preparait le baſſin, l'eau, la ſavonnette, le linge et le raſoir, je dis un mot de la Dame-maigre, et de la Jolie perſonne. Le Major, un-peu plûs inſtruit que ſes Pareils, prit auſſitôt la parole: —Hâ! vous la connaiſſez! Il lui eſt arrivé un ſingulière avanture!... Vous voyez bien cette Dame-là? Elle eſt certainement laide, marquée de petite-verole, étrecefle: mais regardez-la bien! ce ſont les plus beaux ieux, la taille la plûs ſuelte, l'air le plûs doux... Auſſi un Homme en eſt-il amoureux-fou: Non, il n'eſt pas de folie qu'il n'ait faite, pour parvenir à lui faire connaître ſa paſſion, et à l'approcher. Mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que dans les commencemens, la Dame croyait que toutes ſes alées, toutes ſes venues, toutes ſes œillades, toutes ſes lettres, étaient pour la Couſine de ſon-Mari, qui eſt une ſuperbe Perſonne: en-conſequence, elle ne montrait pas d'humeur; on recevait les lettres, on les liſait, et on attendait que l'Homme, qui paraiſſait comme il faut, ſe presentât: La Couſine n'eſt pas riche, et on aurait été charmé de lui faire un bon établiſſement. L'Homme encouragé par l'air gracieux de Celle qu'il adorait, ſe presenta, et

parla fort-timidement. La belle-Perſonne rougiſſait, et s'attribuait naturellement tout ce qu'il disait de ſa vive flâme : La Dame était très-contente, et fesait des informations : L'Homme les donnait : C'était en-effet un parti conſiderable. Il fut donc reçu dans la maison. Il n'y paraiſſait, jamais que lorſque le Mari était ſorti ; mais on n'y fesait pas attention. Il ne parlait qu'à la Dame ; mais elle regardait cela comme une preuve de l'honnêteté de ſes vues, et comme une marque de delicateſſe : Elle était à cent lieues de rien s'attribuer de ce qu'il lui disait de tendre : La Belle-Cousine était dans la même ſecurité. Mais au-bout d'un nombre conſiderable de viſites, pendant leſquelles l'Homme s'attacha plûs fortement encore, parce-que la Dame eſt ſpirituelle ; qu'elle a le ſon-de-voix le plûs touchant, et le reſte, on voulut le faire expliquer, et il s'expliqua ſeul-à-ſeule avec la Dame. Celle-ci, qui eſt honnête, et très-attachée à ſon Mari, ne pouvait en croire les aſſurances de l'Homme. Enfin, elle ſe fâcha, et lui defendit de revenir. — J'en mourrai, Madame, lui repondit-il : Je vous adore, et je ne puis aimer que vous. Demandez-moi pourquoi ? Je

vous repondrai, que c'eſt un effet de la ſympathie: car je vous aimais avant de connaître tout votre merite: Je ſerai le plûs malheureux des Êtres..... Permettez que je vienne: permettez..... Je ſuis riche... Je ſuis prêt à épouser votre Cousine... Mais je ne puis aimer que vous: Il faut me permettre de vous aimer, le ſavoir, y conſentir, pour que je l'épouse: Il faudra vous charger de la conſoler de mon indifference. A ce prix, je l'épouse; ét je la rens maîtreſſe de ma fortune.

La Dame a été très-embarraſſée! Elle a conſulté ſon Mari, qui n'a pas été moins étonné qu'elle: car tout ceci, je le ſais, pour l'avoir entendu raconter dans la maison; on ne fesait pas attention à moi: Comme il aime beaucoup ſa Cousine, un-peu mieux que ſa Femme, ſans que neanmoins il ſe paſſe rien de mal, il a conſeillé à cette Dernière de tout employer pour terminer. Mais elle n'a pu s'y resoudre. Cependant on cache à la Jeuneperſonne les diſpoſitions de ſon Prétendu. L'Homme a donc toutes ſortes de facilités, pour venir à la maison, de la part du Mari ét de la Jeunedemoiſelle, qui tous-les-deux desirent fort ce mariage: Avan-

hier, le Mari a engagé sa Cousine à écrire à son Pretendu au nom de sa Femme, et à lui donner un rendevous, pour se parler seuls, et sans temoin, sur les onze-heures et demie du soir, au moment où tout le monde serait retiré. La lettre a été reçue avec transport. L'Homme est venu: la Dame aimée était au lit dans son appartement, et ce fut la Jeune-Cousine qui alat au rendevous; mais son Cousin, et un Frère de la Demoiselle étaient derrière elle, dans l'obscurité parfaite. L'Homme a renouvelé ses protestations. La Dame pretendue, qui était censée lui parler à quelque distance, par une fenêtre qui donne sur le petit escalier, dans lequel était l'Homme, repondait à voix-basse, en affectant le ton de douceur, et la lenteur de parler de la Maîtresse adorée. Le Mari et le Frère, qui voulaient terminer sur-le-champ, ont alors ouvert une porte, et la Jeune-personne s'est avancée auprès de l'Homme, qui s'est mis à ses genoux. C'est dans cette attitude, qu'ils l'ont saisi, en disant: —Quoi! Seducteur-!.... Le Mari a ajouté: —Je ne vous ferai aucun mal, quoique j'en aie le droit; mais je vous punirai, en la rendant malheureuse et la plus infortunée des Creatures-.

L'Homme a paru au-deſeſpoir. Mais comme on ne voulait pas qu'il reconnût la belle Couſine, on la laiſſé ſortir. Juſtement un Graveur, qui rentrait dans ce moment avec un de ſes Amis, a rencontré dans l'eſcalier l'Homme qui deſcendait à-tâtons: Il l'a pris pour un Voleur: il ſ'eſt écrié: L'Homme ſ'eſt gliſſé, ét ſ'eſt trouvé arrêté à la porte, qu'il a eu de la peine à ouvrir: Le Graveur ét ſon Ami ont couru après lui, ét n'ont pu le joindre. Le Mari de la Dame, qui eſt propriétaire de la maiſon, les a bien grondés! Il a peur que cette avanie ne lui ſoit attribuée, ét que l'Homme ne revienne plus.

Je dis au Perruquier, que j'avais vu l'Homme qui fuyait, ét qu'il avait échappé à ſes Pourſuiveurs, à-l'aide d'un Falot, qui l'avait precedé gravement, comme ſ'il avait été au-fait. —Hâ-oui! (dit un autre Garſon): C'eſt un fin Matois que ce Falot-là! Il fait tous-les-jours le même manége: mais les Filous un-peu rusés ne ſ'y fient pas, ét il n'y a d'attrappés que les Blancsbecs; car c'eſt un Eſpion, qui les vend.

Satiſfait de ce que j'avais entendu, je me rendis chés Mad. De-M***, à laquelle je lis mon XVII.e § d'Epimenide en Egypte.

La Marquise, avant mon depart, me fit promettre de suivre l'avanture de la Raide preferée, et l'on sent que je ne pouvais y manquer : mais il faut attendre quelques nuits.

L'ÉCHELLE-DE-CORDE.

En sortant de l'hôtel, je pris la rue Saintlouis, celle Boucherat, et j'alai sur les boulevards, dans la resolution de revenir chés moi, en suivant dans toute sa longueur la rue Saintdenis. Il était deux heures. Près de l'église du Sepulcre, j'aperçus quelque chose à l'ombre. Je m'approche : C'était une échelle de corde, apposée contre le mur entre deux auvents : Le haut tenait à une fenêtre d'escalier au second. J'admirai comment les Amoureux s'exposaient à se casser le cou. J'étais fort tenté d'y monter ! mais après une legère tentative, de serieuses reflexions, occasionnées par la dureté du pavé, me retinrent dans les bornes de la discretion : Je sentis neanmoins que si j'avais été amoureux, j'en aurais fait la folie. Pendant que toutes ces idées m'occupaient, je vis l'échelle s'agiter. Je me mis prudemment à l'écart. On sortait par la fenêtre de l'escalier : Une Femme conduisait des jeux le Temeraire, qui parvint lente-

ment sur le carreau. La Jeune personne lui envoya plusieurs baisers napolitains, et retira l'échelle, dont telle resta dépositaire, sans-doute parceque ce n'était pas la dernière-fois qu'on devait en faire usage.

J'étais fort-curieux de connaître le Personnage assés amoureux, pour courir un si grand danger, et à-part-moi, je disais, —Il faut que ce soit un Oisif; car les Hommes occupés font un peu plûs de cas de leurs jours utiles: Il marcha; je le suivis. A l'entrée de la rue Aubri-le-boucher était un cabriolet, gardé par un Jockey: l'Amoureux y monta, et partit comme l'éclair, éveillant, dans sa route, par un bruit de tonnerre, tous les pauvres Malades qui commençaient à s'endormir... J'ai toujours été surpris, que la Police moderne donnât si peu d'attention à la tranquilité nocturne des Citadins: Des Gens du peuple crient, chantent impunement; des Chiens heurlent, aboient; des Fiacres pesans, des chars rapides ébranlent au milieu de la nuit les maisons et les cerveaux: Il me semble, que dans un pays bien reglé, le repos des Gens-de-travail devrait être respecté; qu'il devrait être defendu aux Oisifs, aux Libertins, aux Soupeurs-en-ville, et sur-

tout aux Chiens, de le troubler... Mais, nous ne verrons pas cela.

Je ne pus suivre le cabriolet, quoique je courusse de toutes mes forces. Mais j'entendais de loin le bruit unique qu'il fesait. Ainsi je continuai de courir. Heureusement, on fut quelque-temps à ouvrir. J'approchais, lorsqu'il entra dans la cour. J'étais arrivé, lorsqu'on le rangea, et qu'on detela le cheval : la lumière, la marche du Jockey, qui achèvait de tout ferrer, m'indiquèrent suffisamment la maison. Je la remarquai bien (il n'y avait pas encore de n.°s), et je me retirai.

XLIX NUIT.

SUITE DE L'ECHELLE-DE-CORDE.

Dans la journée, j'avais été reconnaître la porte du Grimpeur, et je m'étais informé de son nom. C'était le Fils d'un Homme-de-finance très-riche. Il ne s'agissait plus que de savoir qui était la Jeune personne de la rue Saintdenis : J'y étais alé. Je m'étais informé à une espèce de Fruitière, qui m'avait appris ce que je voulais savoir :

LE BAISER.

A l'heure de ma sortie, je sentis qu'il était inutile de rien chercher ; c'était à celle de ma rentrée que je pouvais trou-

ver quelque-chose. Je paſſai par la rue Sainthonoré : ſuperbe rue ! aſſemblage du luxe, du commerce, de l'éclat, de la boue, de l'Opera, des Filles, de l'impudence, de l'urbanité, de la debauche, de la politeſſe, de l'eſcroquerie, de tous les avantages et de tous les abus de la ſociabilité. C'eſt la place naturelle de l'Opera et des Filles; je voudrais qu'on y concentrât tous les vices dans une eſpèce de Bazar, afin qu'ils ne ſcandaliſaſſent pas le reſte de la Ville: Il faut des vices dans une Capitale; mais il faut les traiter comme le feu, auquel on abandonne une maiſon, en coupant toutes les communications. Je regarderais comme un excellent Citoyen, celui qui executerait ce plan, je veux dire, celui du Bazar... Tout-près de l'Oratoire, à dixheures-et-demie, comme je me rangeais ſur la boutique d'un Miroitier, il en ſortit une grande Jeuneperſonne, qui vint ſe jeter dans mes bras, me donna un doux baiſer, et me dit, —Mondieu ! mon Oncle, vous vous êtes fait bien attendre-! Je reçus le baiſer avec reconnaiſſance; je preſſai la main blanche qui ſerrait la mienne, et j'entrai. Je fus preſenté au grand-jour. Toute la Compagnie me conſiderait avec étonnement: —Pardon, Mesdames et Mesſieurs: mais

il eſt ſi agreable d'être l'Oncle de Mademoiselle, que je n'ai pu me refuſer à cette illuſion, de quelques minutes-! Dès que j'avais ouvert la bouche, la jeune ét jolie Miroitière avait fait un cri, ét elle était alée ſe cacher derrière ſa Mamm. On fesait un repas de famille, pour les accords de ma Nièce pretendue. J'expliquai bonnement, comment je venais d'être introduit, ét l'Oncle arriva pendant cette explication: Il ſe trouva que je lui reſſemblais beaucoup, ét le Bonhomme fut enchanté de trouver ſon portrait. Il voulait que je reſtaſſe à ſouper: mais je me trouvais géné parmi ces Inconnus; je pretextai des affaires. Une autre raiſon me fit encore me retirer; c'eſt que tout le monde riait de l'erreur de la jeune Promiſe, excepté le Pretendu: Je vis qu'il ne me goûtait pas: d'où je conclus, qu'il avait une grande diſpoſition à la jalouſie! Je ſentis combien il était à plaindre! car c'eſt une penible choſe à Paris, que d'être jaloux!

J'alai chés la Marquiſe. En traverſant par la rue Plâtrière, j'entrevis une Fille-perdue ſi jolie, que je ne pouvais croire qu'il n'y eût pas d'illuſion. Je lui parlai: C'était une mignature. —Hô! ma Fille! que vous devez avoir de vices, pour être devenue meprisable avec cette

figure celeſte ! Vous êtes plûs coupable cent-fois que vos Compagnes-! Elle rit, en disant à un eſpèce de Monſtre qui était auprès d'elle : —Hâ! tiens, tiens donc un Fou! Vois-tu? c'eſt un Fou-! Et elle vint m'agacer de la manière la plûs indecente, par des offres et des details de la plûs grande lubricité. Je m'éloignai rapidement, en ſuivant les rues Tiquetone, Pavée, Françaiſe, Mauconſeil, aux-Ours, et Grenier-Saintlazare.

LA RENCONTRE INATTENDUE.

Là, je trouvai une groſſe Femme, qui, ſ'efforçant d'adoucir ſa voix de charretier, me dit : —Mon bel Ami! voudriez-vous me donner la main juſques chés moi? —Non: vous avez renoncé à la pudeur de votre ſexe ; vous n'êtes plus une femme, et l'Homme ne vous doit plus d'égards-. Parvenu dans le quartier du Temple, par la rue Michel-le-comte, je vis la groſſe Femme derrière moi : —Que me voulez-vous? —Vous temoigner mon eſtime: Voila ma porte ; venez me voir demain; j'ai à vous parler-. Je le promis. J'arrivai enfin chés la Marquiſe, et je lus le XVIII §.

SUITE DE L'ECHELLE-DE-CORDE.

Je ſortis à une heure. En m'en revenant, je ne manquai pas d'aler par les rues Saintlouis et Boucherat. A la por-

te de l'hôtel, où le cabriolet était rentré la veille, je vis le Jeunehomme en sortir. Il partit lestement. Je le laissai courir. Mais comme je m'y étais attendu, je trouvai le cabriolet arrêté dans la rue Aubri-le-boucher. Je cherchai des ieux l'échelle-de-corde, et je ne trouvai rien. En-effet, on devait la retirer, pour ne la jeter qu'à l'instant du depart. Je m'assis sous le portail de l'église du Sepulcre, et j'attendis. Le Guet passa, et m'aperçut. —Que faites-vous-là-? me dit fort-durement le Caporal. Je repondis, Que j'attendais Quelqu'un, et qu'on ne devait pas tarder. L'Escouade m'examina, et me laissa. L'idée m'était venue de leur dire, d'attendre avec moi. Mais la reflexion, que je pouvais perdre d'honneur une Imprudente, m'arrêta, et me fit changer d'avis: Je presumai que de longtemps il ne passerait d'Escouade, et je pris ma resolution, dans le cas où l'on mettrait l'échelle quelque temps avant de s'y confier. Ce fut ce qui arriva au bout d'un quart d'heure, après que le Jeunehomme eut attentivement regardé dans la rue. Il alait descendre. Il rentra. Je ne vis plus de lumière dans la pièce de devant: la curiosité l'emporta sur la prudence. Je montai. J'exposais ma vie, de plusieurs manières; je

le sentais; ét un pouvoir plûs fort que tout au monde me fesait avancer peniblement vers le but. Arrivé à la fenêtre, j'hesitai si j'entrerais: c'était une plûs grande imprudence encore: mais enfin une reflexion m'y determina: Je songeai que le Jeunehomme était seul, ét qu'un Roi, seul, n'est pas plûs fort qu'un autre Homme. Il pouvait avoir des pistolets; mais cette idée ne me vint pas. J'entrai donc: Je retirai l'échelle-de-corde, ét je la cachai: ensuite, je m'approchai de la porte d'un cabinet, où les deux Amans étaient fort-occupés. Ils parlèrent enfin. —Mon Ami! laisse-moi! Si tu restes plûs longtemps, tu feras naître des soupçons. —Ce n'est que la seconde-fois, que je sors la nuit, ét j'ai donné des raisons: Ton odieux Mari doit revenir demain..... Est-il possible, que tu n'aies pas eu assés de confiance en-moi, pour me confier ton bonheur! —J'ignorais la force de mon amour! Je ne l'ai sentie, qu'après le sacrifice!... Je ne t'ai pas confié le soin de mon bonheur!... ét je t'abandonne ma reputation, ma sureté, mon honneur!... Audessous de toi, par la naissance, je t'aurais fait faire un mauvais mariage: Je l'ai fait, moi, ce mauvais mariage; je me suis immolée...

Mon Mari ne recevra qu'une injure, celle que je lui fais depuis hier : Je devais les premices à l'amour : Il les a reçues ; il ne les a point ravies. A-present, que j'ai satisfait mon cœur, je vais obeïr au devoir. Je prouverai à ma pieuse Tante, qu'une Devote, avec la passion que j'ai dans le cœur, serait perdue à-jamais, et qu'une Elève de Philosophe sait tout accorder, l'amour et le devoir.... Oui, mon Ami, l'Amour a cueilli la fleur : mais le reste est à l'Himen. Je m'attacherai à mon Mari, comme Compagne, je le seconderai dans ses affaires ; il se louera de moi. Je n'aurai point de remords de ce que je t'ai accordé ; je me devais quelque-chose : J'aurais commis un crime, si ma faiblesse, ou mon indulgence pour moi-même avait des suites : mais elle n'en aura pas.... Dumoins de celles qui troublent le menage. Si tu m'as rendue mère, il ne le saura pas ; et il ne sera pas malheureux : Et moi... j'adorerai mon Amant dans ce Gage precieux de sa tendresse. Adieu, Adieu pour jamais, Idole de mon cœur ! Je ne serai pas malheureuse : l'idée que tu emportes ce que j'ai de plus precieux, me sera toujours presente ; et elle me consolera toujours.... Adieu ! Adieu ! ne differe plus. —Pour jamais !..

(repeta l'Amant avec concentration). —Oui ; ſi je te voyais une ſeule-fois, après le retour de mon Mari, après que je ſerai devenue ſa femme tout-à-fait, je ſerais criminelle... Adieu! —Un moment! je ne puis quitter ſi vîte ... ce que je pers pour toujours... Car je te connais : tu n'es femme que par les charmes ; tu es un homme pour la fermeté ; toute ta conduite me montre ce que j'ai perdu !... Un moment! —Non, ét je ne cederai plus. Il faut partir. L'heure où j'ai resolu de devenir mad. L.. v.. q.. e.. eſt arrivée. Je l'ai ſuſpendue. Je ne veux plus la ſuſpendre ; je ne le dois plus ?.... Dans un inſtant, je ne ſerai plûs ton amante : Quitte-moi, avant ce moment fatal-!... L'Amant ſe mit à ſes genoux ; —Suſpens ! ſuſpens ce moment cruel! ô Femme forte ! où je meurs de douleur à tes pieds ! —Je ne le ſuſpendrai pas... O mon Ami! laiſſe-moi !... Et l'échelle-...

A ce mot, l'Amant ouvrit la porte, ét courut à la fenêtre. Je m'étais jeté derrière un lit ; il ne me vit pas. —L'échelle ! l'échelle ! (s'écria-t-il) : On l'a retirée. —Mon Ami (dit la Jeune perſonne), cela eſt impoſſible ; On ne peut entrer ici que par ma chambre. —La voila! (reprit l'Amant) ; elle a été

été retirée-. Et il la remit. —Tu l'as retirée, et tu ne t'en souviens plus. —Oui, je vois qu'il faut que je l'aie retirée... Mon trouble eſt extrême auprès de toi: j'oublie tout, je m'oublie moi-même; je ne vois que ma Deeſſe... Ne m'oublie pas! —Va, je ferai mon devoir; mais rappelle-toi la mort de Julie... Ce ſera la mienne... Adieu-.

L'Amant deſcendit: L'Amante le conduiſit des ieux, et retira l'échelle. J'entendis rouler la voiture: Elle paſſa ſous les fenêtres, et je vis fondre en larmes la Femme-pretendue forte. Elle était accablée; les ſanglots l'étouffaient. Elle s'évanouit preſque. Je pris ce moment, pour ſortir de ma cachette, et je vins à ſon ſecours. En reprenant ſes eſprits, elle ſe jeta dans mes bras, puis elle me repouſſa: —Comment es-tu rentré-! Elle revint encore à moi: —Ne profanez pas les baiſers de l'amour! (lui dis-je); ce n'eſt pas votre Amant-. Au ſon de ma voix, elle demeura interdite: Elle leva les ieux, me regarda; mais elle ne s'écria point. —Ecoutez-moi (repris-je), et ne dites pas un mot, que je ne me ſois expliqué-. Je lui racontai tout ce que j'avais fait; comment j'étais monté; ce que j'avais entendu: je lui de-

couvris ce que j'étais ; je lui parlai de la Marquise, pour moi l'image de la Divinité : Enfin je lui témoignai de l'estime : je lui dis, qu'elle avait du caractère, et ce qu'on nomme de la vertu, malgré sa faiblesse.

—Je vous ai écouté, me dit-elle ; vous l'aviez exigé : mais la surprise que vous venez de me causer, ne m'aurait pas permis de vous interrompre. Vous ne cacherez rien à la Marquise ? —Non : mais ... c'est pour vous obliger : c'est un appui que je donne à votre force sur vous-même, plutôt qu'à votre faiblesse... Adieu, Madame : Je sens qu'il n'est pas decent que je reste plus longtemps avec vous-. En ce moment, le cabriolet repassa, il s'arrêta un instant, et nous entendimes un cri douloureux. La Jeune-dame pâlit. —Si vous pensez juste, (lui dis-je), ce cri de douleur doit vous fortifier : Soyez digne, par votre force sur vous-même, d'un Homme vraiment tendre-! Elle sourit legèrement. Vous ne pouvez sortir (ajouta-t-elle) : Jugez ! s'il vous voyait descendre! Il vous tuerait! et quelle idée il prendrait ensuite!.. —Observez que nous entendrons revenir la voiture. —Et s'il était descendu! qu'il fût à-l'écart-! Cette observation

m'arrêta. Nous causâmes quelque-temps. Je ne parlai que de la Marquise, et de la manière dont je l'avais connue. La Jeune-dame avait raison. La voiture revint: Je conseillai d'ôter la lumière de la pièce de devant, et nous vîmes le Jeune-homme remonter dans son cabriolet. Il s'éloigna rapidement. Je descendis un instant après. J'étais à-peine à terre, qu'il passa des Gens qui alaient à la hâlle. L'échelle-de-corde ne fut pas retirée, mais jetée, comme il avait été convenu: je la ramassai, je l'emportai: Je l'ai gardée jusqu'en 1776, que j'en fis present à l'infortuné Mairobert. Il était cinq-heures lorsque je rentrai chés moi.

Je dormis jusqu'à 9 heures; je redigeai le trait que je viens de raconter, et je m'occupai de la Morale des anciens Egyptiens, qui devaient être le sujet de notre lecture la nuit suivante.

L NUIT.

Suite du Baiser.

Je n'aurais pas cru qu'une bagatelle, comme l'erreur de la jeune Mirotière, dût avoir des suites: Si donc je passai devant sa porte, en allant chés la Marquise, c'était par un souvenir agreable de ce doux baiser qui m'avait été donné. On

m'aperçut, comme je paſſais, parceque je regardais curieusement: L'Oncle vint à moi, ét me pria d'entrer: —Ma Nièce (me dit-il), vous a une grande obligation! Votre rencontre inopinée d'hier, eſt un coup du Ciel, qui nous a fait connaître le mauvais caractère de l'Original avec lequel nous allions l'unir. Imagineriez-vous que ce Butord s'eſt perſuadé que vous étiez une connaiſſance d'Hiacinte, ét qu'elle avait feint de ſe tromper, pour vous introduire dans la maison!... Il a beaucoup rabâché. Comme c'était un mariage-de-raison, ma Nièce m'a fait obſerver, qu'elle ne ſerait pas heureuse avec un pareil Homme, ét nous l'avons pouſſé à-bout, dans la vue de le connaître mieux. Il nous a manqué; nous venons de le congedier. Je veux que ce ſoir, vous ſoupiez avec nous, pour partager notre joie d'un malheur évité-. Je ne pouvais guère refuſer de me rendre à cette invitation cordiale. Je reſtai. A-ſouper, je m'aperçus qu'on desirait de me connaître, à-cauſe d'un-peu de ſingularité, qu'on remarquait dans ma conduite. Je donnai certains détails: On parut étonné, ſatiſfait, ét je fus très-feté. Je n'oubliais, ét je goûtais, comme un

Epicurien, le plaisir de me trouver à-côté de la belle Hiacinte, lorsqu'une reflexion vint me rappeler à moi-même: ce fut l'idée de ma situation. En un instant, l'illusion se dissipa: Je me levai, en demandant la permission de me retirer. —Nous nous reverrons! me cria l'Oncle. Cet Homme m'aimait; cependant, je ne crus pas devoir conserver une connaissance inutile à tous-deux.

SINGULIÈRE RECONNAISSANCE.

Je tins ma parole à la grosse Femme de la veille, en allant chés la Marquise. Arrivé dans la rue du-Temple, je reconnus sa demeure à l'entrée de la rue de-Paradis. J'entrai. Elle était parée. Dès qu'elle m'aperçut, elle accourut au-devant de moi, me prit par la main, et me fit asseoir auprès d'elle; puis me fixant: —Quoi! vous ne me reconnaissez pas! me dit-elle: Vous ne remettez pas ... Nannette, la Moissonneuse de M. Rameau-? A ce mot, je fremis. —Quoi! vous n'avez pas quitté votre malheureux état! Quoi! le coup-de-foudre qui est tombé sur vous et sur moi, il y a douze ans, ne vous a pas changée? —Pardonnez-moi, Monsieur Nicolas! il m'a changée: vous me voyez; je suis riche. Quelle est votre situation? —Je

ſuis pauvre. —Tout ce que je poſſéde eſt à vous. —Je ne veux rien de vous, Infortunée! Hâ! quels reſſouvenirs venez-vous de me rendre! votre Fille... étoit la mienne... Elle n'eſt plus!... L'innocence, la candeur, que vous aviez profanées... Adieu! je ne veux plus vous voir..... & ſi je vous avois reconnue hier, nous n'aurions pas eu cet entretien. —Souvenez-vous que je ſuis la mère de Zefire! —Oui, ce titre eſt ſacré pour moi! mais combien il vous rend coupable!... Adieu! adieu! je vais chés une Femme eſtimable, dont la celeſte preſence chaſſera le nuage que vous venez d'élever.... O Nannette! infortunée Nanette! retournez dans votre pays; employez-y votre fortune à faire du bien, à ſoulager les malheureux Habitans de la campagne! Racontez à nos Compatriotes l'hiſtoire de Zefire; parlez de ma douleur, vous l'avez vue,.... après avoir peint ma ſenſibilité, la ſienne, & toutes ſes vertus. Je m'en fus, en achevant ces mots. Arrivé chés Mad. De-M****, je lui dis quelle rencontre étonnante je venois de faire. Elle voulut ſavoir l'hiſtoire de Zefire: Je la lui racontai. Mais j'avertis, que je ne mettrai dans ces Nuits rien de ce qui doit ſe

trouver ailleurs. J'ai su depuis que Nannette avait suivi mon conseil, et qu'elle fait du bien dans le pays où elle est née : elle raconte aux veillées l'histoire de sa Zefire, qui fait tressaillir les jeunes Morvandaises, en leur arrachant des larmes.

Table de la II.de Partie *du Tome I.*

XXVII Nuit.	*Conclusion de la Fille detrompée.*	243
	Le Corrupteur.	249
XXVIII Nuit.	*Suite : Les Orfelines.*	251
XXIX Nuit.	*La Devouée.*	260
	La Femme à la perle.	261
XXX Nuit.	*Suite de la Devouée.*	264
	Les Ruisseaux.	272
XXXI Nuit.	*Le Creancier genereux.*	275
	Les Debris de Cadavres.	277
XXXII Nuit.	*Les Violateurs des Sepultures.*	278
	Suite du Creancier genereux.	279
	Epimenide et le Pretre d'Egypte.	280

Thot 281 *Le Soleil : Substance universelle*, 282. *Les Cometoplanètes* 285 *Formation des Soleils* 285 *Ellipse des Comètes* 288 *Durée d'un Système solaire* 290 *Fin des Planètes* 292 *Variété des accidens* 295 *Les Animalistes* 296. *Idée singulière des Animalistes* 299 *Planète emportée par une Comète* 300. *Mort naturelle des Planètes : Marche des Cometoplanètes* 302 *Suivant les Animalistes* 303 *Suivant les Matièristes* 305 *Spiralité* 306. *Causes de la spiralité* 308 *Tempérament des Cometoplanètes* 310 *Naissance des Animaux : Le vrai Phenix* 312 *Jeunesse des Cometoplanètes : Debrouillement du chaos* 315 *Naissance des Plantes et des Animaux* 317 *Les Germes* 318 *L'Homme* 320. *Geans* 321 *Deluge universel* 322 *Animaux echappés* 323 *Petits hommes : Dieux des Grecs.* 324 *Les Mortalistes* 326. *Prééminence des premiers Animaux* 328 *Element unique* 332 *Digression astronomique* 332 *Cause formatrice generale* 336 *Necessité de la*

formation 337 *Moyens physiques de Thot* 339 *Les diamans : Les metaux* 340 *Les mineraux : Les terres* 342 *Les Plantes* 344 *La Vegetation* 345 *Les Animaux* 347 *Animal unique* 348 *Familles des Animaux* 349 *L'Homme est-il carnivore ?* 352 *Stabilité des Espèces* 353 *Meteores, phenomènes* 355 *Feux-follets* 360 *Vents, tempêtes, flux, reflux* 362 *L'Organisation* 365 *L'Intelligence* 367 *Definition de la vie : La Generation* 368

Suite des Violateurs. 371

XXXIII Nuit. *Les Buls.* 372

Bal privé. 373

XXXIV Nuit. *Le Garçon en fille.* 377

Le Garçon qui se met en fille. 379

La Fureur du plaisir. 385

XXXV Nuit. *Suite du creancier genereux.* 388

Le Sacrifice de la vie. 390

Prisonnier qui s'échappe. 395

XXXVI Nuit. *La Nouvelle-Thisbé.* 397

XXXVII Nuit *Le Mamonet.* 401

Le Vieux maladroit. 402

XXXVIII Nuit. *Suite de la Nouvelle-Thisbé.* 404

Suite du Mamonet. 405

XXXIX Nuit. *Les Femmes par-quartier.* 406

Suite du Malade d'amour. 412

XL Nuit. *Les trois Monandres.* 414

La Porte crochetée. 422

XLI Nuit. *La Cuisinière emplie.* 425

XLII Nuit. *La Jolie-Sœur.* 428

Suite de la Jolie-Sœur. 431

XLIII Nuit. *La Brouette.* 433

XLIV Nuit. *Suite de la Brouette.* 438

XLV Nuit. *Histoire de la Jolie-Sœur.* 441

L'Eau-benite. 448

XLVI Nuit. *La Femme-mentor.* 449

Les deux Ieux. 454

XLVII Nuit. *Le Falot.* 457

XLVIII Nuit. *Suite : La Laide preferée.* 460

L'Echelle-de-corde. 467

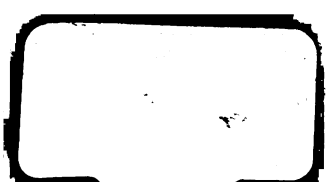
XLIX Nuit. *Le Baiser.* 469

Rencontre inattendue. 472

Suite de l'Echelle-de-corde. 473

L Nuit. *Suite du Baiser.* 480

Singulière Reconnaissance. 481

FIN du Tome I.

NOV 2 9 1930